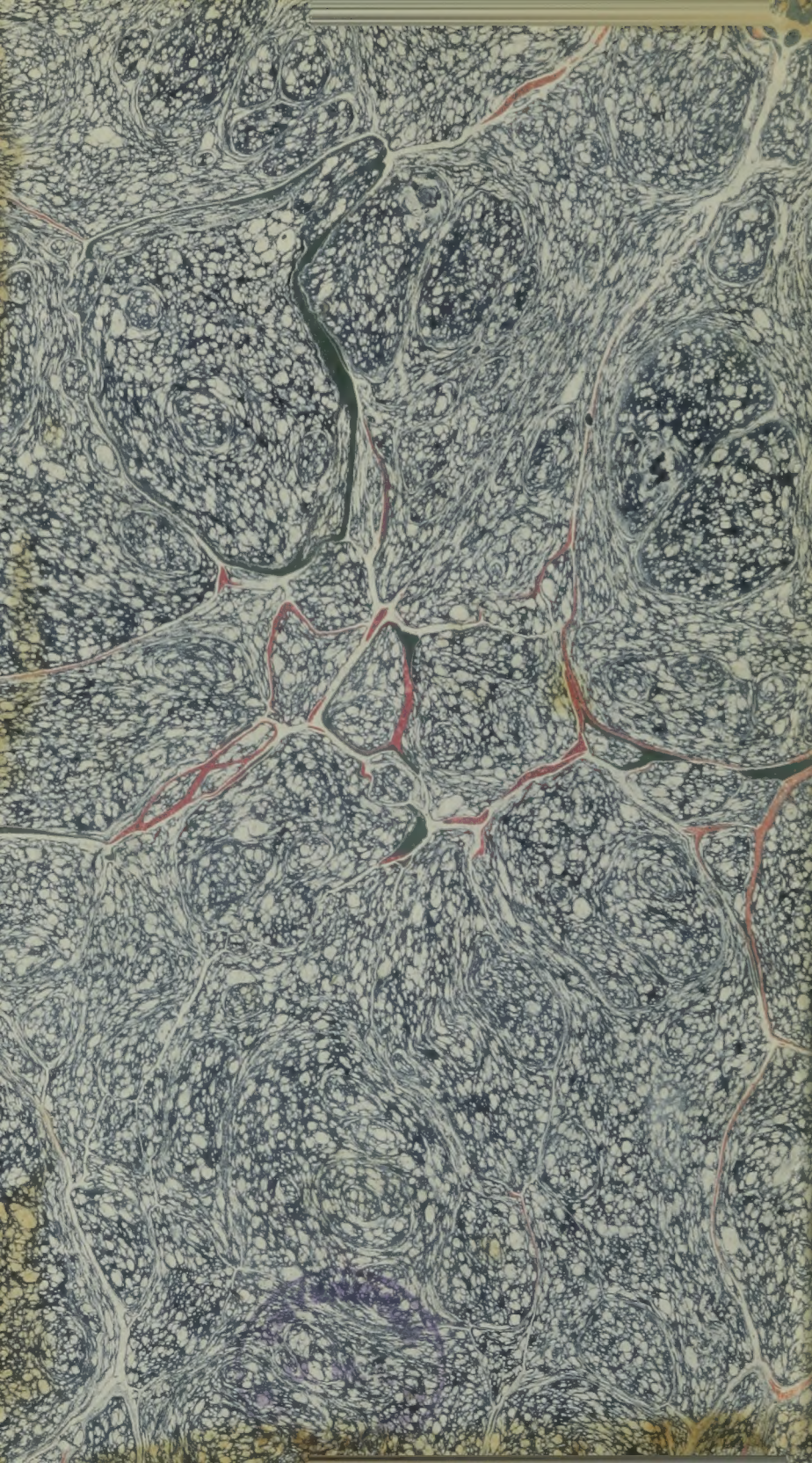




E-
8-A
5

Don
de l'Institut Catholique
DE PARIS

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE L'ABBÉ DE MABLY.

TOME QUATRIÈME.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

L'ABBÉ DE MABLY.

TOME QUATRIÈME.

A LYON,

Chez J. B. DELAMOLLIERE.

1792.

UNIVERSITAS O. M. I.

Don
de l'Institut Catholique
DE PARIS

D
7
.M12
1792
v.4
Coll.
spéc.

A MONSIEUR

L'ABBÉ DE R***.

Il y a déjà pluſieurs années, mon cher abbé, que je vous ai offert la première ébauche de mon travail ſur l'Hiſtoire de l'ancienne Grèce ; mais je me ſuis apperçu depuis combien ce préſent étoit peu digne de vous. Horace étoit un grand maître ; & j'ai appris par mon expérience qu'il eſt dangereux de ne pas laiſſer mûrir pendant pluſieurs années ſes écrits dans ſon porte-feuille : nonum prematur in annum. *Il eſt impoſ-*

ſible de juger avec juſtice un ouvrage qu'on vient de finir, il faut l'oublier ; on le revoit alors de ſang-froid & avec les nouvelles connoiſſances qu'on a acquiſes ; notre amour-propre d'auteur ne nous dérobe plus nos erreurs & nos fautes ; il nous les préſente au contraire comme autant de preuves des progrès que nous avons faits.

L'ouvrage que je vous adreſſe aujourd'hui n'eſt encore qu'une ſuite de réflexions ſur les mœurs, le gouvernement & la politique de la Grèce ; j'y recherche les cauſes générales & particulières de ſa proſpérité & de ſes malheurs. Il m'arrive ſouvent aujourd'hui de louer ce que j'ai blâmé dans mes premières obſervations, & de blâmer les mêmes choſes que j'ai louées ; c'eſt qu'il y a eu un temps où je regardois de certaines maximes ſur la grandeur, la puiſſance & la fortune des états, comme autant de

vérités inconteſtables ; & qu'après quinze ans de méditations ſur les mêmes objets, je ſuis parvenu à ne les voir que comme des erreurs que nos paſſions & l'habitude ont conſacrées.

Laiſſez vos Grecs, m'a-t-on dit pluſieurs fois, leur hiſtoire eſt uſée. Qui ne connoît pas Lacédémone, Lycurgue, Athènes, Solon, Thèbes, Epaminondas, la ligue des Achéens & Aratus ? On eſt las d'entendre parler de la bataille de Salamine & de la guerre du Péloponèſe. Pouvois-je, mon cher abbé, me rendre à ces conſeils ? Quand on a mal réuſſi en traitant un beau ſujet, eſt-il poſſible de ne pas recommencer ſon ouvrage ? J'aurois pu laiſſer mes Obſervations ſur les Grecs, *telles qu'elles étoient, s'il n'avoit été queſtion que de corriger des fautes d'écrivain ; mais il falloit ne pas laiſſer ſubſiſter*

une doctrine dangereuſe : des maximes fauſſes en politique intéreſſent trop le bonheur des hommes pour qu'un auteur ne doive pas ſe rétracter quand il parvient à connoître la vérité.

Ce ſeroit un grand malheur, ſi on ſe laſſoit d'étudier les Grecs & les Romains ; l'hiſtoire de ces deux peuples eſt une grande école de morale & de politique : on n'y voit pas ſeulement juſqu'où peuvent s'élever les vertus & les talents des hommes ſous les loix d'un ſage gouvernement ; leurs fautes mêmes ſerviront éternellement de leçons aux hommes. Puiſſent les princes, en voyant les ſuites funeſtes de l'ambition de Sparte & d'Athènes, & des diviſions des Grecs, connoître & aimer les devoirs de la ſociété ! Je ſais que la plupart des faits intéreſſants de ces deux nations ſont connus de tout le monde, & qu'on fatiguera ſon

lecteur, quand on les racontera après les hiſtoriens anciens ; mais ſera-t-on un ouvrage déſagréable & inutile aux perſonnes qui aiment à penſer, quand on cherchera à développer les cauſes de ces grands événements ? Cette matière eſt inépuiſable & ſera toujours nouvelle. Je ne vous préſente, mon cher abbé, qu'un foible eſſai, & je ne doute point que des écrivains plus habiles que moi ne trouvent encore dans l'hiſtoire de la Grèce une abondante moiſſon de réflexions nouvelles, & également utiles à la morale & à la politique.

En vous donnant une marque publique des ſentiments d'eſtime & de tendreſſe que j'ai pour vous, pourquoi ne voulez-vous pas, mon cher abbé, que j'aie le plaiſir de parler des bonnes qualités de mon ami ? Il faut me taire, puiſque vous le deſirez, & je ſacrifie à votre délicateſſe tous les éloges que vous

méritez. Si l'ouvrage nouveau que j'ai fait ſur les Grecs eſt digne de l'attention du public, je ſerai d'autant plus charmé d'avoir corrigé mes fautes, que rien ne peut être plus agréable pour moi que de penſer que ce monument que j'élève à notre amitié, étant lié à un ouvrage digne de vivre, perpétuera le ſouvenir des ſentiments inviolables qui nous uniſſent.

SOMMAIRES.

LIVRE PREMIER.

MŒURS & gouvernement des premiers Grecs. Des causes qui contribuèrent à ne faire de toute la Grèce qu'une république fédérative, dont Lacédémone devient la capitale. Réflexions sur cette forme de gouvernement. De la guerre de Xerxès. Pag. 1

LIVRE II.

RIVALITÉ entre Athènes & Lacédémone. Examen de l'administration de Cimon & de Périclès. De la guerre du Péloponèse. Décadence des Spartiates. L'empire qu'ils ont acquis sur la Grèce est détruit par les Thébains. 57

LIVRE III.

DES causes qui, après la décadence d'Athènes & de Sparte, empêchèrent que la Grèce ne rétablît son gouvernement fédératif. Situation de la Macédoine. Examen de la conduite de Philippe. Réflexions sur Alexandre. 111

LIVRE IV.

SITUATION des Grecs après la mort d'Alexandre & ſous ſes ſucceſſeurs. De l'origine, des mœurs & des loix de la ligue des Achéens. Les affaires des Romains commencent à être mêlées à celles des Grecs ; la Grèce devient une province romaine. p. 166

OBSERVATIONS



OBSERVATIONS

SUR

L'HISTOIRE

DE LA GRECE.

LIVRE PREMIER.

L'HISTOIRE nous représente les premiers Grecs, comme des hommes errants de contrées en contrées. Ils ne cultivoient point la terre, ils n'avoient aucune demeure fixe, & n'étant liés par aucun commerce, aucune police, aucune loi, ne marchoient qu'armés, & ne connoissoient d'au-

tre droit que celui de la force : tels ont été tous les peuples à leur naiſſance, tels ſont encore les ſauvages d'Amérique, que la fréquentation des Européens n'a pas civiliſés. Quelques maux que ſe fiſſent les différentes hordes des Grecs, ils n'étoient pas cependant eux-mêmes leurs plus grands ennemis ; les habitants des iſles voiſines, encore plus barbares, faiſoient, s'il en faut croire les hiſtoriens, des deſcentes fréquentes ſur les côtes de la Grèce ; ſouvent la paſſion de piller, ou plutôt de faire le dégât, les portoit juſque dans l'intérieur du pays, & ils croyoient par leurs ravages, y laiſſer des monuments honorables de leur valeur.

Quelques écrivains ont voulu remonter au-delà de ces ſiecles de barbarie, & Dicéarque, qui, ſelon Porphyre, eſt de tous les philoſophes celui qui a peint les premières mœurs des Grecs avec le plus de fidélité, en fait des ſages qui menoient une vie tranquille & innocente, tandis que la terre attentive à leurs beſoins prodiguoit ſes fruits ſans culture. Cet âge d'or, qui n'auroit jamais dû être qu'une rêverie des poëtes, étoit un dogme de l'ancienne philoſophie. Platon établit l'empire de la juſtice & du bonheur chez les premiers hommes ; mais on ſait aujourd'hui ce qu'il faut penſer de ces lits de verdure, de ces concerts, de ce doux loiſir qui faiſoient le charme d'une ſociété où les paſſions étoient inconnues.

Depuis que Minos, prince assez recommandable par sa justice, pour que la fable en ait fait le juge des enfers, avoit appris aux Crétois à être heureux en obéissant à des loix dont toute l'antiquité a admiré la sagesse ; la Crète énorgueillie n'avoit pu se défendre de mépriser ses voisins, & le sentiment de sa supériorité lui avoit inspiré l'envie de les asservir. Le petit-fils de ce prince, nommé aussi Minos, mit à profit l'ambition naissante de ses sujets pour étendre son empire ; il construisit des barques, exerça les Crétois au pilotage & à la discipline militaire, conquit les isles voisines de son royaume, & fit respecter ses loix en y établissant des colonies. Intéressé à entretenir la communication libre entre les parties séparées de ses états, il purgea la mer des pirates qui l'infestoient ; & en affermissant ainsi sa domination, devint, sans le savoir, le bienfaiteur des Grecs, dont les côtes ne furent pas insultées. Ce peuple, délivré d'une partie de ses maux, n'eut plus à craindre que sa propre férocité ; & la jouissance d'un premier bien lui donna le desir de l'accroître.

L'Attique, pays ingrat & stérile, fut moins exposée que les autres provinces de la Grèce aux incursions de ses ennemis ; les familles qui s'y refugièrent ne subsistoient qu'avec peine des productions naturelles de la terre ; mais leur pauvreté, dit Thucydide, leur valut un repos favo-

rable aux progrès de la ſociété ; leur induſtrie fut aiguiſée, & elles renoncèrent les premières à la vie errante. Leur exemple inſtruiſit de proche en proche le reſte de la Grèce ; & à meſure que les peuples cultivateurs ſe multiplièrent & formèrent des eſpces de républiques capables de défendre leurs cabanes & leurs moiſſons, le pillage devint un exercice plus difficile & plus dangereux. Les brigands, trompés dans leurs eſpérances, comptèrent moins ſur leurs forces ; ils ne rapportèrent ſouvent aucun butin de leurs courſes ; & la néceſſité les obligea enfin de pourvoir à leur ſubſiſtance en cultivant la terre : ils s'attachèrent aux contrées qu'ils défrichoient, & tous les Grecs eurent des demeures & des poſſeſſions fixes.

Je paſſe rapidement ſur des ſiècles, où la Grèce encore plongée dans la plus profonde ignorance des devoirs de l'humanité, poſſédoit cependant ces héros & ces demi-dieux, ſi célèbres dans ſes traditions fabuleuſes. L'homme le plus digne de la reconnoiſſance & de l'hommage des Grecs, ce fut celui qui leur apprit qu'ils avoient une origine commune. Cette doctrine apprivoiſa les eſprits ; les hameaux, qui formoient autant de ſociétés indépendantes & ennemies les unes des autres, ceſſèrent de ſe haïr, & commencèrent à contracter des alliances. Des bienfaits mutuels leur perſuadèrent qu'ils ne formoient qu'un

même peuple ; & l'on vit bientôt que la Grèce entière ſe croyant offenſée par l'injure que Pâris fit à Ménélas, ſe ligua pour en tirer vengeance. Les eſprits, à cette époque, avoient déja fait des progrès conſidérables ; & quoique les héros d'Homère conſervaſſent encore des mœurs barbares, les Grecs cultivoient déjà des arts qui demandent du génie.

Au retour de l'expédition de Troye, on auroit dit que les dieux protecteurs du royaume & de la famille de Priam, en vouloient venger les malheurs en ruinant la Grèce. Elle éprouva en effet différentes révolutions capables d'étouffer les principes groſſiers du gouvernement, de morale, d'ordre & de ſubordination qu'elle avoit adoptés, & que la paix ſeule pouvoit perfectionner. La diſcorde arma tous les Grecs les uns contre les autres ; la guerre fit périr pluſieurs peuples, ou les força d'abandonner les contrées qu'ils commençoient à nommer leur patrie. C'eſt ainſi que les Béotiens, chaſſés d'Arne par les Theſſaliens, s'établirent dans la Calmeïde, à laquelle ils donnerent leur nom. Le Péloponèſe changea de face par le rappel des Héraclides ; les peuples de cette province vaincus ou effrayés abandonnerent leur pays ; & ces hommes, qui n'avoient pu défendre leurs poſſeſſions, furent aſſez forts ou aſſez braves pour en conquérir de nouvelles. La Grèce, incapable en quelque ſorte

de ſuffire à ſes habitants, ſe trouva encore pleine de peuples exilés & errants qui cherchoient une retraite, & qui ne pouvant ſubſiſter que par le pillage, avoient repris les anciennes mœurs de leurs pères. Les vaincus furent ſouvent détruits; des victoires, toujours achetées par beaucoup de ſang, affoiblirent les vainqueurs mêmes; & les peuples épuiſés reprirent enfin des demeures fixes : mais le ſouvenir des injures & des maux qu'ils s'étoient faits, multiplièrent entre eux les cauſes de haine & de diviſion, & deux bourgades ne furent point voiſines ſans être ennemies.

Heureuſement pour les Grecs, que ne faiſant encore la guerre que par brutalité & par emportement, aucune vue d'ambition ne leur mettoit les armes à la main; s'ils avoient voulu faire des conquêtes les uns ſur les autres, leurs querelles ſe ſeroient perpétuées. La haine & la vengeance, plus promptes & moins réfléchies que l'ambition, ſont moins durables dans le cœur humain; & la plupart des villes, laſſées de leurs diviſions qui diminuoient leur fortune au lieu de l'accroître, renouvellèrent leurs anciennes alliances. On cultiva ſes héritages avec moins de trouble, une tranquillité paſſagère fit connoître le prix d'une paix durable; on étudia les moyens de l'affermir; l'intérêt apprit aux différents peuples à être moins injuſtes; & pendant qu'il s'éta-

bliſſoit entr'eux des fêtes, des ſolemnités, des ſacrifices communs & un droit des gens, les loix ſe perfectionnoient dans chaque ville; & les Grecs, plus inſtruits de leurs devoirs, ſe préparoient inſenſiblement à former des ſociétés plus régulières.

La Grèce n'avoit connu juſqu'alors qu'un gouvernement militaire; c'eſt-à-dire, que le capitaine d'une république en étoit le magiſtrat, parce que tous les Grecs n'étoient que ſoldats; mais commençant avec la paix à devenir citoyens, ils eurent de nouveaux beſoins, ils craignirent de nouveaux dangers; & il fallut ſubſtituer de nouvelles loix aux anciennes qui ne ſuffiſoient plus. Les capitaines, qui, ſous le nom de rois, avoient joui d'un pouvoir continuel & très-étendu pendant les temps de guerre & de trouble, le virent diminuer pendant la paix, & leurs fonctions ceſſèrent en quelque ſorte. Ils voulurent ſans doute réparer la perte qu'ils faiſoient, & retrouver dans les citoyens l'obéiſſance à laquelle ils avoient accoutumé les ſoldats; mais les peuples de leur côté apprenant à ſentir le prix de la liberté civile, par l'abus même que les chefs faiſoient déja de leur autorité, craignirent d'être eſclaves dans les villes où les loix ne ſeroient pas ſupérieures au magiſtrat. Plus l'inquiétude dont les eſprits étoient agités annonçoit une révolution prochaine, plus les rois faiſoient des

efforts pour retenir le pouvoir prêt à s'échapper de leurs mains. Mais la ruſticité de leurs mœurs ne leur ayant pas permis de ſe façonner aux ſecrets de la diſſimulation & de la tyrannie, leur ambition ſouleva des hommes pauvres, courageux, & dont la fierté n'étoit point émouſſée par cette foule de beſoins inutiles & de paſſions timides qui aſſervirent leurs deſcendants.

A peine quelques villes eurent-elles ſecoué le joug de leurs capitaines, que toute la Grèce voulut être libre. Un peuple ne ſe contenta pas de ſe gouverner par ſes loix, ſoit qu'il crût ſa liberté intéreſſée à ne pas ſouffrir chez ſes voiſins l'exemple contagieux de la tyrannie; ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'il ne ſuivît que cette ſorte d'enthouſiaſme auquel on s'abandonne dans la première chaleur d'une révolution, il offrit ſes ſecours à quiconque voulut ſe défaire de ſes rois. L'amour de l'indépendance devint dès-lors le caractère diſtinctif des Grecs; le nom même de la royauté leur fut odieux; & une ville opprimée par un tyran, auroit en quelque ſorte, été un affront pour toute la Grèce.

Sans cette révolution, qui fit prendre aux Grecs un génie tout nouveau, il eſt vraiſemblable qu'ils auroient eu le ſort de tous ces peuples obſcurs, dont nous ignorons l'hiſtoire & même le nom.

Quelque roi d'Argos, de Micène, de Corinthe, de Thèbes ou de quelqu'autre ville, auroit ſubjugué ſes voiſins, & affermi ſon autorité ſur ſes ſujets. La Grèce, deſpotiquement gouvernée, n'auroit produit ni les loix, ni les talents, ni les vertus que la liberté & l'émulation y firent naître; rampant dans ſa foibleſſe, ou ignorant l'art de ſe ſervir de ſes forces, elle auroit langui dans la ſervitude, & attendu avec nonchalance qu'un étranger en fît une province de ſon empire.

Les ſervices mutuels que les Grecs ſe rendirent dans le cours de ces révolutions, achevèrent d'amortir les haines qui avoient diviſé leurs républiques; & dès qu'ils ceſſoient de ſe haïr, leur foibleſſe & leur amour de la patrie les invitoient de concert à s'unir par une alliance générale, comme les peuples de pluſieurs de leurs provinces étoient déja unis par des alliances particulières. Sans parler des villes qui envoyoient des députés aux jeux d'Olimpie, de Corinthe & de Némée pour offrir les mêmes ſacrifices aux mêmes divinités, & reſſerrer les nœuds de leur amitié; on étoit témoin depuis long-temps du bonheur des différents peuples qu'Amphictyon, troiſième roi d'Athènes, avoit unis par une confédération étroite. Leurs députés ſe rendoient tous les ans à Delphes & aux Thermopyles pour y délibérer ſur leurs affaires générales

& particulières ; & ſes alliés, fidèles au ſerment par lequel ils s'engageoient de ne ſe jamais faire aucun tort, d'embraſſer au contraire leur défenſe, & de venger de concert les injures faites au temple de Delphes, voyoient proſpérer de jour en jour leurs affaires domeſtiques, & étoient craints, aimés & reſpectés au dehors. Les nouvelles républiques demandèrent à l'envi à s'aſſocier à cette ligue pour jouir de ſa protection ; & les aſſemblées amphictyoniques devinrent, ſi je puis parler ainſi, les états-généraux de la Grèce ; cent villes libres & indépendantes ne formèrent enfin qu'une même république fédérative, & dont le Corps Helvétique nous retrace aujourd'hui une image aſſez reſſemblante.

Quelqu'avantage que les Grecs retiraſſent de leur confédération, quelque bien qu'ils s'en promiſſent pour l'avenir, il s'en falloit cependant beaucoup que leur nouveau gouvernement pût ſuffire à tous leurs beſoins, & écarter tous les dangers que devoit craindre une politique prévoyante & éclairée. Si le conſeil des amphictyons communiqua une partie de ſa ſageſſe, de ſa juſtice & de ſon déſintéreſſement à ſes nouveaux aſſociés, il prit ſans doute à ſon tour quelques-uns de leurs vices. Borné à l'exercice d'une ſimple médiation, n'ayant ni le droit de dicter des loix générales à la Grèce, ni les forces néceſſaires pour faire obéir à ſes décrets, il

avoit pu autrefois tenir étroitement unies quelques villes égales en réputation, qui aimoient la paix, & qui avoient le même gouvernement, les mêmes craintes & les mêmes ennemis; mais il ne devoit plus avoir le même succès, dès qu'on en eut ouvert l'entrée aux miniſtres d'une foule de républiques inégales en forces, & qui ſe gouvernoient par des principes oppoſés. Il y a mille inſtitutions politiques, dont on perd tout le fruit dès qu'on veut les étendre au-delà de certaines bornes: n'eſt-il pas vraiſemblable que ſi les provinces voiſines de la Suiſſe ſe cantonnoient, l'alliance helvétique en ſeroit affoiblie?

Si les Grecs continuèrent à cultiver la paix, ou du moins s'il ne s'éleva entr'eux que des querelles paſſagères & peu importantes, ce ne fut pas l'ouvrage ſeul du gouvernement amphictyonique. L'ancienne habitude qu'ils avoient contractée d'envoyer des colonies au-dehors, & leurs diſſentions domeſtiques depuis l'établiſſement de la liberté ſur les ruines de la monarchie, y contribuèrent également; & toutes ces cauſes à la fois concoururent à entretenir l'union.

Pauſanias rapporte que le plus jeune des fils de Lycaon, Oénotrus, prince audacieux, entreprenant, & plein de cette eſpérance qui fait les héros, ayant obtenu de Nyctimus ſon frere des vaiſſeaux & des ſoldats, imagina, le premier d'entre les Grecs, d'aller jeter les fondements d'un

nouvel état dans une terre étrangère. Les vents le portèrent en Italie, & il y régna avec gloire. Le ſuccès de ces aventuriers fut admiré ; leur fortune fit naître une émulation générale ; & tout ce que la Grèce eut de citoyens inquiets & ambitieux, qui auroient communiqué leur inquiétude & leur ambition à leur patrie, ne ſongea, après même que la royauté eut été détruite, qu'à former des colonies que leur éloignement, de nouveaux intérêts & l'eſprit d'indépendance qu'elles avoient apporté de leur première patrie, rendoient bientôt étrangères à leur métropole. Tandis que les Grecs peuploient à l'envi l'Italie & les côtes d'Afrique & d'Aſie, leurs villes, qui n'étoient jamais ſurchargées de citoyens, ne ſentoient point la néceſſité d'acquérir de nouveaux domaines pour fournir à leur ſubſiſtance ; & cette foibleſſe, qui les rendoit incapables de faire de longues guerres, ne leur permettoit pas de s'accoutumer inſenſiblement à l'ambition, & de porter dans leurs entrepriſes cette conſtance opiniâtre, ſans laquelle un peuple n'eſt jamais ambitieux & conquérant.

Chaque ville, nouvellement aſſociée au conſeil amphictyonique, étoit d'ailleurs trop occupée de ſon adminiſtration intérieure pour ſonger à inquiéter ſes voiſins. Le haſard ſeul avoit décidé du gouvernement, quand elles s'affranchirent de la tyrannie de leurs capitaines ; & les loix s'étoient

faites à la hâte, ſans regle & ſans principe. Chacun avoit tâché de profiter de la révolution pour s'emparer de l'autorité ; & quand le calme commença à ſe rétablir dans les eſprits, tout le monde fut mécontent en examinant ſa ſituation. Il s'élevoit de tout côté des querelles entre les nobles & le peuple, les riches & les pauvres, les magiſtrats & les citoyens ; il n'étoit continuellement queſtion que de régler leurs droits & leur fortune. Des prétentions oppoſées, des plaintes, des craintes ou des eſpérances toujours nouvelles empêchoient que les républiques ne priſſent une forme ſtable ; à peine avoit-on fait une loi, qu'on ſentoit la néceſſité de la révoquer ou de la modifier ; les nouvelles loix avoient bientôt le même ſort que celles qu'elles avoient détruites ; & à la faveur de ces troubles, dont toutes les villes étoient agitées, les amphictyons réuſſiſſoient ſans peine à entretenir la paix entr'elles.

Cependant il étoit impoſſible que, de ce grand nombre de républiques, il n'y en eût enfin quelqu'une qui ne parvînt à prendre une forme ſage & fixe de gouvernement ; & ne devoit-on pas craindre qu'elle n'abuſât de la régularité de ſes loix, de ſes forces & des déſordres des autres peuples, pour avoir de l'ambition ? Quel auroit été alors le pouvoir du conſeil amphictyonique, puiſqu'il ne put prévenir les funeſtes effets de la rivalité d'Athènes & de Lacédémone, dans un temps

que la république fédérative des Grecs paroiſſoit ſolidement affermie par une habitude de pluſieurs ſiècles ? Il pouvoit encore arriver que le parti qui dominoit dans une ville ſe fît un ſyſtème de diſtraire le peuple de ſes intérêts domeſtiques, en l'occupant par des entrepriſes au-dehors : ce fut le ſort des Romains, qui inquiétèrent leurs voiſins par des guerres continuelles, pour avoir la paix chez eux.

D'ailleurs, ſi la Grèce étoit attaquée par une puiſſance étrangère, n'eſt-il pas vraiſemblable, qu'en voulant réunir pour la défenſe commune, des peuples libres, indépendants & jaloux de leur dignité, jamais les amphictyons n'auroient réuſſi à les plier à une certaine ſubordination, ſans laquelle les Grecs n'auroient cependant oppoſé à leurs ennemis que la moitié de leurs forces, ou des ſoldats diviſés ? Dans la crainte de ſe donner un maître, aucune république n'auroit voulu reconnoître un chef ; toutes auroient aſpiré au commandement ; aucune n'auroit conſenti à obéir ; & faute d'un reſſort principal qui les unît, qui réglât leur conduite, & tour-à-tour en rallentît ou en précipitât les mouvements, elles ſeroient devenues la proie des étrangers.

Ce qui manquoit aux Grecs, ce fut Lycurgue qui le leur procura ; & le gouvernement qu'il établit à Sparte, le rendit en quelque ſorte le légiſlateur de la Grèce entière. Quand cet homme

célèbre ſe vit à la tête des affaires de ſa patrie, depuis la mort de Polydecte ſon frère juſqu'à la naiſſance de Charilaüs ſon neveu, Lacédémone n'étoit pas dans une ſituation moins fâcheuſe que les autres républiques de la Grèce. Les deux rois, qu'elle n'avoit pas détruits, parce que leur autorité partagée les avoit rendus moins entreprenants que les autres princes, prétendoient être les tyrans des loix; & leurs ſujets, confondant la liberté avec la licence, ne vouloient reconnoître aucune autorité. Chaque faction s'emparoit tour-à-tour de la puiſſance ſouveraine; & le gouvernement, toujours abandonné à la tyrannie ou à l'anarchie, paſſoit tour-à-tour avec violence d'un excès à l'autre.

Ce ne fut qu'à ſon retour de Crète & d'Egypte, pays alors les plus célèbres dans le monde, & dont Lycurgue étoit allé étudier les mœurs & les loix, qu'il médita la réforme des Spartiates. Il ne penſa point comme les autres légiſlateurs qui parurent après lui dans la Grèce, & qui, ne cherchant par des ménagements timides qu'à contenter à la fois tous les citoyens, ne ſatisfirent perſonne, laiſſerent ſubſiſter le germe de toutes les diviſions, ou ne corrigèrent un abus que pour en favoriſer un autre. La politique doit ſans doute conſulter la diſpoſition des eſprits, & ne pas offenſer les mœurs publiques, quand elle donne des loix à un grand état; parce que le génie de la nation y eſt néceſſairement plus fort que le légiſlateur: mais lorſqu'il ne s'agit

que d'une poignée de citoyens, qui ne compoſe; pour ainſi dire, qu'une famille dans les murs d'une même ville, elle n'a pas beſoin de la même condeſcendance. Lycurgue oppoſa ſon génie à celui des Spartiates, & oſa former le projet hardi d'en faire un peuple nouveau. Il ne crut pas impoſſible de les intéreſſer tous, par l'eſpérance ou par la crainte, à la révolution qu'il méditoit. Il trouva quelques amis dignes de ſe rendre avec leurs armes dans la place publique où il devoit publier ſes loix; & ſans autre droit que celui que donnent l'amour du bien & le ſalut de la patrie, il contraignit les Lacédémoniens à devenir ſages & heureux.

Lycurgue laiſſa ſubſiſter la double royauté en uſage à Lacédémone, & dont deux branches de la famille d'Hercule étoient en poſſeſſion. En même temps qu'il donnoit à ces princes, comme généraux, un pouvoir abſolu à la tête des armées, il les réduiſit, comme magiſtrats, à n'être avec le ſénat que les inſtruments ou les miniſtres des loix. Ce fut au corps même de la nation que ce légiſlateur remit l'autorité ſouveraine, c'eſt-à-dire, le droit de faire des loix, d'ordonner la paix & la guerre, & de créer les magiſtrats auxquels elle devoit obéir. Mais afin que le peuple fût plus tranquille ſur ſa ſituation, & que ſous prétexte de conſerver ſa liberté, il ne ſe livrât point à une défiance inquiete & orageuſe, Lycurgue

établit

établit en sa faveur cinq éphores ou inspecteurs. Ils étoient spécialement chargés d'empêcher que les rois & les sénateurs, en abusant du pouvoir exécutif, ne parvinssent à se mettre au-dessus des loix ou à les violer ; leur magistrature étoit annuelle, pour qu'ils fussent en même temps plus attentifs à leurs devoirs, & moins entreprenants ; & ils entretenoient ainsi la république dans cette sécurité qui ne donne à tous les citoyens qu'un même intérêt.

Le sénat composé de vingt-huit citoyens choisis par le peuple, & qui devoient avoir soixante ans accomplis, exerçoit les magistratures civiles ; servoit de conseil aux deux rois, à qui il n'étoit permis de rien entreprendre sans son consentement ; & portoit seul aux assemblées publiques les matières sur lesquelles le peuple devoit délibérer & résoudre.

La république de Lycurgue, ainsi que Polybe l'a dit depuis de la république romaine, réunissant tous les avantages dont l'aristocratie, la royauté & la démocratie ne peuvent jamais posséder qu'une foible partie, quand elles ne se confondent pas pour ne former qu'un seul gouvernement, n'eut aucun des vices qui leur sont naturels. La souveraineté dont le peuple jouissoit le portoit sans effort à tout ce que l'amour de la liberté & de la patrie peut produire de grand & de magnanime dans un état purement populaire. Mais par une

ſuite de l'équilibre établi entre les différents pouvoirs, dès que la partie démocratique du gouvernement vouloit abuſer de ſon autorité, elle ſe trouvoit ſans force, & contrainte par la puiſſance des magiſtrats. Auſſi ne vit-on point dans Lacédémone ces caprices, ces emportements, ces terreurs paniques, ces violences qui déshonoroient la plupart des républiques de la Grèce. Par une ſuite de ce même équilibre des pouvoirs, les magiſtrats à leur tour tout-puiſſants, quand la loi marchoit devant eux, ſe trouvoient ſous la main impérieuſe du peuple dès qu'ils s'écartoient de la règle. Tous les ordres de l'état s'aidoient, s'éclairoient, ſe perfectionnoient mutuellement par la cenſure qu'ils exerçoient les uns ſur les autres. Les grands abus étoient impoſſibles, parce qu'on avoit prévu les plus petits. Le ſénat, qui devoit à la vigilance des éphores ſa modération & ſa ſageſſe dans l'exercice de la puiſſance exécutrice, rendoit à ſon tour la multitude capable de diſcuter & de connoître ſes vrais intérêts, de ſe fixer à des principes, & de conſerver le même eſprit. Les rois n'avoient aucun pouvoir s'ils n'étoient pas les organes du ſénat; & donnoient cependant aux armées cette action prompte & diligente, qui eſt l'ame des opérations & des ſuccès militaires, mais preſque toujours inconnue chez les peuples libres.

Quelque ſage que fût ce ſyſtême, dont Lycur-

gue avoit pris la première idée chez les Crétois, il n'en eſpéra rien ſi les anciennes mœurs ſubſiſtoient. Quel eût été en effet le fruit de l'ordre qu'il avoit établi pour rendre les loix ſeules puiſſantes & ſeules ſouveraines, ſi les richeſſes & le luxe, toujours liés enſemble, & toujours ſuivis de la dépravation des mœurs, de l'inégalité des citoyens, & par conſéquent de la tyrannie & de la ſervitude, euſſent encore appris aux Spartiates à mépriſer ou à éluder leurs nouvelles loix ? Le peuple, avili par la misère, auroit bientôt été incapable de conſerver ſa dignité ; il eût vendu ſes ſuffrages, ſes droits & ſa liberté au plus offrant. Le ſénat, dont les places n'étoient deſtinées qu'à honorer les hommes les plus vertueux, n'auroit été ouvert qu'aux plus riches. On auroit acheté les magiſtratures pour ſatisfaire ſa vanité, ou pour faire un trafic honteux de ſon pouvoir. Les rois, en favoriſant la corruption, pour ne trouver que des eſclaves ſoumis à leurs caprices, auroient ſacrifié impunément la patrie à leurs intérêts particuliers. C'eſt en Egypte que Lycurgue s'inſtruiſit du pouvoir des mœurs dans la ſociété ; & c'eſt pour n'avoir pas connu, comme ce légiſlateur, l'action réciproque des loix ſur les mœurs, & des mœurs ſur les loix, que pluſieurs peuples n'ont tiré qu'un médiocre avantage des ſoins qu'ils ont pris de balancer différents pouvoirs dans l'état, & de les tenir en équilibre.

Pour rendre les citoyens dignes d'être véritablement libres, Lycurgue établit une parfaite égalité dans leur fortune ; mais il ne se borna point à faire un nouveau partage des terres. La nature ne donnant pas sans doute à tous les Lacédémoniens les mêmes passions, ni la même industrie à faire valoir leurs héritages, il craignit que l'avarice n'accumulât bientôt les possessions ; & pour que Sparte ne jouît pas d'une réforme passagère, il descendit, pour ainsi dire, jusque dans le fond du cœur des citoyens, & y étouffa le germe de l'amour des richesses.

Lycurgue proscrivit l'usage de l'or & de l'argent, & donna cours à une monnoie de fer. Il établit des repas publics, où chaque citoyen fut contraint de donner un exemple continuel de tempérance & d'austérité. Il voulut que les meubles des Spartiates ne fussent travaillés qu'avec la coignée & la scie ; il borna, en un mot, tous leurs besoins à ceux que la nature exige indispensablement. Dès-lors les arts qui servent au luxe abandonnèrent la Laconie ; les richesses devenues inutiles parurent mépriſables, & Sparte devint une forteresse inaccessible à la corruption. Les enfants, formés par une éducation publique, se faisoient en naissant une habitude de la vertu de leurs pères. Les femmes, que les loix ont toujours dégradées en ménageant trop leur foiblesse, & par qui le relâchement des mœurs s'est introduit

dans preſque tous les états, étoient faites à Sparte pour animer & ſoutenir la vertu des hommes. Les exercices les plus violents, en leur donnant un tempérament fort & robuſte, les élevoient au-deſſus de leur ſexe, & préparoient leur ame à la patience, au courage & à la fermeté des héros.

L'amour de la pauvreté devoit rendre les Spartiates indifférents ſur les dépouilles & les tributs des vaincus; ne vivant que du produit de leurs terres, ne poſſédant qu'une monnoie inconnue hors de chez eux, & n'ayant aucuns fonds de réſerve, il leur étoit impoſſible de porter la guerre loin de leur territoire. La loi qui leur défendoit de donner le droit de citoyens à des étrangers, les empêchoit de réparer les pertes que leur cauſoit la victoire même; tout les invitoit donc à regarder la paix comme le bien le plus précieux pour les hommes. Lycurgue cependant ne s'en repoſa point ſur des motifs ſi propres à retenir ſa patrie dans les bornes de la juſtice & de la modération. Il connoiſſoit trop bien le cœur humain & ce qui fait la proſpérité conſtante des états, pour ne pas ſe défier des preſtiges ſéducteurs de l'ambition, paſſion toujours féconde en eſpérances & en promeſſes, mais qui détruit en peu de temps un peuple, ſi elle eſt malheureuſe; & qui ne peut avoir des ſuccès, ſans dégénérer en avarice & en brigandage, changer les mœurs & la con-

dition des citoyens, & ruiner les principes du gouvernement. Le légiſlateur fit une loi expreſſe, par laquelle il n'étoit permis aux Lacédémoniens de faire la guerre que pour leur défenſe, & leur enjoignoit de ne jamais profiter de la victoire, en pourſuivant une armée miſe en déroute.

Cette précaution, en apparence outrée, étoit cependant néceſſaire; car pour rendre Lacédémone auſſi forte qu'elle pouvoit l'être, Lycurgue en avoit fait plutôt un camp qu'une ville. On s'y formoit continuellement à tous les exercices de la guerre; toute autre occupation y étoit mépriſée. Tout citoyen étoit ſoldat. Etre incapable de ſupporter la faim, l'intempérie des ſaiſons & les fatigues les plus longues; ne pas ſavoir mourir pour la patrie, & vendre cher ſa vie aux ennemis, c'eût été une infamie. Il pouvoit aiſément arriver que les Spartiates, emportés & trompés par leur courage, abuſaſſent pour s'agrandir des qualités qu'on ne leur avoit données que pour ſe défendre. Plus une nation brave & guerrière eſt naturellement diſpoſée à ne pas chercher la gloire dans la pratique de la juſtice & de la modération, plus Lycurgue devoit recommander la paix en faiſant des ſoldats.

Quoique le portrait que je viens de faire de Lacédémone ne ſoit qu'ébauché, il eſt cependant aiſé de juger du reſpect, ou plutôt de

l'admiration que les Spartiates dûrent inſpirer à toute la Grèce. On oublia la dureté avec laquelle ils avoient autrefois traité les citoyens d'Hélos, dont ils retenoient encore les deſcendants dans l'eſclavage. Les deux guerres mêmes qu'ils firent aux Meſſéniens, depuis la réforme de Lycurgue, & qui ne finirent que par la ruine entière d'Ithome & d'Ira, & par la fuite ou la ſervitude de tous les habitants de la Meſſénie, ne furent regardées que comme des moments de diſtraction, qu'un long exercice de vertu avoit réparés.

Hercule, dit Plutarque, parcouroit le monde, & avec ſa ſeule maſſue il y exterminoit les tyrans & les brigands; & Sparte avec ſa pauvreté exerçoit un pareil empire ſur la Grèce. Sa juſtice, ſa modération & ſon courage y étoient ſi bien connus, que ſans avoir beſoin d'armer ſes citoyens, ni de les mettre en campagne, elle calmoit ſouvent par le miniſtère d'un ſeul envoyé les ſéditions domeſtiques des Grecs, contraignoit les tyrans à abandonner l'autorité qu'ils avoient uſurpée, & terminoit les querelles élevées entre deux villes.

Cette eſpèce de médiation, toujours favorable à l'ordre, valut d'autant plus à Lacédémone une ſupériorité marquée ſur les autres républiques, qu'elles étoient continuellement obligées de recourir à ſa protection. Heureuſes tour-à-tour par ſes

bienfaits, aucune d'elles ne refusa de se conduire par ses conseils. Il est beau pour l'humanité, & c'est une grande leçon de morale & de politique, de voir un peuple qui ne doit sa fortune qu'à son amour pour la justice & à sa bienfaisance. Lacédémone acquit dans la Grèce l'autorité qui manquoit au conseil amphictyonique pour en tenir unies toutes les parties. Tandis qu'on s'accoutumoit à obéir aux Spartiates, parce qu'il eût été insensé de ne pas respecter leur sagesse & leur courage, la subordination s'établissoit de toutes parts ; leur ville devenoit insensiblement la capitale de la Grèce ; & jouissant sans contestation du commandement de ses armées réunies, pouvoit donner à la république fédérative des Grecs toute la force dont elle étoit susceptible.

Aujourd'hui qu'on juge faussement en Europe de la force des états, plus par l'étendue du territoire & le nombre des citoyens que par la sagesse des loix, on croira sans doute que les Grecs, qui n'occupoient qu'une petite province, ne pouvoient conserver leur liberté qu'autant qu'il ne se formeroit dans leur voisinage aucune puissance assez considérable pour les subjuguer ; & on en conclura qu'ils devoient s'accroître & faire des conquêtes. Après avoir loué la modération des Spartiates, parce qu'elle leur valut l'empire de la Grèce, on blâmera cette

même modération, parce qu'elle retenoit les Grecs dans leur première foibleſſe, tandis que par une ſuite de ces révolutions éternelles qui changent la face du monde, leurs voiſins tendoient continuellement à s'agrandir.

Mais, ſans examiner ce qui fait la puiſſance réelle d'un état, qu'on faſſe d'abord attention que les reſſorts d'une république fédérative ſont ſi nombreux, ſi compliqués, ſi lents dans leurs mouvements, qu'elle ne peut s'occuper avec ſuccès que d'elle-même. Falloit-il que les Spartiates inviteſſent la Grèce à faire des conquêtes, qui, ſans enrichir aucune de ſes villes en particulier, auroient rendu leur communauté plus puiſſante? La prudence ne permettoit pas de le tenter; tout le monde le ſait, un intérêt éloigné ne frappe jamais la multitude; un intérêt général ne la remue que foiblement.

Quand on ſeroit parvenu dans une aſſemblée générale des amphictyons à donner aux Grecs la paſſion de faire des conquêtes en commun, les obſtacles ſans nombre, attachés à cette entrepriſe, les en auroient bientôt dégoûtés. Une république fédérative ſe défend avec ſuccès, parce que le grand objet de ſa conſervation, lorſqu'on attaque ſa liberté, ne donne à toutes ſes parties qu'un même intérêt. La guerre défenſive n'exige qu'une ſorte de ſageſſe lente, dont une ligue eſt capable; d'ailleurs le danger précipite alors

ſes démarches en lui donnant un zèle plus ardent pour le bien public, & l'oblige de paſſer par-deſſus bien des formalités, dont elle ne ſe départ jamais dans d'autres circonſtances. La guerre offenſive, loin d'unir plus étroitement des confédérés, les diviſe au contraire preſque toujours. En commençant une entrepriſe, chacun tâche d'y contribuer le moins qu'il lui eſt poſſible, & veut cependant en retirer le principal avantage. On ſe fait un mérite de tromper avec adreſſe ſes alliés, & de remplir mal ſes engagements. Soit qu'on réuſſiſſe, ſoit qu'on échoue, perſonne ne ſe rend juſtice : perſonne ne veut être la cauſe des diſgraces qu'on a eſſuyées ; tout le monde veut être l'auteur des ſuccès heureux, & des confédérés finiſſent par ſe haïr.

Les Grecs pouvoient-ils former des projets d'agrandiſſement au-dehors, ſans que leurs républiques n'euſſent commencé à ſe diviſer, & à concevoir les uns contre les autres des haines implacables ? Chaque ville auroit eu des ennemis à ſes portes, & n'auroit acquis que des ſujets qui l'auroient mal ſervie. Loin de blâmer, ne faut-il donc pas louer la modération des Spartiates & des autres Grecs, s'ils pouvoient trouver en eux-mêmes les reſſources néceſſaires contre les efforts des puiſſances les plus conſidérables ?

La Grèce étoit aſſez étendue pour qu'elle ne manquât pas de ſoldats, & ſes terres aſſez ſagement diſtribuées entre différents états, pour que les loix puſſent y être religieuſement obſervées ; voilà ce qui devoit faire ſa force. Imaginez cette province pleine de républiques ſans faſte & ſans luxe, & peuplée de citoyens ſoldats qui n'aiment que la juſtice, la gloire, leur liberté & leur patrie : que lui importe qu'il ſe forme de grandes puiſſances dans ſon voiſinage ? Répéterai-je ici ce qu'on trouve dans d'autres ouvrages politiques, que le luxe, inévitable dans les grands états, les énerve ; que les loix doivent y languir, & que leurs forces ſont néceſſairement engourdies.

Elle ſe forma enfin, cette grande puiſſance. Au milieu de toutes ces nations d'Aſie, qui n'étoient recommandables que par leurs richeſſes, il étoit un peuple peu nombreux, mais dont le pays fermé à l'avarice, au luxe, à la molleſſe, ſervoit d'aſyle aux talents, au courage & aux autres vertus que le deſpotiſme avoit bannis de chez ſes voiſins. Cyrus en étoit le roi ; mais trompé par ſon ambition, il ne connut pas le bonheur de régner ſur les Perſes ſeuls. La conquête du royaume des Lydiens rendit ce prince maître des richeſſes de Créſus, & lui ſoumit l'Aſie mineure. Il porta la guerre contre la Syrie, la réduiſit en province, de même que l'Arabie, détruiſit la puiſſance des Aſſyriens, s'empara de Babylone ;

& ſon empire, qui s'étendit enfin ſur tous ces vaſtes pays qui ſont compris entre l'Inde, la mer Caſpienne, le Pont-Euxin, la mer Egée, l'Ethiopie & la mer d'Arabie, ne fut ſéparé de la Grèce que par un bras de mer qui n'étoit qu'une foible barrière.

L'hiſtoire de Cyrus ne nous eſt parvenue que défigurée par les contes puériles dont Hérodote a cru l'orner; ou embellie par le pinceau d'un hiſtorien philoſophe, qui a peut-être moins ſongé à nous inſtruire de la vérité qu'à donner des leçons aux rois pour leur apprendre, s'il ſe peut, d'être dignes de leur fortune. Quoi qu'il en ſoit, on voit que ce prince, ayant rempli l'Aſie entière du bruit de ſes exploits, a eu le ſort des hommes extraordinaires, dont l'hiſtoire eſt plus mêlée de fictions & de merveilleux, à meſure que la grandeur de leurs actions a moins beſoin de ces ridicules ornements pour intéreſſer. Cyrus a certainement été un des perſonnages de l'antiquité les plus illuſtres par ſes talents; & quand il eut formé ſon vaſte empire, à quels dangers les Grecs auroient-ils été expoſés, ſi toutes les villes euſſent profité de l'exemple que leur donnoit Lacédémone pour perfectionner leur gouvernement? Cyrus, quoique maître de l'Aſie, n'avoit de force véritable que les Perſes; le reſte de ſes ſujets doit n'être compté pour rien.

Plus la domination de ce prince étoit étendue,

moins ſa puiſſance devoit être formidable ; il laiſſa à Cambyſe, ſon fils & ſon ſucceſſeur, une trop grande fortune pour qu'il n'en fût pas accablé. Il ne faut point impoſer à un homme des devoirs qui paſſent les forces de l'humanité ; & Cyrus lui-même n'auroit pu empêcher les reſſorts du gouvernement de ſe relâcher. Plus la rupture entre les Perſes & les Grecs étoit différée, moins elle devoit être dangereuſe pour ces derniers ; peut-être que les ſucceſſeurs de Cyrus, écraſés ſous le poids de leur grandeur, de leurs vices & de leurs entrepriſes, auroient renoncé à l'ambition de faire des conquêtes, avant que de pouvoir porter la guerre dans la Grèce, ſi elle eût eu la ſageſſe de ne s'occuper que d'elle-même.

La rupture éclata à l'occaſion des colonies établies ſur les côtes de l'Aſie mineure. Elles ne formoient point un même corps de république avec leurs métropoles, dont elles avoient négligé l'alliance ; & quoiqu'elles n'euſſent aucune des qualités que doit avoir un peuple libre, elles ſouffroient impatiemment la domination des rois de Perſe. Ariſtagoras, homme auſſi téméraire qu'ambitieux, ne ceſſoit d'exciter les habitants de Milet à la révolte ; & ſes émiſſaires, dont il avoit rempli la Grèce, obtinrent ſans peine des Athéniens les ſecours qu'ils demandoient en faveur des Grecs d'Aſie, qui pour la plupart tiroient leur

origine de l'Attique. Athènes venoit de ſecouer le joug des Piſiſtrates ; elle étoit encore dans l'ivreſſe d'une liberté naiſſante, & ſon dernier tyran, Hippias, avoit trouvé un aſyle & même une protection marquée chez Artapherne, gouverneur de Lydie. Cette république promit ſa protection aux colonies, & leur révolte éclata par la priſe de Sardis, qui fut réduite en cendres.

Darius, qui occupoit alors le trône de Perſe, ſe vengea aiſément de cette injure ; Milet, abandonné à la colère & à l'avarice des ſoldats, fut traité avec la dernière rigueur. Le vainqueur, après avoir ſoumis l'Yonie, & s'être emparé de toutes les iſles voiſines, voulut étendre la punition ſur la Grèce même ; il y dépêcha des hérauts pour demander la terre & l'eau, c'eſt-à-dire, pour lui ordonner de ſe ſoumettre à ſon empire. Loin de ſe repentir, les Athéniens ſe préparèrent à la guerre, & marchant juſqu'à Marathon, où les Perſes s'étoient déjà avancés, les défirent ſous la conduite de Miltiade.

Darius frémit de colère en apprenant l'affront que ſes troupes venoient de recevoir ; il ſe préparoit à fondre une ſeconde fois ſur la Grèce avec des forces plus conſidérables, lorſqu'il fut ſurpris par la mort ; & Xerxès, en montant ſur le trône, ne vit que l'injure que les Athéniens avoient faite à ſon père. Un de ſes principaux officiers fut chargé de lui en rappeler tous les jours le ſouvenir. « Si

j'oublie, disoit le prince, l'embrâsement de Sardis, les courses que les Grecs d'Europe ont eu la témérité de faire en Asie, & la bataille de Marathon, ne croyez pas qu'ils soient touchés de ma modération; leur orgueil, qui voit sans frayeur ma puissance, en seroit plus hardi à m'insulter. Ma générosité passeroit pour crainte ou pour impuissance; & ces peuples, que je négligerois de châtier, entreroient encore à main armée dans l'Asie. Il n'est plus possible, ni aux Perses ni aux Grecs, de se regarder d'un œil indifférent; trop de haine les divise; trop de soupçons les empêchent de se réconcilier: la Perse doit obéir à la Grèce, ou la Grèce devenir une province de Perse. »

Quelqu'impatient que fût Xerxès de porter la guerre dans la Grèce, il employa encore quatre ans aux préparatifs de son expédition; & rassembla, pour ainsi dire, toutes les forces de l'Asie. Son armée de terre, selon Hérodote, étoit composée de dix-sept cent mille combattants; & son armée navale, qui montoit à cinq cent mille hommes, étoit portée sur douze cents vaisseaux, suivis de trois mille bâtiments de transport. Il y a apparence que ce dénombrement des forces de Xerxès est exagéré; mais en s'en rapportant au récit des autres historiens, ce prince avoit une armée encore assez considérable pour devoir aspirer à la conquête de l'Europe entière, s'il suf-

fiſoit de pouvoir raſſembler une grande multitude d'hommes pour être conquérant & faire de grandes choſes.

Sparte étoit toujours religieuſement attachée aux inſtitutions les plus rigides de Lycurgue, & tous ces citoyens reſſembloient à ces trois cents héros qui ſe dévouerent à la défenſe des Thermopyles. Athènes tenoit le ſecond rang parmi les Grecs, & n'avoit jamais été dans un état ſi floriſſant. Occupée du ſoin de recouvrer ſa liberté & de laver la honte de ſon eſclavage, elle avoit acquis ſous la tyrannie des Piſiſtrates toutes les vertus qui peuvent illuſtrer une ville libre, & dont il eſt ſi difficile aujourd'hui de nous faire une idée fideile. Ses citoyens, épris à l'envi d'un redoublement d'amour-propre pour la patrie, ſe conduiſirent avec une magnanimité qui leur tint lieu du gouvernement & des loix qui leur manquoient. Les cabales, les partis ſe turent; il n'y eut de récompenſe, d'honneur, de gloire, que pour les vertus & les talents. La bataille de Marathon augmenta encore leur courage; & quand Xerxès deſcendit dans la Grèce, rien n'étoit impoſſible aux Athéniens pour conſerver leur réputation.

Si toutes les républiques de la Grèce, ſans reſſembler à Lacédémone & à Athènes, euſſent ſeulement été capables d'obéir à leurs ordres,

ou

ou même de ne les pas trahir, le projet du roi de Perſe eût ſans doute été téméraire & inſenſé. Mais il s'en falloit bien que tous les Grecs puſſent voir l'orage dont ils étoient menacés, & n'en être pas intimidés.

Sparte n'avoit pas profité de ſon crédit pour faire adopter par ſes voiſins les vertus & les établiſſements qui lui étoient particuliers; elle pouvoit corriger la plupart des loix injuſtes & des coutumes pernicieuſes qui s'étoient établies chez les Grecs; mais à peine ſa ſageſſe lui eut-elle acquis l'empire, qu'elle ſongea à le conſerver par les moyens ordinaires de l'ambition: & ſans doute il ne peut point y avoir de vertu pure chez les hommes, puiſque celle des Spartiates ne le fut pas. Leur république éprouvoit tous les jours que l'adminiſtration défectueuſe des villes de la Grèce laiſſoit les unes dans une extrême médiocrité, obligeoit les autres de lui demander des ſecours, & les tenoit toutes à ſon égard dans une vraie ſubordination; elle craignit de paroître moins néceſſaire qu'elle ne l'étoit, & de voir anéantir ſon autorité, ſi le gouvernement des Grecs devenoit auſſi ſage qu'il pouvoit l'être. Elle voulut qu'on ne pût point ſe paſſer de ſa protection; jamais elle ne chercha à tarir la ſource des diviſions qui troubloient les Athéniens; & quand ils parurent acquérir trop de réputation, après avoir ſecoué le joug des Piſiſtrates, elle en fut aſſez jalouſe pour tenter

de leur donner un maître en rétabliſſant Hippias.

Je ne puis m'empêcher de le remarquer ; il eſt malheureux que Lycurgue, en donnant à ſes citoyens les loix les plus ſages, ne leur en ait pas développé les conſéquences les plus éloignées. « Pratiquez religieuſement, devoit-il leur dire, les loix dont vous venez de jurer l'obſervation en préſence des dieux ; elles ſeront votre ſûreté, & vous ne ſerez expoſés à aucun des revers qu'éprouvent les autres peuples. Je vous promets même qu'en vous rendant dignes de la confiance de la Grèce, elles vous en mériteront l'empire ; mais alors craignez de vous laiſſer corrompre par ce commencement de proſpérité. Les vices des Grecs les ſubordonneront à votre autorité ; mais gardez-vous de croire que ces vices ſoient néceſſaires à votre grandeur. Vous formez une république trop excellente pour que vos voiſins puiſſent vous égaler ; & quand tous les Grecs deviendroient des Spartiates, votre bonheur n'en ſeroit-il pas plus affermi, puiſque vous vous trouveriez entourés de peuples qui, ſans avarice & ſans ambition, ſe feroient une loi de reſpecter & de défendre votre liberté ? »

« Si vous craignez de voir naître de nouvelles vertus dans la Grèce, ſoyez ſûrs que, vous défiant de votre vertu même, vous aurez bientôt recours à cette politique frauduleuſe,

dont les reſſources & les moyens ſont d'abord équivoques, incertains & à la fin ruineux. Soyez ſûrs que plus vous ferez d'efforts pour corriger les mœurs des Grecs, & faire régner la juſtice dans leurs villes, plus vous les trouverez dociles à votre empire, parce qu'aucun ſoupçon, aucune crainte ne les empêchera de ſe livrer ſans réſerve à leur reconnoiſſance & à votre générosité. »

« Je vous ordonne, devoit ajouter Lycurgue, de travailler à rendre tous les Grecs vertueux ; & ce n'eſt que par-là que vous pourrez vous-mêmes ne vous pas laſſer de votre vertu. Je veux qu'on regarde comme traître à la patrie commune, & à Lacédémone en particulier, quiconque voudroit vous perſuader qu'il vous importe que les Grecs ne ſoient ni auſſi courageux, ni auſſi juſtes que vous l'êtes. Si les vices de vos voiſins peuvent vous donner de la conſidération, elle ſera paſſagère ; & dans mille occaſions, ces vices vous inquiéteront & vous gêneront. Si pour dominer dans la Grèce, vous l'empêchez de devenir auſſi forte qu'elle peut l'être, vous reſſemblerez à un deſpote imbécille, qui, pour opprimer plus aiſément ſes ſujets, les met dans l'impuiſſance de le ſervir. Votre empire ſera mal affermi, & vous le perdrez, ſi un ennemi étranger vous attaque avec des forces conſidérables. »

Quelques villes avoient profité de l'exemple

que leur donnoit Lacédémone, pour inſpirer à leurs citoyens l'amour de la liberté & du bien public ; mais quand la guerre médique commença, la plupart n'étoient point encore parvenues à fixer leurs loix & à ſe faire un gouvernement régulier. Les unes toujours jalouſes de leurs voiſins, ou gouvernées depuis leur naiſſance par les intrigues de leurs magiſtrats & des principaux citoyens, devoient tout ſacrifier aux intérêts de leurs paſſions ou de leurs cabales ; les autres, engourdies par une longue paix, & livrées au commerce & aux arts, ne doutoient pas que le moment fatal pour la Grèce ne fût arrivé ; & ces républiques ſe liguèrent avec les Perſes pour prendre un parti oppoſé à celui de leurs ennemis, ou pour prévenir leur ruine. Tels furent les habitants de la Theſſalie & de l'Etolie, les Dolopes, les Eniens, les Perèbes, les Locriens, les Magnètes, les Méliens, les Phtiotes, les Thébains, & tous ceux de la Béotie, à l'exception des Theſpiens & des Platéens. Dans le Péloponèſe même, les Argiens & les Achéens ſe déclarèrent en faveur de Xerxès.

La confédération des Grecs fut diſſoute par la défection des peuples que je viens de nommer ; & l'effroi qui devoit naturellement en réſulter, auroit dû perdre toutes les républiques. Il le faut avouer, quelque magnanimité qu'on ſuppoſe aux Spartiates, aux Athéniens, & à leurs

alliés, étoit-il vraiſemblable qu'avec des intelligences dans toute la Grèce, & pouvant vaincre les Grecs par les Grecs mêmes, Xerxès échouât dans ſon entrepriſe?

Je ſais ce que pluſieurs hiſtoriens ont imaginé pour donner l'explication de l'iſſue extraordinaire qu'eut la guerre médique. Ils repréſentent les ſoldats de l'Aſie moins comme des hommes, que comme des femmes abîmées dans le luxe & la molleſſe. Mais ſi la Perſe n'étoit plus ce qu'elle avoit été ſous le règne de Cyrus, elle n'étoit pas cependant tombée dans cet état de léthargie & de mort, où Alexandre la trouva depuis. Xénophon reproche aux ſucceſſeurs de Xerxès pluſieurs vices que n'avoient point eu ſes prédéceſſeurs. Si le faſte, la foibleſſe & l'orgueil de Cambyſe n'avoient été propres qu'à déshonorer le trône de ſon père, Darius, qui lui ſuccéda, avoit aimé la gloire. La Perſe, il eſt vrai, avoit perdu l'élite de ſes troupes dans ſes guerres malheureuſes contre les Ammoniens & les Scytes: mais ne reſtoit-il, ſous le règne de Xerxès, aucune des milices que Cyrus avoit formées? L'eſprit de ce prince, qui avoit vivifié l'Aſie, étoit-il entièrement éteint? Une nation qui avoit toujours fait la guerre devoit au moins conſerver une tradition de ſon ancienne diſcipline, & avoir quelques ſoldats aguerris. Hérodote lui-même ne dit-il pas que la vertu étoit encore eſtimée chez les Perſes, & que le

courage & les talents y ſervoient de degrés pour parvenir aux honneurs? Pluſieurs ſoldats ſe diſtinguèrent encore dans la guerre médique par des actions d'une rare valeur, & des corps entiers de milice ſuivirent leur exemple.

Nous ne connoiſſons plus aujourd'hui ce que c'eſt que ſubjuguer une nation libre. Depuis que la monarchie eſt le gouvernement général de l'Europe, que tout eſt ſujet & non citoyen, & que les eſprits ſont également énervés par l'avarice & la molleſſe, on ne porte la guerre que dans des provinces accoutumées à obéir, & défendues par des mercenaires. Les républiques même qui ſont ſous nos yeux n'offrent qu'un amas de bourgeois attachés à des fonctions civiles; le déſeſpoir ne peut plus y enfanter des prodiges, & on ne doit pas s'attendre à trouver des peuples qui préfèrent leur ruine à la perte de leur liberté. Les Spartiates & les Athéniens vouloient mourir libres; mais quel pouvoit être le fruit de leur héroïſme? A force de ſacrifier des hommes pour s'emparer des Thermopyles, Xerxès s'en rendit le maître; en ſuivant la même méthode, il devoit avoir par-tout le même ſuccès.

Plus on examine la ſituation de la Grèce diviſée, plus on eſt convaincu qu'il lui étoit impoſſible d'échapper à la ruine dont elle étoit menacée. Ce qui ſauva les Grecs, c'eſt la ſupériorité ſeule de Thémiſtocle ſur Xerxès, & de Pau-

ſanias ſur Mardonius ; & ce n'eſt qu'en comparant ces hommes célèbres qu'on expliquera le dénouement peu vraiſemblable de la guerre médique.

Thémiſtocle étoit né avec une paſſion extrême pour la gloire ; impatient de ſe ſignaler, la bataille que Miltiade avoit gagnée à Marathon l'empêchoit, dit-on, de dormir. Il réunit en lui toutes les qualités qui font un grand homme ; & perſonne, c'eſt l'éloge que lui donne Thucydide, n'a mieux mérité l'admiration de la poſtérité. Une eſpèce d'inſtinct ſûr, le plus rare des talents, lui faiſoit toujours prendre le meilleur parti ; ſon courage n'étoit jamais étonné, parce que ſa prudence, qui avoit remédié à tous les obſtacles en les prévoyant, le rendoit ſupérieur à tous les événements.

Tandis qu'Athènes ſe livroit à la joie d'avoir humilié Darius, Thémiſtocle ne regarda la victoire de Marathon que comme le pronoſtic d'un orage prochain ; mais il ſe garda bien de troubler l'ivreſſe de ſes concitoyens, en les menaçant de la vengeance du roi de Perſe ; ils vouloient être flattés, & ne pas prévoir des malheurs. On lui auroit fait un crime ou un ridicule de ſa prévoyance ; il profite du crédit qu'il a ſur le peuple & de l'orgueil qu'augmentoit ſa proſpérité, pour l'irriter contre Egine, république alors puiſſante ſur mer. Il conduit pas-à-pas les Athéniens à lui déclarer la guerre, & les oblige par ce moyen à

ſe faire une marine qui fera leur ſalut & celui de la Grèce.

En effet, ſi Xerxès, maître de la mer, eût pu tenter à ſon gré des deſcentes ſur les côtes du Péloponèſe & de l'Attique, dans le temps que ſon armée de terre pénétroit dans la Phocide, les Grecs n'auroient ſu ni où raſſembler, ni où porter leurs forces ; & chaque peuple menacé d'une invaſion, ſe ſeroit tenu ſur ſes terres pour les défendre. Chaque peuple, ainſi ſéparé des autres, n'eût ſenti que ſa foibleſſe, & n'auroit eſpéré aucun ſecours. Une conſternation générale auroit glacé les eſprits ; & il ne faut point douter que pluſieurs villes qui reſtèrent fidelles à la Grèce, n'euſſent alors ſacrifié l'intérêt commun de la patrie à leur ſalut particulier, en ſuivant l'exemple des républiques qui s'étoient alliées aux Perſes.

Un moins grand homme que Thémiſtocle ſe ſeroit contenté de pourvoir à la défenſe d'Athènes ; ſes fortifications, ſon port, ſes arſenaux, ſes vivres l'auroient entièrement occupé. Lui, au contraire, toujours plein des principes qui font la force d'une république fédérative, regarda la Grèce comme le boulevard des Athéniens. Si elle eſt ſubjuguée, il ſent qu'Athènes ſeule ne ſubſiſtera pas. En paroiſſant ſacrifier ſa patrie, il la ſert utilement, parce qu'il met les Grecs en état de ſe défendre, & que s'ils ne ſuccombent pas, Athènes victorieuſe ſera couverte de gloire.

Je ne ſais ſi on a fait aſſez attention à la magnanimité que dûrent avoir les Athéniens pour tranſporter leurs femmes, leurs enfants & leurs vieillards à Salamine & à Tresène, tandis qu'eux-mêmes reſtant ſans patrie, ou plutôt la livrant à la fureur des Barbares, ſe réfugioient dans des vaiſſeaux conſtruits de la charpente de leurs maiſons. Cette réſolution, dont peu de perſonnes étoient capables de pénétrer la ſageſſe, n'offroit à tout le reſte que l'image humiliante & terrible d'une fuite, ou plutôt d'une ruine entière. Il faut ſe tranſporter à ces temps reculés & en connoître les préjugés, ſi on veut juger des obſtacles puiſſants & ſans nombre que Thémiſtocle dût rencontrer, pour engager ſes concitoyens à abandonner leurs maiſons, leurs temples, leurs dieux & les tombeaux de leurs pères. La Grèce n'avoit rien à eſpérer, ſi ce général n'eût eu tous les talents & toutes les ſortes d'eſprit. Il falloit qu'occupé des idées les plus relevées, & des combinaiſons les plus difficiles de la politique & de la guerre, il eût recours aux adreſſes de l'inſinuation & de l'intrigue pour perſuader des hommes incapables de l'entendre. Ne pouvant élever la multitude à penſer comme lui, il falloit la ſubjuguer par l'autorité, intéreſſer ſa religion, faire parler les dieux, & remplir la Grèce d'oracles favorables à ſes deſſeins.

Après avoir forcé le paſſage des Thermopyles,

les Perſes ſe répandirent dans la Grèce, qu'ils ravagèrent. Delphes ne dut ſon ſalut qu'à un orage ſubit que les Barbares effrayés regardèrent comme un ſigne de la colère du dieu qui protégeoit cette ville, & qu'ils offenſoient. Ils réduiſirent en cendres Theſpie & Platée ; la citadelle d'Athènes fut emportée l'épée à la main, malgré les prodiges de valeur que firent quelques Athéniens qui n'avoient pu ſe réſoudre à abandonner leur patrie, & il n'y eut plus que le Péloponèſe qui fût fermé aux Perſes.

Les Grecs n'avoient à oppoſer à la flotte innombrable de Xerxès que trois cent quatre-vingts voiles, commandées, au nom de Lacédémone, par un général incapable d'en faire les fonctions. Soit qu'Euribiade, frappé de la foibleſſe de ſes forces, & n'écoutant que ſa crainte, ſe crût trop près des ennemis : ſoit qu'il penſât follement que pour mettre le Péloponèſe en ſûreté, il falloit croiſer ſur ſes côtes, ou ſe placer en ſtation près de Pylos & de Phère, pour être à portée de protéger également toutes les parties de cette province, il voulut abandonner le détroit de Salamine. Thémiſtocle s'y oppoſa avec une extrême vigueur. Il repréſenta aux Grecs que ce n'étoit que dans ce bras de mer que le petit nombre de leurs vaiſſeaux défieroit avec ſuccès la ſupériorité des Perſes. Il fit voir que les Barbares ne pouvoient ſe porter ſur les côtes de la Meſſénie,

de l'Elide ou de l'Achaïe, ſans s'expoſer à voir enlever leurs convois, tant que la flotte des Grecs reſteroit à Salamine. Il démontra qu'il étoit de la plus grande importance d'intimider ceux d'Argos, dont la trahiſon n'étoit que trop connue; & qu'il valoit autant abandonner la Grèce aux Perſes, que de s'éloigner de l'iſthme de Corinthe, tandis que Xerxès portoit toute ſon armée de ce côté-là pour s'ouvrir l'entrée du Péloponèſe. En effet, ſi Euribiade eût abandonné le golfe de Salamine, les Barbares s'y ſeroient placés; ils auroient en même temps aſſiégé Corinthe par terre & par mer; & quelque défenſe opiniâtre que les Grecs euſſent faite, Xerxès auroit enfin triomphé, comme aux Thermopyles, de leur habileté & de leur déſeſpoir.

Les remontrances de Thémiſtocle étoient inutiles; & il ne parvint à faire échouer le projet d'Euribiade, qu'en faiſant auprès de Xerxès le perſonnage d'un traître: dernier effort où peut ſe porter l'amour de la patrie dans un grand homme. Il donna avis à ce prince que les Grecs cherchoient à ſe retirer, & qu'il ſe hâtât de les attaquer s'il vouloit empêcher leur retraite; que la diviſion qui régnoit ſur la flotte des Grecs lui préparoit une victoire aiſée, & qu'il y trouveroit même des amis ardents à le ſervir.

Xerxès donna dans le piége, & Euribiade

fut obligé de combattre. Tandis que les Grecs, qui ne pouvoient être enveloppés dans ce détroit, agiſſoient tous à la fois, les Barbares, trop reſſerrés pour déployer leurs forces, n'en mettoient en mouvement qu'une petite partie. La défaite de leur première ligne porta le déſordre dans le reſte de la flotte, qui fut bientôt miſe en fuite & diſperſée.

Ce qui rendit la journée de Salamine déciſive, ce fut l'imbécillité de Xerxès. La perte qu'il venoit de faire étoit conſidérable; mais en ramaſſant les débris de ſa flotte, ne lui reſtoit-il pas aſſez de vaiſſeaux pour être encore le maître de la mer? Pourquoi penſe-t-il que tout eſt perdu? Son armée de terre n'avoit reçu aucun échec, & preſque toute la Grèce étoit ſoumiſe. Si ce prince n'eût pas été le plus lâche & le plus ſtupide des hommes, ſeroit-il tombé dans le ſecond piége que lui tendit Thémiſtocle, en l'avertiſſant que les Grecs ſe préparoient à rompre le pont qu'il avoit jeté ſur le Boſphore? Il étoit évident qu'ils ne ſeroient pas aſſez mal habiles pour retenir chez eux un ennemi puiſſant, après l'avoir mis dans la néceſſité de vaincre ou de périr. Quelques armées qu'ait un prince tel que Xerxès, il eſt deſtiné à être vaincu par un Thémiſtocle. Les forces les plus redoutables ſont entre ſes mains, comme la maſſue d'Hercule dans celles d'un enfant qui ne peut la ſoulever. Xerxès prit la fuite;

& laiſſant Mardonius dans la Grèce avec trois cent mille hommes, ſans y comprendre les alliés, il ſongea moins à la ſoumettre qu'à l'occuper pendant ſa retraite, & l'empêcher de porter ſes armes en Aſie.

L'armée de Mardonius, encore ſi capable d'effrayer les Grecs, s'ils n'euſſent pas échappé à un plus grand danger, leur parut mépriſable après que Xerxès eut repaſſé la mer avec ſes principales forces. Ils ne doutèrent plus de la victoire; & les Perſes conſternés commençoient au contraire à déſeſpérer du ſuccès. Cependant la Grèce étoit toujours pleine de traîtres, qui, n'oſant ſe repentir de leur infidélité, continuoient à ſervir les Barbares. Les Spartiates & les Athéniens avoient beſoin d'une ſageſſe extrême pour ne pas abuſer de leur courage. Une imprudence de leur part pouvoit redonner de la confiance à leurs ennemis, & leur faire retrouver en eux-mêmes des forces & des reſſources que Mardonius ſembloit ignorer. Le ſalut des Grecs ne dépendoit donc plus que de l'habileté dans la guerre; & de ce côté, Pauſanias, qui commandoit leur armée, étoit bien ſupérieur au général des Perſes.

Je ſais que ce capitaine, ébloui dans la ſuite par les préſents & les promeſſes de Xerxès, trahit les intérêts de la Grèce, & aſpira même à ſe rendre le tyran de ſa patrie. J'ajouterai, qu'intimidé, non par ſes remords, mais par les

difficultés de ſon entrepriſe, il ſe repentit quelquefois des projets qu'il avoit formés, ſans avoir jamais la ſageſſe d'y renoncer. Tour-à-tour entraîné par ſon ambition, & retenu par ſa crainte, il ne montra dans ſa conduite que cette foibleſſe & cette irréſolution qui mettent le comble à la honte d'un conjuré, & le rendent auſſi mépriſable qu'odieux.

Tel étoit Pauſanias, comme homme d'état; mais il n'eſt que trop ordinaire de trouver des hommes qui, grands & petits à différents égards, méritent à la fois l'admiration & le mépris. Si la nature lui avoit refuſé les talents néceſſaires à un citoyen qui médite & prépare une révolution dans ſa république, elle lui avoit prodigué ceux d'un grand capitaine. Tandis que Mardonius, toujours incertain, ne ſait prendre aucun parti, qu'il négocie lorſqu'il faut combattre, & qu'en un mot il ignore l'art d'employer ſes forces; Pauſanias eſt actif, vigilant & intrépide à la tête de ſon armée. Il pénètre les vues de Mardonius, l'entoure de piéges, le preſſe de tout côté, & le réduit enfin à combattre à Platée, lieu étroit, où ſes forces qui ne peuvent agir lui deviennent inutiles; & d'où il n'échappa que quarante mille Perſes ſous la conduite d'Arthabaſe, tout le reſte ayant été taillé en pièces.

Le même jour que Pauſanias triomphoit à Platée, Léotichides, roi de Sparte, & Xan-

tippe, Athénien, remportèrent à Micale une victoire complète ſur les Perſes. Le général Lacédémonien, qui ignoroit ce qui ſe paſſoit dans la Grèce, fit publier ſur les côtes d'Aſie que Mardonius étoit défait; & que les Grecs étant délivrés du joug dont la Perſe les avoit menacés, les colonies devoient à leur tour ſonger à recouvrer leur liberté. Diodore remarque que ce ne fut ni la valeur des Grecs, ni leur habileté dans la guerre qui les firent vaincre en cette occaſion. La victoire étoit douteuſe; les Samiens & les Miléſiens la décidèrent en ſe tournant du côté des Grecs. Les Perſes, effrayés par cette défection imprévue, s'ébranlèrent, & ſur le champ tous les Grecs d'Aſie ſe joignirent à ceux d'Europe pour accabler leurs ennemis communs.

Xerxès, qui s'étoit arrêté à Sardis, n'eut pas plutôt appris la défaite entière de ſes armées, qu'il ne s'y crut plus en ſûreté; & ſe réfugiant avec précipitation à Ecbatane, ſema dans ſes provinces l'effroi qui l'accompagnoit. Plus ce prince avoit joui avec complaiſance du ſpectacle de ſa puiſſance & de ſa grandeur, à la vue des forces qu'il avoit raſſemblées contre les Grecs, plus il ſe ſentit humilié par ſes diſgraces. Il avoit aſpiré à conquérir le monde entier; & croyant déjà voir les Spartiates & les Athéniens au milieu de ſes états, il n'oſoit preſque plus eſpérer de conſerver l'hé-

ritage de ſon père. Salamine, Platée, Micale; noms effrayants, rappelèrent le ſouvenir des malheurs que la Perſe avoit éprouvés en faiſant la guerre contre l'Ethiopie, les Ammoniens & les Scythes. Les idées d'ambition & de conquête que Cyrus avoit données à ſes ſucceſſeurs s'effacèrent de tous les eſprits; & Xerxès ne laiſſa à ſes héritiers que ſa lâcheté & ſon découragement.

La Grèce ne pouvoit ſe déguiſer le danger auquel l'avoit expoſée l'infidélité de quelques-unes de ſes villes; elle venoit d'éprouver ce que peuvent les vertus & les talents, fruits de la liberté: pour affermir & perpétuer ſon bonheur, elle devoit donc s'attacher avec plus de force à ſes anciens principes, & ne ſonger qu'à rétablir l'alliance preſque détruite de tous ſes peuples. Elle eut la ſageſſe de tempérer la loi par laquelle elle avoit condamné à une amende de la dixième partie de leurs biens, tous ceux qui ſe rendroient aux Perſes, ou qui leur accorderoient leur amitié. L'exécution de ce décret n'auroit été propre qu'à renouveler & multiplier les anciennes diviſions, en allumant une guerre civile dans la Grèce. Les vainqueurs des Perſes furent indulgents; ils épargnèrent les peuples, & ne traitèrent en coupables que les magiſtrats qui les avoient engagés à trahir leur devoir.

Les Grecs eurent encore la modération de ne

ne pas approuver les Lacédémoniens, qui, par une politique indigne d'eux, demandoient que les Amphictyons chaſſaſſent de leur aſſemblée les députés des villes qui s'étoient liguées avec les Perſes. Faire des mécontents dans la Grèce, c'étoit rompre les liens de ſa confédération, & conſerver dans ſon ſein des alliés aux étrangers. Malgré cette ſageſſe, ſi digne d'un peuple libre, la république fédérative des Grecs étoit prête à ſe diſſoudre. Les Perſes, ſi je puis parler ainſi, avoient infecté l'air de la Grèce; & on auroit dit que Xerxès, pour ſe venger de ſes défaites, avoit ſoufflé, en fuyant, l'eſprit de diſcorde ſur Athènes & Lacédémone.

Les dépouilles de Platée donnèrent aux Grecs l'amour des richeſſes; les Spartiates eux-mêmes osèrent prendre une part dans le butin, & profaner leur ville par l'or des Perſes; tandis que les Athéniens ne ſe doutant pas qu'une trop grande proſpérité annonce preſque toujours aux états une décadence prochaine, ſe livroient à une préſomption inſenſée. Leur république, toujours ardente à s'agiter, & que le repos fatiguoit, ſe croyoit dès ſa naiſſance deſtinée à gouverner le monde entier; & penſant jouir d'avance de cet empire qu'elle ambitionnoit, engageoit par ſerment ſes citoyens à regarder comme leur domaine tous les pays où il croît des vignes, des oliviers & du froment. Cette ambition puérile ouvroit l'ame des

Athéniens aux plus grandes eſpérances ; & après les prodiges de ſageſſe & de courage qu'ils avoient faits pendant la guerre médique, s'ils n'aſpirèrent pas ouvertement à vouloir dominer dans la Grèce, ils paroiſſoient mécontents de n'y occuper qu'une place ſubalterne. Quand avec leurs femmes, leurs vieillards & leurs enfants, ils revinrent prendre poſſeſſion de leurs demeures ruinées, Lacédémone, d'autant plus jalouſe de ſon autorité, qu'ils avoient acquis plus de gloire, voulut les empêcher de rétablir les murailles & les défenſes de leur ville. « Si Xerxès, diſoient les Spartiates, en cachant leurs vrais ſentiments ſous le voile du bien public, nous fait encore la guerre pour ſe venger de ſes défaites, les Athéniens ſeront encore obligés d'abandonner leur ville ; mais ne croyez pas que les Perſes ſe contentent alors d'en détruire les fortifications. Inſtruits par l'expérience, ils les augmenteront au contraire, & ſe feront parmi nous une place d'armes qu'il ſera impoſſible de leur arracher, & d'où ils tiendront toute la Grèce en échec. »

Athènes, pour fruit de la généroſité avec laquelle elle s'étoit dévouée au ſalut des Grecs, n'auroit été qu'une ville ouverte & incapable de ſe défendre & de protéger l'Attique, ſi Thémiſtocle n'eût réuſſi, en trompant les Lacédémoniens, à la rétablir dans ſon premier état. Il ſe rendit chez eux en qualité d'ambaſſadeur ; &

tandis qu'il les amuſoit par les longueurs affectées de ſa négociation, les Athéniens travaillèrent ſans relâche à relever leurs murailles. La nouvelle en fut portée à Lacédémone ; Thémiſtocle accuſa d'abord des eſprits jaloux & mal-intentionnés de répandre des bruits propres à troubler la tranquillité de la Grèce. Quand il apprit enfin que les travaux de ſa patrie étoient aſſez avancés pour qu'on n'osât plus demander de les détruire ou de les abandonner : « Pourquoi, dit-il aux Lacédémoniens, tant de plaintes inutiles ? Si vous penſez que je vous trompe par un récit infidèle, que ne faites-vous partir pour l'Attique quelques-uns de vos citoyens ? ils s'inſtruiront de la vérité ſur les lieux, & leur rapport terminera enfin nos conteſtations. » On crut Thémiſtocle, & Athènes reçut les commiſſaires Spartiates comme autant d'otages qui répondroient du traitement qu'on feroit à ſon ambaſſadeur. Aucune des deux républiques n'oſa ſe plaindre ; mais l'injuſtice & la mauvaiſe foi de leurs procédés commencèrent à changer leur jalouſie en haine, & leur apprirent tout ce qu'elles avoient à craindre l'une de l'autre.

Les Spartiates, toujours attachés aux inſtitutions de Lycurgue, trouvoient dans leurs loix mêmes un frein à leur jalouſie, leur haine & leur ambition naiſſantes ; mais il n'en étoit pas ainſi des Athéniens. Polybe compare avec raiſon

leur république à un vaiſſeau que perſonne ne commande, ou dans lequel tout le monde eſt le maître de la manœuvre. Les uns, dit cet hiſtorien, veulent continuer leur route, les autres veulent aborder au prochain rivage; ceux-ci reſſerrent les voiles, ceux-là les déploient; & dans cette confuſion, le vaiſſeau, qui vogue ſans deſtination au gré des vents, eſt toujours prêt à échouer contre quelqu'écueil.

En effet, Athènes, toujours emportée par les événements & ſes paſſions, n'étoit point encore parvenue à fixer les principes de ſon gouvernement. A ſa naiſſance même, ſes citoyens avoient commencé à être diviſés; tandis que les habitants de la montagne vouloient remettre toute l'autorité entre les mains de la multitude; ceux de la plaine n'aſpiroient au contraire qu'à établir une ariſtocratie rigoureuſe; & les citoyens qui habitoient la côte, plus ſages que les autres, demandoient qu'on partageât le pouvoir entre les riches & le peuple; & qu'à la faveur d'un gouvernement mixte, dont tous les pouvoirs ſe tempéroient mutuellement, on prévînt la tyrannie des magiſtrats & la licence des citoyens.

Aucun parti n'ayant eu aſſez de force ou d'adreſſe pour triompher des autres, les Athéniens, toujours ennemis de leurs loix incertaines, ſemblèrent n'avoir d'autre règle de conduite que par l'exemple des caprices de leurs

pères ; & au milieu des révolutions continuelles dont ils furent agités, ils s'étoient accoutumés à être vains, impétueux, inconsidérés, ambitieux, volages, aussi extrêmes dans leurs vices que dans leurs vertus, ou plutôt à n'avoir aucun caractère. Lassés enfin de leurs désordres domestiques, ils avoient eu recours à Solon, & le chargèrent de leur donner des loix ; mais en tentant de remédier aux maux de la république, ce législateur imprudent ne fit que les pallier, ou plutôt donna une nouvelle force aux anciens vices du gouvernement.

En laissant aux assemblées du peuple le droit de faire les loix, d'élire les magistrats, & de régler les affaires générales, telles que la paix, la guerre, les alliances, &c. il distribua les citoyens en différentes classes, suivant la différence de leur fortune, & ordonna que les magistratures ne fussent conférées qu'à ceux qui recueilloient au moins de leurs terres deux cents mesures de froment, d'huile ou de vin. Tandis que Solon sembloit éloigner prudemment de l'administration des affaires ceux qui devoient prendre le moins d'intérêt au bien public, & que par différentes loix il affectoit de rétablir l'aréopage dans sa première dignité, & de donner aux magistrats la force & le crédit nécessaires pour maintenir la subordination & l'ordre ; il accorda en effet au peuple la permission de mépriser & ses loix & ses magistrats. Auto-

riſer les appels des ſentences, des décrets & des ordres de tous les juges aux aſſemblées toujours tumultueuſes de la place publique, n'étoit-ce pas conférer une magiſtrature toute-puiſſante à une multitude ignorante, volage, jalouſe de la fortune des riches, toujours dupe de quelque intrigant, & toujours gouvernée par les citoyens les plus inquiets ou les plus adroits à flatter ſes vices? N'étoit-ce pas, ſous le nom de la démocratie, établir une véritable anarchie? Quand le légiſlateur auroit publié, relativement à tous les objets particuliers de la ſociété, les loix les plus propres à la rendre heureuſe, c'eût été ſans ſuccès; parce qu'il étoit impoſſible que la haine, la faveur, l'ignorance & l'emportement qui agiteroient les aſſemblées publiques, laiſſaſſent établir & ſubſiſter des règles conſtantes de juriſprudence. A l'autorité des loix, on devoit bientôt oppoſer l'autorité des jugements du peuple, & la porte étoit ouverte à tous les abus.

Solon créa un ſénat compoſé de cent citoyens de chaque tribu; & cette compagnie, chargée de l'adminiſtration des affaires, de préparer les matières qu'on devoit porter à l'aſſemblée publique, & d'éclairer & guider le peuple dans les délibérations, auroit en effet procuré de grands avantages au gouvernement, ſi le légiſlateur avoit eu l'art d'en combiner de telle façon l'autorité ave celle du peuple, qu'elles ſe balançaſſent ſans

ſe détruire. Solon auroit dû avoir l'attention de rendre les aſſemblées de la place moins fréquentes qu'elles ne l'avoient été juſqu'alors. Un ſénat, qui, ſans compter les convocations extraordinaires que tout magiſtrat & tout général d'armée pouvoient demander, étoit obligé d'aſſembler quatre fois le peuple dans une pritonie, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de trente-ſix jours, n'étoit guère propre à ſe faire reſpecter ; le peuple le voyoit de trop près, & le jugeoit trop ſouvent. Solon l'avoit encore dégradé & rendu inutile, en permettant à tout citoyen âgé de cinquante ans de haranguer dans la place publique. L'éloquence devoit ſe former une magiſtrature ſupérieure à celle du ſénat ; & à la faveur d'une tranſition familière à ſon art, égarer les eſprits ſur des objets étrangers, & ſoumettre la ſageſſe du magiſtrat aux caprices du peuple.

Solon eut la honte de voir lui-même la tyrannie des Piſiſtrates s'élever ſur les ruines de ſon foible gouvernement. Si des cauſes particulières, depuis qu'Athènes avoit recouvré ſa liberté, lui firent exécuter des entrepriſes dont le peuple le plus ſagement gouverné eſt à peine capable, ce ne devoit être qu'un avantage paſſager. Cette ville, idolâtre & ennemie des talents & des vertus, n'avoit imaginé aucun autre moyen pour conſerver ſa liberté ſans nuire à l'émulation, que d'accorder les plus grands honneurs à qui ſerviroit la patrie d'une manière diſtinguée, & de punir cependant

par le ban de l'oſtraciſme, ou un exil de dix ans, quiconque en auroit trop bien mérité. Ariſtide, depuis la défaite de Xerxès, avoit fait porter une loi, par laquelle tout citoyen, quelle que fût ſa fortune, pouvoit aſpirer aux magiſtratures. Ainſi le gouvernement, encore plus vicieux qu'il ne l'étoit en ſortant des mains de Solon, devoit reproduire encore de plus grands maux, quand l'engouement qui portoit les Athéniens au bien ſeroit diſſipé.

LIVRE SECOND.

LES Grecs autrefois bornés à eux-mêmes, & qui ne s'étoient jamais ſervi dans leurs querelles particulières que de leurs forces de terre, faiſoient peu de cas des vaiſſeaux & des matelots, qu'on n'avoit employés qu'aux affaires de commerce; mais la guerre médique leur donna de nouveaux intérêts & une nouvelle politique. Ils craignirent le reſſentiment de la cour de Perſe; ils regardèrent comme un affront l'eſpèce de ſervitude où Xerxès tenoit leurs colonies; & ſoit pour ſe faire une barrière plus forte, ſoit pour s'ouvrir l'entrée de l'Aſie, ils contractèrent avec elles une alliance étroite. Quand la Grèce n'auroit pas dû ſon ſalut à la bataille de Salamine, elle auroit déſormais conſidéré ſes flottes comme le rempart le plus ſûr contre les Barbares, & comme un lien néceſſaire pour unir une foule de peuples ſéparés par la mer, les rapprocher en quelque ſorte les uns des autres, & les mettre à portée de ſe ſecourir.

Cette nouvelle manière de penſer porta atteinte à l'autorité dont Sparte avoit joui juſque-là. Quelque gloire que cette république eût acquiſe dans

la guerre médique, quelqu'ancienne & bien fondée que fût ſa réputation, elle ſe trouvoit dégradée par la ſeule raiſon qu'elle n'avoit ni vaiſſeaux, ni fonds néceſſaires pour l'entretien d'une marine. On commençoit à négliger ſa protection, tandis qu'Athènes, à la faveur de ſes flottes nombreuſes, attiroit au contraire tous les regards ſur elle, & ſembloit avoir déjà uſurpé la prééminence dont l'autre étoit encore en poſſeſſion.

Athènes n'auroit joui que d'une conſidération peu durable, ſi les Spartiates n'avoient oppoſé à ſon ambition que leurs anciennes vertus. Cette république imprudente, qui devoit perdre ſa puiſſance par l'abus qu'elle en feroit, auroit été bientôt contrainte par les événements de reprendre la place ſubalterne qu'elle avoit occupée dans la ligue de la Grèce. La crainte qu'on avoit de la vengeance de Xerxès, étoit une terreur panique, & ne pouvoit ſubſiſter long-temps. Les colonies d'Aſie, accoutumées à la paix, & jalouſes de leur liberté, devoient ſe laſſer de la protection inquiète & tyrannique des Athéniens. Les Grecs détrompés auroient bientôt ouvert les yeux ſur la faute qu'ils faiſoient, de négliger une république qui les gouvernoit depuis ſix cents ans avec ſageſſe, pour ſe livrer à la conduite d'une ville dont le peuple, accoutumé par le vice de ſes loix à n'agir que par caprice & par paſſion,

étoit incapable d'être à la tête de leurs affaires. Plus les Spartiates auroient ſouffert patiemment l'eſpèce de tort que leur faiſoit le crédit naiſſant d'Athènes, plus on ſeroit revenu à eux avec confiance & avec empreſſement.

Ils ne ſurent pas qu'il faut ſupporter des maux paſſagers, & ſe garder de les aigrir par des remèdes imprudents; ils ignorèrent que, quelque révolution que paroiſſe éprouver un état, il n'eſt point déchu quand il conſerve religieuſement les inſtitutions auxquelles il a dû ſa puiſſance. Leur jalouſie contre les Athéniens les prépara à commettre une injuſtice contre la Grèce entière. Au lieu de ne confier le commandement de l'armée deſtinée à porter la guerre en Aſie & rendre la liberté aux colonies, qu'à un général propre à faire aimer & reſpecter le pouvoir de ſa patrie, ils en chargèrent Pauſanias, que le butin fait à Platée avoit déjà corrompu, & qui ſe vendant aux lieutenants de Xerxès, ſe comporta avec autant de hauteur & de dureté à l'égard des Grecs, que de foibleſſe & de ménagement envers les Perſes. Il éclata un ſoulèvement univerſel; & Lacédémone, voulant en quelque ſorte punir tous les Grecs de l'ambition qu'elle craignoit dans les ſeuls Athéniens, refuſa d'écouter les plaintes qu'on lui portoit contre ſon général: elle crut qu'il falloit appeſantir le joug, parce qu'elle craignit qu'on ne voulût le ſecouer.

Cette conduite fut comparée à celle d'Athènes, où Ariſtide & Cimon, après que Thémiſtocle eut été condamné à ſubir la peine de l'oſtraciſme, avoient acquis le plus grand crédit. Tous les Grecs, à l'exception de ceux du Péloponèſe, implorèrent ſa protection; & pour ſe délivrer de la tyrannie de Pauſanias, ils offrirent à un peuple qui vraiſemblablement ſe ſeroit contenté de commander les armées ſur mer, comme Sparte les commandoit ſur terre, de ne plus aller à la guerre que ſous ſes ordres.

Quoique les Lacédémoniens ne ſongeaſſent plus à conſerver l'empire de la Grèce par les mêmes moyens qu'ils l'avoient autrefois acquis, & que les Athéniens fuſſent aſſez enivrés de leur fortune pour ſe livrer aux plus vaſtes eſpérances, la Grèce continuoit à jouir de la paix. L'ancien eſprit du gouvernement fédératif faiſoit faire encore par habitude à ces deux peuples mille efforts pour n'en pas venir à une rupture ouverte. Quelqu'attachés que fuſſent les Grecs à la ville dont ils étoient citoyens, ils ne croyoient point encore qu'il leur fût permis de ſacrifier à ſes intérêts ceux de la Grèce entière, qui étoit la patrie commune. Athènes & Sparte, quoique rivales & déjà ennemies, ſe bornoient cependant à s'obſerver & s'inquiéter; ſi elles ſe faiſoient une injure, elles ſe hâtoient de la réparer à moitié. A l'exemple des autres villes,

elles étoient accoutumées à s'appeler elles-mêmes les deux mains, les deux bras ou les deux yeux de la Grèce ; elles en concluoient que ſi l'une ou l'autre périſſoit, la Grèce ſeroit boiteuſe, manchote ou borgne ; & leur imagination effrayée par cette image, tempéroit la fougue de leur ambition & de leur jalouſie.

Lacédémone, d'ailleurs, toujours lente à ſe décider par la forme même de ſes délibérations, ſe conduiſoit depuis trop long-temps par des principes de modération & de juſtice, pour s'abandonner légèrement à ſon ambition. Elle ne pouvoit ſe déguiſer qu'elle étoit trop foible pour humilier un ennemi dont les ſuccès avoient augmenté la confiance & le courage, & qui, diſpoſant de preſque toutes les forces de la Grèce, pouvoit avec le ſecours de ſes vaiſſeaux faire des deſcentes dans toutes les parties du Péloponèſe, & étoit gouvernée dans ce moment par des hommes du mérite le plus éminent. Les Athéniens, de leur côté, devoient voir avec une ſorte de frayeur la réputation de Lacédémone. Si par la nature de leur gouvernement, un caprice devoit ſouvent décider de leurs réſolutions, le caprice alors à la mode dans leur place publique, étoit d'obéir aveuglément aux magiſtrats à qui ils avoient donné leur confiance ; & après toutes les grandes choſes qu'ils avoient faites depuis l'exil des Piſiſtrates, ils ſe connoiſſoient trop bien en mérite, pour ſe

laiſſer gouverner par des hommes qui n'auroient pas prévu dans quels malheurs une guerre contre Lacédémone auroit jeté leur patrie & la Grèce entière.

Quoique Thémiſtocle haït les Lacédémoniens, & vît avec plaiſir que ſa patrie qu'il gouvernoit devînt la puiſſance dominante de la Grèce, il ne l'invita point à repouſſer par les armes les premières injures que lui firent les Spartiates. L'élévation de ſon ame ne lui permit pas de ſonger à ſe rendre néceſſaire par une trahiſon. Il connoiſſoit les Athéniens, peuple incapable d'être heureux ſans abuſer de ſon bonheur ; & il ſentit que ce ſeroit ſervir leurs paſſions & non pas leurs vrais intérêts, que de les mettre à la tête d'une république fédérative, dont tous les mouvements ne peuvent être ménagés avec trop de circonſpection.

Ariſtide, encore plus vertueux que Thémiſtocle à qui il ſuccédoit, n'eut point d'autre principe de politique que les règles de la plus exacte morale, & reſpecta l'ancienne autorité de Lacédémone. Cimon, auſſi bon citoyen qu'Ariſtide, fit tous ſes efforts pour étouffer dans ſa naiſſance la rivalité ruineuſe des deux républiques, & conſerver l'ancien ſyſtème de la Grèce. Il combattit avec ſuccès l'ambition de ſes citoyens, en les occupant en Aſie contre les Perſes. Il loua publiquement la ſimplicité, la tempérance & la modé-

ration des Spartiates dont il avoit les mœurs. La Laconie eſſuya un tremblement de terre qui y fit périr plus de vingt mille hommes, & il ne travailla qu'à l'aider à réparer ſes pertes. Les Ilotes & les Meſſéniens ſe révoltèrent; & tandis que l'orateur Ephialte vouloit qu'on laiſsât ſuccomber Lacédémone, Cimon s'en déclara le protecteur, pour la réconcilier avec ſa patrie. Il engagea les Athéniens à lui donner des ſecours, & à lui pardonner même l'injure dont elle paya leur généroſité, en les ſoupçonnant d'être les amis ſecrets de ſes eſclaves révoltés.

Maître d'une fortune conſidérable, économe dans ſa maiſon, prodigue au-dehors, il joignoit à l'intégrité & aux lumières d'un grand magiſtrat, les talents les plus rares & les plus néceſſaires à la guerre. Il eut l'avantage ſingulier de remporter le même jour deux victoires, l'une ſur mer & l'autre ſur terre. Des ſuccès trop brillants en Aſie lui firent enfin des ennemis dans l'Attique : on rendit ſes vertus ſuſpectes, on craignit ſes talents; & Athènes donna ſa confiance à l'homme qui avoit tramé & conduit l'intrigue qui perdoit Cimon. C'étoit Périclès, à qui une juſteſſe exquiſe d'eſprit fourniſſoit toujours les plus sûrs moyens pour parvenir à ſon but. Capable d'emprunter les ſentiments qui lui étoient les plus étrangers, d'embraſſer à la fois pluſieurs objets, & de les combiner avec une préciſion extrême; grand capitaine, plus grand

orateur encore, Athènes n'avoit point eu de citoyen qui eût réuni plus de talents propres à gouverner la multitude Mais toutes ces grandes qualités, employées a ſervir l'ambition encore plus grande de Périclès, devinrent le fléau de ſa patrie & de la Grèce.

Il avoit remarqué que, par un mêlange de déſintéreſſement & d'avarice, de fermeté & de condeſcendance, la plupart des magiſtrats qui l'avoient précédé dans l'adminiſtration des affaires, n'avoient joui que d'une faveur incertaine; & que ceux qui s'étoient conſtamment occupés du bien public dans leur régence, avoient toujours éprouvé une diſgrace éclatante Au lieu d'être à demi-vertueux & à demi-méchant, d'irriter le peuple dans une occaſion, & de lui faire dans l'autre une cour ſervile, il ſe fit une règle conſtante de tout ſacrifier à la paſſion qu'il avoit de gouverner ſa république.

Il s'agiſſoit de faire oublier les prodigalités de Cimon; & Periclès, qui ne jouiſſoit que d'un patrimoine médiocre, imagina d'être prodigue des richeſſes de l'état. Il fit donner au peuple des rétributions pour aſſiſter aux jugements. La multitude, dont la fureur de juger s'empara, ne quitta plus la place publique que pour courir aux théâtres. Solon vouloit que le peuple fût laborieux; il avoit chargé l'Aréopage de s'informer des occupations de chaque citoyen,

citoyen, & de punir ceux qui ne travailleroient pas. Le père qui n'avoit pas fait apprendre un métier à ſon fils, étoit privé par les loix de ſes droits naturels ſur lui, & ne pouvoit en exiger aucun ſecours dans ſa vieilleſſe. Le légiſlateur avoit ſans doute eſpéré que le peuple, occupé par quelque profeſſion, ſeroit moins empreſſé de ſe trouver ſur la place publique, & laiſſeroit ainſi une plus grande autorité au ſénat & aux magiſtrats. Ces vues ne touchèrent pas Périclès. Il lui importoit peu qu'après avoir détruit le goût & l'habitude du travail, l'oiſiveté du peuple dût un jour multiplier les vices de la démocratie, pourvu que ſa reconnoiſſance préſente l'attachât plus fortement à ſon bienfaiteur. La multitude, toujours aveugle & toujours paſſionnée dans ſes jugements, devoit avilir tous les tribunaux, & ne s'occuper déſormais ſur la place qu'à commenter, expliquer, modifier & éluder les loix, qui par-là reſteroient ſans forces; & c'eſt ce que deſiroit Périclès, qui paroîtroit plus grand quand l'autorité de tous les magiſtrats ſeroit avilie, & qui vouloit n'être gêné dans ſon adminiſtration par aucune loi. Il prévoyoit avec plaiſir qu'Athènes, au milieu des fêtes, des ſpectacles, des plaiſirs, perdroit les mœurs convenables à un état libre; que les arts inutiles ſeroient bientôt les plus eſtimés, & que les Athéniens, diſtraits de leurs devoirs, n'aſpireroient

enfin qu'à la gloire puérile & dangereuſe d'être le peuple le plus poli & le plus aimable de la Grèce ; moins la république ſeroit attentive à l'adminiſtration des affaires, plus ſon premier magiſtrat devoit avoir d'autorité.

Cet adroit tyran d'Athènes étoit cependant trop habile pour compter ſur la faveur du peuple, s'il ne travailloit continuellement à s'affermir. Son grand art conſiſta à careſſer la multitude pour impoſer ſilence à ſes rivaux, & à n'embarquer la république que dans des entrepriſes dont le ſuccès lui parût certain. Quelque puiſſante que fût ſon éloquence, un revers qui auroit interrompu les fêtes d'Athènes, tari les ſources de ſon luxe, ou porté l'ennemi dans l'Attique, auroit déconcerté l'orateur ; & le peuple, qui ne voit que le moment preſent, & ne juge que par les événements, auroit été capable, dans une agitation convulſive de ſa colère ou de ſa crainte, de renverſer l'idole qu'il adoroit.

Dès-lors Périclès ne vit pas avec moins de chagrin que Cimon, mais par d'autres motifs, la rivalité qui s'étoit formée entre ſa patrie & Lacédémone. Il jugea que ſi les Spartiates, ſecondés des forces du Peloponèſe, en venoient à une rupture ouverte, la qualité de chef d'Athènes deviendroit un fardeau trop peſant, & qu'il ſuccomberoit peut-être ſous le poids d'une guerre entrepriſe contre un peuple qu'on croyoit invincible.

A l'exemple de Cimon, il réuſſit d'abord à ſe rendre maître de la haine des Athéniens contre Lacédémone, en les occupant par expéditions contre les Perſes; mais ces ſuccès mêmes, plus ils étoient brillants, plus ils aigriſſoient la jalouſie des Spartiates. Leur patience ſe laſſoit enfin de voir triompher leurs ennemis en Aſie; ils étoient fatigués du bruit de leurs exploits & des éloges que leur donnoit la Grèce; & il n'y avoit plus à Sparte qu'un petit nombre de citoyens attachés aux anciennes loix de Lycurgue, & éclairés ſur les vrais intérêts de la Grèce & de leur patrie, qui conſervât de la modération. Ce parti trop foible n'auroit pu empêcher que la république ne commençât la guerre, ſi Périclès n'eût adroitement profité du commencement de corruption que le butin fait à Platée avoit fait naître à Lacédemone; il y envoya tous les ans dix talents, qu'il diſtribua à tous ceux qui voulurent ſe laiſſer corrompre, & à qui il ordonna de penſer & de parler comme les gens de bien.

Mais cette paix, d'abord favorable aux vues de Périclès, devint enfin elle-même un nouvel embarras pour lui. D'un côté, la guerre contre les Perſes commençoit à paſſer de mode, quoiqu'elle offrît des victoires faciles & un butin conſidérable; ce qui ſembloit devoir ſatisfaire à-la-fois le double goût des Athéniens pour la gloire de leurs armes & la magnificence de leurs ſpec-

tacles. De l'autre, il étoit dangereux de laiſſer la république dans une trop grande oiſiveté. Applaudir ou critiquer une pièce de théâtre, un tableau, une ſtatue, un édifice ; contredire l'aréopage, juger quelques procès particuliers, ce n'étoit pas aſſez pour occuper des eſprits volages & accoutumés à l'agitation. Il falloit aux Athéniens des armées en campagne, des ſuccès, des défaites, des eſpérances & des craintes, ou leur inquiétude naturelle les rendoit trop difficiles à conduire.

Heureuſement pour Périclès, les alliés d'Athènes n'étoient pas auſſi contents de ſon adminiſtration que les Athéniens. Les colonies d'Aſie ne blâmoient ni le luxe, ni les plaiſirs auxquels la république ſe livroit ; mais elles trouvoient mauvais de payer les frais de ſes fêtes & de ſes ſpectacles, & que Périclès leur demandât plus de ſix cent talents de contribution pour ne procurer que des amuſements frivoles à des citoyens, tandis que Cimon s'étoit contenté de ſoixante pour faire la guerre aux Barbares. Périclès ſe fit un art de réduire au déſeſpoir des peuples qui ne pouvoient ſe ſoulever contre Athènes ſans ſe perdre. Outre qu'il n'y avoit aucune liaiſon entr'eux, & qu'il leur étoit par conſéquent impoſſible d'agir de concert, ils n'avoient jamais eu d'ambition ; & contents de recouvrer leur liberté, ils avoient obtenu de Cimon de ne contribuer qu'en argent & en

vaiſſeaux à la guerre que la Grèce avoit faite en leur faveur au roi de Perſe. Les colonies, accoutumées par-là au repos & à toutes les douceurs d'une vie tranquille, avoient perdu l'uſage de manier les armes ; &, ſelon la judicieuſe remarque de Thucydide, ſe trouvant même épuiſées par les contributions auxquelles elles s'étoient ſoumiſes, ne pouvoient ſe dérober au joug des Athéniens, s'ils vouloient les traiter plutôt en ſujets qu'en alliés.

En repréſentant les juſtes plaintes de ces peuples malheureux, comme un attentat intolérable, & propre à ruiner toute eſpèce de ſubordination, Périclès les rendit facilement odieux. Il engagea les Athéniens dans une guerre qui devoit affermir ſon crédit, parce qu'elle devoit leur procurer ſans ceſſe des ſuccès certains, & leur promettoit un grand empire. En effet, leur république, contente de gagner des batailles & de prendre des villes, n'importe à quel prix, ignoroit trop ſes intérêts pour s'appercevoir que les avantages qu'elle remportoit ſur ſes alliés, annonçoient ſa décadence, & que leur révolte la ramenoit au même point de foibleſſe où elle s'étoit vue avant la guerre médique.

Athènes auroit repris ſans s'en appercevoir la ſeconde place qu'elle occupoit autrefois dans la ligue fédérative des Grecs, ſi cette guerre qui la rendoit odieuſe eût duré aſſez long-temps pour que

ſes alliés, ſe détachant ſucceſſivement de ſon alliance, l'euſſent privée de tout ſecours étranger. Mais les Athéniens avoient des ſuccès continuels, & la crainte retenoit encore la plupart des colonies ſous le joug, lorſque Périclès eut beſoin de donner à ſa république une occupation plus importante.

Le temps arriva où il devoit rendre compte de ſon adminiſtration, & cette opération étoit délicate. Ce n'eſt pas qu'il ſe fût enrichi aux dépens de l'état; mais ſoit négligence de ſa part, ſoit infidélité dans les ſubalternes qu'il avoit employés au maniement des deniers publics, on ne trouvoit point l'emploi de pluſieurs ſommes conſidérables, & les revenus de la république étoient diminués. Il étoit humiliant pour Périclès de montrer aux Athéniens que leurs finances étoient en mauvais ordre; & c'étoit prodigieuſement décrier la prodigalité, les fêtes, les jeux, & les ſpectacles, que d'avouer qu'ils n'avoient enfin abouti qu'à ruiner la république & ſes alliés.

Tout le monde ſe rappelle le mot d'Alcibiade à ce ſujet. Il s'étoit préſenté chez Périclès pour le voir; & on lui dit qu'il ne recevoit perſonne, étant accablé d'affaires, & occupé à penſer comment il rendroit ſes comptes. S'il m'en croyoit, répondit Alcibiade, il ſongeroit bien plutôt comment il n'en rendroit point. Cette plaiſanterie ſervit de conſeil à Périclès, & il ne penſa qu'à

diſtraire les Athéniens de leurs affaires domeſtiques par quelqu'entrepriſe importante au-dehors. Malheureuſement aucune ville voiſine n'oſoit remuer ; les unes intimidées par les exemples de ſévérité qu'Athènes avoit donnés, les autres retenues par le peu d'intérêt que Lacédémone ſembloit prendre à leurs affaires, & par la lenteur avec laquelle cette république agiſſoit, renfermoient leur reſſentiment, en attendant des circonſtances plus favorables ; & Périclès fut réduit à la dure extrémité d'irriter la jalouſie des Spartiates mêmes qu'il redoutoit.

Il ſavoit que les Corinthiens n'avoient pas oublié les torts qu'Athènes leur avoit fait dans la guerre de Corcyre, qui étoit à peine terminée ; & il eſpéra qu'en faiſant le ſiège de Potidée, place de la plus grande importance pour eux, il les forceroit à prendre les armes. En même temps qu'il inſulte un des peuples les plus puiſſants du Péloponèſe, il ne fait plus paſſer d'argent à Lacédémone ; & ſes penſionnaires, qui ſe ſeroient vengés, en continuant à parler d'une manière propre à conſerver la paix, ſe turent mal-habilement, & ſervirent Périclès.

Les Spartiates, qu'aucun obſtacle n'empêchoit plus de ſe livrer à leur haine, convoquèrent une aſſemblée générale de leurs alliés, pour délibérer ſur la ſituation du Peloponèſe, & les dangers dont la Grèce entière étoit menacée. Les Corin-

thiens parlèrent avec plus de chaleur que tous les autres. « Spartiates, dirent-ils, vous êtes les libérateurs de la Grèce, vous en êtes les protecteurs ; mais renoncez à ces titres, ou hâtez-vous de réparer les maux que nous ſouffrons, & que vous auriez dû prévenir. Il eſt temps que votre bonne foi ne ſoit plus la dupe de l'ambition des Athéniens ; n'attendez pas pour nous venger que vos ennemis aient détruit votre puiſſance. Connoiſſez ces Athéniens qui ne veulent de liberté que pour eux, & qui ſont les plus grands ennemis de la Grèce. Toujours hardis, toujours entreprenants, toujours preſſés d'agir ; un ſuccès, un revers, tout augmente également leur confiance & leur ambition. Ils croient que leur république décheoit quand elle ne s'agrandit pas ; ils ſe regardent dès aujourd'hui comme les maîtres des villes qui ſont à leur bienſéance, & qu'ils eſpèrent de ſubjuguer. A cette ambition impatiente, qu'oppoſez-vous, Spartiates ? une lenteur extrême. Quel en ſera le fruit ? la défection de vos alliés & l'élévation de vos ennemis. Réduits enfin à vos ſeules forces, vous tenterez, mais trop tard, d'échapper au ſort que pluſieurs peuples ont déjà ſubi. Les villes qui vous implorent aujourd'hui, ſoumiſes alors aux Athéniens, ſerviront elles-mêmes à vous opprimer. Les dieux auroient-ils donné inutilement aux hommes le talent de prévoir l'avenir, en étudiant le paſſé ? Pour être modérés envers des en-

nemis qui ne ceſſent de vous inſulter, ne ſoyez pas injuſtes à l'égard de vos alliés, qui ne veulent que vous ſervir. Vous nous devez votre protection ; la foi des traités, la religion des ſerments vous y obligent, & nous en réclamons aujourd'hui les effets pour votre propre avantage. »

Les ambaſſadeurs qu'Athènes avoit envoyés à cette aſſemblée, agirent conformément aux vues de Périclès. Se contentant de parler vaguement de leur deſir de la paix, pour ne pas paroître, s'il étoit poſſible, les auteurs de la guerre, ils ne firent aucune propoſition qui tendît à faire voir qu'ils étoient prêts à entrer en négociation, qu'ils deſiroient de réparer leurs injuſtices, & de raſſurer les eſprits ſur l'avenir. Toujours pleins des journées de Marathon & de Salamine, ils ne diſſimulèrent pas qu'il étoit juſte qu'une république, qui avoit ſauvé deux fois la Grèce, en eût l'empire.

« C'eſt de tout temps, dirent-ils, que les plus forts ſont les maîtres ; nous ne ſommes pas les auteurs de cette loi, elle eſt fondée dans la nature. » A les en croire, on eût dit que la majeſté du commandement s'aviliſſoit par la modération, la juſtice & la bienfaiſance. Ce diſcours ſauvage, & digne d'un ſatrape de Perſe qui parle à des eſclaves, indigna des hommes qui vouloient être libres ; & Lacédémone porta un décret, par lequel elle prenoit ſous ſa protection Corinthe, Potidée, Egine & Mégare.

Périclès, à qui tout réuſſiſſoit, profita de cette démarche de Lacédémone pour faire prendre aux Athéniens une réſolution extrême. Après avoir repréſenté ſous de fauſſes couleurs ſa conduite & celle des villes du Péloponèſe : « Il ne s'agit point, dit-il au peuple le plus orgueilleux de la Grèce, de montrer une lâche condeſcendance aux volontés des Lacédémoniens. S'ils ne nous enjoignoient pas de quitter Potidée, d'affranchir Egine, & de révoquer le décret que nous avons porté contre Mégare, nous pourrions peut-être, ſans nous faire tort, ne conſulter que notre modération ; mais puiſque Lacédémone croit encore jouir de ſon ancien empire, & donne des ordres, Athènes doit déſobéir pour ne pas ſe déshonorer. Si vous cédez aux menaces de la guerre, on croira que vous vous êtes rendus à la crainte ; on vous fera de nouvelles demandes, qu'il faudra rejeter pour ne pas plier ſous le joug. Vous pouvez aujourd'hui écarter le péril qui vous menace, en donnant un exemple de vigueur qui intimidera vos alliés, & inſtruira pour toujours les Lacédémoniens du ſuccès qu'ils doivent ſe promettre de leur orgueil ; mais peut-être que demain il n'en ſera plus temps. »

Dès qu'Athènes & Lacédémone en étoient venues à une rupture ouverte, il ne fallait plus eſpérer que, ſans la ruine entière de l'une ou

de l'autre de ces républiques, l'ancien gouvernement fédératif des Grecs pût ſe rétablir & ſubſiſter. Quoique les intérêts particuliers de Périclès & de Corinthe euſſent fait prendre les armes, cette guerre étoit en effet une guerre de rivalité entre Sparte & Athènes; elle devoit ranimer une jalouſie qui avoit été retenue & non pas éteinte; & plus les Spartiates & les Athéniens étoient braves, plus leur haine en s'aigriſſant devoit être implacable. La première hoſtilité devenoit une ſource éternelle de diviſions. Les monarchies peuvent oublier les injures qu'elles ont reçues, parce que le prince imprime ſon caractère à ſa nation, & qu'il peut n'être ni vindicatif, ni ambitieux, ni jaloux. Mais dans des républiques telles que celles de la Grèce, où la multitude gouverne, quel magiſtrat pouvoit réſiſter au torrent de l'opinion publique, & le détourner? Les Grecs ne devoient plus avoir d'autre politique que celle de leurs paſſions.

C'eſt ſous ce point de vue que Périclès auroit dû commencer & conduire ſes opérations; il falloit pénétrer quel alloit être l'objet, l'ame & le début de la guerre. N'en faire ſupporter les maux qu'à Mégare, Egine & Potidée, c'étoit une démarche fauſſe. Brûler les vaiſſeaux & les moiſſons de Corinthe, c'étoit ne point décider à qui appartiendroit l'empire de la Grèce, & cependant c'étoit pour cet empire qu'on alloit

combattre. Athènes devoit donc adreſſer directement tous ſes coups à ſa rivale, dont la chûte auroit été ſuivie de l'obéiſſance de ſes alliés. Mais Périclès, gouverné par la ſeule paſſion de dominer dans ſa patrie, craignit de ſe jeter dans de trop grands embarras, ou de ſe mettre dans des entraves, s'il propoſoit le deſſein d'humilier les Spartiates au point de les réduire à reconnoître la ſupériorité des Athéniens. S'il eût une fois fait concevoir cette eſpérance téméraire, il n'auroit plus été le maître d'y renoncer, ſans ſe déshonorer & perdre ſon crédit. Il ne forma qu'un plan vague, pour ſe laiſſer la liberté de changer de vue ſelon les événements, d'avancer ou de reculer à ſon gré, & de prendre chaque jour le parti le plus favorable à ſes intérêts.

Les Lacédémoniens ne ſe rendirent pas de leur côté un compte plus ſage de la guerre qu'ils avoient entrepriſe. Quand ils devoient ſe hâter de commencer les hoſtilités pour prévenir leurs ennemis, ils perdirent un temps précieux en négociations inutiles. Les ambaſſadeurs qu'ils envoyèrent à Athènes, tantôt demandèrent qu'elle réparât je ne ſais quel ſacrilége, dont les prêtres de Delphes ſe plaignoient; tantôt l'invitèrent à lever le ſiége de Potidée, à rendre la liberté aux Eginètes & aux Mégariens; ou propoſèrent ſeulement de faire un traité, par lequel on s'engageroit à

ne faire aucune entrepriſe préjudiciable à la liberté de la Grèce. Au lieu de ne traiter en ennemis que les alliés d'Athènes qui s'opiniâtreroient à reſter fidèles à leurs premiers engagements, ils étendirent également leur ſévérité ſur ceux qui n'attendoient qu'une invitation & des ſecours pour ſecouer le joug des Athéniens. Cette faute étoit énorme ; ce ne fut pas cependant la plus conſidérable que firent les Spartiates. Tandis qu'ils devoient paroître ne combattre que pour la liberté des Grecs, ils recherchèrent ſcandaleuſement l'amitié de la cour de Perſe, & lui abandonnèrent les colonies d'Aſie que Cimon avoit rendues libres : n'étoit-ce pas mériter la haine, & peut-être même le mépris de la Grèce ?

Sans doute que dans le détail des opérations particulières de cette guerre, les généraux de Lacédémone & d'Athènes firent ce que la plus grande habileté exigeoit d'eux, & il ne m'appartient pas de les juger ; mais il eſt vrai que l'hiſtoire offre peu de guerres dont les vues générales aient été préparées & conduites avec moins d'intelligence. Démoſthène reprocha dans la ſuite aux Athéniens de faire la guerre à Philippe, de la même manière que les Barbares ſe battent au pugilat. « Un de ces athlètes groſſiers, diſoit-il, eſt-il atteint en quelqu'endroit ? il eſt tout occupé du coup qu'il reçoit. Le frappe-t-on ailleurs ? il y porte

la main. Mais parer, mais regarder fixement ſon ennemi ou le prévenir, il ne le ſait ni ne l'oſe. Vous de même, Athéniens, ſi on vous annonce Philippe dans la Cherſonèſe, vous formez un décret pour ſecourir la Cherſonèſe. Si vous apprenez qu'il occupe les Thermopyles, pareil décret en faveur des Thermopyles. S'il tourne de quelqu'autre côté que ce puiſſe être, vous le ſuivez en gens qui ſont à ſa ſolde & à ſes ordres. Mais apprenez que ſi un général d'armée marche à la tête des troupes, un politique doit marcher à la tête des affaires »

Athènes & Lacédémone commencèrent à mériter les mêmes reproches pendant la guerre du Peloponèſe. Elles ſe perdent continuellement de vue, & n'entreprennent rien de déciſif L'une attend pour former un projet que l'autre ſoit entrée en campagne. On fait des courſes dans l'Attique ou dans la Laconie ; & toutes les entrepriſes ne ſont en quelque ſorte que des diverſions, ſans qu'il y ait d'attaque principale. Tandis qu'Archidamus ſe porte chez les Platéens, & ſe jette ſur l'Acarnanie, les Athéniens font une irruption dans la Calcide & dans la Béotie. Si quelqu'un de leurs alliés ſe révolte, toute leur attention eſt portée de ce côté-là. Tantôt le théâtre de la guerre eſt dans l'iſle de Lesbos, ſur le territoire de Mégare, dans l'iſle de Corcyre ;

tantôt chez les Etoliens, dans la Béotie ou dans la Thrace. A force d'entamer des entrepriſes différentes, chaque république diviſe trop ſes armées, & ſe met dans l'impuiſſance de profiter de ſes avantages. On eſt heureux d'un côté, malheureux de l'autre; on n'a que des ſuccès balancés par des pertes à-peu-près égales. Athènes & Lacédémone affoiblies ne peuvent s'impoſer la loi l'une à l'autre; cependant leur haine augmente & s'irrite par les efforts impuiſſants qu'elles font pour la ſatisfaire; & leur ambition infructueuſe rompt enfin d'une manière ſenſible tous les reſſorts du gouvernement de la Grèce.

Si Périclès avoit vécu, Athènes vraiſemblablement ne ſeroit point tombée dans l'aviliſſement où ſes ſucceſſeurs la précipitèrent. Quelque contraires que fuſſent ſes entrepriſes aux intérêts de ſa patrie, il les exécutoit avec une ſorte d'éclat & de courage capable d'éblouir la multitude. Peut-être que cet homme, dont la Grèce admiroit avec juſtice les talents ſupérieurs, ſe ſeroit enhardi peu-à-peu, en voyant les fautes, la lenteur & les irréſolutions des Spartiates; peut-être auroit-il cru enfin ne pas ſe compromettre, en formant des plans de campagne propres à déterminer déciſivement la querelle des deux républiques, qui s'étoient fait trop de mal pour ceſſer de ſe hair. Sa régence avoit fait une plaie mortelle à la Grèce; & ſa mort, qui ſurvint au

commencement de la troiſième année de la guerre ; ne laiſſa aucune eſpérance d'y voir appliquer un remède efficace. Il ne ſe préſenta pour ſuccéder à Périclès, qu'une foule de petits ambitieux, qui, ſans talents, ſans connoiſſances, ſans droiture dans le cœur, ſans élévation dans l'eſprit, crurent qu'il ſuffiſoit de ſavoir être intrigant, d'avilir le mérite & de flatter les goûts de la multitude, pour être en état de gouverner une république.

Périclès avoit toujours ſoigneuſement écarté le mérite, pour n'appeler ſous lui, à l'adminiſtration des affaires, que des perſonnes dévouées à ſes volontés & incapables de lui faire ombrage; mais ce n'étoit pas là la ſeule cauſe qui eût étouffé le génie dans Athènes, ou du moins qui l'eût écarté du gouvernement de la république. La loi de l'oſtraciſme ne produiſit d'abord aucun mauvais effet, parce que l'habitude étoit priſe de n'aimer que la gloire & la liberté ; & tant qu'il avoit fallu être homme d'état à Athènes pour y avoir de la conſidération, on s'étoit expoſé ſans crainte à l'exil & à l'ingratitude de ſes concitoyens. Mais depuis que les Athéniens s'étoient paſſionnés, ſous la régence de Périclès, pour la philoſophie & les beaux arts, juſqu'au point d'accorder à ceux qui s'y diſtinguoient la même eſtime qu'aux plus grands capitaines & aux plus grands magiſtrats ; les gens ſenſés, à qui on avoit

avoit ouvert une voie moins dangereuſe pour acquérir de la gloire, penſèrent comme le père de Thémiſtocle, qui voyoit avec chagrin que ſon fils aſpirât aux emplois d'une république ingrate, qui n'encourageoit le mérite que par des récompenſes trompeuſes. Il menoit quelquefois ſon fils, dit Plutarque, ſur le rivage de la mer; & lui faiſant remarquer les vieilles galères qu'on y laiſſoit pourrir, les comparoit aux hommes d'état, qui ſont toujours négligés, dès qu'ils ne ſont plus utiles. Tout homme de bien dût penſer de même dans une ville où l'ambition avilie par les intrigants n'étoit plus aſſociée à l'amour de la gloire.

Il auroit été d'ailleurs bien difficile que les Athéniens, occupés de plaiſirs, de jeux, de fêtes & de ſpectacles, depuis que leur avarice & leur prodigalité mettoient les alliés à contribution, ſe fuſſent encore formés aux grandes choſes. Leur puiſſance ſur mer, qui devoit ſervir de rempart à la Grèce, ſervoit, dit Xénophon, à rafiner leur goût pour les voluptés; on trouvoit ſur leurs tables tout ce que la Sicile, l'Italie, l'iſle de Chypre, l'Egypte, la Lydie & les côtes de l'Elleſpont ont de plus rare & de plus exquis: les mœurs d'une ville abandonnée au luxe peuvent produire des hommes aimables, mais non pas de grands hommes.

Quoi qu'il en ſoit, Cléon, dont tous les hiſtoriens parlent avec un extrême mépris, prit une

eſpèce d'aſcendant ſur tous ceux, qui, comme lui, voulurent s'emparer de l'autorité que Périclès avoit poſſédée. Sa fortune donna de la confiance à tous les intrigants; & pour s'élever ou pour ruiner ſon adverſaire, on n'employa plus que la ruſe, la flatterie, le menſonge, la calomnie, & tous ces moyens bas qui peuvent conduire aux honneurs dans une république corrompue, mais qui ne peuvent y maintenir, à moins qu'elle ne ſoit parvenue au comble de la corruption. Le peuple, agité par les cabales & les partis formés pour le tromper, ſe défit de cette ſorte de pareſſe avec laquelle il s'étoit livré juſque-là au citoyen qui avoit gagné ſa confiance. Il ſe défia de tout le monde, ſe tint ſur ſes gardes, devint intraitable, & ne put ni gouverner ni être gouverné.

Cléon étoit prêt à perdre la république, lorſque les citoyens les plus conſidérables, dont il s'étoit déclaré l'ennemi pour gagner la faveur de la multitude, lui ſuſcitèrent un concurrent; mais ils n'eurent rien de mieux à lui oppoſer que Nicias, à qui une timidité exceſſive faiſoit craindre la préſence du peuple. On peut juger par-là combien il étoit propre au rôle qu'on lui deſtinoit. Il avoit des vertus, des talents, de l'éloquence; mais, par je ne ſais quelle défiance puſillanime de lui-même, il n'oſoit ſe montrer tel qu'il étoit. Avec ſon inſolence bruyante, Cléon écraſoit la modeſtie de Nicias; on pardonne à l'un ſes ra-

pines, on ne s'apperçoit pas du déſintéreſſement de l'autre. Brave ſoldat, mais capitaine irréſolu, toute entrepriſe paroiſſoit impoſſible à Nicias ; quand il commençoit enfin à agir, le moment le plus favorable étoit déjà paſſé. Il ne fait que douter, délibérer, & à peine a-t-il fait l'effort de ſe décider, qu'il croit déjà entrevoir un meilleur parti, qu'il abandonne encore pour un autre. Cléon au contraire ne doutoit de rien ; entrepriſe ſage ou téméraire, moyens prudents ou inſenſés, tout lui eſt égal. Enfin toute Athènes indéciſe ou partagée entre les vertus & les talents timides de Nicias, & les vices & l'ineptie effrontée de Cléon, n'oſe prendre une réſolution, ou prend un mauvais parti ſi elle agit.

Alcibiade ſe mit bientôt ſur les rangs. Ce n'étoit pas un ambitieux, mais un homme vain qui vouloit faire du bruit & occuper les Athéniens. Sa valeur, ſon éloquence, tout dans lui étoit embelli par des graces. Abandonné aux voluptés de la table & de l'amour, jaloux des agréments & d'une certaine élégance de mœurs qui en annonce preſque toujours la ruine, il tembloit ne ſe mêler des affaires de la république, que pour ſe délaſſer des plaiſirs. Il avoit l'eſprit d'un grand homme ; mais ſon ame, dont les reſſorts étoient devenus incapables d'une application conſtante, ne pouvoit s'élever au grand que par boutade. J'ai bien de la peine à croire qu'un homme aſſez ſouple pour

être à Sparte auſſi dur & auſſi ſévère qu'un Spartiate, dans l'Ionie auſſi recherché dans les plaiſirs qu'un Ionien, qui donnoit en Thrace des exemples de ruſticité, & qui dans l'Aſie faiſoit envier ſon luxe élégant par les ſatrapes du roi de Perſe, fût propre à faire un grand homme. Quoiqu'il eût fréquenté l'école de Socrate, il n'étoit guère perſuadé qu'il y eût dans le monde d'autre bien ni d'autre mal que ſes plaiſirs & ſes chagrins. On ſait le mot de Timon le miſanthrope : « Courage, mon cher ami, lui » dit-il en lui touchant la main, je te ſais gré » du crédit que tu acquiers ; deviens l'homme à » la mode, tu me feras raiſon de nos inſenſés » d'Athéniens. » Tout eſt perdu, en effet, quand un homme du caractère d'Alcibiade parvient à la tête des affaires. Les graces accréditent les vices ; la décadence des mœurs entraîne celle des loix ; les talents agréables ſont ſeuls honorés & protégés, & le gouvernement ſans principes ne ſe conduit que par ſaillies.

Avec de pareils adminiſtrateurs, les Athéniens ne tentèrent plus que des projets informes & mal conçus. Ils éprouvèrent la défection de pluſieurs de leurs alliés, craignirent la révolte des autres ; & après dix campagnes infructueuſes, la malheureuſe journée d'Amphipolis auroit dû leur faire perdre l'eſpérance chimérique de dominer dans la Grèce. Les Lacédémoniens de leur côté, ſans

renoncer à leur ambition, étoient las de la guerre, qui avoit ruiné leurs affaires. Leurs eſclaves déſertoient chaque jour, & ils n'avoient plus la même autorité qu'autrefois ſur leurs alliés. Cléon & Brafidas, ces ennemis éternels de la paix, étoient morts. Nicias, que les périls & les révolutions de la guerre alarmoient, déſiroit de jouir ſans trouble du crédit qu'il avoit acquis; & Pliſtianax, roi de Sparte, avoit mille raiſons particulières pour travailler à la pacification de la Grèce.

Les Spartiates & les Athéniens ne conclurent qu'une trève; & cependant le traité de paix le plus ſolemnellement juré n'auroit été qu'un foible garant de la tranquillité publique. Ces deux peuples, toujours pleins d'ambition & de défiance, loin de réunir leurs forces, ainſi qu'ils en étoient convenus, pour hâter l'exécution de leur traité, auquel les alliés refuſoient de ſouſcrire, ne cherchèrent au contraire eux-mêmes que des prétextes pour éluder leurs engagements. Ils ſe firent un art de ſe nuire en ſecret; & malgré leur alliance, toujours à la veille de reprendre les armes, ils ne jouiſſoient que d'une paix trompeuſe; lorſqu'Athènes frappée d'une eſpèce de vertige, fit tout-à coup un effort, & leva une armée formidable pour s'emparer de la Sicile.

Il y avoit déjà long-temps que cette conquête flattoit l'ambition des Athéniens; & Périclès avoit

eu beſoin de toute ſon autorité pour les détourner de cette entrepriſe. « Que vous importe, diſoit Nicias, des affaires de Sicile ? Nous éprouvons depuis long-temps que la république eſt » fatiguée par la multitude de ſes alliés. Les » Léontins & les Egeſtins ſont, il eſt vrai, inquiétés chez eux ; & leurs ambaſſadeurs nous » font de juſtes plaintes de la tyrannie de Syracuſe ; mais cette tyrannie, de quel malheur » menace-t-elle Athènes ? Eſt-il temps de ſonger » à faire des conquêtes éloignées, quand tout » nous avertit de pourvoir à notre propre ſûreté ? » Pouvons-nous croire que nous jouiſſons de la » paix, pendant que toute la Grèce eſt en feu ? » Toujours à la veille de prendre part à la » guerre qui ſubſiſte entre nos alliés & ceux » de Lacédémone, ſoit parce que nous ne ſavons » pas nous faire obéir, ſoit parce que nous ne » voulons pas qu'on nous obéiſſe, nous ſommes » certains que les Spartiates nous déteſtent ; par » quelle inconſéquence voulons-nous donc tranſporter nos forces hors de l'Attique, tandis que » nous devrions les y rappeler ſi elles en étoient » éloignées ? Voulons-nous par notre foibleſſe inviter nos ennemis à rompre un traité qui les » gêne ? Voulons-nous nous mettre hors d'état de repouſſer les armées du Péloponèſe, quand elles » entreront dans l'Attique ? »

Les Athéniens n'étoient plus capables de goû-

ter ces ſages réflexions ; Alcibiade les avoit enivrés de ces folles eſpérances. Prévoir les obſtacles & les périls de cette expédition téméraire, c'étoit être mauvais citoyen. La république, auſſi ennuyée de ſa trève avec Lacédémone qu'elle avoit été fatiguée de la guerre, ſe flattoit de ſe dédommager, aux dépens des Syracuſains, des pertes que les Spartiates lui avoient fait faire. Elle ne doutoit point que la conquête de la Sicile ne fût l'ouvrage d'une campagne ; & regardant Syracuſe comme une place d'armes d'où elle devoit étendre ſon empire ſur l'Italie & ſur l'Afrique, elle ſe préparoit déjà à retomber ſur le Péloponèſe avec les forces de ces provinces ſoumiſes.

Autant que le projet de cette guerre étoit inſenſé en lui-même, autant les moyens qu'on choiſit pour l'exécuter furent-ils extravagants. Avant le départ de leur flotte, les Athéniens portèrent un décret par lequel il étoit ordonné, qu'après avoir détruit Syracuſe & Sélinunte, on en vendroit les habitants, & qu'on exigeroit un tribut de toutes les autres villes de Sicile. C'étoit inviter les Syracuſains & les Sélinuntins à ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité ; & en les réduiſant au déſeſpoir, les rendre invincibles, s'il leur reſtoit quelque moyen de l'être. C'étoit aliéner le cœur des Siciliens, ſe priver de leurs ſecours contre Sélinunte & Syracuſe, & ne leur donner

avec ces deux villes qu'un même intérêt & une même cauſe à défendre.

Puiſque les Athéniens n'avoient point un Thémiſtocle qui pût, à force de ſageſſe & de talents, faire réuſſir une entrepriſe commencée ſous de ſi mauvais auſpices : cette guerre ne pouvoit laiſſer quelque foible eſpérance de ſuccès, qu'autant qu'elle ſeroit conduite par Alcibiade, dont le courage & le génie étoient propres à faire naître de ces événements bizarres, de ces révolutions extraordinaires, de ces coups inattendus de la fortune, qui confondent quelquefois la raiſon & changent la nature des choſes. Mais à peine ce général étoit-il abordé en Sicile, que ſes ennemis qui avoient conjuré ſa perte, & mis dans leurs intérêts les prêtres & la religion, réuſſirent à le faire rappeler, en lui intentant une action criminelle devant le peuple. Nicias, qui avoit regardé cette guerre comme une eſpèce de délire de la part de ſes concitoyens, partagea le commandement avec Lamachus, ſoldat entreprenant, qui croyoit qu'un courage opiniâtre vient à bout de tout, & que la circonſtance la plus favorable pour agir, étoit toujours celle où il ſe trouvoit.

Ce capitaine ayant été tué, Nicias fut effrayé de ſe trouver ſeul à la tête de l'armée ; toujours oppoſé à un collégue auſſi ardent que Lamachus, il avoit été obligé d'avoir un ſentiment ; il n'en

eut plus quand tout roula ſur lui. Il demande des ſecours & des collégues ; & en les attendant il demeure dans l'inaction, ou ne s'occupe que de projets de retraite. Démoſthène & Eurimédon lui furent envoyés ; & ces généraux, d'un caractère trop oppoſé pour être unis & penſer de concert, auroient fait avorter une entrepriſe aiſée.

Les Syracuſains, ſecourus par les Corinthiens & les Spartiates, & commandés par Gylippe, firent lever le ſiége de leur ville. Les Athéniens, défaits à différentes repriſes ſur mer & ſur terre, & en quelque ſorte priſonniers dans la Sicile, où ils ne pouvoient recevoir aucune ſubſiſtance, & d'où toute retraite leur étoit fermée, ſe virent obligés de ſe livrer à la diſcrétion des ennemis. Les ſoldats furent vendus comme des eſclaves ou envoyés aux carrières, & les deux généraux, Nicias & Démoſthène, n'échappèrent au ſupplice qu'on leur préparoit, qu'en ſe donnant eux-mêmes la mort.

Cependant la trève entre Athènes & Lacédémone ne ſubſiſtoit plus ; & la première de ces républiques, pouſſée, pour ainſi dire, à ſa ruine par une fatalité aveugle, n'avoit conſulté que ſa haine & ſa témérité, dans le temps qu'elle avoit le plus d'intérêt de ménager ſes anciens ennemis. Les Spartiates ne donnoient encore que de foibles ſecours à Syracuſe, dont les ambaſſa-

deurs ſollicitoient une diverſion puiſſante ; ils réſiſtoient encore à leur haine & aux intrigues d'Alcibiade, qui, pour ſe venger de ſa patrie, ne travailloit qu'à lui ſuſciter des ennemis. Au lieu de profiter de ces diſpoſitions pour changer la trève en une paix durable, les Athéniens, dont les affaires commençoient à aller mal en Sicile, commirent eux-mêmes les premières hoſtilités, en faiſant une deſcente dans la Laconie.

Après les dépenſes & les pertes énormes qu'ils avoient faites en Sicile, il étoit impoſſible que leur république fût en état de ſe défendre contre les Lacédémoniens. Ses finances étoient épuiſées ; elle manquoit d'hommes propres à porter les armes. Sans vaiſſeaux, ſans matelots, à peine pouvoit-elle tirer quelques ſubſiſtances par mer ; & l'Attique cependant n'étoit point cultivée, depuis que les Lacédémoniens, ſuivant le conſeil d'Alcibiade, qui s'étoit réfugié chez eux, avoit fortifié Décalie, d'où ils ravageoient impunément tout le pays. Les Athéniens, mépriſés de leurs alliés, furent abandonnés de ceux qui, juſque-là, avoient eu la conſtance de leur reſter attachés. Sparte, à qui les Syracuſains prêtèrent, pour ſe venger, une nombreuſe flotte, avoit à ſon tour l'empire de la mer ; & les ambaſſadeurs de Tyſſapherne, ſatrape de l'Aſie mineure, lui offroient des ſecours, &

la ſollicitoient de ruiner Athènes de fond en comble.

Au milieu de tant de maux, la diviſion la plus cruelle éclata entre les Athéniens. Le peuple accuſoit les riches de tous les déſaſtres que ſouffroit la république ; les riches en accuſoient l'inſolence du peuple, & publioient qu'il n'y avoit plus de ſalut à eſpérer, ſi on ne lui enlevoit une autorité, dont il ne ceſſeroit jamais d'abuſer Piſandre ſe mit à leur tête, abolit le gouvernement populaire, & confia le pouvoir ſouverain à un conſeil dont il fut le chef, & qui, pour confirmer la ſervitude du peuple, employa inutilement tout ce que la tyrannie a de plus dur. Les eſprits irrités & non pas ſoumis, ſe révoltèrent avec une violence nouvelle ; & ſi les Spartiates avoient attaqué le Pyrée, pendant que la fureur des factions ſe ſignaloit par les plus grands excès, les Athéniens, dit Thucydide, auroient ſuccombé avant que d'avoir pu ſe réunir & prendre un parti : mais, pourſuit le même hiſtorien, ce n'eſt pas la première fois que la lenteur naturelle de Lacédémone lui a fait perdre ſes avantages.

Sa ſupériorité s'évanouit bientôt. Les Syracuſains rappelèrent leurs troupes pour ſe défendre contre les Carthaginois ; & Alcibiade, qui avoit éprouvé des mépris depuis l'abaiſſement de ſa patrie, craignit d'être écraſé ſous ſes ruines,

ſi elle ſuccomboit, & éclaira Tyſſapherne ſur les intérêts de la Perſe. Il lui fit ſentir, que bien loin de mettre fin à la guerre qui déſoloit la Grèce, & de prêter des ſecours trop abondans aux Spartiates contre les Athéniens, il devoit nourrir la rivalité des deux républiques; les tenir en équilibre, balancer leurs avantages, & les conſumer l'une par l'autre pour les obliger à rechercher à l'envi la protection du roi de Perſe, qui deviendroit le médiateur, ou plutôt l'arbitre de la Grèce.

Alcibiade revint à Athènes dans ces circonſtances; & le peuple, qui ne ſavoit à qui donner ſa confiance, vola au-devant de lui, & en fit ſon idole, parce qu'il l'avoit perſécuté. Le courage ſuccède auſſi-tôt à l'abattement; le général a déjà fait paſſer ſes eſpérances dans tous les eſprits; on fait un dernier effort, tout s'arme, on cherche l'ennemi, on eſt impatient de vaincre ou de mourir, & les Athéniens remportent une victoire aſſez conſidérable pour obliger leurs ennemis à demander la paix.

« Il eſt temps, ô Athéniens! dirent les ambaſſadeurs de Sparte, que nous terminions nos longues querelles; la guerre nous eſt également funeſte, elle a diminué notre crédit dans la Grèce; & quand elle vous fait perdre vos alliés, n'eſpérez pas qu'elle vous donne l'empire que vous affectez; les dieux veulent ſans doute que l'une de nos deux villes n'obéiſſe pas à l'autre. Que votre dernier avantage

ne ferme pas vos cœurs à la paix ; il ſeroit imprudent de compter ſur la fortune, & les uns & les autres nous n'avons que trop éprouvé ſon inconſtance. Jugez-nous, mais jugez-vous en même-temps avec équité. Nous cultivons les terres abondantes du Péloponèſe, & vous ne poſſédez que le territoire ſtérile de l'Attique. La guerre vous a fait perdre pluſieurs de vos alliés qui ont recherché notre amitié. Le roi le plus riche & le plus puiſſant de la terre nous avance les frais de la guerre ; & vous n'avez plus pour tributaires que quelques peuples que vos beſoins ont appauvris. Telle eſt notre ſituation reſpective, & cependant nous vous demandons la paix, ſans prétendre abuſer de nos avantages. De part & d'autre, reſtons les maîtres des villes que nous poſſédions avant la guerre ; rendons-nous nos priſonniers en nombre égal, & retirons les garniſons que nous avons miſes dans quelques places qui ne nous appartiennent pas. »

Athènes rejeta les propoſitions des Spartiates, non pas parce que ne remontant point à la ſource des diviſions, elles étoient incapables d'établir une paix ſolide entre les deux peuples ; mais par une confiance & une ambition également préſomptueuſes. Cette république croyoit ne pouvoir eſſuyer aucun revers ſous les ordres d'Alcibiade, & ce général en effet fut heureux dans ſes entrepriſes ; mais elle ne connoiſſoit pas ſa propre

inconſtance. Alcibiade qui, par une conduite inconſidérée, fourniſſoit toujours à ſes ennemis des moyens de le perdre, fut diſgracié une ſeconde fois; & préciſément dans le temps que Cyrus le jeune, gouverneur de la Baſſe-Aſie, méditant une révolte contre ſon frère Artaxerxès Mnemon, donna une flotte conſidérable aux Lacédémoniens, pour attirer à ſon ſervice les peuples du Péloponèſe, & que Lyſandre commençoit à gouverner les affaires de Lacédémone.

Ce général fit enfin comprendre à ſa patrie l'erreur de la conduite qu'elle avoit tenue juſque-là. Il jugeoit que dans une guerre qui duroit depuis ſi long-temps, & ſoutenue avec tant de haine & d'opiniâtreté, il n'y avoit plus qu'un parti extrême qui fût prudent; & que Lacédémone & Athènes s'étant fait trop d'injures pour ſe réconcilier ſincèrement, il falloit que l'une fût immolée à l'autre. Il publioit qu'il ne s'agiſſoit point des intérêts de quelques alliés, mais de l'empire de la Grèce: que les Athéniens n'y renonceroient pas s'ils n'étoient qu'humiliés; qu'il étoit indiſpenſable de leur ôter toute eſpérance en les ruinant entièrement; & que la paix à toute autre condition, ne ſeroit qu'une trève paſſagère, & vraiſemblablement violée dans des circonſtances où Lacédémone ne ſeroit peut-être pas en état de ſe défendre. Ly-

ſandre ne regarda donc chaque ſuccès que comme un pas qui le conduiſoit à ſe rendre le maître d'Athènes. S'il défait le reſte de ſes forces maritimes, c'eſt dans la vue de la bloquer par mer, tandis qu'Agis & Pauſanias l'aſſiégeront par terre.

Le moment fatal pour Athènes arriva. Réduite aux abois, elle n'a plus le courage de s'enſevelir ſous ſes ruines, reſſource unique qui lui reſtoit pour retrouver la victoire. Elle mendia la paix, conſentit à démolir ſes fortifications & les murailles du Pyrée, affranchit les villes qui lui payoient tribut, rappela ſes bannis, livra toutes ſes galères, à la réſerve de douze, & s'engagea à ne plus faire la guerre que ſous les ordres des Lacédémoniens. Enfin Lyſandre mit le dernier ſceau à l'abaiſſement de cette république, en confiant toute l'autorité à trente citoyens, qui ne pouvoient la conſerver qu'en obéiſſant ſervilement à ſes ordres.

Athènes ſervit de théâtre à la fureur de trente tyrans qui firent périr tous ceux dont ils craignoient le courage, ou dont ils vouloient confiſquer les biens. Cette ville plaine de trophées élevés à la valeur & à l'amour de la liberté, ne renferma plus qu'une vile populace; on ne voyoit de tout côté que des miſérables accablés de beſoins, à qui la régence de Périclès avoit fait perdre l'habitude du travail & donné le goût des plaiſirs,

& qui regrettoient leur oiſiveté & leurs ſpectacles, & non pas leur liberté.

Traſybule, que Pauſanias appelle le plus ſage & le plus courageux des Athéniens, conjura pour le ſalut de ſa patrie. A la tête de ſoixante exilés comme lui, il détruiſit la tyrannie, & rendit la liberté aux Athéniens. Mais pouvoit-il rendre à des hommes familiariſés avec les affronts & la honte, les mœurs & le courage convenable à un peuple libre? La démocratie va devenir l'empire d'une multitude inſolente, & qui ne ſera plus touchée de la gloire de ſes pères. Tout mérite va être dégradé. Les talents militaires, les vertus civiles ne ſeront comptés pour rien. Les poètes, les muſiciens, les comédiens, les décorateurs de théâtre deviendront les maîtres de la république. M'eſt il permis d'anticiper ſur les temps? Eubule fera bientôt paſſer ce décret infame, par lequel les fonds deſtinés à la guerre furent appliqués à l'uſage des ſpectacles, & qui portoit peine de mort contre quiconque oſeroit ſeulement en propoſer la révocation. Cette indifférence léthargique pour le bien public, que Démoſthène reproche aux Athéniens, eſt devenue l'eſprit général de la république. « Vos Panathénées & Bacchanales, leur dira bientôt cet orateur, ſe célèbrent toujours avec magnificence, & le jour même qui leur eſt deſtiné. Vous avez tout prévu, aucune difficulté ne vous arrête. S'agit-il de vos ſpectacles? la diſtribution des rôles eſt une affaire diſcutée avec une attention,

&

extrême, & perſonne de vous n'ignore le nom du citoyen que chaque tribu a choiſi pour préſider aux répétitions de ſes muſiciens & de ſes athlètes. Eſt-il queſtion de votre ſûreté, & de prévenir un ennemi qui menace ouvertement votre liberté ? Vous ceſſez d'être attentifs, les délibérations vous fatiguent, vous ne prévoyez rien ; & ſi vous portez enfin un décret, il ne s'exécute jamais qu'en partie & trop tard. »

Pendant que les Spartiates ſe livroient à la joie, & croyoient régner déſormais ſans conteſtation ſur la Grèce : « Défions-nous de nos triomphes, auroit dû leur dire un ſénateur digne de la place qu'il occupoit dans ſa patrie. Une confiance immodérée accompagne toujours la proſpérité ; & c'eſt pour s'y être livrés aveuglément après la guerre médique, que les Athéniens ont voulu vous enlever l'empire de la Grèce. Vous voyez quel eſt aujourd'hui le fruit de leur ambition ; craignons que la nôtre n'ait pas un ſuccès plus heureux. Nous venons de vaincre, & nous touchons peut-être au moment de notre ruine. Que nous ſommes déjà loin de la proſpérité, ſi nous penſons que nos paſſions ſoient plus ſages que les loix de Lycurgue ! Si l'ambition eût pu contribuer au bonheur de la république, nous auroit-il ordonné de ne ſonger qu'à notre conſervation ?

» Dans un gouvernement tel que celui de la Grèce, où toutes les villes ſont également jalouſes de leur liberté, il n'y a que l'eſtime & la confiance

qui puiſſent vous les ſoumettre aujourd'hui, comme elles les ont autrefois ſoumiſes à vos pères. Qu'attendez-vous de la ruſe ? avec quelqu'art qu'elle ſoit apprêtée, elle ſera bientôt démaſquée. Aurez-vous recours à la force ? elle échouera néceſſairement ; votre triomphe même en eſt la preuve. Dans quel épuiſement n'êtes-vous pas tombés pour humilier Athènes ? A quels travaux, à quels revers ne vous expoſez-vous pas, ſi la conquête de chaque ville vous coûte auſſi cher que celle d'Athènes ? Pourquoi vous flattez-vous que l'aſſerviſſement des Athéniens prépare celui de la Grèce entière ? Nous avons vu les Grecs, alarmés de nos diviſions & de nos projets, former des ligues & pourvoir à leur ſûreté ; s'ils ſont conſternés dans ce moment, ſoyez ſûrs qu'à cette conſternation ſuccédera bientôt une juſte indignation : elle eſt déjà dans leur cœur.

» Mais je veux que les dieux, auſſi injuſtes que nous, favoriſent nos ambitieuſes entrepriſes ; vous dominerez ſur la Grèce par la terreur ; mais vous devez prévoir dès ce moment, que vous ne pourrez conſerver votre empire qu'en humiliant aſſez les eſprits, pour qu'ils n'aient plus le courage néceſſaire pour oſer ſecouer votre joug. Dans quelle foibleſſe ne jetterez-vous donc pas la Grèce, qui n'eſt puiſſante que parce qu'elle eſt libre ? Si le roi de Perſe tente une ſeconde fois de l'aſſervir, s'il ſe préſente un autre ennemi ſur nos frontières,

quelles forces leur oppoſerez-vous ? Avec vos eſclaves, retrouverez-vous Salamine, Platée & Micale ? Je ne vous prédis point des malheurs imaginaires ; ce que vous venez d'éprouver dans la guerre du Péloponèſe ſuffit pour vous inſtruire de vos intérêts. Tant que nous avons été fidélement attachés aux loix de Lycurgue, & que nous n'avons travaillé qu'à tenir la Grèce unie, rien n'a été capable d'altérer notre bonheur ; &, malgré le petit nombre de nos citoyens, & le territoire borné que nous poſſédons, nos forces ont été inſurmontables. Dès que vous n'avez voulu conſulter que votre jalouſie, votre ambition & votre haine, vous avez été obligés de mendier la protection de la Perſe que vous aviez vaincue ; vous vous êtes vus réduits à rechercher la paix en combattant pour l'empire, & vous n'avez pu contraindre vos alliés à obſerver la trève que vous avez conclue avec les Athéniens.

» Ouvrons les yeux ſur notre ſituation ; hâtons-nous, Spartiates, de jurer ſur les autels des dieux que nous obſerverons les loix de Lycurgue ; & que renonçant à une ambition funeſte, qui nous donneroit bientôt tous les vices des autres peuples, nous allons reſpecter la liberté de la Grèce, & affermir ſon gouvernement ébranlé.

» Hâtons-nous d'aſſembler les Grecs ; & loin de paroître devant eux avec la joie inſultante d'un vainqueur, n'y paroiſſons qu'en habits de deuil,

Universitas
BIBLIOTHECA

& honteux de l'état déplorable où la néceſſité nous a forcés de réduire les Athéniens. En avouant nos torts avec ce peuple, dont nous n'aurions pas dû irriter l'ambition par notre jalouſie, publions, qu'après les fatales diviſions qui avoient éclaté, il étoit néceſſaire de ſacrifier l'implacable Athènes au repos public. En condamnant généreuſement notre injuſtice à l'égard de la Grèce entière, ſur laquelle nous n'avons aucun droit, regagnons par notre repentir la confiance que nous avons perdue par notre imprudente ambition. Prouvons que nous ſommes incapables de commettre une ſeconde fois les mêmes fautes. Que tous les Grecs ſoient libres, & qu'ils n'en puiſſent douter, en nous voyant nous-mêmes travailler à réparer les ruines d'Athènes. »

Lacédémone, quoiqu'enivrée de ſes ſuccès, auroit encore été capable de ſuivre ſes conſeils, s'ils lui euſſent été donnés par le général qui venoit de la faire triompher ; mais jamais Spartiate n'eut moins les mœurs de ſa patrie que Lyſandre. Serments, traités, honneur, vertu, perfidie, tout ce que les hommes ont de plus ſaint ou de plus odieux, n'étoient que des vains noms pour lui. La qualité de citoyen lui parut trop baſſe, & il aſpiroit à la couronne, non pas en tyran qui veut l'uſurper par la force, mais en intrigant adroit, & ſous prétexte de corriger le

gouvernement de ſes abus. Son projet, diſent les hiſtoriens, étoit de décrier l'hérédité au trône, comme une loi groſſière & barbare qui confioit ſouvent les rênes de l'état à un enfant, à un vieillard, ou à un homme capable à peine d'être citoyen; tandis que le bonheur de la ſociété exige que la royauté ſoit le prix du mérite.

Pour préparer les eſprits à une révolution ſi importante, il falloit donner du goût pour les nouveautés, affoiblir le pouvoir des loix de Lycurgue, corrompre les mœurs & faire agir toutes les paſſions. Dans le moment qu'après tant de travaux, les Spartiates triomphoient de leurs ennemis, & que leur proſpérité les rendoit moins attentifs ſur eux-mêmes, il fut aiſé à Lyſandre de les tromper. Bien loin de les ramener à leurs anciens principes, il leur perſuada, au contraire, que d'autres temps & d'autres circonſtances exigeoient d'eux un nouveau génie & une nouvelle politique. Ils tranſportèrent dans leur ville les dépouilles de leurs ennemis; ils levèrent des tributs ſur leurs alliés; & commençant à penſer que ceux qui poſsèdent l'autorité doivent en retirer le principal avantage, ils ſe préparoient à exercer ſur la Grèce un empire auſſi dur que celui des Athéniens. Tandis qu'en amaſſant un tréſor, ils croyoient, ſur la foi de Lyſandre, ſe mettre ſeulement en état d'avoir une marine puiſſante, de porter la guerre loin de leur territoire, & d'étendre leur puiſſance, ils ne fai-

ſoient en effet que ſervir les vues d'un ambitieux qui n'avoit rien à eſpérer, tant que ſes concitoyens pauvres & contents de leur pauvreté, n'auroient aucun intérêt de ruiner les loix & de ſacrifier l'état à leurs fortunes domeſtiques.

Lyſandre perſuada aux Lacédémoniens que tous les maux de la Grèce étoient nés de la trop grande liberté des Grecs ; que pour empêcher leurs villes de trahir déſormais leur devoir, il falloit y détruire le gouvernement populaire, & confier à des magiſtrats qu'il ſeroit facile de gagner ou d'intimider, l'autorité dont le peuple ne peut jamais jouir avec ſageſſe. Il fit eſpérer aux Spartiates que les républiques conſternées par la chûte d'Athènes, dont elles avoient craint & admiré la puiſſance, ſubiroient, ſans oſer ſe plaindre, le ſort auquel on les deſtineroit. Il les condamna à perdre leurs loix & leur gouvernement ; & les régents qu'il y établit furent autant d'inſtruments de ſon ambition, qui devoient donner à la Grèce les mouvements qu'il déſireroit.

La mort de Lyſandre préſerva les Spartiates des malheurs dont ſa tyrannie les menaçoit ; mais ils ſe trouvèrent avec un empire qu'il leur étoit impoſſible de conſerver. Ils avoient au-dehors des ennemis nombreux, & au-dedans des vices encore plus dangereux. Quoiqu'on fût convenu, dit Plutarque, que les richeſſes qu'on avoit apportées à Lacédémone ſeroient deſtinées aux ſeuls beſoins

de l'état, & qu'un citoyen convaincu de poſſéder quelque pièce d'or ou d'argent ſeroit puni de mort; l'or & l'argent ſe répandirent promptement du tréſor public chez les citoyens, & avec l'avarice portèrent la dépravation des mœurs dans leurs maiſons. Comment pouvoit-on eſpérer, ajoute ſagement cet hiſtorien, que le particulier méprisât des richeſſes que le public eſtimoit? Que ſervoit-il que la loi veillât à la porte des Spartiates pour fermer à l'or l'entrée de leurs maiſons, pendant qu'on ouvroit leur ame à la cupidité?

On ſe feroit cependant une peinture infidelle des déſordres auxquels la république de Sparte ſe livra dans ces commencements de corruption, ſi on en jugeoit par ceux que l'avarice & le luxe ont produits dans d'autres états. L'auſtérité des Lacédémoniens ne ſe façonnoit que lentement à cette élégance recherchée des plaiſirs & des voluptés, qui accompagne l'oiſiveté & l'abondance. Les richeſſes ne ruinèrent d'abord que quelques loix de Lycurgue; & l'habitude des bonnes mœurs laiſſoit encore à des vices nouveaux une ſorte de timidité qui en retardoit les progrès. De ſorte que Lacédémone auroit préſenté dans ſa corruption même un ſpectacle digne de l'admiration des Grecs, s'ils euſſent moins fait attention aux vertus qu'elle avoit abandonnées, qu'à celles qui lui reſtoient. Quoiqu'on n'osât pas encore jouir, on amaſſoit ſourdement; & le citoyen, en attendant, pour étaler

une fortune ſcandaleuſe, que le nombre des coupables pût braver & opprimer la loi, étoit déjà plus attaché à ſon tréſor qu'à la république. On ne voyoit qu'avec nonchalance le bien public; un peuple qui commence à ſe réformer eſt capable d'exécuter de grandes choſes, malgré les vices dont il n'a pu encore ſe corriger; mais un peuple qui dégénère & ſe corrompt, ne retire preſqu'aucun avantage des vertus qu'il n'a pas encore perdues.

Quand Lacédémone n'auroit eu d'autre vice que cette ambition qui lui faiſoit affecter ouvertement l'empire de la Grèce, je ſais qu'entourée de peuples inquiets, jaloux & courageux, qui ſouffroient impatiemment ſon deſpotiſme, elle devoit perdre ſon autorité. Je ne la blâme pas d'avoir enfin ſuccombé, puiſque ſa perte étoit inévitable; mais je la blâme de n'avoir pris aucune des précautions que lui preſcrivoit la prudence la plus commune, pour prévenir, ou du moins reculer les dangers dont elle étoit menacée. Puiſque les Spartiates étoient trop fortement attachés à leur ambition & à leur avarice pour rétablir l'ancien gouvernement; puiſque leurs intérêts étoient déſormais contraires à ceux du reſte de la Grèce, & qu'ils ne pouvoient point s'en faire un rempart contre les Barbares, ils devoient donc recourir à cette politique de ruſe & d'adreſſe, dont l'hiſtoire offre tant de modèles, & qui eſt la ſeule que nous connoiſſons aujourd'hui

en Europe ; ils devoient donc diviſer leurs voiſins, & former des ligues & des alliances avec les étrangers. Sans parler des Thraces & des Macédoniens, il falloit que Lacédémone déſavouât l'entretien du jeune Cyrus, & les Grecs qui l'avoient ſuivi dans ſon expédition ; il falloit gagner les ſatrapes de l'Aſie mineure, rechercher l'amitié d'Artaxerxès, & conſentir de dépendre & de relever, pour ainſi dire, de ſa couronne, pour régner ſur la Grèce. Dans un ordre de choſes tout nouveau, les Spartiates conſervèrent leurs anciens principes à l'égard des étrangers ; & en faiſant la guerre aux Perſes, ils ébranlèrent, & firent mépriſer leur autorité dans la Grèce.

Dès qu'Agéſilas commença à ſe rendre redoutable en Aſie, Artaxerxès arma une flotte dont il donna le commandement à Conon, Athénien, qui s'étoit réfugié dans ſes états. Il dépêcha en même temps le Rhodien Timocrate dans la Grèce, pour y exciter un ſoulèvement contre Lacédémone. Cet émiſſaire, chargé d'y répandre des ſommes conſidérables, mit les Athéniens en état de relever leurs murailles, & engagea ſans peine les principaux citoyens de Thèbes, de Corinthe, d'Argos, &c. à faire une diverſion dans le Péloponèſe, en faveur de la cour de Perſe. La victoire que les alliés remportèrent à Haliarte cauſa un tel effroi aux Spartiates, qu'ils ordonnèrent à Agéſilas d'abandonner ſes conquêtes pour venir à leur ſecours.

Les alliés battus à leur tour à Némée & à Coronée, ne demandèrent pas la paix ; & malgré ces deux avantages, l'empire des Lacédémoniens étoit tellement ébranlé, que le roi de Perſe, qui avoit craint qu'Agéſilas ne les chaſsât de ſes états, fit dans la Grèce diviſée, le rôle que leur république y auroit fait ſi elle eût continué à aimer la juſtice, c'eſt-à-dire, qu'il en fût l'arbitre. Il ordonna que toutes les villes fuſſent libres & ſe gouvernaſſent par leurs loix ; les alliés qui ne pouvoient ſe livrer à leur reſſentiment, & continuer la guerre ſans recevoir des ſubſides de la Perſe, & les Spartiates qui étoient épuiſés, ſouſcrivirent également aux conditions qu'on leur impoſoit : tel étoit l'aviliſſement où les vices & les diviſions des Grecs les avoient jetés.

En cédant à la néceſſité, Lacédémone toujours ambitieuſe, & que ſes diſgraces n'avoient point éclairée ſur ſes intérêts, ne poſa les armes que dans le deſſein de les reprendre à la premiere occaſion favorable. Elle ſe préſenta bientôt ; la cour de Perſe ayant ceſſé de s'occuper des Grecs qu'elle ne craignoit plus, Olynthe, Philionte, la Corinthie, l'Attique, l'Argolide, la Béotie, toute la Grèce, en un mot, éprouva la ſupériorité des Spartiates ; & c'eſt de la forteresſe de Cadmée, où ils avoient établi les tyrans qui régnoient en leur nom ſur la ville de Thèbes, que partit enfin le coup fatal qui devoit détruire leur puiſſance.

On peut voir dans les hiſtoriens à quels excès les tyrans de Cadmée ſe portèrent, & avec combien de courage & d'habileté Pélopidas les fit périr, & reprit cette citadelle avant que les Lacédémoniens puſſent la ſecourir. Cet acte d'hoſtilité fut l'origine d'une petite guerre, dans laquelle les Thébains eurent de fréquents avantages. La manière dont Agéſilas ſe conduiſit feroit conjecturer que les ſuccès qu'il avoit eus en Aſie étoient moins l'ouvrage de ſa capacité que de l'aſcendant des Grecs ſur les Perſes, ſi on ne pouvoit accuſer ſon grand âge d'avoir éteint ce feu, cette activité, cette prévoyance, dont Xénophon nous a laiſſé un bel éloge. Ce prince n'entreprit rien de grand ni de déciſif; on lui reproche avec raiſon que ſes courſes ſur les terres des Thébains n'étoient propres qu'à eſſayer leur courage, & leur apprendre la guerre.

Thèbes fut alors gouvernée par Pélopidas & Epaminondas. Il étoit naturel que dans une ville corrompue, ou plutôt qui n'avoit jamais eu de ſages loix, & qui étoit diviſée par des factions, ces deux grands hommes fuſſent rivaux, & que leur jalouſie nuisît aux affaires de leur patrie; mais leur vertu égale à leurs talents ne leur donna qu'un même intérêt, & les unit par les liens de la plus étroite amitié. Pélopidas mépriſoit les richeſſes, au milieu deſquelles il étoit né; Epaminondas eût craint que la fortune ne troublât par ſes faveurs la pauvreté

philoſophique dont il jouiſſoit. Le premier, impétueux, actif, ardent à la guerre, & ſavant dans toutes ſes parties, aimoit moins ſa réputation que ſa patrie ; éloge rare : il ſut gré à ſon ami d'être plus utile que lui aux Thébains. Epaminondas, de ſon côté, ſembloit ignorer la ſupériorité de ſes talents. Il avoit paſſé, malgré lui, des écoles de la philoſophie au gouvernement de l'état, & joignoit les vertus de Socrate au courage, aux lumières & aux talents de Thémiſtocle.

Pélopidas gagna la bataille de Tegyre ; & ce fut, dit Plutarque, un eſſai de cette fameuſe journée de Leuctres qui décida de la fortune des Lacédémoniens. Juſqu'alors un citoyen qui auroit fui devant l'ennemi, ou perdu ſes armes, devoit être noté d'infamie. Exclus des magiſtratures, des aſſemblées publiques, &, pour ainſi dire, du commerce des hommes, une famille auroit cru partager ſa honte en s'alliant avec lui par le mariage. Il étoit permis à tous les citoyens qui le rencontroient de le frapper, & la loi lui refuſoit le droit de ſe défendre. Le nombre des citoyens qui ſe deshonorèrent à Leuctres effraya Agéſilas. Voyant la république épuiſée d'hommes, il ouvrit l'avis de laiſſer pour cette fois ſans exécution la loi qui flétriſſoit la lâcheté ; & pour conſerver quelques défenſeurs inutiles à la patrie, acheva de perdre un gouvernement, dont les vertus militaires devoient être le principal reſſort, depuis que les

Spartiates n'avoient plus le mépris des richeſſes, l'amour de la pauvreté & la modération que Lycurgue leur avoit donnés. On ne peut lire l'hiſtoire de ce peuple, célèbre & le plus vertueux de l'antiquité, & voir ſa fin malheureuſe, quand il ſe croit parvenu au faîte de la puiſſance, ſans ſe ſentir attendri ſur le ſort de l'humanité & la fragilité de nos vertus. C'eſt aux hommes deſtinés à gouverner les états qu'il appartient de puiſer dans ces grands événements les lumières néceſſaires pour rendre les peuples vraiment heureux & puiſſants.

Epaminondas confirma l'abaiſſement de Sparte, en bâtiſſant, ſur la frontière de la Laconie, Mégalopolis, qu'il peupla des Arcadiens auparavant diſtribués en petites bourgades, & qui, après leur réunion, connurent leurs forces, & furent en état de ſe venger des injures que Lacédémone leur avoit faites. Il rappela dans le Péloponèſe les Meſſéniens, qui, diſperſés depuis près de trois ſiècles dans la Grèce ou dans les provinces voiſines, conſervoient, par une eſpèce de prodige, leurs mœurs, le ſouvenir des grandes actions d'Ariſtomène, leur haine contre les Spartiates, & l'eſpérance de ſe venger & de les accabler.

Les Lacédémoniens, encore défaits à Mantinée par les Thébains, tombèrent dans l'aviliſſement le plus honteux, dès que l'éphore Epitadeus, ouvrant une libre carrière à l'avarice, eût porté une loi par laquelle il étoit permis de vendre ſes poſ-

ſeſſions, & d'en diſpoſer par teſtament. L'avidité des riches envahit toute la Laconie, & les citoyens ſans patrimoine mendièrent ſervilement leur faveur, ou excitèrent des ſéditions pour recouvrer les biens qu'ils avoient perdus. Les mains des Spartiates que Lycurgue avoit deſtinées à ne manier que l'épée, la lance & le bouclier, ſe deshonorèrent parmi les inſtruments des arts que le luxe introduiſit dans la Laconie étonnée.

LIVRE TROISIÈME.

THÈBES, après ſes victoires, auroit réformé ſon gouvernement & ſes loix ; elle auroit eu une armée de terre comme Lacédémone, & une flotte comme Athènes ; elle auroit pris ſubitement les mœurs & la politique que doit avoir une puiſſance dominante, qu'elle n'auroit pu conſerver l'empire de la Grèce. Cette république trop long-temps décriée par la peſanteur d'eſprit de ſes citoyens, ſes diviſions domeſtiques & ſon alliance avec Xerxès, n'avoit point préparé les Grecs à avoir pour elle ce reſpect, ouvrage du temps, qui doit ſervir de baſe à l'élévation d'un état, & dont rien ne tient la place. Epaminondas, toujours juſte & maître de lui-même dans ſes plus grands ſuccès, ne fut jamais tenté d'en abuſer. Condamnant la dureté des Athéniens & des Spartiates à l'égard de leurs alliés & de leurs ennemis, il traita avec la plus grande humanité Orchomène & les villes de la Phocide, de la Locride & de l'Etolie ; il laiſſa à chaque peuple ſes loix, ſes magiſtrats & ſon gouvernement ; il ne chercha qu'à rendre chère & précieuſe l'alliance de ſa patrie, & cependant

perſonne ne tint compte aux Thébains des vertus de leur général.

« Athènes a été humiliée, diſoit aux Theſſaliens, Jaſon, tyran de Phères ; la grandeur de Sparte n'eſt plus ; les Thébains s'élèvent, & je prévois leur décadence : ſongez donc à votre tour à vous emparer de l'autorité qu'ils vont perdre. » Ce que Jaſon diſoit imprudemment aux Theſſaliens, il n'y avoit point de magiſtrat dans la Grèce qui ne le dît à ſa république ; il n'y avoit point de ville qui ne crût devoir aſpirer à la même fortune que les Thébains ; aucune n'étoit aſſez ſage pour être effrayée de l'abaiſſement des Athéniens & des Spartiates, & toutes ſe flattoient follement d'affermir leur empire par une ambition plus habile. C'eſt ce que vouloit dire Démoſthène, quand il ſe plaignoit qu'il s'élevât de toutes parts des puiſſances qui ſe vantoient de prendre la Grèce ſous leur protection, & qui ne cherchoient en effet qu'à opprimer, ou du moins à ſubjuguer leurs voiſins. « Les Grecs, diſoit-il, ſont actuellement leurs plus grands ennemis Argos, Thèbes, Corinthe, Lacédémone, l'Arcadie, l'Attique, chaque contrée, je n'en excepte aucune, ſe fait des intérêts à part. »

Cette anarchie, ainſi que le remarque Diodore, étoit l'ouvrage du traité qu'Athènes & Lacédémone avoient conclu la dixième année de la guerre du Péloponèſe ; & par lequel elles avoient

avoient ſacrifié à une avidité mal-entendue les interêts de leurs alliés. En convenant de reſter ſaiſies des places qu'elles occupoient, elles ſe réſervèrent, par une clauſe expreſſe, la faculté de changer leurs conventions, ou de dreſſer de nouveaux articles, ſuivant que le bien de leurs affaires l'exigeoit. Il n'en avoit pas fallu davantage, ajoute le même hiſtorien, pour répandre l'alarme dans toute la Grèce. L'abus que ces deux républiques faiſoient depuis long-temps de leur puiſſance, fit croire qu'elles ne ſe réconcilioient que pour opprimer de concert leurs alliés, ou en partager les dépouilles; & on ne ſongea qu'à former des ligues contre la tyrannie qu'on craignoit. Argos, Thèbes, Corinthe & Elis étoient à la tête de ces négociations, & cent alliances particulières que firent les Grecs, achevèrent de ruiner leur alliance générale. Le conſeil des amphictyons ne conſerva aucun crédit; les peuples les plus puiſſants dédaignèrent d'y envoyer leurs députés; les autres n'y parurent que pour faire des plaintes inutiles; & on ne vit de tout côté que des aſſemblées particulières qui étoient autant de conjurations contre la Grèce.

Il étoit d'autant plus difficile de voir rétablir l'ordre détruit par tant d'intérêts oppoſés, & une longue ſuite d'injuſtices, que les factions qui s'étoient formées dans la plupart des républiques ne laiſſoient plus aucune autorité aux loix.

Dès les premières années de la guerre du Péloponèſe, dit Thucydide, il avoit éclaté des querelles funeſtes entre les Corcyréens. Sous prétexte d'étendre & de conſerver les droits du peuple, ou de n'élever que les plus honnêtes gens aux charges de la république, les magiſtrats & les citoyens les plus accrédités, qui ne ſongeoient en effet qu'à ſe rendre plus puiſſants & plus riches, n'eurent point d'autre règle de conduite que leur intérêt particulier. L'avarice & l'ambition formèrent des partis, qui, s'accréditant peu-à-peu ſous la protection d'Athènes & de Lacédémone, devinrent bientôt incapables de ſe réconcilier. Les Spartiates favoriſoient l'ariſtocratie, c'eſt-à-dire, le pouvoir des magiſtrats, & vouloient que le ſénat eût la principale part aux affaires de Corcyre; parce qu'une longue expérience leur avoit appris qu'on ne peut jamais compter ſur les engagements d'une république où la multitude gouverne. Les Athéniens, au contraire, appuyoient de tout leur crédit les prétentions du peuple, & les établiſſements les plus favorables à la démocratie; ſoit parce qu'ils avoient eux-mêmes ce gouvernement, ſoit ſimplement pour contrarier les Lacédémoniens leurs ennemis.

Cette maladie des Corcyréens, continue Thucydide, étoit devenue une ſorte de contagion qui infecta rapidement toute la Grèce. La crainte que les nobles, les riches & le peuple avoient

toujours eue les uns des autres, depuis qu'ils avoient ſecoué le joug de leurs capitaines, avoit dans tous les temps excité quelques ſéditions; mais ces troubles n'eurent preſque jamais des ſuites fâcheuſes, tant que Lacédémone, attachée à ſes devoirs, n'interpoſa ſa médiation que pour rapprocher les eſprits & favoriſer la juſtice; & qu'Athènes, occupée de ſes propres révolutions, négligeoit les affaires de ſes voiſins. Tout changea de face, dès que ces deux républiques regardèrent les différents partis qui diviſoient Corcyre, comme des moyens dont leur ambition pouvoit ſe ſervir pour ſe faire des partiſans. Il n'y eut plus d'intrigant ni d'ambitieux dans la Grèce qui ne comptât ſur la protection des Spartiates ou des Athéniens, s'il excitoit des troubles dans ſa patrie; cette eſpérance les enhardit, & toutes les villes tombèrent dans une extrême anarchie.

On ſe fit des prétentions exceſſives, & on les ſoutint avec opiniâtreté. Aux raiſons de ſes adverſaires, le parti qui avoit tort n'oppoſoit que des clameurs inſolentes & tumultueuſes, & réduiſoit ſes ennemis au déſeſpoir. On prit des armes pour ſe rendre aux aſſemblées, & on s'y porta aux dernières extrémités; parce que la faction qui avoit l'avantage, ne ſe bornant pas à affermir ſon pouvoir, vouloit encore goûter le plaiſir de ſe venger des injures qu'elle avoit reçues. Les vices & les vertus changèrent ſubitement de

nom ; l'emportement fut appelé courage, & la fourberie prudence. L'homme modéré paſſa pour un lâche, l'effronté pour un ami zélé, & la politique devint l'art de faire & non de repouſſer le mal. Il n'étoit permis à aucun citoyen d'être neutre & homme de bien ; & les ſerments ne furent que des piéges tendus à la crédulité. Enfin, ſelon le rapport du même hiſtorien, s'il y avoit quelque conſolation dans ces malheurs, c'eſt que les eſprits les plus groſſiers avoient ſouvent l'avantage ; ſe défiant de leur capacité, ils recouroient à des remèdes prompts & violents, tandis que leurs ennemis étoient les dupes de leur fineſſe & de leurs artifices.

Ces déſordres, dit Diodore, s'accrurent encore quand les Thébains, après la mort d'Epaminondas, déchurent ſubitement de l'élévation où ce capitaine les avoit portés. Tous les jours quelque ville banniſſoit une partie de ſes citoyens ; & ces proſcrits, errants de contrées en contrées, cherchoient des ennemis à leur patrie. Dans le moment qu'ils s'y attendoient le moins, ils étoient rappelés par une faction qui avoit beſoin de leur ſecours pour ſe maintenir à la tête du gouvernement, & qui bientôt après ſuccomboit elle-même dans une nouvelle révolution.

Chaque république avoit autant d'intérêts différents, que de partis qui la diviſoient. Ces intérêts multipliés à l'infini, ſe croiſoient, ſe cho-

quoient ; ſe détruiſoient continuellement. Vous étiez aujourd'hui l'allié d'une ville, & demain elle étoit votre ennemie. Vos partiſans ont été bannis ou maſſacrés, & une faction contraire gouverne déjà les affaires par des principes oppoſés. Chaque jour voit entamer quelques nouvelles négociations ; chaque nouvelle négociation, en donnant de nouvelles craintes & de nouvelles eſpérances, prépare une nouvelle révolution qui en produira mille ; & la politique toujours incertaine, ne peut donner aucun conſeil ni prendre aucune réſolution ſalutaire.

Les Grecs ramenés à ces temps de troubles, dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage, étoient trop pleins de haine & de défiance les uns pour les autres, pour former une ſeconde fois les nœuds de cette confédération qui avoit fait leur force. Dès qu'un peuple libre eſt aſſez corrompu pour ne vouloir plus obéir à ſes loix, il ſe familiariſe avec ſes vices, il les aime, & il eſt rare qu'un citoyen ou qu'un magiſtrat ait aſſez de courage pour lutter contre les préjugés, les coutumes & les paſſions qui règnent impérieuſement ſur une multitude indocile, & aſſez de crédit pour perſuader à ſes concitoyens de remonter, en faiſant un effort ſur eux-mêmes, au point dont ils ſont déchus. Si une ſeule république eſt, en quelque ſorte, incapable de réforme, que pourroit-on eſpérer de la Grèce, qui

renfermoit autant de républiques que de villes ? L'hiſtoire entière offre à peine trois ou quatre exemples de peuples libres qui aient ſouffert qu'un légiſlateur les privât de leurs erreurs & de leurs abus.

Il falloit que les Grecs appriſſent par des expériences multipliées à ſe déſabuſer de leur ambition, de leur avarice, de leur politique frauduleuſe ; & à force de malheurs, recommençaſſent à ſe laſſer de leur ſituation préſente. En attendant cette révolution, qui devoit être d'autant plus lente, qu'ils avoient été plus vertueux & qu'ils étoient plus éclairés ſur les devoirs de la ſociété, ils devoient ſe déchirer eux-mêmes par leurs guerres domeſtiques ; & leur foibleſſe, ſuite néceſſaire de leurs diviſions, les expoſoit à devenir la proie des étrangers.

Heureuſement pour la Grèce, il ne reſtoit pour l'Aſie aucune étincelle du génie ambitieux de Cyrus ; les rois de Perſe s'étoient livrés depuis long-temps à une oiſiveté voluptueuſe. Ils ſe renfermoient dans leurs palais, & laiſſoient régner ſous leur nom des miniſtres avares, cruels, ignorants, infidèles, & occupés à retenir dans l'eſclavage des provinces qui y étoient accoutumées. Artaxerxès, ſurnommé Longuemain, ayant été invité par les Grecs mêmes de prendre part à leurs querelles, ſe contenta de les armer les uns contre les autres, de balancer leurs avantages & de nour-

rir leur rivalité. Il pouvoit les ſubjuguer, & il ne voulut que les occuper chez eux & les empêcher de paſſer en Aſie; ce ne fut point ſa modération, ce fut ſa crainte qui lui inſpira cette politique. Xerxès II & Sogdian ne firent que paroître ſur le trône, qu'ils déshonorèrent par leurs débauches & leurs cruautés. A ces deux monſtres avoit ſuccédé Darius-Nothus; c'étoit un eſclave couvert des ornements royaux. Fait pour obéir, chacun voulut le gouverner, & il ne ſecoua le joug de quelques eunuques qui en avoient fait l'inſtrument de leurs injuſtices, que pour paſſer ſous celui de ſa femme.

Artaxerxès-Memnon auroit pu venger la Perſe; mais à meſure que les vices d'une liberté mal réglée ſe multiplioient dans la Grèce, l'Aſie de ſon côté paroiſſoit de jour en jour plus dégradée par les vices du deſpotiſme. Ce prince étoit d'ailleurs incapable de former un projet hardi; la retraite des dix mille après la défaite de Cyrus le jeune, & les victoires d'Ageſilas, l'avoient accoutumé à trembler au ſeul nom des Grecs. L'Illyrie, l'Epire & la Thrace étoient toujours occupées à faire la guerre à leurs anciens ennemis, ſans pouvoir obtenir des avantages déciſifs. Enfin la Macédoine, qui n'avoit encore joui d'aucune conſidération, ſe trouvoit dans la ſituation la plus fâcheuſe, lorſque les nœuds de l'ancien gouvernement des Grecs furent rompus.

Amyntas, père de Philippe, avoit été un prince foible : accablé par la puiſſance des Illyriens, & prêt à perdre ſa couronne, il ne lui reſta d'autre reſſource pour ſe venger de ſes défaites & faire des ennemis à ſes vainqueurs, que de céder ſes états aux Olynthiens. Après avoir éprouvé les plus cruels revers, il fut rétabli ſur le trône par les Theſſaliens ; il continua à régner avec la molle timidité d'un homme qui a vu de près ſa ruine, & qui n'a dû ſon ſalut qu'à des ſecours étrangers. Alexandre ſon fils aîné lui ſuccéda, & ſes ſujets ne ſurent pas obéir à un roi qui ne ſavoit pas commander. En même temps qu'il éprouvoit l'aſcendant des Illyriens, une partie de la Macédoine ſe révolta ; & ſes états étoient preſqu'entiérement envahis par ſes ennemis quand il mo[illegible].

Moins digne encore de ſon rang que le prince auquel il ſuccédoit, Perdiccas n'avoit aucun talent propre à le faire reſpecter, même dans les circonſtances où il n'auroit eu à gouverner qu'un peuple heureux & ſoumis. Ptolomée, fils naturel d'Amyntas, ſe cantonna dans une province de la Macédoine, & s'y rendit indépendant. Pauſanias, prince du ſang, qui avoit été banni, rentra dans le royaume à la faveur des troubles qui le diviſoient, & ſe fit un parti conſidérable des mécontents & de cette foule d'hommes obſcurs & inquiets qui ont tout à eſpérer & rien à perdre dans une révolution. Perdiccas fut tué

dans une bataille qu'il livra aux Illyriens ; & la Macédoine étoit aſſez malheureuſe pour regarder ſa mort comme un malheur, parce que ſa couronne paſſoit ſur la tête d'un enfant.

Pauſanias que tout favoriſoit, aſpira alors ouvertement au trône ; & Argée, autre prince du ſang, & qui avoit la même ambition, leva une armée pour prévenir ſon rival. Les étrangers profitèrent de ces diviſions domeſtiques, & ils avoient déjà pénétré dans le cœur de l'état, lorſque Philippe, le dernier des fils d'Amyntas, & qui étoit en otage à Thèbes, s'échappa pour aller au ſecours du royaume de ſes pères. Qui croiroit, en jetant les yeux ſur ce pays malheureux, qu'on y dût bientôt forger les chaînes qui devoient aſſervir la Grèce & l'Aſie entière ? A peine Philippe parut-il en Macédoine, qu'on s'y reſſentit de ſa préſence. Il fut fait régent du royaume pendant la minorité du jeune Amyntas, ſon neveu ; mais les Macédoniens éprouvant bientôt combien il leur importoit d'obéir à un prince tel que Philippe, lui déférèrent la couronne.

Quelle que fût la ſituation de la Macédoine, ſes maux n'étoient point incurables comme ceux de la Grèce. Les prédéceſſeurs de Philippe n'avoient pas exercé ſur leurs ſujets cette autorité aveugle & abſolue qui dégradoit l'humanité dans la Perſe ; & quand les monarchies ne ſont pas encore dégénérées en ce deſpotiſme qui ôte à

l'ame tous ſes reſſorts, le citoyen conſerve le ſentiment de la vertu & du courage, & le prince ſe crée, lorſqu'il le veut, une nation nouvelle. Le peuple, accoutumé à obéir ſans lâcheté, & qui n'eſt point ſon propre légiſlateur, ne réſiſte jamais aux exemples de ſes maîtres. Il ſort de ſon aſſoupiſſement, quitte ſes vices, &, ſans qu'il s'en apperçoive, prend un nouveau caractère & la vertu qu'on veut lui donner.

Jamais prince ne fut plus propre que Philippe à produire de ces heureuſes révolutions. Loin que les talents avec leſquels il étoit né euſſent été étouffés par une mauvaiſe éducation, les malheurs de ſa famille avoient ſervi à les développer & les étendre. Elevé dans une république où le peuple jaloux de ſa liberté mépriſe la monarchie, il n'y vit rien de cet orgueil, de ce faſte, de cette flatterie qui aſſiégent les cours, enivrent les princes de leur puiſſance, & leur perſuadent qu'ils ſont aſſez grands par leur place, pour n'avoir pas beſoin d'une autre ſorte de grandeur. Témoin des ménagements avec leſquels le magiſtrat d'une démocratie exerce l'autorité qui lui eſt confiée, inſinue ſes ſentiments, & ſubjugue avec art une multitude qui eſt ſon maître; il feignit ſur le trône cette modération, cette patience, cette douceur & ce reſpect pour les loix, qui donneront toujours une puiſſance ſans bornes à un prince qui ne voudra paroître que le miniſtre de la juſtice.

Tandis que Philippe fait la guerre à Argée, homme opiniâtre, ambitieux & brave, qu'on ne peut réduire qu'en l'accablant, c'eſt par des négociations qu'il travaille à ruiner Pauſanias. En même temps qu'il prodigue l'argent & les promeſſes pour détacher la Thrace des intérêts de ce rebelle, il le flatte, lui donne des eſpérances, & le retient dans l'inaction juſqu'à ce qu'il puiſſe le menacer de ſes forces réunies. Obligé de conquérir ſon royaume, Philippe commence par préparer à la victoire des ſoldats accoutumés à fuir; il leur donne du courage, en mettant en honneur dans ſon armée la patience, la frugalité, l'obéiſſance & les exercices du corps. Pour leur inſpirer de la confiance & leur apprendre à ſe reſpecter eux-mêmes, il leur témoigne d'avance une eſtime qu'ils ne méritent pas encore: il eſſaie peu-à-peu leur bravoure, & les façonne à l'art de vaincre, en combattant lui-même à leur tête. Formé, en un mot, à la guerre ſous Epaminondas, il tranſporta en Macédoine la diſcipline que les Thébains devoient à ce grand homme, & il inventa la phalange.

Cet ordre de bataille, qui parut ſi redoutable à Paul Emile, dans un temps cependant qu'on l'avoit affoibli en voulant le perfectionner, ne formoit à ſa naiſſance qu'une maſſe de ſix à ſept mille hommes rangés ſur ſeize de profondeur. Tous les phalangiſtes ſerrés les uns contre les

autres, étoient armés de longues piques ; celles de la dernière ligne débordoient de deux pieds la première, & les autres à proportion ; de ſorte que la phalange offrant un front hériſſé d'armes ſans nombre, paroiſſoit inacceſſible à ſes ennemis, & devoit accabler par ſon poids tout ce qui ſe préſentoit devant elle.

Polybe a comparé cette ordonnance à celle des Romains ; & il préfère celle-ci, parce que la phalange devoit rarement trouver un terrein qui lui convînt pour combattre. Une hauteur, un foſſé, une fondrière, une haie, un ruiſſeau, tout en rompoit l'ordre. Sans aucun obſtacle étranger, il étoit même très-difficile, ſoit qu'elle ſe mît en mouvement pour attaquer, ſoit qu'elle reculât elle-même devant l'ennemi, qu'elle ne ſouffrît pas quelque flottement dans ſa marche ; & dès qu'elle ceſſoit d'être unie, elle étoit vaincue. Il étoit aiſé de pénétrer dans les intervalles qu'elle laiſſoit en ſe rompant ; & le ſoldat phalangiſte, qui ne pouvoit faire aucune évolution, ſe rallier en ordre, ni combattre corps à corps avec avantage, à cauſe de la longueur de ſes armes, devoit fuir ou ſe laiſſer tuer ſans ſe défendre.

Cette critique de Polybe étoit très-judicieuſe dans le temps qu'il la fit. Les ſucceſſeurs de Philippe, en portant la phalange à ſeize mille hommes, avoient infiniment multiplié les obſ-

tacles qui s'oppoſoient à ſa marche & à ſes manœuvres. Il eſt vrai même que la manière des Romains de ranger leurs armées ſur trois lignes, & par corps ſéparés également propres à combattre ſur tous les terreins, à faire toutes les évolutions, à ſe protéger réciproquement, à agir ſéparément ou enſemble, ſelon les beſoins, & à ſe tranſporter avec célérité d'un lieu à un autre, étoit ſans doute plus ſimple, plus ſavante, & leur donnoit un grand avantage. Mais cette ordonnance ne convient qu'à des troupes extrêmement exercées, & accoutumées à la diſcipline la plus exacte. Les Macédoniens n'étoient point tels quand Philippe parvint à la couronne; il falloit leur faire un ordre de bataille qui par ſa nature leur inſpirât de la confiance, & n'exigeât preſqu'aucune expérience dans le maniement des armes & les manœuvres de la guerre.

Dès que la tranquillité fut rétablie dans l'intérieur de la Macédoine, Philippe s'appliqua à en faire valoir toutes les parties; il craignit de donner des forces à un abus, s'il l'attaquoit ſans être ſûr de le ruiner. Il feint de ne pas voir le vice dont il ne peut extirper la racine, & ne ſonge à établir un ordre inutile, qu'après avoir trouvé le moyen de l'affermir. Il fait des loix, & a déjà préparé les eſprits à leur obéir; il imprime un nouveau mouvement à la Macédoine, & rien n'y demeure oiſif & inutile: telle eſt la marche d'une

ambition éclairée qui se prépare des succès certains ; avant que d'élever l'édifice, elle en a jeté les fondements.

Philippe avoit réussi à ruiner les plus grands ennemis de la Macédoine, je veux dire, la paresse de ses sujets, leur timidité & leur indifférence pour le bien public ; mais il n'avoit point tenté ces grandes entreprises en philosophe politique qui ne cherche que la prospérité de l'état & le bonheur des citoyens : c'étoit un ambitieux qui ne vouloit qu'associer les Macédoniens à son ambition pour en faire les instruments de sa fortune, & dès-lors il se présenta un écueil bien dangereux pour lui. Ce prince avoit visité les principales républiques de la Grèce ; il en avoit étudié par lui-même le génie, les intérêts, les forces, la foiblesse & les ressources. Il connoissoit la situation d'Athènes ; il avoit été témoin de la décadence de Sparte ; il voyoit que Thèbes ne conservoit, après la mort d'Epaminondas, que l'orgueil d'une grande fortune. Toute la Grèce, ainsi qu'on l'a vu, divisée par les passions funestes qu'avoit fait naître la guerre du Péloponèse, sembloit se précipiter au-devant du joug, & ne demander qu'un maître. En y entrant on étoit sûr d'y trouver des alliés. Quelles espérances ne pouvoit pas concevoir Philippe ? Après avoir subjugué la nation la plus célèbre de la terre, il devoit se flatter qu'aucun de ses ennemis n'oseroit lui résister.

Qu'on me permette de le remarquer, l'hiſtoire offre mille exemples d'états, qui, malgré les avantages très-conſidérables qu'ils ont obtenus à la guerre, ſont reſtés dans leur première obſcurité, & ſe ſont même ruinés, pour avoir ignoré qu'il y a dans la politique un art ſupérieur à celui de gagner des batailles, une ſcience plus utile que les forces, la ſcience de les employer. C'eſt cet art que ſavoient ſi bien les Romains de ménager leurs forces, de les déployer à propos, & de ne ſe jamais faire un nouvel ennemi avant que d'avoir accablé celui qui les avoit offenſés. Philippe fut, comme eux, qu'il faut obſerver un ordre pour ne point avoir de ſuccès infructueux; que telle opération, difficile & inutile par elle-même en l'entreprenant la première, deviendroit aiſée, confirmeroit les avantages précédents, & en aſſureroit de nouveaux, ſi on la faiſoit précéder par une autre entrepriſe. Que ſi ce prince en effet eût d'abord attaqué les Grecs, les anciens ennemis de la Macédoine n'auroient pas manqué de recommencer leurs hoſtilités. Péoniens, Thraces, Illyriens, euſſent été autant d'auxiliaires de la Grèce; & Philippe, obligé de ſuſpendre ſes efforts d'un côté pour marcher de l'autre, ſe ſeroit mis dans la néceſſité de diviſer ſes forces. Allant ſans ceſſe des Grecs aux Barbares & des Barbares aux Grecs, ſans pouvoir rien finir, il eût multiplié les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon ambition. S'il n'eût pas

échoué, il auroit fallu du moins vaincre à la fois & avec beaucoup de peine, des ennemis qu'on pouvoit plus aiſément accabler les uns après les autres.

Philippe tourne d'abord ſes forces contre les Péoniens, & les ſubjugue. Il attaque enſuite les Illyriens, défait à leur tour les Thraces, enlève aux uns & aux autres les conquêtes qu'ils avoient faites ſur la Macédoine, détruit leurs principales forteresſes, en conſtruit ſur ſes frontières; & ce n'eſt qu'après avoir humilié les Barbares, & mis ſes provinces en ſûreté, qu'il médita la conquête de la Grèce.

La plupart des entrepriſes échouent parce qu'on commence à les exécuter dans le moment même qu'on en conçoit le projet; n'ayant pas prévu d'avance les obſtacles, rien ne ſe trouve préparé pour les vaincre. On ſe hâte de faire des diſpoſitions, & cependant on ne voit encore les objets que confuſément, & à travers la paſſion dont on eſt trompé. Hors d'état de réſiſter aux premiers accidents qui ſurviennent, on s'en trouve accablé; on obéit aux événements, au lieu d'en être le maître; & la politique, auſſi incertaine que la fortune, n'a plus de règle. Plus communément encore, les états n'ont qu'un but vague & indéterminé de s'agrandir, & dès-lors une puiſſance ſans alliés & ſuſpecte à tous ſes voiſins, ne ſait jamais préciſément à quel peuple elle aura affaire; elle ne peut diri-

ger

ger ſes vues au même point, préparer par des négociations le progrès de ſes armes, ni jouir de tous les avantages qui lui ſont naturels. Il eſt rare enfin qu'un peuple ſache profiter de tous les vices de ſes ennemis, & en les attaquant par leur foible, ait l'habileté de n'oppoſer que le côté par lequel il leur eſt ſupérieur.

Philippe médita long-temps ſon entrepriſe contre les Grecs. Il ſe diſpoſe à les attaquer, & il veut qu'on le croie occupé d'idées étrangères à la guerre. Sous prétexte que ſes finances ſont épuiſées, & qu'il veut bâtir des palais & les orner de tout ce que les arts ont de plus précieux ; il fait dans toutes les villes de la Grèce des emprunts conſidérables à gros intérêt, & tient par-là entre ſes mains la fortune des principaux citoyens de chaque république. Il ſe fait des penſionnaires, en ne paroiſſant avoir que des créanciers ; il cherche à multiplier les vices des Grecs pour les affoiblir, & croit être déjà maître d'une ville, quand il y a corrompu quelques magiſtrats.

Avec quelque ſoin qu'il eût exercé les Macédoniens à la guerre, il ne voulut jamais vaincre par la force, que les difficultés que ſa prudence ne pouvoit lever. Dans la crainte qu'il ne ſe forme quelque ligue contre lui, il s'étudie à aigrir les jalouſies & les haines qui diviſoient les Grecs. Pour leur donner de nouvelles eſpérances, de nouvelles craintes, de nouveaux intérêts, il flatte l'orgueil

d'une république, promet ſa protection à celle-ci, recherche l'amitié de l'autre, refuſe, accorde ou retire ſes ſecours, ſuivant qu'il lui importe de hâter ou de retarder les mouvements de ſes alliés & de ſes ennemis. Tantôt il ſoumet un peuple par ſes bienfaits; c'eſt le ſort des Theſſaliens qu'il délivre de leurs tyrans, & qu'il fait rétablir dans le conſeil des amphictyons. Tantôt il ſemble ne ſe prêter qu'à regret à l'exécution des deſſeins qu'il a lui-même inſpirés. S'il porte la guerre dans une province de la Grèce, il s'y eſt fait appeler; c'eſt ainſi qu'il n'entre dans le Péloponèſe qu'à la prière de Meſſène & de Mégalopolis, que les Lacédémoniens inquiétoient. Sent-il l'importance de s'emparer d'une ville? Il ne cherche point à l'irriter; il lui offre, au contraire, ſon amitié, & chatouille adroitement ſon ambition pour la brouiller avec ſes voiſins. Mais à peine cette malheureuſe république, trop fière de l'alliance de la Macédoine, a-t-elle donné dans le piége qu'on lui a tendu; que Philippe faiſant jouer les reſſorts qu'il a préparés pour ſe ménager une rupture, ou feignant de prendre la défenſe des opprimés, détruit ſon ennemi ſans ſe rendre odieux. Les Olynthiens furent les dupes de cette politique, lorſque comptant trop ſur ſa protection, ils indiſpoſèrent contr'eux ceux de Potidée.

Jamais prince, pour ſe rendre impénétrable, ne ſut mieux que Philippe l'art de varier ſa conduite,

ſans abandonner ſes principes : négociations, alliances, paix, trèves, hoſtilités, retraites, inaction ; tout eſt employé tour-à-tour, & tout le conduit également au but, duquel il paroît toujours s'éloigner. Habile à manier les paſſions, à faire naître des lueurs, des doutes, des craintes, des eſpérances, à confondre ou à ſéparer les objets ; ſes ennemis ſont toujours des ambitieux, & ſes alliés des ingrats ; & il recueille ſeul tout le fruit des guerres où il n'étoit qu'auxiliaire.

Le plus grand pas que Philippe fit pour parvenir à la domination de la Grèce, ce fut de ſe faire charger par les Thébains de venger le temple de Delphes, du ſacrilége des Phocéens qui labouroient à leur profit une partie du territoire de Cirrée conſacré à Apollon, & qui, perſiſtant dans leur impiété, refuſoient de payer l'amende à laquelle ils avoient été condamnés par les amphictyons. La guerre ſacrée duroit depuis dix ans ; preſque tous les peuples de la Grèce y avoient déjà pris part, & des ſuccès partagés ſembloient devoir l'éterniſer, lorſque les Thébains épuiſés eurent enfin recours à Philippe. Ce prince entra dans la Locride à la tête d'une armée conſidérable ; & Phalæcus, général des Phocéens, n'étant pas en état de livrer bataille à un ennemi qui le ſerroit de près, fit des propoſitions d'accommodement. On lui permit de ſe retirer de la Phocide avec les ſoldats qu'il ſoudoyoit aux dépens des richeſſes qu'il avoit

pillées dans le temple de Delphes ; & les Phocéens, après ſa retraite, furent obligés de recevoir la loi de Philippe & des Thébains. Le droit de députer au conſeil amphictyonique, que perdirent les vaincus, fut annexé pour toujours à la Macédoine, qui partagea encore avec les Béotiens & les Theſſaliens la prérogative de préſider aux jeux pythiques, dont les Corinthiens furent privés en punition des ſecours qu'ils avoient prêtés aux Phocéens.

Ces deux avantages par eux-mêmes paroiſſoient peu conſidérables ; mais ils changeoient en quelque ſorte de nature entre les mains de Philippe. Les jeux pythiques, de même que les autres ſolemnités de la Grèce, ne ſe paſſoient plus, il eſt vrai, qu'en ſpectacles & en fêtes inutiles ; mais, puiſque les Grecs étoient devenus aſſez frivoles pour en faire un objet important, il n'étoit pas indifférent à un prince auſſi adroit que Philippe d'y préſider, & d'avoir en quelque ſorte l'intendance de leurs plaiſirs. Quoique l'aſſemblée des amphictyons ne conſervât quelqu'autorité qu'autant que ſes décrets intéreſſoient la religion, & que les coupables envers les dieux avoient des ennemis puiſſants parmi les hommes, Philippe gagnoit beaucoup à y être agrégé. Quel prince étoit plus propre à profiter des ſuperſtitions populaires ? Il n'étoit plus, pour ainſi dire, étranger à la Grèce ; ſans ſe rendre ſuſpect, il pouvoit prendre part à

toutes ſes affaires, relever peu-à-peu la dignité des amphictyons, & leur rendre leurs anciennes prérogatives pour en faire un inſtrument utile à ſon ambition.

Les prêtres & toutes les perſonnes dévouées au culte du temple de Delphes avoient déjà commencé à exalter le reſpect & le zèle de Philippe pour les dieux; ſes penſionnaires vantèrent alors ſa modération & ſa juſtice, & il ne fut plus queſtion dans la Grèce que du retour du ſiècle d'or. Les citoyens, laſſés de leurs troubles domeſtiques, ſe flattèrent de voir affermir la paix; tandis que les ambitieux, les intrigans, les chefs de parti, ſe félicitant en ſecret du crédit qu'avoit acquis leur protecteur, prévoyoient une révolution prochaine, & contribuoient par leurs éloges à tromper tous les eſprits. En un mot, tel étoit, ſi je puis parler ainſi, l'engouement des Grecs pour Philippe, que Démoſthènes, ſon plus grand ennemi, & qui pendant la guerre ſacrée avoit déclamé contre lui en faveur des Phocéens, changea ſubitement de langage. Au lieu de pouſſer encore les Athéniens à la guerre, il parla de paix, il prononça un diſcours pour les engager à reconnoître la nouvelle dignité de Philippe, & le décret par lequel les amphictyons l'avoient reçu dans leur aſſemblée.

Juſqu'alors il n'y avoit eu dans la Grèce que cet orateur, qui, démêlant les projets ambitieux

de la Macédoine, apperçût les dangers dont la liberté de ſa patrie étoit menacée. Si un homme eût été capable de retirer les Athéniens de l'aviliſſement où le goût des plaiſirs les avoit jetés, de rendre aux Grecs leur ancien courage, & de ne leur redonner qu'un même intérêt ; c'eût été Démoſthènes, dont les diſcours embraſés échauffent encore aujourd'hui le lecteur. Mais il parloit à des ſourds, & graces aux libéralités plus éloquentes de Philippe, dès que l'orateur propoſoit en tonnant de faire des alliances, de former des ligues, de lever des armées & d'équiper des galeres, mille voix s'écrioient que la paix eſt le plus grand des biens, & qu'il ne falloit pas ſacrifier le moment préſent à des craintes imaginaires ſur l'avenir Démoſthènes parloit à l'amour de la gloire, à l'amour de la patrie, à l'amour de la liberté, & ces vertus n'exiſtoient plus dans la Grèce : les penſionnaires de Philippe remuoient, au contraire, & intéreſſoient en ſa faveur la pareſſe, l'avarice & la molleſſe.

Quand ce prince s'y ſeroit pris avec moins d'habileté pour cacher les projets de ſon ambition, falloit-il eſpérer de réunir encore les Grecs, & de former contre la Macédoine une ligue générale, comme on avoit fait autrefois contre la Perſe ? « Quelqu'eſtimable, dit Polybe, que ſoit » Démoſthènes par beaucoup d'endroits, on ne

» peut l'excuſer d'avoir prodigué le nom infâme » de traître aux citoyens les plus accrédités de » pluſieurs républiques, parce qu'ils étoient unis » d'intérêt avec Philippe. Tous ces magiſtrats, » dont Démoſthènes a voulu flétrir la réputation, » pouvoient aiſément juſtifier une conduite, qui, » après les changements ſurvenus dans le ſyſtême » politique de la Grèce, a augmenté les forces » & la puiſſance de leur patrie, ou qui l'a ſau- » vée de ſa ruine. Si les Meſſéniens & les Ar- » cadiens ont penſé que leurs intérêts n'étoient » pas les mêmes que ceux d'Athènes; s'ils ont » préféré d'implorer la protection de Philippe, » à ſe laiſſer aſſervir par les Lacédémoniens; s'ils » ont négligé un mal éloigné pour chercher un » remède à celui qui les preſſoit; Démoſthènes » devoit-il leur en faire un crime? Cet orateur » ſe trompoit groſſièrement, s'il a voulu que » tous les Grecs conſultaſſent les intérêts des » Athéniens en ménageant ceux de leur ville. »

Si chaque république, après la ruine du gouvernement fédératif, ne devoit plus compter que ſur elle-même, & n'avoit pour voiſins que des ennemis; pourquoi Démoſthènes ſe croyoit-il en droit d'exiger que les Theſſaliens placés ſur la frontière de la Macédoine, & que Philippe avoit délivrés de leurs tyrans, fuſſent ingrats, & s'expoſaſſent les premiers à tous les maux de la guerre, pour donner inutilement à la Grèce un

exemple de courage, & paroître attachés à des principes d'union qui ne ſubſiſtoient plus ? Si les Argiens implorèrent la protection de Philippe, c'eſt que Lacédémone vouloit être encore le tyran du Péloponèſe ; & que ne pouvant former d'alliance ſûre avec aucune république de la Grèce, la Macédoine ſeule devoit leur donner d'utiles ſecours. Si les Thébains ſe lièrent avec Philippe, c'eſt qu'ils virent que les Grecs ne vouloient plus être libres, que tous aſpiroient à la tyrannie, & qu'ils crurent prudent de ne pas offenſer l'ennemi le plus puiſſant de la liberté publique.

Comment Démoſthènes ne ſentoit-il pas que les injures dont il accabloit les principaux magiſtrats de Meſsène, de Mégalopolis, de Thèbes, d'Argos, de Theſſalie, &c. loin de préparer les eſprits aux alliances qu'il méditoit, n'étoient propres qu'à multiplier les haines & les querelles domeſtiques de la Grèce ? Après avoir fait l'épreuve de la foibleſſe, de l'irréſolution & de la lâcheté des Athéniens, pourquoi vouloit-il que les autres villes fiſſent pour eux ce qu'ils ne faiſoient pas pour eux-mêmes ? Après avoir connu par expérience l'inutilité des ambaſſades dont il fatiguoit la Grèce, que ne changeoit-il de vues ? Et peut-on ne le pas mépriſer comme politique & comme citoyen, dans le moment même qu'on l'admire comme orateur.

Il osa proposer aux Athéniens de lever deux mille hommes d'infanterie & deux cents cavaliers, dont un tiers seroit composé de citoyens, & d'équiper dix galeres légèrement armées. « Je ne » forme pas, disoit-il, de plus grandes demandes, » car notre situation présente ne nous permet pas » d'avoir des forces capables d'attaquer Philippe » en rase campagne. » Quel étoit donc le dessein de Démosthènes? « Nous devons, continue-» t-il, nous borner à faire de simples courses. » Etrange projet! qui, au lieu de courage, ne devoit donner aux Athéniens qu'une inquiétude ridicule, qui loin d'inspirer de la crainte à un ennemi dont on avouoit la supériorité, n'étoit capable que de l'irriter, & auroit justifié son ambition. Démosthènes espéroit il que ce foible effort ranimeroit le courage de la Grèce, & lui donneroit de la confiance & de l'émulation? Il n'attendoit rien lui-même de ses entreprises; puisque dans le grand nombre d'exordes qu'il composoit d'avance, & dont il se servoit ensuite dans l'occasion, on en trouve à peine deux ou trois qu'il eût préparés en cas d'un événement heureux. Polybe lui reproche de n'avoir eu pour politique qu'un emportement téméraire. Les Athéniens, dit cet historien, cédant enfin aux sollicitations de leur orateur, se roidirent contre Philippe; ils furent battus à Chéronée, & n'auroient conservé ni leurs maisons, ni leurs temples, ni leur qua-

lité de citoyens, ſi le vainqueur n'eût conſulté ſa généroſité.

J'aime mieux le ſens admirable de Phocion, qui, auſſi grand capitaine que Démoſthènes, étoit mauvais ſoldat, ſe mettoit à la portée de ſes concitoyens, & leur conſeilloit la paix, quoique la guerre dût le placer à la tête des affaires de la république. Je ſuis d'avis, diſoit-il un jour aux Athéniens, que vous faſſiez en ſorte d'être les plus forts, ou que vous ſachiez gagner l'amitié de ceux qui le ſont. Ne vous plaignez pas de vos alliés, mais de vous-mêmes, dont la molleſſe accrédite tous les abus; mais de vos généraux, dont le brigandage ſoulève contre vous les peuples mêmes qui périront ſi vous ſuccombez. Je vous conſeillerai la guerre, diſoit-il une autre fois, quand vous ſerez capables de la faire; quand je verrai les jeunes gens diſpoſés à obéir & bien réſolus à ne pas abandonner leur rang, les riches contribuer volontairement aux beſoins de la république, & les orateurs ne pas piller le public.

Voilà toute la politique de ce grand homme, qui ne jugeoit point des forces & des reſſources d'un état par ces accès momentanés de courage & de confiance qu'un caprice donne & détruit, mais par ſes mœurs ordinaires & les habitudes que des loix conſtantes lui ont fait contracter. Phocion regardoit ſa république & la Grèce entière comme des malades auxquels il ne s'agit

pas de rendre bruſquement la ſanté ; mais dont il faut prolonger la vie & rétablir peu-à-peu le tempérament par un régime ſage & circonſpect. Affoiblies en effet par une longue ſuite de maux, elles devoient néceſſairement ſuccomber dans une criſe occaſionnée par des remèdes violents. Phocion auroit permis à un peuple vertueux de ſe livrer au déſeſpoir, parce qu'il eſt en droit d'en attendre ſon ſalut ; mais il ſavoit qu'une république corrompue eſt téméraire, ſi elle oſe ſeulement tenter une entrepriſe difficile.

Quoique par ſa conduite inconſidérée, Démoſthènes augmentât les diviſions des Grecs, & par conſéquent ſervît ainſi lui-même l'ambition de Philippe ; ce prince, qui étoit ſûr de remuer la Grèce par le moyen de ſes penſionnaires & de ſes alliés, & d'y ſuſciter des troubles à ſon gré, n'oublia rien pour attacher cet orateur à ſes intérêts, ou du moins pour lui fermer la bouche. Il pouvoit ſe paſſer des ſervices que lui rendoit Démoſthènes, & il craignoit cette éloquence impétueuſe qui le repréſentoit comme un tyran. Il ne vouloit pas qu'on entretînt l'orgueil des Grecs, en leur rappelant le ſouvenir des grandes actions de leurs pères. Leur parler du prix de la liberté, c'étoit le contraindre à n'agir qu'avec une circonſpection incommode pour un ambitieux. Plus Philippe s'appliquoit à laſſer la Grèce de ſa liberté, & à lui inſpirer une certaine indolence

qui la préparât à obéir quand elle ſeroit vaincue ; plus il voyoit avec chagrin que l'orateur Athénien dévoilât ſes projets, apprît d'avance aux Grecs à rougir un jour de la ſervitude qu'ils ne pouvoient éviter, & rendît en quelque ſorte incertain le fruit de ſes victoires, en les préparant à être inquiets & ſéditieux.

D'ailleurs ce prince avoit vu dans les dernières guerres, que Sparte, Athènes, Thèbes & d'autres républiques avoient tour-à-tour imploré la protection de la Perſe, & s'étoient ſervies de ſes forces pour perdre leurs ennemis. Cette politique n'avoit plus rien d'odieux ; & il étoit naturel qu'après avoir cherché inutilement dans la Grèce des reſſources contre la Macédoine, Démoſthènes ſe jetât entre les bras des ſatrapes d'Aſie. Philippe avoit d'autant plus lieu d'appréhender une pareille démarche de la part de cet orateur, qu'il paſſoit pour avoir des liaiſons étroites avec la cour de Perſe, & même pour être ſon penſionnaire.

Si cette puiſſance venoit à ſe mêler des affaires de la Grèce, les projets de Philippe étoient renverſés, ou du moins l'exécution en devenoit beaucoup plus difficile. Les richeſſes immenſes de l'Aſie auroient aiſément réuni toutes les républiques diviſées, parce que leurs magiſtrats avoient la même paſſion de s'enrichir. Au lieu de vaincre les Grecs par les Grecs mêmes, Philippe

auroit été obligé de les attaquer réunis; & pour les asservir, il eût même fallu triompher des Perses.

L'événement justifia les craintes de Philippe. Démosthènes ouvrit l'avis d'envoyer des ambassadeurs au roi de Perse, pour lui représenter combien il lui importoit de ne pas souffrir l'agrandissement de la Macédoine, & le presser de donner des secours aux Athéniens. L'orateur, qui n'avoit d'abord que tâté la disposition des esprits, insista dans un autre discours sur la nécessité de cette résolution, qui fut enfin approuvée par la république. La négociation des Athéniens réussit; & Philippe ayant formé les siéges importants de Périnthe & de Bisance, se vit troubler dans ces opérations par les secours que la Perse & la république d'Athènes envoyèrent aux assiégés.

C'est alors que ce prince fit voir toute la sagesse dont il étoit capable. Il jugea qu'en s'opiniâtrant à son entreprise, il irriteroit ses ennemis, les uniroit plus étroitement, & les forceroit à faire par passion ce que leur courage ni leur prudence ne leur feroient jamais entreprendre. Pour conjurer l'orage qu'il voyoit se former, il lève le siége des places qu'il serroit déjà de près, & tourna ses armes contre les Scythes.

Les Athéniens d'autant plus vains qu'ils étoient plus lâches, ne doutèrent point que la nouvelle expédition de Philippe ne fût un coup de dé-

ſeſpoir ; ils crurent qu'humilié de ſa diſgrace, il alloit cacher ſa honte dans la Scythie ; en voyant entreprendre la guerre contre un peuple qui ne cultive point la terre, qui n'a aucune habitation fixe, qui chaſſe devant lui ſes troupeaux, & n'abandonne à ſes ennemis que des déſerts où ils ne peuvent ſubſiſter, on ſe flatta que la Macédoine étoit perdue. Si Philippe cependant ne veut pas s'engager dans une entrepriſe ſérieuſe contre les Scythes, & commencer des hoſtilités inutiles qui l'auroient empêché de ſe porter à ſon gré dans la Grèce ; les Athéniens prennent ſa prudence pour une preuve de ſa conſternation, & s'applaudiſſent déjà de ſon embarras. La cour de Perſe, de ſon côté, étoit trop accoutumée à la flatterie la plus ſervile pour ne pas perſuader à l'imbécille Ochus qu'il avoit triomphé de Philippe. Moins ce prétendu triomphe avoit coûté de peine, plus le monarque orgueilleux crut qu'il étoit inutile de déployer de plus grandes forces, & que la terreur de ſon nom ſuffiſoit pour ſuſpendre l'ambition de Philippe. L'orgueil des alliés & leur joie les empêchèrent de prendre des meſures pour l'avenir ; & comme l'avoit prévu leur ennemi, le lien qui les uniſſoit, ſe relâcha.

Philippe cependant qui les obſervoit de la Scythie, médite ſa vengeance ; mais afin de faire une diverſion plus prompte dans les eſprits, & de mieux ſéparer Athènes de la Perſe, il voulut oc-

duper les Grecs d'une affaire à laquelle il ſembloit lui-même ne prendre aucun intérêt. Se ſervant du crédit qu'il a ſur les amphictyons, il fait déclarer la guerre aux Locriens d'Amphyſſe, qui s'étoient emparés de quelques champs conſacrés au temple de Delphes, & engage le conſeil à donner le commandement de l'armée à Cottyphe, homme vendu aux volontés de la Macédoine. Ce courtiſan, docile à ſes inſtructions, traîne la guerre en longueur, ne ſe permet aucun ſuccès, & laiſſe même prendre aſſez d'avantages aux Locriens, pour que les gens religieux craignent un ſcandale, & que la majeſté du dieu de Delphes ne ſoit pas vengée. Les eſprits s'échauffent aux clameurs des partiſans d'Apollon & de Philippe; on ne parle dans toute la Grèce que de faire un effort général pour exterminer des ſacriléges. Les Locriens rappellent le ſouvenir des Phocéens; Philippe a vaincu ceux-ci, il peut ſeul réduire les autres; le vœu public lui défère le commandement, ſes ennemis n'oſent s'y oppoſer dans la crainte d'y être accuſés d'impiété, & les amphictyons ont enfin recours à lui.

Autant que ce prince avoit fui juſque-là l'éclat, autant chercha-t-il à intimider ſes ennemis par l'appareil de ſon expédition, dès qu'avoué par les états de la Grèce, & comme vengeur de l'injure faite au temple de Delphes, il put ſe livrer à ſon ambition. A peine eut-il défait les Locriens,

que, ſous prétexte de forcer les Athéniens à ſe détacher de l'alliance des rebelles, il entra avec toutes ſes forces dans la Phocide, & s'empara d'Elatée, avant qu'on eût pénétré ſes véritables deſſeins.

Cette nouvelle, & celle de ſa marche du côté de l'Attique, furent portées à Athènes au milieu de la nuit ; & les magiſtrats conſternés la firent ſur le champ publier par les crieurs publics : tout s'émeut, tout s'agite dans la ville ; & ſans attendre de convocation, les citoyens ſe rendent au lieu des aſſemblées, où règne d'abord un morne ſilence. Aucun des orateurs n'avoit le courage de monter dans la tribune, lorſque Démoſthènes, enhardi par le peuple qui fixoit ſes regards ſur lui, prit la parole, exhorta ſes concitoyens à ne pas déſeſpérer du ſalut de la patrie, & propoſa d'envoyer une ambaſſade aux Thébains pour leur demander des ſecours contre un ennemi qui ne daignoit plus cacher ſon ambition, & dont la nouvelle entrepriſe ne menaçoit pas moins leur liberté que celle de l'Attique. Le peuple approuva ce projet par ſes acclamations ; & Démoſthènes réuſſit ſans peine à former une ligue avec une république que Philippe commençoit à maltraiter, depuis qu'il l'avoit rendue odieuſe au reſte de la Béotie. Les deux alliés ſemblèrent reprendre le génie qu'ils avoient eu ſous Thémiſtocle & Epaminondas ; ils combattirent avec une valeur héroïque

à

à Chéronée, mais la fortune ſe déclara contr'eux.

Philippe, toujours attentif à diviſer ſes ennemis, & tempérer par ſa clémence la ſévérité à laquelle le bien de ſes affaires le contraignoit quelquefois, prévint les Athéniens par des bienfaits, leur renvoya leurs priſonniers ſans rançon, & leur offrit un accommodement avantageux; tandis qu'il pourſuivit les Thébains avec une extrême chaleur, & ne leur accorda la paix, qu'après avoir mis garniſon dans leur ville.

Ce prince occupoit les poſtes les plus avantageux de la Grèce, ſes troupes étoient accoutumées à vaincre, toutes les républiques trembloient au nom du vainqueur, ou louoient ſa modération. Il s'en falloit bien cependant que cet empire de la Macédoine fût ſolidement affermi; & il étoit plus difficile de rendre les Grecs patients ſous le joug, que de les avoir vaincus. Leurs vices & leurs diviſions les avoient conduits à la ſervitude, ſans qu'ils s'en apperçuſſent; mais la préſence d'un maître pouvoit leur rendre leur ancien génie, en les éclairant ſur leur ſort: & un peuple n'eſt jamais plus redoutable, que quand il combat pour recouvrer ſa liberté perdue, avant que de s'être accoutumé à obéir. Au milieu d'une nation volage, inquiète, orgueilleuſe, téméraire & aguerrie, le moindre événement étoit capable de cauſer une révolution, ou du moins des révoltes toujours nouvelles qui auroient enfin épuiſé les forces de la Macédoine, ou

qui l'auroient miſe dans la néceſſité de combattre encore long-temps avant que de pouvoir profiter de ſes victoires.

Philippe ne ſe laiſſa point enivrer par ſes ſuccès ; ſemblable à ces Romains ſi ſavants dans l'art de manier à leur gré les nations, & qui, quelques ſiècles après, aſſervirent les Grecs, il connoiſſoit tous les milieux par leſquels un peuple doit paſſer de la liberté à la ſervitude, & la lenteur avec laquelle il faut le conduire pour l'accoutumer à être docile. Il tempéra l'orgueil de ſa victoire ; il rappela à lui les eſprits que ſa proſpérité ſembloit effaroucher ; il tâcha de perſuader aux Grecs qu'il n'avoit fait juſque-là la guerre, & n'avoit vaincu, que pour les délivrer de leurs tyrans, & protéger leur indépendance. Le chef-d'œuvre de ſa politique, ce fut de les brouiller avec la cour de Perſe. En rallumant leur ancienne haine contre cette puiſſance, en les conduiſant à la conquête de l'Aſie, il flattoit leur orgueil, les diſtrayoit de la perte de leur liberté, donnoit un aliment à leur inquiétude naturelle, & s'emparoit de toutes les forces que la Grèce auroit pu tourner contre lui.

Après la conquête des Satrapies de l'Aſie mineure, la Grèce placée dans le centre de la puiſſance Macédonienne, ſans alliés, ſans voiſins, ſans eſpérance de ſecours étrangers, devoit ſe voir dans l'impuiſſance de recouvrer ſa liberté : elle au-

roit bientôt éprouvé, ſous la main de Philippe, cette ſervitude peſante à laquelle les Romains la condamnèrent. La république la plus conſidérable n'auroit pu exciter qu'une émeute, & tous les Grecs auroient bientôt connu le danger & les inconvénients de ces commotions paſſagères dont la tyrannie ſe ſert toujours pour étendre ſes droits & les affermir. En récompenſant d'une main, en châtiant de l'autre, Philippe auroit laſſé la conſtance de ſes ennemis, & augmenté le nombre de ſes partiſans. Il lui auroit ſuffi d'éloigner les uns des magiſtratures, & d'y porter les autres par ſon crédit, pour jouir enfin de cette autorité abſolue dont les ambitieux ſont ſi jaloux, & qui eſt cependant l'avant-coureur de leur foibleſſe, de leur décadence & de leur ruine.

Je ne ſais ſi jamais l'ambition d'un homme a préſenté un ſpectacle auſſi intéreſſant que le règne de Philippe. Que de prudence, que de courage dans tout le détail de la conduite de ce prince! Quelle juſteſſe dans le plan d'élévation qu'il s'étoit propoſé! On ne peut trop admirer ſa conſtance à le ſuivre. Quelle connoiſſance du cœur humain! Quelle habileté à le remuer & à profiter des paſſions! Tout prince qui, avec le même génie, ſe conduira par les mêmes principes, aura ſans doute les mêmes ſuccès; il ſera la terreur de ſes voiſins: il vaincra ſes ennemis; il fera des conquêtes. Et je m'attacherois à démêler, autant qu'il

n'eſt poſſible, les reſſorts de cette politique malheureuſe, ſi l'objet qu'elle ſe propoſe ne paroiſſoit petit, mépriſable, & même condamnable aux yeux de cette politique ſupérieure, qui ne s'occupe point à ſervir les paſſions du monarque, mais à rendre les états heureux. En effet, qu'a fait Philippe pour le bonheur de la Macédoine & de ſa maiſon ? Ne ſongeant qu'à ſa fortune particulière, ne travaillant qu'à ſatisfaire ſon ambition, il ne s'eſt ſervi des plus grands talents & des reſſources les plus rares du génie, que pour élever un édifice qui devoit s'écrouler bientôt après lui. Les hommes entendent mal les intérêts de l'humanité, lorſqu'admirant imprudemment des difficultés ſurmontées, ils louent ſans reſtriction des talents dont l'emploi a été pernicieux.

Importoit-il à la famille de Philippe ou à ſon royaume, qu'il établît un grand empire ? En ſe rendant puiſſant, il n'a fait que jeter le germe d'une foule de guerres, & préparer dans le monde des révolutions & des dévaſtations. S'il n'eût eu pour ſucceſſeur qu'un homme ordinaire, tout le fruit de ſes travaux eût été perdu en un jour. Il laiſſa ſa couronne à un héros, & l'avoit rendu aſſez puiſſant pour conquérir l'Aſie ; mais ces conquêtes n'ont pas été poſſédées par les enfants d'Alexandre & par la Macédoine. Les héritiers de ce prince ont péri miſérablement ; & leur état, renfermé une ſeconde fois dans ſes premières limites

ne conſerva de ſon ancienne fortune qu'une ambition démeſurée qui l'affoibliſſoit, & il devint enfin la proie des Romains. Si Philippe eût eu un ſucceſſeur digne de lui, c'eſt-à-dire, qui eût affermi ſa domination ſur la Grèce, au lieu d'aſpirer à la conquête du monde entier; il faudroit donc le louer d'avoir eu l'art d'avilir les Grecs, & détruit ce reſte de courage qu'ils devoient à leur liberté. Enfin, pourquoi ne blâmeroit-on pas l'uſage que Philippe a fait de ſes talents, puiſque la fortune à laquelle il aſpiroit n'étoit propre qu'à corrompre ſes ſucceſſeurs, & rendre les devoirs de la royauté plus pénibles?

Que la gloire de ce prince auroit été grande, ſi après s'être fait naturaliſer dans la Grèce par ſon entrée au conſeil des amphictyons, il n'eût ambitionné que la ſorte d'empire que Lacédémone avoit eue, & n'eût travaillé, faiſant revivre l'eſprit d'union, qu'à rétablir l'ancienne confédération des Grecs! Il étoit temps de ſonger à cette réforme; les républiques, aſſez puiſſantes pour avoir eu de l'ambition, avoient déjà éprouvé aſſez de malheurs pour juger qu'elles n'avoient formé que des projets chimériques. Toutes ſentoient la néceſſité de faire des alliances, de-là leurs négociations perpétuelles; & ſi leurs liaiſons étoient incertaines, c'eſt qu'aucune ville n'avoit ni aſſez de force ni aſſez de ſageſſe pour inſpirer de la confiance aux autres, & les protéger efficacement. Quelles louan-

ges Philippe n'auroit-il pas méritées, ſi après avoir eu l'habileté de corriger ſon royaume de ſes vices, il eût affermi ſes établiſſements, en donnant aux loix cette autorité dont il étoit ſi jaloux; s'il eût empêché que ſes ſucceſſeurs n'abuſaſſent un jour de la fortune qu'il leur laiſſoit, & que devenant, pour ainſi dire, l'auteur de tout le bien qu'ils feroient, il n'eût compoſé qu'un ſeul peuple de ſes anciens ſujets, & des Grecs! Ce prince auroit été égal à Lycurgue. La Macédoine, heureuſe au-dedans, auroit été en ſûreté contre les étrangers; ſes forces unies à celles de la Grèce auroient ſuffi pour repouſſer leurs injures, & vraiſemblablement la grandeur romaine ſe ſeroit briſée contre cette maſſe d'états libres & floriſſants.

Philippe nommé général des Grecs, pour porter la guerre en Aſie, y avoit déjà fait paſſer quelques-uns de ſes généraux, & ſe préparoit à les ſuivre avec une armée formidable, lorſqu'il fut aſſaſſiné. En apprenant cette nouvelle, les Thraces, les Péoniens, les Illyriens, & les Taulentiens prirent à l'envi les armes, & auroient détruit la puiſſance mal affermie des Macédoniens, ſi Philippe n'eût eu Alexandre pour ſucceſſeur. Les Grecs, de leur côté, crurent avoir déjà recouvré leur liberté. Les Athéniens, animés par Démoſthènes, ne vouloient plus obéir à un général étranger; & en ſe liguant avec Attalus, frère de la ſeconde femme de Philippe, & ennemi

d'Alexandre, se flattoient de susciter assez de troubles en Macédoine, pour que la Grèce pût aisément rétablir son indépendance. Les Etoliens se hâtèrent de rappeler dans l'Arcananie les citoyens que Philippe en avoit bannis. Les Ambraciotes chassèrent la garnison que ce prince tenoit chez eux. Ceux d'Argos & d'Elis, les Spartiates & les Arcadiens donnèrent dans le Péloponèse l'exemple de la révolte ; & les Thébains refusant à Alexandre le titre de général qu'ils avoient accordé à son père, portèrent un decret par lequel il étoit ordonné aux Macédoniens qui occupoient Cadmée, de sortir de cette forteresse.

Les Grecs se livroient ainsi à l'espérance que le jeune successeur de Philippe seroit retenu dans ses états par la guerre que lui faisoient les Barbares ; mais rien ne lui résiste, Thraces, Illyriens, Péoniens, Taulentiens, tout est déjà châtié, tout est rentré dans le devoir. Alexandre paroît dans la Grèce, & les Thébains, à son approche, ne lèvent point le siége qu'ils avoient mis devant Cadmée. Ils insultent ce prince, & sont eux-mêmes assiégés dans leur ville. Malgré tous les prodiges de valeur que peut inspirer le désespoir, ils furent emportés l'épée à la main, & leur malheureuse patrie servit de théâtre à toutes les horreurs de la guerre. Le soldat fut passé au fil de l'épée. On arracha les femmes, les enfants, les vieillards, des temples qui leur ser-

voient d'aſyle, pour être vendus à l'encan. Aucun Grec ne put, ſous peine de la vie, recevoir chez lui un Thébain fugitif, & Thèbes réduite en cendres, ne fut plus qu'un monceau de ruines. La liberté de la Grèce paroiſſoit détruite; & Alexandre, profitant de la conſternation qu'il avoit répandue, ſe fait donner le titre de général qu'avoit eu ſon père, & marche à la conquête de la Perſe.

S'il ſuffit ſouvent d'un prince imbécille ou méchant pour perdre la monarchie la plus ſolidement affermie, comment l'empire de Cyrus auroit-il pu réſiſter aux forces avec leſquelles Philippe s'étoit préparé à l'attaquer? A des princes mépriſables dont j'ai déjà eu occaſion de parler, avoit ſuccédé Ochus. Son avénement au trône offrit un ſpectacle effrayant à la Perſe. Ce monſtre fit périr ceux de ſes frères qui étoient moins indignes que lui de régner, & étendit enſuite ſes proſcriptions ſur le reſte de ſa famille. Tout dégoûtant du ſang de ſes parents & de ſes ſujets, il s'abandonna aux voluptés. Il n'y avoit dans toute la Perſe qu'un homme auſſi abominable qu'Ochus, c'étoit l'eunuque Bagoas ſon favori. L'inhumanité & la ſcélérateſſe avec leſquelles il fit périr ſon maître, excitent un frémiſſement d'horreur; mais on ſe raſſure, en voyant qu'il n'en falloit pas moins pour venger dignement les Perſes des maux qu'ils avoient ſoufferts. Arsès monta en

tremblant ſur le trône de ſes pères ; & Bagoas, qui le fit bientôt périr, donna la couronne à Darius-Codoman, deſtiné à voir la ruine de l'empire des Perſes.

Il s'en faut beaucoup que les hiſtoriens parlent de Darius avec le même mépris que de ſes prédéceſſeurs. C'étoit au contraire un prince brave, généreux, & même capable de conſulter la juſtice & de reſpecter les droits de l'humanité en poſſédant un pouvoir ſans bornes. Mais irréſolu & peu éclairé, il manquoit des qualités néceſſaires pour gouverner dans des temps difficiles. Darius monta ſur le trône preſqu'en même temps qu'Alexandre ſuccéda à Philippe ; & quand ç'auroit été un grand homme, comment auroit-il pu conjurer l'orage dont il étoit menacé ? Par quel art auroit-il corrigé ſubitement les vices invétérés de la Perſe, intéreſſé des eſclaves au bien de l'état, & donné, en un mot, à l'empire des reſſorts capables de le mouvoir ? Il ne pouvoit oppoſer à ſon ennemi que des armées ſans courage, ſans diſcipline, accoutumées à fuir devant les Grecs, & des courtiſans empreſſés à profiter des foibleſſes de leur maître & des malheurs publics pour ſatisfaire leur avarice & la jalouſie qui les diviſoit ; en un mot, des hommes ſans patrie qui ſavoient par une longue expérience qu'ils ne partageroient jamais la proſpérité du prince.

Alexandre paſſa en Aſie avec trente mille hom-

mes d'infanterie & cinq mille chevaux. Darius fut vaincu, la Perſe conquiſe par les armes des Macédoniens, & cependant le projet de Philippe ne fut pas exécuté. Ce prince, je l'ai déjà dit, méditoit des conquêtes en Aſie pour affermir ſon autorité dans la Grèce ; & c'eſt en conquérant qui ne ſonge au contraire qu'à tout renverſer, ſans vouloir rien établir, qu'Alexandre entra dans les états de Darius. Il ſoumet des provinces ſans penſer comment il les conſervera ; il ſe contente de les opprimer par la terreur de ſon nom ; il forme un empire, dont toutes les parties ſont prêtes à ſe ſéparer.

Philippe avoit projeté ſon expédition, en joignant à ſes propres forces deux cent trente mille Grecs ; & par cette politique, non-ſeulement il étoit sûr d'accabler Darius, mais il enlevoit encore à la Grèce des ſoldats qui étoient ſuſpects à la Macédoine, y prévenoit toute révolte, &, en l'affoibliſſant, l'accoutumoit inſenſiblement à obéir. Son fils, au contraire, ne laiſſe dans ſes états que douze mille hommes ſous le commandement d'Antipater, pour retenir dans l'obéiſſance un pays dont il connoiſſoit le penchant à la ſédition, & qui, plein de citoyens jaloux de leur liberté & de ſoldats aguerris, devoit tenter par ſon exemple d'exciter la Thrace, l'Illyrie, &c. à ſecouer le joug. Cependant un de nos plus illuſtres écrivains le loue « d'avoir mis

peu de choſes au haſard dans le commencement de ſon entrepriſe, & de n'avoir employé que tard la témérité comme un moyen de réuſſir. » Quand ſera-t-on donc téméraire, s'il eſt prudent de vouloir conquérir l'Aſie avec trente-cinq mille hommes, & d'envahir les provinces étrangères, ſans avoir mis les ſiennes en ſûreté ? Les Grecs qui opposèrent à Xerxès des forces quatre fois plus conſidérables, les prodiguoient donc inutilement ; étoient-ils moins braves, moins diſciplinés que les ſoldats d'Alexandre ? avoient-ils beſoin de lever des armées plus nombreuſes ?

Si Darius en effet eût eu aſſez de courage pour ne point ſe laiſſer intimider par la témérité impoſante d'Alexandre, & que docile au ſage conſeil de Memnon, il eût, à l'exemple d'un de ſes prédéceſſeurs, répandu de l'argent dans la Grèce pour l'engager à faire une diverſion en faveur de l'Aſie, & armé pour la défenſe de la Perſe des ſoldats que ſon ennemi avoit eu l'imprudence de ne pas prendre à ſon ſervice ; il eſt vraiſemblable que l'expédition téméraire d'Alexandre n'auroit pas eu un ſort plus heureux que celle d'Agéſilas. Celui-ci fut obligé d'abandonner ſes conquêtes pour aller au ſecours de Sparte, & l'autre auroit été forcé de courir à la défenſe de ſon royaume, & ſe ſeroit épuiſé pour ſubjuguer la Grèce, que l'argent de Darius auroit tenue unie.

Qu'Alexandre ait été un grand capitaine, perſonne n'en doute ; mais il pourroit avoir été un guerrier très-ſage dans le détail de chacune de ſes opérations, & un politique très-imprudent dans le plan général de ſes entrepriſes. On loue, par exemple, ce prince « d'avoir profité de la » bataille d'Iſſus pour s'emparer de l'Egypte, » que Darius avoit laiſſée dégarnie de trou» pes, pendant qu'il aſſembloit des armées in» nombrables dans un autre univers. » Mais il me ſemble que c'eſt louer une faute. Pourquoi ſe jeter ſur un pays ouvert, & qui ſans effort devoit appartenir aux Macédoniens, ſi Darius étoit vaincu ? Pourquoi laiſſer à ſon ennemi le temps de reſpirer, de réparer & de raſſembler ſes forces ? Alexandre devoit pourſuivre Darius après la bataille d'Iſſus, avec la même chaleur & la même célérité qu'il le pourſuivit après la bataille d'Arbelles. Pendant qu'il fait le ſiége inutile de Tyr, qu'il perd un temps précieux en Egypte & dans le temple de Jupiter Hammon, Darius lève huit cent mille hommes de pied & deux cent mille hommes de cavalerie, les arme, les exerce ; & reparoiſſant dans les plaines d'Arbelles beaucoup plus fort que dans celle d'Iſſus, force ſon ennemi à expoſer ſa fortune & ſa réputation aux haſards d'une ſeconde bataille, tandis qu'il avoit pu rendre la première déciſive.

Alexandre peut avoir montré dans le cours de ſes exploits tous les talents qui forment le plus grand des capitaines ; mais il n'en eſt pas moins vrai, que n'être pas ſatisfait de la monarchie de Cyrus, pénétrer dans les Indes, méditer la conquête de l'Afrique, vouloir aſſervir l'Eſpagne & les Gaules, traverſer les Alpes, & rentrer dans la Macédoine par l'Italie vaincue, c'étoit s'éloigner prodigieuſement des vues de Philippe, & n'y rien ſubſtituer de raiſonnable. Qu'eſt-ce que des conquêtes dont l'unique objet eſt de ravager la terre ? Quel nom aſſez odieux donnera-t-on à un conquérant, qui regarde toujours en avant, & ne jette jamais les yeux derrière lui, qui marchant avec le bruit & l'impétuoſité d'un torrent débordé, s'écoule, diſparoît de même, & ne laiſſe après lui que des ruines ? Qu'eſpéroit Alexandre ? Ne ſentoit-il pas que des conquêtes ſi rapides, ſi étendues & ſi diſproportionnées aux forces des Macédoniens, ne pouvoient ſe conſerver ? S'il ignoroit une vérité ſi triviale, s'il ne démêla point les reſſorts & le but de la politique de ſon père, ce héros devoit avoir des lumières bien bornées ; ſi rien de tout cela au contraire n'échappoit à ſa pénétration, & ne pût cependant modérer ſes deſirs ; ce n'eſt qu'un furieux que les hommes doivent haïr.

Darius ayant offert à Alexandre dix mille talents & la moitié de ſon empire, Parménion pen-

ſoit qu'il étoit ſage de ne pas rejeter ces offres. « Je les accepterois, dit-il, ſi j'étois Alexan- » dre ; & moi auſſi, répliqua Alexandre, ſi » j'étois Parménion. » Cette réponſe peu ſenſée a été admirée, parce qu'elle déploie, en quelque ſorte, tout le caractère d'Alexandre, & porte à notre eſprit l'idée d'une ambition & d'un courage ſans bornes. Philippe auroit penſé comme Parménion ; & faiſant la paix avec Darius, auroit du moins tenté de former une monarchie, dont la trop grande étendue n'eût pas été un obſtacle inſurmontable à ſa proſpérité & à ſa conſervation.

Si on rapproche ſous un même point de vue les deux princes dont je parle, qu'on remarque entr'eux une étrange diſproportion ! Dans Philippe je vois un homme ſupérieur à tous les événements. La fortune ne peut lui oppoſer d'obſtacle qu'il n'ait prévu, & qu'il ne ſurmonte par ſa ſageſſe, ſa patience, ſon courage ou ſon activité. Je découvre un génie vaſte, dont toutes les entrepriſes ſont liées & ſe prêtent une force mutuelle. Ce qu'il exécute, prépare toujours le ſuccès de l'entrepriſe qu'il va commencer. Dans Alexandre, je ne vois qu'un guerrier extraordinaire qui n'a qu'une manière, & dont le courage téméraire & impatient (qu'on me permette cette expreſſion) tranche par-tout le nœud gordien que Philippe eût dénoué. L'excès de

toutes ſes qualités ſurprend notre imagination, & le fait paroître grand, parce qu'il fait ſentir à ceux qui le conſidèrent, la foibleſſe de leur caractère : au lieu de ne donner que de la ſurpriſe à ce phénomène rare, nous lui donnons de l'admiration.

Qu'on ſuppoſe Philippe dans l'Aſie à la tête des forces de la Grèce. Si ſa ſageſſe paroît d'abord moins capable d'impoſer à Darius, que l'enthouſiaſme d'Alexandre, elle le conduira cependant au même but. L'audace d'Alexandre lui réuſſit, parce qu'elle excita dans ſon ennemi la crainte, paſſion qui reſſerre l'eſprit, glace l'imagination, & engourdit toutes les facultés de l'ame. Philippe eût entouré Darius de piéges & de précipices. Il eût profité des diviſions qui régnoient dans l'Aſie, dont les provinces déſunies par leurs mœurs, leurs loix, leur religion, n'avoient aucune relation entr'elles. Il eût tenté l'ambition & l'avarice de ces ſatrapes orgueilleux & avides qui gouvernoient les provinces de l'empire ſans être attachés à ſon gouvernement ; il eût marchandé leurs villes, &, comme on l'a dit, faiſant autant la guerre en marchand qu'en capitaine, il eût peut-être ruiné la monarchie de Perſe, ſans vaincre Darius les armes à la main.

Placez Alexandre dans les mêmes circonſtances où s'eſt trouvé ſon père, & la Macé-

doine qui n'avoit pas entiérement ſuccombé ſous l'imbécillité de ſes derniers rois, ſera écraſée par le courage d'Alexandre. Qu'un de ſes amis veuille profiter de ſa foibleſſe & de la confuſion de ſes affaires, il courra à la vengeance avant que de l'avoir préparée. Il ſeroit inutile de parcourir ici toutes les conjonctures délicates où Philippe s'eſt trouvé ; je me borne à rappeler la levée des ſiéges de Périnthe & de Biſance : Alexandre étoit-il capable d'une pareille conduite ?

Il abandonna enfin les mœurs des Grecs ou des Macédoniens, & prit celles des Perſes. Quelques écrivains, pour ſauver la gloire de ce héros, ont imaginé que ce changement fut l'ouvrage de ſa politique, & qu'il ne ſongeoit qu'à gagner la confiance des Barbares pour affermir ſon empire. Mais quand ce ſeroient-là en effet les vues ſecrètes qui produiſirent cette révolution, l'erreur d'Alexandre ſeroit-elle moins groſſière ? Pour plaire aux Perſes, étoit-il prudent de choquer les Macédoniens ? Donner aux vainqueurs les mœurs des vaincus, c'eſt préparer leur ruine, c'eſt la rendre certaine ; & l'on veut qu'Alexandre, ignorant cette vérité commune, ait regardé la corruption & l'aviliſſement des Macédoniens comme le fondement de ſa puiſſance Les Aſiatiques, accoutumés à ramper ſous le deſpotiſme,

deſpotiſme, devoient porter leurs chaînes avec docilité. Les Grecs ſeuls méritoient des ménagements. Braves, aguerris & jaloux de leur liberté, ils tentèrent de ſecouer le joug de la Macédoine dans le temps même qu'Alexandre rempliſſoit l'Aſie de la terreur de ſon nom; & les Perſes, patients & dociles ſous la main qui les opprimoit, ne ſongèrent jamais à ſe révolter: que leur importoit le ſort de leur maître? La révolution qui faiſoit paſſer la couronne de Darius ſur la tête d'Alexandre n'étoit point une révolution pour l'état, il reſtoit dans la même ſituation.

Quel avantage, dit un politique célèbre, les Perſes auroient-ils trouvé à obéir plutôt à la famille de Darius, qu'à celle d'Alexandre? Pourquoi auroient-ils voulu venger la ruine d'un maître qu'ils ne devoient pas aimer? Qui réuſſit, continue Machiavel, à détrôner un prince deſpotique, ne craint point, en occupant ſa place, de ſe voir enlever ſa proie. Le vaincu n'avoit commandé qu'à des hommes timides qui n'auront point le courage de le venger. Il avoit ſeul poſſédé toute l'autorité; & perſonne, après ſa chûte, n'aura aſſez de crédit pour armer le peuple, ſe mettre à ſa tête, & tenter de renverſer la fortune du vainqueur. En effet, ce fut l'ambition des généraux Macédoniens, & non l'indocilité des Perſes, qui produiſit, ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre, une longue ſuite de révolutions.

Le changement de ce prince fut une vraie corruption, ouvrage d'une fortune trop grande pour un homme. Il venoit de gagner la bataille d'Iſſus; & n'ayant encore l'ame ouverte qu'à la paſſion de conquérir, il ne put cependant s'empêcher d'être ébloui des richeſſes que lui offroit la tente de Darius, & de dire à ceux qui l'accompagnoient, que c'étoit-là ce qu'on devoit appeler régner. Qu'après ce mot, le héros me paroît un homme ordinaire! La proſpérité développa le germe de corruption qu'il portoit dans le cœur. Maître de tout, Alexandre voulut enfin jouir. Ce n'eſt point par politique qu'il brûla Perſépolis, ſe livra aux voluptés de la table, raſſembla dans ſon palais trois ou quatre cents des plus belles femmes de ſon empire, qui, tous les ſoirs, venoient eſſayer ſur lui le pouvoir de leurs charmes; & que ne ſe croyant plus un homme, il voulut exiger de ſes courtiſans le culte qu'on rendoit à Bacchus & à Hercule.

Malgré ce que dit Plutarque, qu'on ne penſe pas que ce héros ſongeât à lier étroitement les différentes provinces de ſon empire, pour n'en former qu'un ſeul corps qui dût éternellement ſubſiſter, Diodore nous fait connoître les mémoires qu'Alexandre a laiſſés, & qui contenoient les projets qu'il devoit exécuter. Il s'agiſſoit de rendre de nouveaux honneurs funèbres à la mémoire d'Épheſtion, d'élever à Philippe un tom-

beau qui égalât en grandeur les pyramides d'Egypte, de bâtir différents temples, de porter la guerre en Afrique, en Eſpagne, en Sicile; &, pour l'exécution de ce deſſein, de conſtruire mille vaiſſeaux plus grands que les galères ordinaires, & de préparer des ports à cette flotte, qui devoit ſe rendre maîtreſſe de la Méditerranée. Alexandre indiquoit les moyens de peupler les nouvelles villes qu'il avoit bâties, & projetoit de faire paſſer en Aſie des peuplades d'Européens, & en Europe des colonies d'Aſiatiques.

Rien n'indique dans ces mémoires les vues du fondateur d'une monarchie durable; ils ne contiennent que les projets d'un homme vain qui veut étonner les hommes, & d'un ambitieux qui ne peut ſe laſſer de faire des conquêtes. Eſt-ce en ſubjuguant une nouvelle province, qu'on affermit un empire déjà trop étendu? Quel reſpect Alexandre a-t-il marqué pour la juſtice & les loix? Quels ſoins a-t-il pris pour former un gouvernement? A quelle marque reconnoît-on en lui le génie d'un légiſlateur? « Alexandre, répond un écrivain célè-» bre, laiſſa aux vaincus leurs loix civiles, & » quelquefois leur gouvernement; il reſpecta les » traditions anciennes & tous les monuments de la » gloire ou de la vanité des peuples. » Et de-là eſt-il permis de conclure qu'Alexandre ait été un légiſlateur? Suffit-il de ne pas détruire toutes les loix & les gouvernements des peuples qu'on aſſer-

vit, pour acquérir la réputation d'un législateur? Alexandre auroit été insensé, s'il n'eût pas senti l'impossibilité de donner en un jour de nouvelles loix à la moitié du monde. Faut-il lui prodiguer des éloges, parce qu'il n'a pas eu la brutalité absurde de quelques conquérants, qui ont cru que ce n'étoit pas régner que de ne pas faire taire toutes les loix en leur présence. Cette sagesse qu'on veut admirer dans Alexandre, est commune; & les Barbares, qui ont envahi l'empire romain, l'ont eue. Alexandre, toujours pressé de faire de nouvelles conquêtes, n'avoit pas eu le temps de faire des loix. Pourquoi auroit-il détruit les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples? C'eût été avilir la réputation des vaincus, & ternir la gloire de ses triomphes.

Alexandre, il est vrai, a bâti des villes & établi des colonies grecques dans ses conquêtes; mais pourquoi fait-on honneur à sa politique des ouvrages de sa vanité? Ses conquêtes étoient-elles faites sur des peuples inquiets, indociles & belliqueux, qu'il fallût contenir dans le devoir par des garnisons & des forteresses? Ces Grecs & ces Macédoniens, transplantés dans la Perse & dans l'Egypte, n'étoient-ils pas plus propres à y donner des exemples de révolte que de soumission? Alexandre ne songeoit en effet qu'à élever des monuments à sa gloire. Ces villes qu'il bâtissoit, ces colonies qu'il formoit, il ne les regardoit que comme les

trophées que les Grecs avoient coutume d'élever dans les lieux où ils avoient gagné une bataille.

Comment pourroit-on trouver le génie & les vues d'un légiſlateur ou d'un politique qui embraſſe un long avenir, dans un prince qui, loin de régler la ſucceſſion de ſon empire, & de remédier aux maux que lui préſageoit l'ambition de ſes lieutenants, prévoyoit, au contraire, avec une ſorte de joie leurs diviſions, & regardoit leurs guerres civiles comme les jeux funèbres dont on devoit honorer ſes funérailles? N'étoit-ce pas en donner le ſignal, que d'appeler vaguement à ſa ſucceſſion le plus digne de lui ſuccéder? Il eſt bien vraiſemblable qu'Alexandre crut qu'il importoit à ſa gloire que ſon ſucceſſeur fût moins puiſſant que lui, & qu'il ſe formât pluſieurs monarchies conſidérables des débris de ſon ſeul empire.

LIVRE QUATRIÈME.

LA terreur que répandit le nom d'Alexandre, l'admiration que mille qualités héroïques avoient inſpirée pour ſa perſonne, & l'eſpèce d'enthouſiaſme qui échauffoit ſon armée, étoient les ſeuls liens qui tinſſent unies en un ſeul corps toutes les parties de l'empire de Macédoine. Ce prince régna peu de temps; & quand il mourut, ſa monarchie étoit encore trop nouvelle pour avoir des coutumes qui euſſent acquis force de loix. Tout le monde ſait que Perdiccas, à qui Alexandre avoit remis en mourant ſon anneau, fut chargé de la régence de l'état. On plaça à la fois ſur le trône Aridée, fils de Philippe, & l'enfant encore au berceau qu'Alexandre avoit eu de Roxane, & le gouvernement des ſatrapies fut confié aux principaux officiers.

Il étoit impoſſible qu'il n'arrivât pas bientôt quelque révolution dans ce gouvernement. Le camp d'Alexandre n'avoit pas été une école où l'on eût appris à être juſte & modéré; & les lieutenants d'un héros qui regardoit le courage & la force comme des titres légitimes pour régner partout où il y avoit des hommes, devoient être

ivres d'ambition. Pouvoient-ils reconnoître longtemps l'autorité d'un enfant ou de l'imbécille Aridée, qui leur paroiſſoit auſſi mépriſable qu'Alexandre leur avoit paru grand ? Borner leur pouvoir dans leurs ſatrapies, c'eût été relâcher les reſſorts du gouvernement. On n'avoit eu vraiſemblablement ſous le règne d'Alexandre, aucune idée de ces ſages établiſſements, par leſquels on tempère l'autorité pour en prévenir les abus ; & quand cette politique auroit été connue, par quelle voie le régent auroit-il réuſſi à la mettre en pratique ? C'étoit dans Perdiccas un défaut que rien ne pouvoit réparer, que d'avoir été l'égal des gouverneurs de province ; on devoit être jaloux de ſa puiſſance & tenté de s'en affranchir, ſi on la craignoit ; & on devoit la mépriſer, ſi on ne la redoutoit pas. Les menaces de Perdiccas étoient vaines contre des hommes qui étoient les maîtres de lever des armées dans leurs provinces ; & ſes promeſſes les touchoient peu, parce qu'ils attendoient de leur ambition une plus grande fortune, que de leur fidélité au gouvernement.

Si les gouverneurs de province, dans la crainte de ſe rendre odieux, n'oſoient ſe ſoulever contre une autorité légitime, chacun cependant ſe faiſoit dans ſa ſatrapie, des règles d'adminiſtration, ſuivant qu'il importoit à ſes intérêts particuliers. Chacun eut ſes armées & ſes forteresſes,

& refuſa de rendre compte des tributs & des impôts qu'il faiſoit lever par ſes officiers. On ne ſe borne point à être ſujet, quand on poſsède les forces & les richeſſes d'un roi. Les ſatrapes firent entr'eux des traités d'alliance & de ligue, & Perdiccas de ſon côté fut obligé de négocier pour conſerver quelqu'ombre de crédit à la régence : en un mot, la monarchie des Macédoniens, quoiqu'unie encore en apparence, & ne formant qu'un corps, étoit déjà réellement partagée en différents états indépendants & jaloux les uns des autres.

Antigone, qui avoit en partage la Pamphylie, la Lycie & la province appelée la Grande-Phrygie, étoit, de tous les grands de l'empire, celui dont l'ambition ſouffroit le plus impatiemment la paix. Il ne ceſſoit de repréſenter Perdiccas comme un tyran qui, ſous de vains prétextes, ne cherchoit qu'à dépouiller les grands de leurs gouvernements, & y placer ſes créatures, pour ſe défaire enſuite ſans obſtacle des deux rois, & uſurper leur couronne. Les ſoupçons, la haine, l'eſprit de révolte & d'indépendance avoient fait de tels progrès, que Perdiccas ne pouvoit conſerver l'autorité dont il étoit revêtu, s'il ne l'augmentoit en humiliant ſes rivaux ; il falloit faire un exemple, il raſſembla ſes forces & marcha avec une armée conſidérable pour ſoumettre l'Egypte.

Sa dureté & ſon orgueil l'avoient rendu odieux à ſes propres ſoldats ; & les mauvais ſuccès qu'il eut au commencement de ſon expédition, achevèrent de les ſoulever contre lui. On compara ſa conduite à celle de Ptolomée, qui par ſa prudence, ſon courage, ſa juſtice & ſon humanité, ſe faiſoit également aimer & reſpecter dans ſon gouvernement. Les principaux officiers excitèrent une ſédition générale ; & Perdiccas ayant été aſſaſſiné, l'armée offrit la régence à Ptolomée même à qui elle faiſoit la guerre.

Ce prince, car on peut commencer à lui donner ce nom, quoiqu'il ne le prît pas encore, refuſa prudemment une dignité dont il ne pouvoit ſoutenir les prérogatives, ſans ſe rendre l'ennemi de tous les gouverneurs de province ; & qui, en ne lui donnant qu'un pouvoir imaginaire & conteſté ſur l'empire entier d'Alexandre, l'auroit vraiſemblablement expoſé à perdre l'Egypte. La régence fut déférée à Aridée & à Pithon, chefs de la conjuration qui avoit fait périr Perdiccas ; mais ſoit que des affaires particulières appelaſſent ces deux hommes ailleurs, ſoit qu'ils fuſſent accablés du poids de leur dignité ; ils s'en démirent entre les mains d'Antipater, gouverneur de Macédoine, & qui étoit paſſé d'Europe en Aſie à la tête d'une armée, pour faire une diverſion en faveur de Ptolomée, & attaquer Eumènes &

les autres généraux qui étoient reſtés attachés à Perdiccas.

Antipater, auſſi habile que Ptolomée, ne ſacrifia point la fortune dont il jouiſſoit aux intérêts de la régence. Inſtruit des projets des rebelles par les relations qu'il entretenoit avec eux, il jugea que le démembrement de la monarchie d'Alexandre étoit inévitable. Il vit du danger à renoncer à d'anciennes liaiſons, pour former des alliances nouvelles & douteuſes avec les amis de Perdiccas; & ne balançant point à abandonner les affaires générales de l'empire, il parut ne vouloir régner que ſur la Macédoine. Bien loin de pacifier les troubles de l'Aſie, il les crut favorables à l'affermiſſement de ſon autorité en Europe; il les augmenta en dépouillant Eumènes, Alcétas & les autres généraux de ce parti des provinces qu'ils poſſédoient, pour les donner aux ennemis les plus déclarés de Perdiccas: les uns n'étoient pas dans la diſpoſition d'abandonner leurs gouvernements ſur un ſimple ordre du régent, & les autres devoient tout tenter pour s'en mettre en poſſeſſion. Antigone avoit été fait général de l'armée que les deux rois tenoient en Aſie, moins pour faire reſpecter leur pouvoir, que pour le détruire; & Caſſandre, fils d'Antipater, étoit ſon lieutenant. Tandis que l'ambition de ces deux hommes n'annonçoit que de nouvelles diviſions, des guerres & un démembrement prochain des conquêtes d'Alexan-

dre, le régent repaſſa en Europe avec les deux rois qu'il avoit ſous ſa garde, & qui étoient en quelque ſorte ſes priſonniers.

Les Grecs ſe ſeroient conduits avec prudence, s'ils euſſent attendu à vouloir recouvrer leur liberté, que les premiers différends dont je viens de parler, & qu'il étoit aiſé de prévoir, euſſent éclaté en Aſie. Phocion ne négligea rien pour réprimer l'ardeur avec laquelle les Athéniens ſe portèrent à prendre les armes, lorſqu'ils reçurent les premières nouvelles de la mort d'Alexandre. « Si » Alexandre, leur diſoit-il, eſt mort aujourd'hui, » il le ſera encore demain & après demain. » Mais on étoit las de la domination des Macédoniens; les Grecs ſentoient la faute qu'ils avoient faite de laiſſer accabler Darius, & ils vouloient réparer une négligence par une témérité. Démoſthènes, qui avoit été rappelé de ſon exil, fit valoir avec ſon éloquence ordinaire les maux & la honte de la ſervitude; & les Athéniens, qui ſe reprochoient comme une lâcheté de n'avoir pas ſecondé quelques années auparavant les Spartiates & leur roi Agis, quand ils avoient ſuccombé en faiſant la guerre pour la liberté de la Grèce, ſe livrèrent à l'emportement de leur orateur.

La république déclare la guerre aux Macédoniens, elle ordonne par un décret que toutes les villes ſoient affranchies des garniſons étrangères qui les occupoient, elle conſtruit une

flotte, fait prendre les armes à tous les citoyens qui n'avoient pas quarante ans paſſés, & envoie des ambaſſadeurs dans toute la Grèce pour l'inviter à ſecouer le joug en faiſant un effort général. Les Athéniens eurent pour alliés les Etoliens, les Theſſaliens, les Phtiotes, les Méléens, ceux de la Doride, de la Phocide & de la Locride, les Ænians, les Aliſſiens, les Dolopes, les Athamantes, les Leucadiens, les Moloſſes, quelques cantons de l'Illyrie & de la Thrace; & dans le Péloponèſe, les Argiens, les Sycioniens, les Eléens, les Meſſéniens & ceux d'Acté. Léoſthène, général de cette ligue, remporta une victoire complète ſur Antipater, qui n'eut point d'autre reſſource que de ſe retirer avec les débris de ſon armée dans Lamia, où les confédérés allèrent l'aſſiéger.

Tandis que les Grecs ſe livroient à la joie, Phocion n'avoit-il pas raiſon de dire qu'il « auroit voulu avoir gagné cette bataille qui » couvroit de gloire Léoſthène, mais qu'il ſeroit » honteux de l'avoir conſeillée. » Qu'eſpéroient les alliés? Leur révolte contre l'empire de Macédoine, dont toutes les parties étoient encore unies & gouvernées par des hommes dignes de ſuccéder à Philippe & à Alexandre, ne pouvoit être qu'une émeute dont ils ſeroient ſévèrement châtiés. En effet, la nouvelle du ſuccès de Léoſthène fut à peine portée en Aſie, que Léonatus, gouverneur de la Phrygie Helleſpontique, ſe hâta

de paſſer en Europe avec une armée de vingt-deux mille hommes. Ce ſecours fut encore battu par Antiphile, qui avoit pris le commandement des Grecs après la mort de Léoſthène, tué au ſiége de Lamia ; mais Clytus armoit déjà une flotte conſidérable, & Cratère, gouverneur de Cilicie, amenoit à Antipater mille Perſes aguerris, quinze cents chevaux, & dix mille Macédoniens, dont plus de la moitié avoit ſuivi Alexandre dans toutes ſes expéditions.

La Macédoine ſe vengea d'autant plus aiſément de ſes premières diſgraces, que les confédérés, auſſi préſomptueux après leurs deux victoires qu'ils avoient été téméraires en commençant la guerre, crurent avoir recouvré leur liberté avant que d'avoir travaillé à l'affermir. Leur armée fut entièrement défaite, & la conſternation ſuccéda à l'audace, quand Antipater eut déclaré qu'il ne traiteroit point d'une paix générale, mais qu'il écouteroit en particulier les ambaſſadeurs que chaque ville lui enverroit : celles qui firent les premières des propoſitions, éprouvèrent la clémence du vainqueur, & il n'en fallut pas davantage pour diſſoudre la ligue des Grecs. Chaque république ſe hâta de traiter aux dépens des autres, & les Athéniens, qui quittèrent les derniers les armes, furent contraints de laiſſer Antipater l'arbitre des conditions de la paix. Il fit tranſporter en Thrace vingt-deux mille

citoyens, qui n'ayant aucune fortune, étoient toujours prêts à ſe ſoulever contre l'adminiſtration préſente. Il ſubſtitua l'ariſtocratie au gouvernement populaire, & mit une garniſon macédonienne dans le fort de Munychie. Mais quand ce général & les ſecours que Léonatus, Clytus & Cratère lui donnèrent, auroient encore été battus à pluſieurs repriſes, il n'eſt pas douteux qu'on ne lui eût envoyé d'Aſie de nouvelles armées; & que la Grèce affoiblie par ſes propres victoires, & qui n'avoit plus aucune de ſes anciennes vertus, n'eût enfin été obligée de recevoir la loi du vainqueur.

Si les Athéniens au contraire avoient attendu pour ſe ſoulever que les querelles des lieutenants d'Alexandre euſſent éclaté, ils auroient pu eſpérer d'attirer dans leur alliance pluſieurs républiques, qui, prévoyant les ſuites malheureuſes de la guerre Lamiaque, furent neutres, ou reſtèrent attachées à la Macédoine. Antipater n'auroit reçu aucun ſecours d'Aſie, parce que tous les gouverneurs de province y auroient eu beſoin de leurs forces. Les Grecs auroient eu l'avantage d'attaquer la Macédoine dans le moment qu'elle auroit été dégarnie de ſes troupes; car il ne faut point douter qu'Antipater, intéreſſé à s'oppoſer à l'ambition de Perdiccas, & à favoriſer la révolte de Ptolomée & d'Antigone, dont le ſuccès importoit à tous les ambitieux de l'empire, ne fût

passé en Asie aux premiers bruits de guerre qui se seroient répandus. La Grèce entière auroit alors joué le rôle important que firent les Etoliens, dont Antipater & Perdiccas sollicitèrent à l'envi l'amitié & l'alliance, dès que les premiers troubles eurent commencé.

Un succès dans ces circonstances n'auroit pas été infructueux; & les Grecs, favorisés & soutenus contre la Macédoine par le parti attaché à l'empire, auroient pu recouvrer & affermir leur liberté. Consternés au contraire par le vain effort qu'ils avoient fait pour secouer le joug, & affoiblis par le châtiment dont on avoit puni leur révolte, ils ne trouvèrent en eux-mêmes aucune ressource, quand la guerre fut allumée entre les successeurs d'Alexandre. Ils étoient trop humiliés pour qu'on eût quelque raison de les ménager; & si quelques-unes de leurs républiques furent soupçonnées d'aspirer à l'indépendance, on ne manqua point de les accabler. La Grèce servit de théâtre à la guerre; & quels que fussent les événements, elle en fut toujours la victime. Les villes qui avoient conservé jusque là une apparence de liberté avec la forme ordinaire de leur gouvernement, furent la proie de mille tyrans qui s'emparèrent de l'autorité souveraine, à la faveur des troubles qui agitèrent l'empire d'Alexandre, & dont je ne parlerai qu'autant qu'il est nécessaire pour faire connoître la situation des Grecs.

Antipater ne ſurvécut pas long-temps à ſon élévation ; & au lieu de remettre en mourant la régence générale de l'empire & le gouvernement particulier de la Macédoine à ſon fils, il y appela Polypercon. Caſſandre, indigné de la prétendue injuſtice de ſon père, brûloit de ſe venger, & de s'emparer d'un royaume qu'il regardoit comme ſon patrimoine ; mais n'ayant encore rempli que des poſtes ſubalternes, argent, vaiſſeaux, ſoldats, tout lui manquoit. En même temps qu'il cachoit ſon ambition, en paroiſſant content de ſa fortune, il négocioit ſecrètement en Egypte avec Ptolomée, tâchoit de gagner Séleucus, gouverneur de Babylone, & demandoit des ſecours à Antigone, qui s'étoit en quelque ſorte rendu le maître de l'Aſie par les avantages qu'il avoit eus ſur Alcétas, Eumènes & Attalus. Ces princes ne cherchant qu'à entretenir des troubles qui les rendoient indépendants, devoient voir avec d'autant plus de plaiſir l'ambition de Caſſandre, que Polypercon avoit renoncé à la politique d'Antipater. Soit que le nouveau régent fût la dupe du pouvoir imaginaire de ſa dignité, ſoit qu'il fût attaché par principe de devoir aux intérêts des deux rois, il ſe déclara l'ami du parti de Perdiccas ; & les uſurpateurs, pour ſe venger, donnèrent une armée à Caſſandre, & le mirent en état de faire une entrepriſe ſur la Macédoine.

Polypercon prévit la guerre dont il étoit menacé,

menacé ; & craignant que les garnisons qu'Antipater avoit mises dans les postes les plus avantageux de la Grèce, ne favorisassent Cassandre, porta un décret, par lequel il substituoit le gouvernement populaire à l'aristocratie établie dans la plupart des républiques depuis la guerre Lamiaque. Il leur ordonnoit de rappeler leurs exilés, de bannir leurs magistrats, & de s'engager par serment à ne jamais rien entreprendre contre les intérêts de la Macédoine. Le régent se flattoit que la Grèce, reconnoissante de la liberté qu'il lui rendoit, alloit être attachée à son sort, & deviendroit le boulevard de la Macédoine ; mais son décret ne servit qu'à multiplier les désordres, en renouvellant l'usage des proscriptions & des bannissements. Les villes, agitées par de nouvelles dissentions, ne purent prendre aucune forme de gouvernement, & l'anarchie devint générale chez les Grecs.

Cependant Polypercon, mal affermi dans son gouvernement, fut obligé de l'abandonner à l'approche de Cassandre, & il se retira dans le Péloponèse avec les troupes qu'il s'étoit attachées, & les richesses qu'il put enlever du trésor des rois de Macédoine. Il appela à son service tout ce qu'il y avoit de Grecs, qui par une suite de leurs révolutions, n'ayant ni patrie ni fortune, n'avoient d'autre ressource que de vendre leurs services à quelque général, & pour les-

quels Philippe avoit dit que la guerre étoit un temps de paix.

Tandis que le régent de l'empire ne faiſoit dans le Péloponèſe que le rôle d'un aventurier, & que la Macédoine éprouvoit chaque jour de nouvelles révolutions dans leſquelles toute la famille d'Alexandre périt enfin de la manière la plus tragique ; Antigone défit Eumènes, Alcétas & Attalus, & diſſipa juſqu'aux derniers reſtes des partiſans de Perdicas & du gouvernement. Après tant de ſuccès, ce capitaine ſe trouvoit le maître de l'Aſie ; la monarchie ſeule pouvoit ſatisfaire ſon ambition. Caſſandre, Ptolomée, Séléucus & Lyſimaque étoient autant de rivaux incommodes, dont il ne voyoit la fortune qu'avec chagrin. Soit que la Macédoine lui offrît une carrière plus brillante par la réputation qu'elle avoit acquiſe ſous Philippe & Alexandre, ſoit qu'il crût que ce royaume donneroit à ſes rois un droit ſur les provinces qui en avoient été démembrées ; ce fut à Caſſandre qu'Antigone réſolut de déclarer d'abord la guerre.

Il rechercha l'alliance de Polypercon, lui fournit des ſecours pour l'aider à ſe ſoutenir dans le Péloponèſe ; mais afin d'attirer en même temps dans ſon parti les villes de la Grèce, il leur ordonna par un décret d'être libres, & les affranchit des garniſons étrangères dont elles étoient opprimées. Son fils Démétrius, ſurnommé Polior-

cète, paſſa à deux repriſes dans la Grèce pour y mettre ce décret en exécution. Ce jeune héros enleva, il eſt vrai, à Ptolomée la plupart des places où il tenoit garniſon, & chaſſa Caſſandre de celles qu'il occupoit ; mais les Grecs n'en étoient pas moins malheureux ; les armées qui ravageoient leur pays, leur ôtoient la liberté que d'inutiles décrets leur attribuoient ; & tout leur avantage, ſi c'en eſt un, étoit de changer de joug, & de voir leurs ennemis ſe déchirer tour-à-tour, & ſe punir de leur ambition.

Caſſandre, prêt à ſe voir chaſſer de la Macédoine, retira Ptolomée, Séleucus & Lyſimaque, de l'eſpèce d'aveuglement dans lequel ils étoient, & leur fit ſentir que le danger dont il étoit menacé leur étoit commun, & que ſa chûte entraîneroit la leur. Il leur repréſenta qu'Antigone étoit trop ambitieux pour que la Macédoine ſervît de terme à ſes conquêtes ; & qu'il étoit temps ou jamais de ſe réunir contre cet oppreſſeur. Ces quatre princes ſe liguèrent, & la célèbre bataille d'Ipſus décida enfin de la ſucceſſion d'Alexandre d'une manière fixe : Antigone défait, perdit la vie dans le combat, & ſes ennemis partagèrent ſa dépouille.

La Grèce ſe ſeroit vu délivrer de cette foule de tyrans qui l'opprimoient à la fois, ou du moins elle auroit commencé à ſe reſſentir de quelques avantages de la paix, ſous la protection des lois

de Macédoine à qui elle étoit échue en partage ; ſi elle n'eût été deſtinée à ſervir de théâtre aux aventures ſingulières d'un prince ſur qui la fortune ſembloit vouloir épuiſer tous ſes caprices. Démétrius Poliorcète n'avoit recueilli des débris de la fortune de ſon père, que Tyr, l'iſle de Cypre & quelques domaines très-bornés ſur les côtes d'Aſie ; mais ſon ambition, ſon courage & l'eſpérance lui reſtoient ; & depuis le règne d'Alexandre, c'étoient autant de titres pour aſpirer à ſe faire des royaumes. Il entra dans la Grèce, où il avoit des amis & des intelligences ; & tandis qu'à la tête d'une armée d'aventuriers dignes de lui, il étoit occupé à y faire des conquêtes, il perdit ſes autres états. La fortune l'en dédommagea ; les fils de Caſſandre au ſujet de ſa ſucceſſion, lui ouvrirent le chemin du trône de Macédoine. Chaſſé de ce royaume, après y avoir régné ſept ans, ſon inquiétude le vit paſſer en Aſie pour y conquérir un nouvel établiſſement, & il laiſſa à ſon fils Antigone Gonatas des forces avec leſquelles il ſe maintint dans la Grèce. C'eſt ce prince qui, au rapport des hiſtoriens, ne ſe contentant pas de ſubſtituer l'ariſtocratie au gouvernement populaire, établit des tyrans dans la plupart des villes, ou ſe déclara le protecteur de tous ceux qui voulurent uſurper l'autorité ſouveraine dans leur patrie. Avec leur ſecours il ſe rendit aſſez puiſſant pour s'emparer de la Macé-

doine après la mort de Softhène, s'y affermir, & laiſſer enfin ce royaume à ſes deſcendants.

La Grèce qui n'avoit point encore renoncé à l'eſpérance d'être libre, mais toujours agitée par de nouvelles révolutions, ſembloit n'avoir à craindre que l'ambition & la tyrannie des ſucceſſeurs d'Alexandre, lorſqu'elle vit fondre ſur elle un orage formé à l'autre extrémité de l'Europe. Il parut ſur les frontières de la Theſſalie deux cent mille Gaulois que Brennus commandoit. Ces Barbares n'avoient point d'autre objet que de vivre de pillage, & de mettre, pour ainſi dire, la terre entière à contribution. De tout temps l'inquiétude naturelle des Gaulois les avoit fait ſortir de leur pays, & la Grèce ſe rappeloit avec terreur les ravages qu'ils avoient faits autrefois dans la Thrace, l'Illyrie & la Macédoine. Le danger étoit commun pour tous les Grecs, un intérêt commun devoit les réunir; mais la ſituation déplorable de pluſieurs républiques leur lioit les mains, & il n'y eut que les Béotiens, les Locriens, les Etoliens, ceux de Mégare & de la Phocide, & les Athéniens qui prirent les armes pour repouſſer de concert ces nouveaux ennemis.

Les Gaulois, ayant paſſé ſans obſtacle le Sperchius, vinrent camper près d'Héraclée; & dans la bataille qu'ils livrèrent aux Grecs, on vit tout l'avantage que la diſcipline, l'exercice & l'art donnent ſur un courage farouche qui ne ſait que

braver la mort. Les Gaulois, dit Pauſanias, combattirent avec fureur ; l'audace étoit peinte ſur le viſage des mourants, & pluſieurs arrachoient de leurs plaies le trait dont ils étoient mortellement bleſſés, pour le lancer encore contre leurs ennemis.

Cette diſgrace & celle qu'ils éprouvèrent quelques jours après, en voulant forcer le paſſage des Thermopyles, que les Etoliens défendoient, ne les dégoûtèrent point de leur entrepriſe. Brennus détacha de ſon armée un corps de quarante mille hommes, qui ſe porta dans l'Etolie pour la contraindre à rappeler ſes ſoldats ; mais cette diverſion ne lui auroit point ouvert l'intérieur de la Grèce, ſi les Héracléotes, laſſés de voir leur pays ſervir de théâtre à la guerre, n'euſſent conduit eux-mêmes les Gaulois par le chemin que les Perſes avoient pris autrefois dans la guerre de Xerxès. Un brouillard épais favoriſoit la marche des Barbares, & ils fondirent inopinément ſur les Phocéens, qui occupoient aux Thermopyles le même poſte que le courage de Léonidas & de trois cents Spartiates a rendu ſi fameux. Les Phocéens, quoique ſurpris, ſe défendirent d'abord avec beaucoup de bravoure ; mais obligés enfin de céder au nombre qui les accabloit, ils portèrent en fuyant l'alarme dans le camp des Grecs, qui ſur le champ ſe diſpersèrent honteuſement ſans oſer attendre l'ennemi.

Les Gaulois s'avancèrent ſous les murailles de Delphes, & la Grèce ne dut ſon ſalut qu'aux prêtres d'Apollon. Ils ranimèrent le courage des Delphiens, en promettant que leur dieu les ſecourroit par des prodiges, & la fortune acquitta leurs promeſſes. Il s'éleva une tempête terrible pendant la nuit; la foudre tomba à pluſieurs repriſes dans le camp des Gaulois, & le terrein où il étoit aſſis éprouva un tremblement de terre. Les Etoliens & les Phocéens, qui ne doutèrent point qu'Apollon ne combattît pour eux, attaquèrent les Gaulois effrayés à la pointe du jour. Brennus fut bleſſé, ſes ſoldats fuirent, la nuit les arrêta enfin; & ſaiſis d'une terreur panique, ils s'égorgèrent les uns les autres, en croyant ſe défendre contre les Grecs. Pourſuivis par la faim, ils n'oſèrent s'arrêter à leur camp d'Héraclée, & ils furent défaits une ſeconde fois par les Etoliens & les Phocéens en repaſſant le Sperchius. Brennus ne conſultant alors que ſon deſeſpoir, s'empoiſonna, & les reſtes de ſon armée périrent dans les embuſcades que les Theſſaliens & les Maliens leur dreſsèrent.

Peut-être que les Grecs, toujours jaloux de leur liberté, & éclairés ſur leurs intérêts par une longue ſuite de calamités, auroient été capables de faire un retour ſur eux-mêmes, de reprendre leur ancienne politique & de ſe réunir, ſi quelque peuple recommandable par ſa réputation eût

rendu à la Grèce entière les mêmes ſervices que les Etoliens lui rendirent pendant la guerre des Gaulois. Le moment paroiſſoit favorable. Les forces des ſucceſſeurs d'Alexandre étoient bien moins redoutables que ne l'avoient été celles d'Alexandre & de ſon père : le même eſprit d'ambition & de conquête ne les animoit plus, depuis que la bataille d'Ipſus avoit fait ſuccéder le goût de la paix à leurs anciennes diviſions. Les princes, qui avoient partagé l'Aſie entr'eux, s'occupoient déjà plus à jouir de leur fortune qu'à l'agrandir ; & la Macédoine réduite à ſes premières poſſeſſions, & fatiguée des malheurs que lui avoient valu les proſpérités d'Alexandre, n'étoit pas gouvernée par un Philippe. Les tyrans, qui s'étoient élevés dans pluſieurs cantons de la Grèce, craignoient leurs concitoyens, & n'attendoient du dehors qu'une foible protection. Enfin il étoit naturel que la défaite des Gaulois rendît à la Grèce une extrême confiance, & que la république qui l'avoit ſauvée, profitât de ſon courage pour former une nouvelle confédération ; mais les mœurs des Etoliens étoient trop atroces, pour que les Grecs puſſent ſe fier à ce peuple, & le regarder comme le protecteur de la liberté. Plus les Etoliens firent de grandes choſes, plus ils ſe firent redouter de leurs voiſins ; on les haïſſoit preſqu'autant que les Gaulois ; ils avoient conſervé cet eſprit de piraterie & de brigandage, que les autres Grecs avoient perdu en formant des ſociétés régulières.

Les Etoliens, dit Polybe, ſont plutôt des bêtes féroces que des hommes. Juſtice, droit, alliances, traités, ſerments, ce ſont de vains noms, l'objet de leur mépris. Accoutumés à ne vivre que de butin, ils ne font grace à leurs alliés que quand ils trouvent à contenter leur avarice chez leurs ennemis. Tant que la Grèce ne forma qu'une ſeule république ſous l'adminiſtration de Sparte, ces brigands, qui occupoient un terrein ingrat entre l'Acarnanie & la Locride, n'exercèrent leurs violences que dans la Macédoine, l'Illyrie & les iſles qui avoient le moins de relation avec le continent. Ils s'enhardirent quand les Grecs furent affoiblis par leurs guerres domeſtiques; & mettant d'abord à contribution quelques quartiers du Péloponèſe, tels que l'Achaïe & l'Elide, ils déſolèrent bientôt toute cette province; & à la faveur des alliances qu'ils eurent toujours dans la ſuite avec quelqu'un des ſucceſſeurs d'Alexandre, ils firent enfin des courſes dans toute la Grèce, & y commirent les plus grands excès.

Etrange effet de ce caprice bizarre qui enchaîne les événements humains, ou plutôt de l'aveuglement des hommes, qui ont beſoin que le malheur les inſtruiſe de leur devoir, & les pouſſe malgré eux vers le bonheur! C'eſt par leurs injuſtices & leurs violences mêmes que les Etoliens ſervirent la Grèce, puiſque ce fut pour n'en être pas les victimes, que les villes les plus conſidérables de

l'Achaïe jetèrent entr'elles les fondements d'une ligue qui ſembla faire revivre l'ancien gouvernement des Grecs. Etant parvenue à remplir dans le Péloponèſe la place que Lacédémone & Athènes avoient autrefois occupée dans la Grèce entière, il eſt néceſſaire d'en faire connoître les mœurs, les loix & les progrès.

Ainſi que toutes les autres contrées de la Grèce l'Achaïe eut d'abord des capitaines ou des rois. Ces princes deſcendoient d'Oreſte, & leur famille conſerva la couronne juſqu'aux fils d'Ogygès, qui s'étant rendus odieux, furent chaſſés de leurs états. Les Achéens commencèrent alors à être libres. Leurs villes avoient les mêmes poids, les mêmes meſures, les mêmes loix, le même eſprit & les mêmes intérêts : chacune d'elles forma cependant une république indépendante qui eut ſon gouvernement, ſon territoire & ſes magiſtrats particuliers. Les diſtinctions que la monarchie avoit introduites entre les citoyens diſparurent ; il n'y eut plus de nobles qui prétendiſſent avoir des priviléges, & dans chaque ville l'aſſemblée générale du peuple poſſéda la ſouveraineté. Cette démocratie, toujours ſi orageuſe dans le reſte de la Grèce, ne cauſa aucun déſordre dans l'Achaïe, ſoit parce que les loix étoient établies ſur de ſages proportions, & qu'en donnant aux magiſtrats aſſez d'autorité pour ſe faire obéir, on ne leur en avoit pas aſſez laiſſé pour en pouvoir abuſer ;

ſoit parce que les Achéens, toujours expoſés aux injures des Etoliens leurs voiſins, n'avoient pas le loiſir de s'occuper de querelles domeſtiques, & que le conſeil général de leur aſſociation apportoit un ſoin extrême à les prévenir ou à les étouffer dans leur naiſſance.

Chacune de ces républiques renonça au privilége de contracter des alliances particulières avec les étrangers, & toutes convinrent qu'une extrême égalité ſerviroit de fondement à leur union, & que la puiſſance ou l'ancienneté d'une ville ne lui donneroit aucune prérogative ſur les autres. On créa un ſénat commun de la nation; il s'aſſembloit deux fois l'an à Egium, au commencement du printemps & de l'automne, & il étoit compoſé des députés de chaque république en nombre égal. Cette aſſemblée ordonnoit la guerre ou la paix, contractoit ſeule les alliances, faiſoit des loix pour adminiſtrer ſa police particulière, envoyoit des ambaſſadeurs ou recevoit ceux qui étoient adreſſés aux Achéens. S'il ſurvenoit quelqu'affaire importante & imprévue dans le temps que le ſénat ne tenoit pas ſes ſéances, les deux préteurs le convoquoient extraordinairement. Ces magiſtrats, dont l'autorité étoit annuelle, commandoient les armées; & quoiqu'ils ne puſſent rien entreprendre ſans la participation de dix commiſſaires qui formoient leur conſeil, ils paroiſſoient en quelque ſorte dépoſitaires de toute la

puiſſance publique, dès que le ſénat auquel ils préſidoient n'étoit pas aſſemblé.

Les Achéens ne vouloient ni acquérir de grandes richeſſes, ni ſe rendre redoutables par leurs exploits; ils n'aſpiroient qu'à un bonheur obſcur, le ſeul vraiſemblablement pour lequel les hommes ſoient faits. Leur ſénat, oblige de conformer ſa conduite à l'eſprit général de la nation, fut ſans ambition, & par conſéquent juſte ſans effort. C'eſt ſon attachement à la juſtice qui le fit reſpecter, & lui valut ſouvent l'honneur d'être l'arbitre des querelles qui s'élevoient dans le Péloponèſe, dans les autres provinces de la Grèce, & même chez les étrangers.

Ce peuple ne s'étant rendu ſuſpect ni à Philippe, ni à ſon fils, ces princes lui laiſ-èrent ſes loix, ſon gouvernement, je dirois preſque ſa liberté; mais il n'échappa pas aux malheurs que la Grèce éprouva ſous leurs ſucceſſeurs. Les villes d'Achaïe ſentirent le contre-coup des révolutions fréquentes qui agitèrent la Macédoine: les unes reçurent garniſon de Polypercon, de Démétrius, de Caſſandre, & depuis d'Antigone Gonatas; les autres virent naître des tyrans dans leur ſein. La diverſité de leur fortune leur donna des intérêts différents, leurs maîtres en eurent ſouvent d'oppoſés, & tout lien fut rompu entr'elles.

Dyme cependant, Patras, Tritée & Phare ayant trouvé des conjonctures heureuſes pour ſe-

couer le joug, renouvellèrent leur alliance ; & en ſe mettant en état de repouſſer les inſultes des Etoliens, jetèrent les fondements d'une ſeconde ligue, qui malgré les vices actuels des Grecs ſe propoſa pour modèle la première, & en prit les mœurs, les loix & la politique. Les Egéens s'étant délivrés cinq ans après de la garniſon qui les opprimoit, ſe joignirent à cette république naiſſante, qui s'agrandit encore par l'aſſociation des Caryniens & des Bouriens, qui avoient maſſacré leurs tyrans. Quelques villes du Péloponèſe demandèrent comme une faveur à être reçues dans la ligue ; d'autres attendirent qu'on leur eût ouvert les yeux ſur leurs intérêts, ou qu'on leur fît même une ſorte de violence dont elles eurent bientôt lieu de s'applaudir.

Tandis que la Macédoine, occupée de ſes affaires domeſtiques, ne pouvoit donner qu'une attention légère à celles de la Grèce ; la ligue des Achéens, dit Polybe, auroit fait des progrès plus conſidérables, ſi ſes magiſtrats avoient profité de ces circonſtances avec plus d'habileté & de courage. Soit que l'abaiſſement des Grecs & leurs diviſions fiſſent croire aux deux préteurs qu'il ſeroit téméraire, ou du moins inutile de vouloir rappeler les anciens principes ; ſoit que jaloux les uns des autres, ils ne puſſent exécuter aucun projet important, ils reſtèrent dans une inaction infructueuſe. La ligue ne s'aſſocia aucun nouveau

peuple, & elle ne prit une face nouvelle, en acquérant des alliés, que quand elle fit la faute heureuſe de ne confier qu'à un ſeul préteur l'adminiſtration de toutes ſes affaires.

Ce fut quatre ans après cette réforme dans le gouvernement, qu'Aratus délivra Sycione, ſa patrie, du tyran Nicoclès qui s'en étoit rendu le maître, & l'unit à la ligue des Achéens. Les talents de ce grand homme l'élevèrent à la préture. Les Achéens, convaincus de ſa probité, crurent ne pas manquer aux règles de la prudence, en rendant, pour ainſi dire, ſa magiſtrature perpetuelle; & il offrit à la Grèce un ſpectacle tout-à-fait extraordinaire. Sans ambition, ſans deſir de faire des conquêtes, les Achéens declarèrent une ſorte de guerre à tous les tyrans du Peloponèſe. Ils ſurprirent pluſieurs villes, les affranchirent, & ſe crurent aſſez payés des frais & des périls de leurs entrepriſes, en les uniſſant à une ſociété dans laquelle elles jouiſſoient de la même indépendance & des mêmes prérogatives que les villes les plus anciennement alliées. Pluſieurs tyrans ne ſe trouvant plus en ſûreté, ſur-tout après la mort de Démétrius, roi de Macédoine, qui les protégeoit, ſe démirent eux-mêmes de leur autorité.

Au changement ſubit qui ſe fit dans le Péloponèſe, au rôle important que commençoient

à faire les Achéens, on eût dit que les peuples de la Grèce, épris d'une nouvelle paſſion pour la liberté, & inſtruits par l'expérience, touchoient au moment heureux de ne plus former qu'une ſeule république. La jalouſie & les intrigues de Lacédémone & d'Athènes s'y oppoſèrent ; quoiqu'avilies & dégradées par leurs vices, ces deux villes conſervoient tout leur ancien orgueil, & ſouffroient impatiemment que l'Achaïe, autrefois ſi inférieure à la Laconie & à l'Attique, voulût occuper une place qu'elles eſpéroient vainement de reprendre. La modération des Achéens, ſi capable de gagner l'eſtime & la confiance des Grecs, auroit enfin triomphé de tous les obſtacles, ſi ce peuple, à l'exemple des anciens Spartiates, avoit eu l'art de ſe faire des généraux & une diſcipline ſavante & rigide. Jamais il n'avoit été plus néceſſaire à une république qui vouloit prendre l'aſcendant dans la Grèce, & devenir le point de ralliement de tous ſes peuples, de faire fleurir les talents & les vertus militaires ; mais l'amour des Achéens pour la paix les portoit à cultiver avec plus de ſoin les fonctions civiles du citoyen que les qualités propres à faire des hommes de guerre. Une ſorte d'indolence les empêchoit de former des entrepriſes hardies ; & en paroiſſant ſe défier de leurs forces, ils n'inſpiroient aux autres qu'une médiocre con-

fiance. Bornés à exécuter des projets plus sûrs que brillants, ils ne faisoient point naître cette admiration dont les Grecs avoient besoin pour renoncer à leurs petites jalousies, & secouer une timidité & un découragement auxquels les malheurs des temps, les exploits d'Alexandre & la puissance de ses successeurs les avoient accoutumés.

Aratus, qu'on peut regarder comme l'auteur de la seconde association des Achéens, contribua beaucoup a entretenir cet esprit. C'étoit, dit Polybe, l'homme le plus propre à conduire les affaires d'une republique. Une justesse exquise de jugement le portoit toujours à prendre le parti le plus convenable dans des dissentions civiles. Habile à ménager les passions différentes des personnes avec lesquelles il traitoit, il parloit avec grace, savoit se taire, & possédoit l'art de se faire des amis & de se les attacher. Savant à former des partis, tendre des piéges à un ennemi, & le prendre au dépourvu, rien n'égaloit son activité & son courage dans la conduite & l'exécution de ces sortes de projets. Aratus, si supérieur par toutes ces parties, n'étoit plus qu'un homme médiocre à la tête d'une armée. Irrésolu quand il falloit agir à force ouverte, une timidité subite suspendoit en quelque sorte l'action de son esprit, & quoiqu'il ait rempli le Péloponèse de ses trophées, peu de capitaines ont

ent eu cependant moins de talents que lui pour la guerre. Polybe auroit dû ajouter qu'Aratus ſe rendoit juſtice, & ſentoit ſon embarras à la tête d'une armée. Il l'avouoit lui-même, l'hiſtoire en fait foi ; & il étoit naturel que pour ſe mettre à ſon aiſe, toutes ſes vues ſe tournaſſent vers la paix, & qu'il nourrît dans les Achéens les ſentiments de crainte auxquels leur ligue devoit ſa naiſſance.

Pour prévenir les dangers que les inſtitutions trop peu militaires des Achéens leur préparoient, tandis qu'ils avoient à leurs portes, dans la perſonne des rois de Macédoine, un ennemi redoutable qui n'épioit qu'une occaſion favorable de les aſſervir, Aratus mit habilement à profit la rivalité qui régnoit entre les ſucceſſeurs d'Alexandre. Quoique l'ambition de ces princes parût ſatisfaite du partage dont ils étoient convenus après la bataille d'Ipſus, ils ſe défioient continuellement les uns des autres. Ils s'obſervoient mutuellement avec cette politique inquiète qui agite aujourd'hui l'Europe, chacun d'eux aſpiroit à étendre ſon empire, & vouloit empêcher que les autres ne fiſſent de nouvelles acquiſitions ; on avoit déjà notre politique de l'équilibre. Les cours d'Egypte & de Syrie étoient principalement attentives aux démarches des rois de Macédoine, qui ſe regardant comme les vrais ſucceſſeurs d'Alexandre, croyoient avoir des droits ſur les pro-

vinces démembrées de ſon empire, & ſe promettoient de les faire rentrer ſous leur domination, dès que l'aſſerviſſement de la Grèce entière les mettroit en état d'en raſſembler les forces, & de reprendre le projet formé par Philippe & exécuté par Alexandre.

Ces puiſſances voyoient donc avec plaiſir, que loin de fléchir ſous le joug, le Péloponèſe formât encore des ligues favorables à ſa liberté, & qu'en ſe défendant contre la Macédoine, il leur ſervît de rampart; elles devoient protéger les Achéens, Aratus le comprit; & par les alliances qu'il contracta avec les rois d'Egypte & de Syrie, il ſe fit craindre & reſpecter par Antigone Gonatas & ſon fils Démétrius.

Quelque ſage que fût cette politique, il s'en falloit beaucoup qu'elle raſſurât entièrement Aratus ſur le ſort de l'Achaïe. Il pouvoit arriver que les protecteurs ou les alliés de la ligue Achéenne ſe brouillaſſent, ou qu'occupés chez eux par quelques affaires importantes, ils ſe viſſent forcés à négliger celles de la Grèce, dans le temps que le Péloponèſe auroit le plus grand beſoin de leur ſecours. Les peuples libres, quand leur gouvernement n'eſt pas une pure démocratie, ont une ſorte de confiance dans leurs principes & dans leur conduite, qui ſert de règle & de bouſſole à leurs alliés & à leurs ennemis, & qui en fixe juſqu'à un certain point les craintes & les eſpé-

rances ; mais les princes abſolus n'écoutent ſouvent que leur volonté, & leur volonté eſt toujours incertaine ; ils prennent quelquefois pour l'intérêt de leur état l'intérêt de leurs paſſions, & leurs paſſions varient & changent au gré des circonſtances & des perſonnes qui les entourent. Le haſard pouvoit donner aux Macédoniens un roi actif, guerrier & entreprenant, tandis que l'Egypte & l'Aſie obéiroient à des monarques pareſſeux & timides : & de quels malheurs n'auroit pas alors été menacée la république des Achéens? Il n'étoit pas impoſſible que par des négociations adroites un roi de Macédoine trompât les alliés de la Grèce ſur leurs intérêts, corrompit & achetât par des préſents les miniſtres & les généraux d'Egypte & de Syrie, & ſe préparât ainſi la conquête du Péloponèſe. Qui peut prévoir tous les caprices de la fortune & tous les dangers des états? Il arriva en effet dans le Péloponèſe un événement imprévu qui força Aratus à changer de politique : je veux parler de la révolution qui ſe fit à Lacédémone ſous le règne de Cléomène.

On ne retrouvoit depuis long-temps dans cette ville aucun veſtige des anciennes mœurs. Le roi Agis ayant voulu y faire revivre les loix de Lycurgue, avoit excité contre lui un ſoulèvement général ; & la mort tragique dont les Spartiates punirent ſa vertu, ſembloit avoir mis le dernier

ſceau à leur aviliſſement. Cléomène cependant ne ſe laiſſa point décourager, & ſon ambition lui fit entreprendre une réforme qu'Agis n'avoit méditée que par amour du bien public. Il abolit les dettes, fit un nouveau partage des terres; & les citoyens qu'il avoit retirés de la misère, & à qui il faiſoit eſpérer une fortune conſidérable, en leur promettant les dépouilles des peuples voiſins, furent ſubitement frappés d'une eſpèce d'enthouſiaſme. Lacédémone prit une face nouvelle; elle parut une ſeconde fois peuplée de ſoldats, dont le courage & la confiance mirent leur chef en état de faire une entrepriſe digne de ſon ambition & de ſes talents; & Cléomène tourna toutes ſes forces contre les Achéens, qui s'étoient emparés de l'empire du Péloponèſe.

Aratus ſentit ſur le champ que les rois de Syrie & d'Egypte, avec leſquels il étoit lié, n'avoient pas le même intérêt de défendre la confédération achéenne contre la république de Sparte, que contre la Macédoine. Il importoit peu en effet à ces princes que chaque ville du Péloponèſe prît tour-à-tour l'aſcendant ſur les autres, pourvu que la Macédoine reſtât toujours dans ſon premier état: peut-être même devoient-ils favoriſer une république qui, après avoir recouvré ſa réputation, paroîtroit bien plus propre que la ligue des Achéens à réunir les Grecs contre la Macédoine, & à favoriſer leur indépendance.

Quand Aratus auroit d'ailleurs compté ſur la protection de ſes alliés, il ſe ſeroit perdu un temps conſidérable à envoyer des ambaſſadeurs & à négocier, pendant que Cléomène, actif, diligent, infatigable, pouſſoit la guerre avec vigueur, & ne perdoit pas un inſtant. En ſuppoſant même, contre toute apparence, que les cours de Syrie & d'Alexandrie ſe fuſſent hâtées de ſecourir les Achéens, il me ſemble qu'il y auroit eu beaucoup d'imprudence de la part d'Aratus, d'appeler leurs armées dans le Péloponèſe. Il eſt évident, ſi je ne me trompe, que la Macédoine n'auroit pas vu ſans inquiétude l'arrivée de ſes ennemis dans la Grèce; montrer en cette occaſion de la crainte ou une indifférence imbécille ſur le ſort du Péloponèſe, c'eût été inviter les étrangers à y faire des établiſſements, & même à porter leurs armes juſque dans le cœur de la Macédoine. Quand Antigone Doſon auroit deſiré ſincérement la paix, il n'auroit donc pu ſe diſpenſer de venir au ſecours des Spartiates; la guerre particulière des Lacédémoniens & des Achéens ſeroit devenue néceſſairement une guerre générale entre les ſucceſſeurs d'Alexandre; & quelque puiſſance qui eût eu l'avantage, elle en auroit ſûrement abuſé pour opprimer à la fois la république de Sparte, la ligue des Achéens & tout le Péloponèſe.

On ne peut, je crois, donner trop de louange;

à Aratus pour avoir recouru à la protection de la Macédoine même, dans une conjoncture fâcheuse où il s'agissoit du salut des Achéens. Plutarque ne pense pas ainsi. « Aratus, dit-il, devoit plutôt tout céder à Cléomène, que de remplir une seconde fois le Péloponèse de Macédoniens. Quel que fût ce prince, ajoute-t-il, il descendoit d'Hercule, il étoit né à Lacédémone, & il auroit été plus glorieux pour les Péloponésiens d'obéir au dernier des Spartiates qu'à un roi de Macédoine. »

Plutarque, grand peintre des hommes célèbres, dont il nous a tracé la vie, mais quelquefois politique médiocre, ne se persuade-t-il pas trop aisément qu'il étoit possible d'engager les Achéens à reconnoître le pouvoir de Cléomène? Il faut s'en rapporter à Polybe, historien presque contemporain, & consommé dans les affaires de la guerre & de la paix. Il nous apprend que ce prince, devenu odieux à toute la Grèce, étoit regardé avec raison comme le tyran de sa patrie & l'ennemi de ses voisins: en vain ses partisans prétendoient-ils le justifier par l'exemple de Lycurgue, qui autrefois avoit fait une sainte violence aux Spartiates pour réformer leurs loix & leurs mœurs. Dans ce législateur on reconnoissoit un père de la patrie, parce qu'il s'étoit oublié lui-même dans son entreprise, pour ne s'occuper que du bien public & du soin de rendre ses concitoyens

auſſi vertueux que lui-même. Cléomène au contraire commença ſa réforme par empoiſonner Euridamas, ſon collégue à la royauté. Il dépouilla tyranniquement les ſénateurs de leur pouvoir, & en créa d'autres à qui il ne laiſſa qu'un vain titre ; il ſe défit des éphores ; & profitant, comme auteur de la révolution, du crédit qu'elle lui donnoit, pour ſe rendre abſolu dans ſa patrie, s'il fit quelques loix ſages, ce fut en tyran injuſte, diſſimulé & ſans foi.

Si ce prince, ſemblable au portrait infidèle qu'en fait Plutarque, avoit en effet rétabli le gouvernement de Lycurgue, Lacédémone, bien loin de vouloir aſſervir les Achéens, n'auroit demandé qu'à s'aſſocier à leur ligue, & c'eût été le plus grand bonheur de la Grèce. Mais dès que Cléomène, avare, ambitieux, empoiſonneur, paroiſſoit aux yeux des Grecs ſouillé de tant de vices ; je voudrois que Plutarque nous apprît par quel ſecret, à la place d'Aratus, il eut perſuadé aux villes de la confédération achéenne de renoncer à leur liberté. Qu'importoit aux peuples du Péloponèſe que les Spartiates euſſent repris leur ancien courage & leur diſcipline militaire, ſi ces vertus nouvelles ne devoient ſervir que d'inſtruments à l'ambition de Cléomène ? Lacédémone n'en devoit paroître que plus odieuſe à ſes voiſins.

Plutarque ignoroit-il qu'un peuple ne ſe dépouille jamais volontairement de ſon indépendance.

& que plutôt que de ſe ſoumettre à un maître qui veut l'envahir par la force, il ſe fera lui-même un tyran ? Tel eſt le cours des paſſions dans le cœur des hommes. D'ailleurs la ligue des Achéens étoit compoſée de pluſieurs villes qui auroient préféré de s'enſevelir ſous leurs ruines, au chagrin de renoncer à la haine invétérée qu'elles avoient contre les Spartiates : peut-être n'auroient-elles perdu qu'avec peine leur reſſentiment, quand Lacédémone, ſous la main d'un ſecond Lycurgue, auroit repris à la fois toutes ſes anciennes vertus. Polybe nous avertit que ſi Aratus n'eût pas recherché la protection des Macédoniens, Meſsène & Mégalopolis alloient y recourir, en ſe ſéparant de la ligue. Toutes les autres villes du Péloponeſe ne devoient-elles pas avoir à-peu-près la même politique, puiſque Cléomène, en promettant d'abolir les dettes & de faire un nouveau partage des terres dans ſes conquêtes, avoit ſoulevé contre lui les citoyens qui jouiſſoient de la principale autorité dans le Péloponèſe ?

Ce qui a le plus vivement frappé Plutarque, c'eſt qu'après la défaite entière de Cléomène & des Spartiates à Sélaſie, Antigone, ſurnommé Doſon, & régent de la Macédoine pendant la minorité de Philippe, fils de Démétrius, mit en quelque ſorte des entraves au Péloponèſe. Sans doute que les peuples de la ligue achéenne dûrent voir avec inquiétude les garniſons que Philippe

tenoit à Corinthe & à Orchomène ; ſans doute que leur liberté en ſouffrit ; mais eſt-ce un motif ſuffiſant pour condamner Aratus ? Les Péloponéſiens auroient-ils été plus libres & plus heureux en ſe livrant à la foi de Lacédémone ? La cour de Macédoine reſpecta leur gouvernement, leurs loix, leurs coutumes & leurs magiſtrats ; l'ambitieux Cléomène n'auroit-il pas au contraire abuſé inſolemment de ſes avantages ?

Aratus a été un des plus grands perſonnages de l'antiquité ; mais tel eſt le ſort des hommes d'état, qu'on les juge ſouvent ſans conſidérer que la politique, ſoumiſe à la fatalité des circonſtances qui l'enchaînent, ne voit quelquefois autour d'elle que des écueils, & n'a de choix à faire qu'entre des malheurs. Aratus fait prendre à ſa république, trop foible pour réſiſter à Cléomène, le ſeul parti qui pouvoit prévenir ſa ruine ; il la retient ſur le bord du précipice, il l'empeche d'y tomber ; & on le blâme, parce que les Achéens, en conſervant leur liberté, ſe trouvent forcés d'avoir des ménagements pour la cour de Macédoine.

Puiſqu'enfin les vices avec leſquels la Grèce s'étoit familiariſée ne lui permettoient plus de reprendre ce ſage gouvernement qui l'avoit rendue autrefois heureuſe & puiſſante, on regardera l'alliance que les Achéens contractèrent avec Antigone Doſon comme l'événement le plus heu-

reux pour les Grecs & les Macédoniens, ſi on fait attention à la guerre qui s'éleva bientôt entre les deux peuples les plus puiſſants du monde, & qui préparant un maître aux nations, devoit leur donner de nouveaux intérêts.

Tandis que la Grèce s'occupoit du ſpectacle que lui préſentoit la deſcente des Carthaginois en Italie, & qu'incertaine entre le génie d'Annibal & le génie de la république romaine, elle ne prévoyoit point encore qu'elle ſeroit un jour la victime de cette guerre. « Qu'il ſeroit à ſouhaiter, diſoit Agelaüs de Naupacte, que les dieux » commençaſſent à nous inſpirer des ſentiments » d'union & de concorde, afin que réuniſſant » nos forces, notre patrie ſe trouve à couvert » des inſultes des Barbares! Il n'eſt pas beſoin, » ajoutoit-il, de beaucoup de politique pour pré» voir que le vainqueur, quel qu'il ſoit, Car» thaginois ou Romain, ne ſe bornera point à » à l'empire de l'Italie & de la Sicile. Son am» bition s'y trouveroit trop à l'étroit; il portera » ſes armes dans notre patrie. Si la nue qui nous » menace du côté de l'occident vient à fondre ſur » nous, craignons de ne pouvoir réſiſter à l'orage. » Nous ne ſerons plus les maîtres de faire la guerre, » ni de traiter de la paix à notre gré; nous ſerons » condamnés à obéir. »

Pour juſtifier les juſtes alarmes d'Agelaüs, il ſuffiroit de faire connoître ici le génie des Ro-

mains, de rechercher les causes de la grandeur de ce peuple ambitieux, qui étant parvenu de l'état le plus bas à la plus haute élévation, poussé par les ressorts de son gouvernement à s'étendre, ne pouvoit cesser de vaincre qu'après avoir tout soumis, ou qu'après avoir été lui-même le vaincu par sa prospérité. Les Romains en effet marchoient à la monarchie universelle, toutes leurs institutions en faisoient une nation guerrière qui devoient haïr le repos, parce que la guerre, loin de l'épuiser, multiplioit par une espèce de prodige ses forces & ses ressources. Ils avoient contracté depuis leur naissance l'habitude de se mêler dans les affaires qui devoient en apparence leur paroître indifférentes; il étoit impossible d'être leurs voisins, sans devenir leurs ennemis, ou leurs sujets sous le nom d'alliés; & leur ambition extrême étoit toujours cachée sous le voile de la justice, de la modération & de la magnanimité: la maniere dont ils avoient subjugué l'Italie, la Sicile & la Sardaigne, apprenoit ce qu'ils feroient en s'agrandissant, & qu'ils retomberoient sur la Grèce ou sur la Macédoine dès qu'ils auroient vaincu l'Afrique.

« La Grèce ni la Macédoine, disoit Agelaüs, ne pourront jamais résister séparément aux forces du vainqueur. Nous avons besoin de votre secours, continuoit-il, en adressant la parole à Philippe, pour nous soutenir contre les Barbares. Les dieux

vous ont mis en état de protéger notre liberté ; profitez de cette faveur ; mais en défendant les Grecs, ſongez que vous travaillez pour vous-même, ſongez que votre royaume trouvera à ſon tour dans leur amitié toutes les reſſources néceſſaires à ſa grandeur. La bonne foi doit être votre ſeule politique. Si les Grecs ſoupçonnent que vous ne défendiez l'entrée de leur pays aux étrangers que pour vous en réſerver la conquête, je vous annonce que tout eſt perdu. Nos villes alarmées ne craindront point de s'allier aux Barbares ; & la douceur de ſe venger de vous, les fera courir à leur ruine, pourvu qu'elles vous perdent. »

C'étoit à Philippe, inſtruit par le conſeil d'Agelaüs, à qui ſes lumières découvroient l'avenir, qu'il appartenoit de faire le rôle de Thémiſtocle dans une conjoncture ſi critique : quoiqu'il ne dût pas avoir affaire à des Xerxès, à des Mardonius, ni à des ſoldats d'Aſie, il auroit encore oppoſé aux légions romaines des hommes capables de les étonner, & peut-être même de mettre des bornes à leurs conquêtes, s'il eût continué à ſe conduire par les principes ſages & modérés qui illuſtrèrent le commencement de ſon règne, & qu'Antigone Doſon lui avoit donnés.

La nature, diſent les hiſtoriens, avoit réuni dans Philippe toutes les qualités qui honorent le trône. Il avoit l'eſprit vif, étendu & pénétrant. Une valeur héroïque étoit d'autant plus propre à lui ga-

gner les cœurs, qu'il poſſédoit en même temps cet art enchanteur de plaire, fruit de l'affabilité jointe à la puiſſance & aux talents. Il aimoit la gloire avec paſſion, & ne penſoit pas qu'elle pût être unie à l'injuſtice. Une ſage modération écartoit tous les ſoupçons qui auroient pu tenir les Grecs en garde contre lui. Tant de vertus diſparurent en un jour; phénomène, ſi je puis parler ainſi, d'autant plus ſurprenant, que ce prince, entouré depuis long-temps de ces hommes vils qui ne peuvent s'élever à la fortune, qu'en rendant leur maître auſſi mépriſable qu'eux, ſembloit avoir un caractère éprouvé.

Démétrius de Phare chatouilla l'ambition de Philippe, en lui faiſant enviſager la conquête de l'Italie comme une entrepriſe aiſée après la bataille de Cannes. Les Romains, s'il falloit l'en croire, ne pouvoient ſe relever de leurs pertes; & il étoit impoſſible à une république auſſi mal gouvernée que Carthage, d'affermir ſon empire ſur les vaincus, & de conſerver ſa proie, ſi Philippe tentoit de la lui enlever. Ce prince, enivré des eſpérances que lui donnoit Démétrius, négligea ſur le champ ſes vrais intérêts, pour faire autant de fautes qu'il fit de démarches. Au lieu de profiter de ſes avantages ſur les Etoliens, & de les réduire à ne pouvoir plus troubler la paix de la Grèce, & la bonne intelligence qui régnoit entre le Péloponèſe & la Macédoine; il recher-

cha leur amitié, & ſe rendit ſuſpect, en faiſant alliance avec un peuple qui étoit odieux à tous les Grecs : étrange conduite ! de ſe brouiller avec ſes voiſins, parce qu'on médite la conquête d'une province éloignée.

Si Philippe croyoit que le génie puiſſant d'Annibal dût détruire la république romaine, il devoit attendre, pour ſe livrer à ſon ambition, que l'Italie fût ſoumiſe à des marchands, qu'Annibal mourût, & que les Carthaginois ceſſaſſent d'être redoutables. S'il ſe défioit au contraire des ſuccès de ce général, & que par une connoiſſance plus profonde du gouvernement, des mœurs & de la politique des Romains, il jugeât que leurs reſſources étoient plus grandes que leurs pertes, & qu'il falloit les détruire pour les empêcher de revenir les maîtres du monde ; il devoit ſans doute, en ſe liguant avec Annibal, l'aider de toutes ſes forces, & faire en ſa faveur les efforts que Carthage elle-même auroit dû faire.

Cependant il ſe laiſſa effrayer par les premières menaces que lui firent les Romains en apprenant ſon traité, & paſſa d'une extrême confiance à une crainte extrême, quant il vit qu'ils conſervoient les plus grandes eſpérances dans les plus grands malheurs, & qu'à demi vaincus ils avoient le courage d'inſulter les côtes de ſon royaume. Il ſe repentit de ſon entrepriſe ; & n'y renonçant qu'à moitié, ne fit encore que de nou-

velles fautes pour réparer celles qu'il avoit déjà faites. Juge-t-il qu'il doit ſe préparer à la guerre & ſe mettre en état de défenſe contre les Romains ? Il oublie les ſages conſeils d'Agelaüs, croit que pour augmenter ſes forces, il faut commencer par aſſervir la Grèce, & ſe fait follement un nouvel ennemi.

Chaque démarche de Philippe ne ſert qu'à multiplier ſes embarras & ſes dangers. Il ne cherche que des prétextes pour ſubjuguer la Grèce ; il s'indigne de la paix qui y règne, fait naître des troubles & ranime les anciennes diviſions. Si les Meſſéniens ont dans leur ville des querelles domeſtiques : « n'avez-vous pas, dit-il aux riches, des loix pour réprimer l'inſolence de la multitude ? Manquez-vous de bras, dit-il au peuple, pour vous faire juſtice de vos tyrans ? » Il fait empoiſonner Aratus, Euryclide & Micon ; ces attentats le rendirent infame, & ſes alliés devinrent ſes ennemis. Les Achéens, malgré leur patience, ſe ſoulevèrent ; & ſous la conduite d'un auſſi grand capitaine que Philopemen, qu'on a appelé le dernier des Grecs, & qui avoit pris Epaminondas pour modèle, ils défendirent leur liberté avec plus de courage que les Grecs n'auroient oſé l'eſpérer. Philippe, dont toutes les eſpérances étoient évanouies, voyoit que l'Italie échappoit aux Carthaginois ; il ne pouvoit réduire les Achéens, il redoutoit la vengeance des Romains ;

ſes revers l'aigrirent, & ne conſultant que ſa colère & ſa crainte, il devint enfin par deſeſpoir le plus odieux des tyrans.

La république romaine conſervoit encore cette auſtérité de mœurs qui l'a rendue ſi puiſſante, quand les Etoliens, l'Achaïe & Athènes l'invitèrent à les venger des violences de Philippe. Rome enrichie des dépouilles de Carthage pouvoit ſuffire aux frais des guerres les plus diſpendieuſes. Ses richeſſes renfermées dans le tréſor public, n'avoient pas encore porté la corruption dans les maiſons des citoyens. L'union la plus intime ſubſiſtoit entr'eux; & les dangers dont Annibal les avoit menacés, n'avoient fait que donner une nouvelle force aux reſſorts du gouvernement. Les Romains enfin étoient plus perſuadés que jamais que tout étoit poſſible à leur patience, à leur amour pour la gloire, & au courage de leurs légions. Quelque légère connoiſſance qu'on ait de la ſeconde guerre punique, on doit ſentir quelle étrange diſproportion il y avoit entre les forces de la Macédoine & celles de la république romaine, ſecondée par une partie des Grecs : auſſi Philippe fut-il vaincu & obligé de ſouſcrire aux conditions d'une paix humiliante, qui lui fit perdre les places qu'il occupoit dans la Grèce, le laiſſa ſans vaiſſeaux & épuiſa ſes finances.

Les Romains eſſayèrent dès-lors ſur les Grecs cette politique adroite & ſavante qui avoit déjà

trompé

trompé & asservi tant de nations. Sous prétexte de rendre à chaque ville sa liberté, ses loix & son gouvernement, ils défendirent toute alliance, & mirent par-là la Grèce dans l'impuissance d'avoir un même intérêt & de se réunir. La république romaine commença à dominer les Grecs par les Grecs mêmes; ce fut par leurs vices qu'elle voulut d'abord les avilir & les affoiblir, afin de les opprimer plus aisément par la force des armes. Elle se fit des partisans zélés dans chaque ville, en comblant de bienfaits les citoyens qui lui furent les plus attachés. L'histoire a conservé les noms de plusieurs de ces hommes infames, qui tour-à-tour délateurs de leurs concitoyens à Rome, & artisans de la tyrannie dans leur patrie, prétendoient qu'il n'y avoit plus dans la Grèce d'autre droit, d'autres loix, d'autres mœurs, d'autres usages que la volonté des Romains. Au moindre différend qui s'élevoit, la république offroit sa médiation pour accoutumer les Grecs à la reconnoître pour juge; ne parloit que de paix, parce qu'elle vouloit avoir seule le privilége de faire la guerre; donnoit des conseils, hasardoit quelquefois des ordres, mais toujours dans des circonstances favorables, & en cachant son ambition sous le voile spécieux du bien public.

Les Etoliens s'étoient promis de grands avantages en favorisant les armes des Romains contre

Philippe ; & pour toute récompenſe, ils ſe virent forcés à ne plus troubler la Grèce par leurs brigandages, & à périr de misère s'ils ne s'accoutumoient au travail, & ne réparoient par une induſtrie honnête les maux que leur faiſoit la paix. Ils ſe crurent accablés ſous une tyrannie inſupportable, ils méditèrent une révolte ; mais n'eſpérant pas de ſecouer le joug des Romains ſans un ſecours étranger, ils firent paſſer quelques-uns de leurs citoyens à la cour de Syrie, pour engager Antiochus à prendre les armes contre la république romaine. La défaite de ce prince lui fit perdre l'Aſie mineure ; & les Grecs, déſormais ſans reſſources, ſe trouvèrent enveloppés de toutes parts de la puiſſance des Romains.

Le premier fruit que les vainqueurs retirèrent de cet avantage, ce fut la ruine des Etoliens. La république romaine leur accorda la paix, mais à condition que toujours prêts à marcher ſous ſes ordres, ils ne donneroient jamais aucun ſecours à ſes ennemis ni à ceux de ſes alliés. La ligue étolienne paya deux cents talents aux Romains, & s'obligea de leur en donner encore trois cents dans l'eſpace de ſix années. Elle livra quarante de ſes principaux citoyens qui furent envoyés à Rome, & il ne lui fut permis de choiſir ſes magiſtrats que parmi ſes otages. Les villes de la confédération qui avoient déſapprouvé ſon alliance avec Antiochus, furent déclarées libres. Enfin les Romains donnè-

rent aux Acarnaniens, pour prix de leur fidélité, la ville & le territoire des Eniades. Ne pouvant plus offenſer leurs voiſins. Les Etoliens, dit Polybe, tournèrent leur fureur contr'eux-mêmes ; & leurs diſcordes domeſtiques les portèrent aux violences les plus atroces. Ce peuple acheva de venger les Grecs de ſon inhumanité, & on ne vit dans toute l'Etolie, qu'injuſtices, confuſion, meurtres & aſſaſſinats.

Les Grecs toujours jaloux de leur liberté, & cependant de jour en jour moins libres, connurent la faute qu'ils avoient faite d'implorer la protection de la république romaine contre Philippe : pour ſe venger d'un ennemi auquel ils pouvoient réſiſter, ils s'étoient donné un maître auquel il falloit obéir. Ils virent avec joie que Perſée tentât de ſortir de l'abaiſſement où les Romains le tenoient ; mais ce prince téméraire & timide fut vaincu comme Philippe ſon père, & traité avec plus de rigueur. Il orna le triomphe de Paul Emile ; le trône de Philippe & d'Alexandre ne ſubſiſta plus ; la Macédoine, qui avoit ſubjugué l'Aſie entière, devint une province romaine : les vainqueurs en tranſportèrent les habitants d'une contrée dans l'autre pour la rendre docile & obéiſſante ; & la Grèce vit avec frayeur une image du ſort qui l'attendoit, ſi elle eſſayoit de ſe toulever contre une république qui, commençant à perdre ſes mœurs, commençoit à ne plus reſpecter ſes loix, & que l'excès

de ſa proſpérité invitoit déjà à abuſer de ſon pouvoir.

Le ſénat romain prit l'habitude de citer devant lui les villes entre leſquelles il s'élevoit quelque différend ; il ne propoſoit que des conſeils, il ne parloit que comme arbitre ; mais les Grecs éprouvèrent que c'étoit un crime que de ne pas obéir. Au milieu de cet aſſujettiſſement général, la ligue ſeule des Achéens ſe piquoit d'un reſte de liberté : elle régloit encore ſes affaires domeſtiques, & faiſoit des alliances ſans conſulter le ſénat ; elle croyoit avoir des droits ; elle en parloit ſans ceſſe, & cependant étoit aſſez prudente pour n'oſer preſque pas en jouir. « Si ce que les Romains exigent de nous, » diſoient d'après Philopemen les Achéens les plus accrédités dans leur nation, « eſt conforme aux loix, à la juſtice & aux traités » que nous avons paſſés avec eux, ne balançons » point à leur montrer une ſage déférence ; mais » ſi leurs prétentions bleſſent notre liberté & nos » uſages, faiſons-leur connoître les raiſons que » nous avons de ne pas nous y ſoumettre. Remontrances, prières, bon droit, tout eſt-il inutile ; prenons les dieux à témoins de l'injuſtice » qu'on nous fait, mais obéiſſons encore, & cédons » à la violence, ou plutôt à la néceſſité. »

Ce mélange de ſoumiſſion & de fermeté, de crainte & de courage, rendoit les Achéens ſuſpects ; & c'étoit par ſa ſageſſe à prévenir les plus

petits dangers que la république romaine cimentoit chaque jour la grandeur de ſa fortune. Elle craignit donc que l'orgueil des Achéens, s'il n'étoit réprimé, ne devînt contagieux dans la Grèce, & n'y réveillât le ſouvenir de ſon ancienne indépendance. D'ailleurs elle étoit parvenue à une trop haute élévation, & tous les peuples étoient trop humiliés devant elle, pour qu'elle ne confondît pas les remontrances & la rebellion Se plaindre, c'étoit lui manquer de reſpect; & tout ce que l'Achaïe avoit d'honnêtes gens & de bons citoyens fut condamné par un décret de banniſſement à abandonner ſa patrie.

Cet exemple de ſévérité auroit dû étouffer juſqu'à l'eſpérance de la liberté dans le Péloponèſe; il y aigrit au contraire les eſprits. On ſe plaignit, on murmura ſans retenue; & comme ſi on eût voulu s'eſſayer à la révolte, en s'accoutumant à mépriſer les Romains, on publia que leur empire n'étoit que l'ouvrage de la fortune. Quelqu'inſenſée que fût cette manière de penſer, elle devoit s'accréditer chez un peuple vain, & qui traitant les étrangers de barbares, ſe flattoit de poſſéder ſeul tous les talents. Les Achéens ne tardèrent pas à être les victimes de leur vanité. La république romaine, qui ne cherchoit qu'une occaſion de les humilier, profita du différend qui s'étoit élevé entr'eux & les Spartiates, pour nommer des commiſſaires qui, ſous prétexte de les juger, étoient

chargés d'affoiblir la confédération achéenne, & de détacher de ſon alliance le plus de villes qu'il ſeroit poſſible, mais ſur-tout Sparte, Argos, Corinthe, Orchomène & Héraclée.

Les Achéens osèrent donner des marques de mépris aux députés de Rome; mais cette république, dont la politique ſavoit ſi bien pouſſer à ſa ruine un peuple aſſez ſage pour s'en éloigner, & feindre de prêter une main ſecourable à celui qui s'y précipitoit de lui-même, diſſimula l'injure qu'on avoit faite à ſes miniſtres. Le ſénat nomma de nouveaux commiſſaires, qu'il chargea de ſe conduire avec beaucoup de douceur, & d'inviter ſeulement les Achéens à rappeler leurs troupes, & ceſſer les hoſtilités qu'ils avoient commencées ſur le territoire de Sparte.

Par cette conduite, en apparence ſi modérée, les Romains ne cherchoient qu'à mettre l'Achaïe dans ſon tort, & juſtifier l'extrême ſévérité dont ils vouloient uſer à ſon égard. Plus ils affectoient de ménagements & de modération, plus les Achéens enhardis montrèrent de fierté & d'inſolence. Diéus & Critolaüs gouvernoient alors la ligue; & Polybe nous les dépeint comme deux ſcélérats, dont l'empire étoit abſolu ſur tout ce qu'il y avoit de citoyens déshonorés ou aſſez ruinés pour n'avoir rien à perdre dans la ruine de leur patrie. On crut, ſur la foi de ces deux hommes,

que la douceur affectée de la république romaine n'étoit que le fruit de ſa crainte. Ils perſuadèrent aux Achéens, qu'occupée par une troiſième guerre contre un peuple auſſi puiſſant que les Carthaginois, elle avoit d'abord tâché d'intimider les Grecs par une ambaſſade faſtueuſe ; mais que cette voie ne lui ayant pas réuſſi, elle avoit envoyé de nouveaux ambaſſadeurs, dont la conduite plus modérée faiſoit voir que les Romains n'oſoient ſe faire de nouveaux ennemis, & ſe repentoient d'avoir ébranlé par leurs tyrannies l'empire qu'ils avoient pris ſur la Grèce, & dont il étoit temps qu'elle s'affranchit. « Puiſque Rome » tremble, diſoient-ils, il faut renoncer aujourd'hui & ſans retour à la liberté, ou profiter » de cette dernière occaſion pour la défendre & » l'affermir.» Ces ſentiments paſsèrent dans tous les cœurs, & les ſeconds députés des Romains n'eurent pas un ſuccès plus heureux que les premiers.

Métellus qui commandoit en Macédoine, n'oublia rien pour diſſiper l'erreur des Achéens, & les porter à obéir ; mais tous ſes efforts étant infructueux, il fit enfin marcher contr'eux les légions. L'Achaïe de ſon côté s'étoit préparée à la guerre ; les armées ſe joignirent dans la Locride ; & malgré l'échec conſidérable que les Achéens y reçurent, ils ne déſeſpérèrent pas encore de leur ſalut. Critolaüs avoit été tué ; Diéus,

ſon collégue, raſſembla à la hâte les débris de l'armée battue ; & armant juſqu'aux eſclaves, ſe crut en état de défier encore une fois la fortune des Romains.

Métellus, qui s'étoit avancé près de Corinthe, ne ſe laſſoit point de faire de nouvelles propoſitions de paix, lorſque Mummius prit le commandement de l'armée. Ce conſul auſſi fameux dans la Grèce par la ruſticité de ſes mœurs & ſon ignorance pour les arts qui la charmoient, que par la dureté dont il uſa à ſon égard, défit entièrement les Achéens ; & leur conſternation égala après la bataille la confiance téméraire avec laquelle ils s'y étoient préſentés.

Il étoit naturel que ce qui avoit échappé à l'épée des Romains, ſe réfugiât dans Corinthe ; & en défendant une place qui étoit la clef du Péloponèſe, fît une réſiſtance aſſez vigoureuſe pour obtenir une capitulation honorable, ou juſtifier la témérité qui lui avoit mis les armes à la main. Mais les ſoldats conſternés s'y crurent trop près de leurs vainqueurs ; ils fuirent en ſe débandant dans l'intérieur du Péloponèſe, & la plupart des Corinthiens, à qui l'effroi de l'armée s'étoit communiqué, abandonnèrent eux-mêmes leur ville. Mummius la livra au pillage. Tout citoyen qui n'avoit pas fui fut paſſé au fil de l'épée ; femmes, filles, enfants, tout fut vendu. La ſuperbe Corinthe fut réduite en cendres, &

la liberté des Grecs enſevelie ſous ſes ruines. On abattit les murailles de toutes les villes qui avoient eu part à la révolte. Le gouvernement populaire fut aboli par-tout. En un mot, la Grèce perdit ſes loix & ſes magiſtrats, &, gouvernée par un préteur, devint une province Romaine, ſous le nom de province d'Achaïe.

Tel fut le ſort de la nation peut-être la plus illuſtre de l'antiquité, & dont la réputation, dans ſa décadence même, donna de la jalouſie aux Romains. Eſt-il un peuple dont l'hiſtoire offre aux méditations de la politique des maximes plus sûres & en plus grand nombre ſur tout ce qui peut faire le bonheur ou le malheur des ſociétés? Depuis Lycurgue, juſqu'au temps malheureux que l'ambition alluma la guerre du Péloponèſe, s'il s'éleva quelques querelles entre les Grecs, les haines & les vengeances ne furent point implacables; leurs inſtitutions étoient telles, que la raiſon reprenant promptement ſon empire ſur les paſſions, la paix étoit rétablie avant qu'on eût éprouvé l'impuiſſance de continuer la guerre, ou conçu l'eſpérance de faire des conquêtes. L'amour de la paix, toujours uni à l'amour de la gloire, ne dégénéra point pendant ces temps heureux en une indolence molle & oiſive, qui, en rendant la Grèce mépriſable à ſes voiſins, lui auroit fait des ennemis. Les Grecs, préparés par leurs jeux aux exercices de la guerre, étoient toujours prêts

à défendre leur patrie ; ils auroient plutôt péri que de ſouffrir un affront ; & par une eſpèce de prodige, ces citoyens ſoldats n'abuſoient cependant, ni de leur courage, ni de leur diſcipline, ni de leurs avantages contre leurs voiſins, & ne ſongeoient point à les dépouiller de leurs biens.

La Grèce n'a eu preſqu'aucune république qui ne ſe ſoit rendue célèbre. Je ne parlerai point d'Athènes, de Corinthe, de l'Arcadie, de la Béotie, &c. Mais quelle ſociété offrit jamais à la raiſon un ſpectacle plus noble, plus ſublime que Lacédémone ? Pendant près de ſix cents ans les loix de Lycurgue, les plus ſages qui aient été données aux hommes, y furent obſervées avec la fidélité la plus religieuſe. Quel peuple auſſi attaché à toutes les vertus que les Spartiates, donna jamais des exemples ſi grands, ſi continuels de modération, de patience, de courage, de magnanimité, de tempérance, de juſtice, de mépris des richeſſes, & d'amour de la liberté & de la patrie ? En liſant leur hiſtoire, nous nous ſentons échauffer ; ſi nous portons encore dans le cœur quelque germe de vertu, notre ame s'élève, & ſemble vouloir franchir les limites étroites dans leſquelles la corruption de notre ſiècle nous retient.

Quoi qu'en diſe un des plus judicieux écrivains de l'antiquité, qui cherche à diminuer la

gloire des Grecs, leur hiſtoire ne tire point ſon principal luſtre du génie & de l'art des grands hommes qui l'ont écrite. Peut-on jeter les yeux ſur tout le corps de la nation Grecque, & ne pas avouer qu'elle s'élève quelquefois au-deſſus des forces de l'humanité ? On voit quelquefois tout un peuple être magnanime comme Thémiſtocle, & juſte comme Ariſtide. Salluſte nieroit-il que Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platée, Micale, la retraite des dix mille, & tant d'autres exploits exécutés dans le ſein même de la Grèce pendant le cours de ſes guerres domeſtiques, ne ſoient au-deſſus des louanges que leur ont données les hiſtoriens ? Les Romains n'ont vaincu les Grecs que par les Grecs mêmes. Mais quelle auroit été la fortune de ces conquérants, ſi au lieu de porter la guerre dans la Grèce corrompue par mille vices, & affoiblie par ſes haines & ſes diviſions inteſtines, ils y avoient trouvé ces capitaines, ces ſoldats, ces magiſtrats, ces citoyens qui avoient triomphé des armes de Xerxès ? Le courage auroit alors été oppoſé au courage ; la diſcipline à la diſcipline ; la tempérance à la tempérance ; les lumières aux lumières ; l'amour de la liberté, de la patrie & de la gloire, à l'amour de la liberté, de la patrie & de la gloire.

Un éloge particulier que mérite la Grèce, c'eſt d'avoir produit les plus grands hommes dont

l'hiſtoire doive conſerver le ſouvenir. Je n'en excepte pas la république romaine, dont le gouvernement étoit toutefois ſi propre à échauffer les eſprits, exciter les talents, & les produire dans tout leur jour. Qu'oppoſera-t-elle à un Lycurgue, à un Thémiſtocle, à un Cimon, à un Epaminondas, &c. ? On peut dire que la grandeur des Romains eſt l'ouvrage de toute la république; aucun citoyen de Rome ne s'élève au-deſſus de ſon ſiècle & de la ſageſſe de l'état, pour prendre un nouvel eſſor & lui donner une face nouvelle. Chaque Romain n'eſt ſage, n'eſt grand que par la ſageſſe & le courage du gouvernement; il ſuit la route tracée, & le plus grand homme ne fait qu'y avancer de quelques pas plus que les autres. Dans la Grèce, au contraire, je vois ſouvent de ces génies vaſtes, puiſſants & créateurs, qui réſiſtent au torrent de l'habitude, qui ſe prêtent à tous les beſoins différents de l'état, qui s'ouvrent un chemin nouveau, & qui, en ſe portant dans l'avenir, ſe rendent les maîtres des événements. La Grèce n'a éprouvé aucun malheur qui n'ait été prévu long-temps d'avance par quelqu'un de ſes magiſtrats; & pluſieurs citoyens ont retiré leur patrie du mépris où elle étoit tombée, & l'ont fait paroître avec le plus grand éclat. Quel eſt au contraire le Romain qui ait dit à ſa république, que ſes conquêtes devoient la mener à ſa ruine ? Quand le

gouvernement ſe déformoit, quand on abandonnoit aux proconſuls une autorité qui devoit les affranchir du joug des loix, quel Romain a prédit que la république ſeroit vaincue par ſes propres armées. Quand Rome chanceloit dans ſa décadence, quel citoyen eſt venu à ſon ſecours, & a oppoſé ſa ſageſſe à la fatalité qui ſembloit l'entraîner?

Dès que les Romains ceſsèrent d'être libres, ils devinrent les plus lâches des eſclaves. Les Grecs, aſſervis par Philippe & Alexandre, ne déſeſpérèrent pas de recouvrer leur liberté; ils ſurent en effet ſe rendre indépendants ſous les ſucceſſeurs de ces princes. S'il s'éleva mille tyrans dans la Grèce, il s'y éleva auſſi mille Traſibule.

Ecraſée enfin ſous le poids de ſes propres diviſions & de la puiſſance romaine, la Grèce conſerva une ſorte d'empire, mais bien honorable ſur ſes vainqueurs. Ses lumières & ſon goût pour les lettres, la philoſophie & les arts la vengèrent, pour ainſi dire, de ſa défaite, & ſoumirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les diſciples des vaincus, & apprirent une langue que les Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xenophon, les Démoſthènes, les Platon, les Euripide, &c. avoient embellie de toutes les graces de leur eſprit. Des orateurs qui charmoient déjà Rome allèrent puiſer chez les Grecs ce goût

fin & délicat, peut-être le plus rare des talents; & ces ſecrets de l'art qui donnent au génie une nouvelle force; ils allèrent, en un mot, ſe former au talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de philoſophie, où les Romains les plus diſtingués ſe dépouilloient de leurs préjugés, ils apprenoient à reſpecter les Grecs; ils rapportoient dans leur patrie leur reconnoiſſance & leur admiration, & Rome rendoit ſon joug plus léger; elle craignoit d'abuſer des droits de la victoire, & par ſes bienfaits diſtinguoit la Grèce des autres provinces qu'elle avoit ſoumiſes. Quelle gloire pour les lettres, d'avoir épargné au pays qui les a cultivées des maux dont ſes légiſlateurs, ſes magiſtrats & ſes capitaines n'avoient pu le garantir! Elles ſont vengées du mépris que leur temoigne l'ignorance, & sûres d'être reſpectées quand il ſe trouvera d'auſſi juſtes appréciateurs du merite que les Romains.

FIN des Obſervations ſur l'Hiſtoire de la Grèce,

OBSERVATIONS

SUR

LES ROMAINS.

AVERTISSEMENT.

IL y a dix ans que je fis imprimer des réflexions sur l'Histoire Romaine & sur l'Histoire de France, sous le titre de *Parallèle des Romains & des François*. Le public qui se plaît quelquefois à encourager les jeunes écrivains, fit à mon ouvrage un accueil favorable ; mais je ne fus pas long-temps à m'appercevoir, que ce que je prenois pour une justice de sa part n'étoit qu'une grace. Quelques personnes, dont je respecte infiniment les lumières, me firent l'honneur de me croire digne de leurs critiques, & quand, avec ce secours, je vins à revoir mon ouvrage de sang-froid, je trouvai qu'un plan que j'avois jugé très-judicieux, n'étoit en aucune façon raisonnable. Nul ordre, nulle liaison dans les

idées, des répétitions ſans nombre, des objets préſentés ſous un faux jour ; ce n'étoient pas là les ſeuls défauts où m'avoit fait tomber la manie du parallèle. Je m'étois vu forcé à paſſer ſous ſilence pluſieurs choſes néceſſaires, pour faire connoître les peuples dont j'examinois l'hiſtoire, &, ce qui eſt un bien plus grand mal, d'en dire pluſieurs que je n'aurois pas dû penſer. Au lieu de vouloir corriger mon parallèle incorrigible, pour en faire une nouvelle édition, j'ai cru qu'il falloit compoſer deux ouvrages tout nouveaux. Je donne aujourd'hui ce qui regarde les Romains ; heureux, ſi en voulant réparer une première faute, je n'en fais pas une ſeconde!

Qualis ſtatus urbis, quæ mens exercituum, quis habitus provinciarum, quid in toto terrarum orbe validum quid ægrum fuerit, ut non modo caſus eventuſque rerum, ſed ratio etiam cauſæque noſcantur.
Tac. Hiſt. Liv. I.

SOMMAIRES.

LIVRE PREMIER.

Du gouvernement des Romains ſous leurs rois. Comment le gouvernement de la république ſe forme & ſe perfectionne. Ce qui en altère les principes. Des cauſes qui doivent ruiner la liberté.

LIVRE II.

Affaires des Gracques, de Marius, de Sylla. Le premier Triumvirat. Guerre civile de Céſar. De la ſituation & de la conduite de la république après ſa mort. Second Triumvirat. Auguſte s'empare de toute la puiſſance publique.

LIVRE III.

Pourquoi le gouvernement des empereurs doit être deſpotique. De l'indépendance qu'affectent les armées. Elles diſpoſent de l'empire. Pourquoi elles perdent leur autorité. Nouvelle forme de gouvernement établie par Dioclétien.

LIVRE IV.

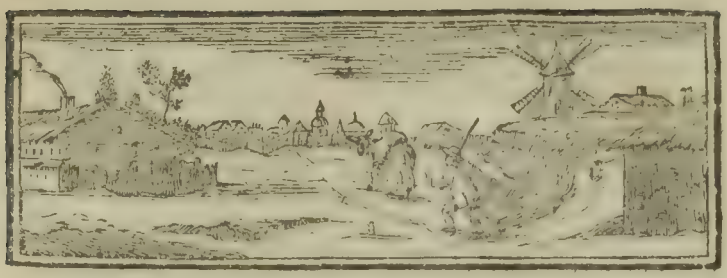
DU génie militaire des Romains. Leur diſcipline. Leurs guerres contre les peuples d'Italie. Par quelle politique la république met ſes victoires à profit. Comment elle peut ſuffire à une guerre continuelle. Progrès de ſes généraux dans la ſcience des armes.

LIVRE V.

DE Carthage. Ses guerres contre les Romains. Situation des différentes puiſſances après la ſeconde guerre punique. Leur politique. Celle des Romains pour les aſſervir. Réflexions particulières ſur Antiochus.

LIVRE VI.

ABUS que les Romains font de leur puiſſance. Leur énorme avarice. Comment ils perdent ce qui avoit fait la ſûreté & la grandeur de la république. Etat de l'empire ſous Conſtantin. Ruine de l'empire d'Occident. Foibleſſe & ruine de l'empire d'Orient.



OBSERVATIONS

SUR

LES ROMAINS.

LIVRE PREMIER.

QUAND Romulus jeta les fondements de Rome, l'Italie, compoſée de preſqu'autant d'états différents qu'il y avoit de villes, offroit une image de la ſociété naiſſante. Chaque république n'y poſſédoit guère que les terres néceſſaires pour nourrir ſes habitants ; ils vivoient du travail de leurs mains, & la pauvreté ne permettant encore qu'à peu de paſſions d'agir, tenoit lieu de cette foule d'inſtitutions, par leſquelles la politique a dû réprimer depuis les vices qui ſont une ſuite

néceſſaire de la politeſſe & du luxe des grands états.

Une valeur brutale fut la ſeule vertu des eſclaves fugitifs & des brigands à qui Rome ſervit d'aſyle ; ce n'étoient pas des citoyens, mais des ſoldats unis par le deſir commun de piller. Plus ils avoient beſoin d'apprendre à obéir, moins il étoit aiſé de les accoutumer au joug des loix ; & Romulus qui craignoit leur indocilité, ne parut légiſlateur que pour ſe démettre de l'autorité qui ſembloit lui appartenir. Après avoir diſtribué Rome, ſelon ſes différents quartiers, en tribus (1) & en curies, dont chacune devoit, à la pluralité des voix, former un ſuffrage dans les aſſemblées du champ de Mars & de la place publique ; il

(1) Romulus partagea les Romains en trois tribus. *Tribus Ramnenſium, Tatienſium, Lucerum ;* & chaque tribu en dix curies. Les comices, ou aſſemblées de la nation, étoient convoquées par tribus ou par curies, *comicia tributa, comicia curiata.* Chaque tribu & chaque curie avoit ſa place marquée dans le champ de Mars & dans la place publique. Tarquin l'ancien doubla le nombre des tribus. Rome continuant de jour en jour à s'étendre, Servius Tullius fit une nouvelle diſtribution des citoyens. Il partagea la ville en quatre quartiers, & ſon territoire en quinze ou dix-ſept. Les tribus de la ville furent d'abord les plus conſidérables ; mais l'an de Rome 450, le cenſeur Fabius y incorpora les affranchis, les gens du marché, &c. ce qui les avilit, & l'on tranſporta les familles conſiderables dans les tribus de la campagne. Les tribus furent ſucceſſivement multipliées juſqu'au nombre de trente-cinq. Celui des curies demeura toujours fixé à trente.

laiſſa aux Romains tout ce qui conſtitue en effet l'autorité ſouveraine, c'eſt-à-dire le droit d'ordonner de la guerre & de la paix, de faire ou de changer les loix, & de choiſir les magiſtrats. Mais ce prince ambitieux étoit trop jaloux du commandement, pour ne pas retirer d'une main ce qu'il accordoit de l'autre à ſes ſujets ; & tandis que cédant à la néceſſité, il feignoit de n'être que l'organe de leur volonté, il aſpiroit en ſecret à être l'ame de leurs mouvements.

La création d'un ſénat & les prérogatives qui lui furent accordées, telles que de ſervir de conſeil au prince, de porter aux aſſemblées de la nation les matières ſur leſquelles elle devoit délibérer, d'être chargé d'en exécuter les ordres, ou d'en faire obſerver les loix, loin de porter atteinte à la liberté publique, auroient affermi ſes fondements, ſi le peuple eût diſpoſé des places du ſénat. Mais comme Romulus avoit lui-même choiſi les premiers ſénateurs, il ſe réſerva le droit de nommer à ſon gré leurs ſucceſſeurs ; & l'on imagine ſans peine combien ce nouveau privilége dut augmenter le crédit d'un prince qui étoit déjà le premier juge de ſes citoyens, général d'armée, & chef de la religion. On briguoit ſa faveur pour obtenir une place dans le ſénat ; Romulus, qui ne devoit être qu'un magiſtrat, eut des courtiſans ; & plus leur nombre ſe multiplia, plus ſon autorité fut grande dans les comices.

Sans doute que ce prince, qui voyoit avec plaiſir l'orgueil des nouveaux ſénateurs, & avec quel ſoin ils cherchoient à former un corps ſéparé du peuple, ſentit que s'il réuſſiſſoit à établir une diſtinction entre les familles romaines, & à former une nobleſſe dont la qualité propre eſt dans tous les temps & dans tous les lieux de mépriſer le peuple, il en réſulteroit des haines & une diverſité d'intérêts avantageuſe à ſon autorité. Il affecta donc pendant tout ſon règne de n'élever à la dignité de ſénateurs que les fils de ceux qui en avoient été honorés. Numa ſuivit cet exemple ſans avoir les mêmes vues; & ſous ſes ſucceſſeurs, les familles qui deſcendoient des deux cents ſénateurs que Romulus avoit créés, abuſant d'un uſage qui leur étoit favorable, ſe crurent ſeules en droit d'entrer dans le ſénat. Ces prétentions choquèrent le peuple, & quand il en murmura, Tarquin l'ancien, qui ne ſongeoit qu'à faire diſparoître l'égalité, le ſeul principe ſolide de la liberté, créa cent nouveaux ſénateurs (1) dans l'ordre des plébéiens; & ſatisfaiſant par cette politique les familles puiſſantes du peuple, qui ſouffroient impatiemment l'orgueil & les diſtinctions

(1) Romulus n'avoit d'abord fait que cent ſénateurs, il en créa encore cent nouveaux après que les Sabins ſe furent incorporés à ſa nation. On les nommoit par reſpect pour leur âge, *patres*, d'où leurs deſcendans prirent le nom de *patricii*, patriciens. *Patres certe ab honore, patriciique progenies eorum appellati.* Tit. Liv.

des patriciens, il assura l'état encore douteux de la noblesse (1).

Dès-lors un prince habile à profiter des passions des Romains, ne fut plus réduit à n'être que le ministre de la république ; il dominoit les nobles par l'ambition qu'ils avoient d'entrer dans le sénat, & tour-à-tour il pouvoit, suivant les circonstances, se servir de son crédit auprès des sénateurs pour étendre son empire sur les plébéiens, & de l'autorité de ceux-ci pour intimider le sénat & lui en imposer. Quelque considérables que fussent ces progrès de l'autorité royale, ils ne nuisoient point encore au bien public. Le peuple gouverné sans qu'il s'en aperçût, conservoit cette dignité, qui seule est capable de le rendre bon citoyen : la noblesse, toujours contenue dans le devoir par le prince & par le peuple, n'osoit, malgré son orgueil & sa puissance, s'abandonner à des prétentions immodérées ; & le prince obligé de mesurer toutes ses démarches, & de n'agir que par insinuation, ne laissoit craindre de sa part ni injustice ni violence. En un mot, toutes les parties de l'état étoient contraintes de se respecter les unes les autres, & de cet intérêt particulier de chaque ordre de la nation, naissoit naturellement le remède des maux passagers que produisoient les passions.

(1) Les Romains mettoient une difference entre les familles des premiers senateurs, & celles à qui Tarquin l'ancien ouvrit le sénat. Ces dernieres étoient appelées, *Nobiles minorum gentium*.

Ce ne devoit être qu'un prince méchant qui tentât d'altérer cette conſtitution ; ſa ruine cependant fut l'ouvrage d'un prince modéré, de Servius Tullius même, qui, au rapport des hiſtoriens, avoit ſongé à abdiquer la couronne, pour ne laiſſer au-deſſus de ſes ſujets que les loix, dont deux magiſtrats annuels devoient être les miniſtres. Soit que ſans en prévoir les ſuites fâcheuſes, il fût entraîné par le projet de ſes prédéceſſeurs d'agrandir le pouvoir des patriciens ; ſoit que fatigué des mouvements & des débats de la place publique, il craignît qu'ils ne dégénéraſſent en ſéditions, ou qu'il crût juſte de confier toute l'adminiſtration de la république à ceux qui, par leur fortune, y devoient prendre un plus grand intérêt ; il ne travailla qu'à abaiſſer les plébéiens, & il y réuſſit ſous prétexte de faire un établiſſement qui leur fût avantageux.

Il faut ſe rappeler que dans le partage que Romulus fit du territoire de Rome, chaque citoyen eut deux arpents de terre, & que les fortunes étant égales, chacun contribua également aux charges de l'état. Depuis il s'étoit fait de grands changements dans les poſſeſſions ; & quoique pluſieurs familles ne jouiſſent d'aucun domaine, tandis que d'autres avoient conſidérablement augmenté le leur, on ſuivoit toujours la même méthode à l'égard des ſubſides. Tullius en fit aiſément ſentir l'injuſtice ; le peuple demanda un remède à ce déſordre, qui

lui paroiſſoit intolérable ; & la nobleſſe, peut-être inſtruite des deſſeins ſecrets du prince, ou qui craignoit d'engager par ſa réſiſtance les plébéiens à demander un nouveau partage des terres, conſentit à payer les impoſitions d'une manière proportionnée à ſes richeſſes.

Tullius fit le cens, c'eſt-à-dire le dénombrement des citoyens, & chacun donna une déclaration fidelle de ſes biens. Après cette opération, rien n'étoit plus aiſé que d'aſſeoir les impôts avec égalité, ſans rien changer à l'ancienne diſtribution des Romains en tribus & en curies : mais Tullius, qui ſe propoſoit un autre but, imagina de partager ſes ſujets en ſix claſſes à raiſon de leur richeſſes, & ſubdiviſa enſuite ces ſix claſſes en cent quatre-vingt-treize centuries, qui paieroient chacune la même impoſition. La nobleſſe, enrichie par ſes uſures (1), & qui s'étoit emparée de la plupart des terres conquiſes, compoſa donc elle ſeule un plus grand nombre de centuries que le peuple entier ; & elle devoit par conſéquent être maîtreſſe des délibérations du champ de Mars & de la place pu-

(1) Tous les hiſtoriens nous parlent de l'exceſſive dureté des riches à l'égard de leurs débiteurs. Les emprunts ſe faiſoient chez les Romains à un pour cent d'intérêt par mois. On ſent aiſement qu'une uſure auſſi forte dans un état auſſi pauvre que le leur, devoit faire paſſer toutes les richeſſes entre les mains de quelques citoyens.

blique, dès que Tullius, profitant de la faveur qu'avoit acquis ſa politique artificieuſe, auroit introduit l'uſage de convoquer les comices par centuries (1). Cette pernicieuſe nouveauté fut établie, & les plébéiens, qui juſque-là avoient poſſédé toute l'autorité, parce qu'ils avoient dans chaque tribu ou dans chaque curie un nombre de voix beaucoup ſupérieur à celui des patriciens, ſe trouvèrent même privés du droit de ſuffrage ; car il arriva très-rarement depuis, que pour former les décrets des aſſemblées publiques, on fut obligé de conſulter quelqu'une des quatre-vingt-treize dernières centuries qui comprenoient les plébéiens (2).

Un changement ſi conſidérable dans la conſtitution des Romains devoit cauſer leur perte. Si le peuple, las de comparoître inutilement dans les comices, ſe portoit à quelqu'entrepriſe violente pour recouvrer ſon autorité, il étoit à craindre qu'il n'ébranlât l'état encore mal affermi. S'il ſe ſoumettoit patiemment à ſa nouvelle ſervitude, il falloit qu'il tombât dans cette eſpèce d'engourdiſſement qui rend le citoyen inutile à ſa patrie. La nobleſſe, de ſon côté, n'avoit acquis le frivole

(1) *Comicia centuriata*, dont il eſt ſi ſouvent parlé dans l'hiſtoire romaine.

(2) Toutes les affaires ſe décidant à la pluralité des ſuffrages, il étoit inutile de recueillir les voix des dernières centuries, dès que les cent premières étoient d'accord ſur un objet.

avantage de faire un corps ſéparé des plébéiens, & d'opiner ſeule dans les affaires de la république, que pour ſe mettre dans la néceſſité d'obéir ſervilement à ſes rois. Vouloit-elle ſe ſervir de ſon pouvoir & s'oppoſer à leur volonté ? la ſimple menace de convoquer les comices par tribus ou par curies, c'eſt-à-dire de la confondre avec le peuple, ſervoit d'entrave à ſon ambition. L'autorité royale acquérant donc de jour en jour de nouvelles forces, étoit prête à tout envahir ; & cependant la politique ne découvre point ce qui auroit rendu les Romains ſupérieurs à leurs voiſins, ni pu ſoumettre enfin le monde à leur domination, s'ils euſſent continué d'obéir à des rois qui n'auroient pas été les ſimples magiſtrats d'un état libre. Le gouvernement monarchique eſt néceſſaire à un peuple trop corrompu par l'avarice, le luxe & le goût des plaiſirs pour aimer ſa patrie ; mais il n'eſt point fait pour une nation pauvre, foible, groſſière & dont les citoyens n'ont encore ni art, ni induſtrie, ni fortune qui les occupent dans le ſein de leur famille. D'ailleurs Rome prenant les paſſions de ſes maîtres, & gouvernée par des princes d'un caractère différent, n'auroit eu aucune maxime conſtante ni aucune vue ſuivie. Elle auroit paſſé au haſard de la guerre à la paix. Sans parler des rois méchants, imbécilles ou voluptueux qui auroient avili leur trône & déshonoré leurs ſujets, les Romains auroient eu à craindre juſ-

qu'aux vertus de quelques-uns de leurs rois ; de nouveaux Numa auroient fermé le temple de Janus, quand il eût fallu accabler un ennemi. Un prince eût eu un courage héroïque dans des circonſtances où il n'eût fallu qu'être prudent, & l'autre n'eût montré que de la prudence quand il auroit fallu être audacieux. En un mot, les Romains, ſans caractère, ſans vertus, mais heureux ou malheureux ſuivant qu'on les eût bien ou mal gouvernés, c'eſt-à-dire, n'ayant que rarement des ſuccès, auroient enfin ſubi eux-mêmes le ſort des peuples qu'ils ſoumirent.

Le mépris par lequel les grands ſe vengèrent de la haine que leur montroit le peuple, & leur indifférence commune pour le bien public, ſuites néceſſaires des changements ſurvenus dans le gouvernement, donnèrent à Tarquin l'audace d'uſurper la couronne (1), & l'eſpérance d'aſſervir ſa patrie. Il eut la politique d'un uſurpateur ; il flatta les ſoldats & les enrichit pour les attacher à ſes intérêts ; & tandis qu'il amuſoit la multitude par des fêtes & en élevant des édifices publics, il fit périr les patriciens qui lui portoient ombrage, & n'épargna que ceux qui, n'ayant ni le courage de venger leur patrie, ni la lâcheté d'être les témoins tranquilles de ſa ſervitude, s'étoient eux-

(1) La couronne de Rome étoit élective. Voyez Tite-Live & Denys d'Halicarnaſſe.

mêmes exilés de Rome. On ne peut refuſer à ce prince des talents ſupérieurs. Il avoit preſqu'accoutumé les Romains au pouvoir arbitraire ; l'uſage des comices étoit oublié, & il eſt vraiſemblable qu'il auroit affermi ſa domination, ſi ſon fils, ſe bornant à faire à un ordre des citoyens des injures qui auroient flatté le reſſentiment & la jalouſie de l'autre, n'eût commis une action infame qui fut un affront commun pour tous les Romains, & ſouleva à la fois tous les eſprits.

Les Tarquins furent chaſſés de Rome par un décret public (1) ; le peuple pilla leur palais ; la haine qu'on portoit au roi s'étendit ſur la royauté même, & on dévoua aux dieux infernaux quiconque entreprendroit de la rétablir. Tant d'emportement ſembloit annoncer le retour de la liberté ; mais la ruine d'un tyran n'eſt preſque jamais la ruine de la tyrannie ; & les cauſes qui avoient préparé à Rome le deſpotiſme de Tarquin empêchoient qu'on ne pût y rétablir les principes d'une ſage république. La révolution, il eſt vrai, ne donna d'abord qu'un même eſprit aux nobles & aux plébéiens ; mais c'eſt que leur péril fut d'abord le même. Ils montreront le même zèle & le même courage, tant qu'il s'agira de défendre leur ville & de repouſſer le

(1) Cet événement arriva l'an de Rome 244.

tyran ; mais dès que le calme ſera rétabli , les anciennes jalouſies renaîtront ; & tandis que le ſénat voudra gouverner, les plébéiens prétendront être libres.

Brutus auroit fait une faute énorme , ſi dans le moment que tous les yeux étoient fixés ſur lui , il eût tenté , pour établir une vraie liberté dans Rome , de ramener entre les citoyens l'égalité qui avoit fait leur bonheur avant la diſtinction des Romains en familles nobles & en familles plébéiennes , & l'établiſſement des centuries. Laiſſer entrevoir aux patriciens qu'il falloit renoncer à leurs prérogatives , tandis qu'ils ſe flattoient de poſſéder tout le pouvoir dont les rois avoient joui ; ou faire ſoupçonner au peuple que les comices ne ſe convoqueroient plus par tribus & par curies , dans le temps qu'il s'armoit pour conquérir ſa liberté , c'eût été diſtraire les deux ordres de la république de l'objet qui devoit les occuper entièrement , les aigrir l'un contre l'autre , & faire en un mot une diverſion en faveur de Tarquin & de la tyrannie. Brutus prit ſagement le parti contradictoire de ſatisfaire à la fois les prétentions du ſénat , & de perſuader aux plébéiens qu'ils n'obéiront plus qu'aux loix qu'ils auront faites. Je conçois que par cette conduite les loix & les préjugés des Romains doivent ſe trouver en oppoſition , & que des droits que Brutus donne au ſénat , & des eſpérances dont il enivre le peuple , il réſultera des diſſenſions domeſtiques.

N'importe

N'importe, Brutus eſt juſtifié parce que Tarquin eſt aux portes de Rome, qu'il raſſemble des forces formidables, & que les querelles des Romains ne ſont qu'un mal éloigné. Le temps, des circonſtances heureuſes, mille événements imprévus pourront remédier au vice du gouvernement; mais l'union ſeule des citoyens de Rome peut triompher de Tarquin.

Quelque puiſſance qu'euſſent acquis le ſénat & la nobleſſe, le peuple crut d'abord être libre, parce qu'il étoit heureux. On le ménagea avec un ſoin extrême tant qu'on craignit Tarquin; mais tout changea de face quand on apprit ſa mort (1). Le vice commun des hommes c'eſt de ne juger de leur autorité que par l'abus qu'ils en font, & les grands auroient cru n'avoir rien gagné par l'exil des rois, s'ils n'avoient gouverné auſſi deſpotiquement qu'eux. Les conſuls ne convoquèrent les comices que par centuries, & dans ces aſſemblées où la nobleſſe dominoit, elle ſouſcrivoit à toutes les propoſitions du ſénat, qui pour la récompenſer de ſa complaiſance, lui permettoit à

(1) *Eo nuncio erecti patres; erecta plebs; ſed patribus nimis luxuriosa ea fuit lætitia: plebi, cui ad eam diem ſummâ ope inſervitum erat, injuriæ à primoribus fieri cœpere.* Tit. Liv. L. 2. *Dum metus à Tarquinio, æquo & modeſto jure agitatum. Dein, ſervili imperio patres plebem exercere, de vitâ atque tergo, regio more conſulere; agro pellere & cæteris ex partibus, ſoli in imperio agere, quibus ſævitus, & maxime fœnoris onere oppreſſa plebs,* &c. Sal. in Frag.

ſon tour d'exercer toutes ſortes de violences ſur les plébéiens. On les chaſſoit de leur héritage, on les condamnoit à l'eſclavage ou à des peines ignominieuſes ; chaque patricien étoit un nouveau Tarquin ; mais le peuple, encore tout plein des promeſſes de Brutus & de l'orgueil que lui avoient inſpiré les bienfaits de Publicola (1), n'avoit pas acheté ſa liberté par une guerre qui fit éclater tant d'héroïſme, pour porter avec lâcheté le joug d'une foule de tyrans.

Rome paroiſſoit en quelque ſorte entourée d'écueils, & il étoit bien difficile qu'elle pût tous les éviter. Si le ſénat & la nobleſſe ſe conduiſoient avec aſſez d'adreſſe & de courage pour conſerver l'autorité qu'ils avoient uſurpée, le peuple devoit tomber dans une ſervitude encore plus fâcheuſe que celle qu'il avoit éprouvée ſous les Tarquins : car l'ariſtocratie, ſi elle n'eſt tempérée par de ſages inſtitutions, eſt toujours plus dure que la monarchie. Les plébéiens mépriſés,

(1) Le conſul Valerius étoit fort attaché aux intérêts du peuple, ce qui lui mérita le ſurnom glorieux de Publicola. Pendant la guerre de Tarquin, il ſe tint pluſieurs comices par tribus ; & c'eſt dans une de ces aſſemblées que Valerius fit un jour baiſer ſes faiſceaux pour faire entendre que c'étoit dans l'aſſemblée du peuple que réſidoit la puiſſance publique. Il porta auſſi une loi par laquelle il étoit permis d'interjeter appel devant le peuple des ſentences des magiſtrats ; cette loi s'appela la loi *Valeria*.

accablés, & par conſéquent mauvais citoyens d'une patrie qu'ils n'auroient point aimée, n'auroient ſenti aucun avantage à obéir plutôt au ſénat & aux patriciens qu'aux ennemis même de Rome. Les Volſques, les Hernites, les Fidenates auroient été des voiſins dangereux; ils ſe ſeroient ſervis pour ruiner la république du vice intérieur du gouvernement qui auroit détaché de ſes intérêts la plus grande partie des citoyens. L'état, qui dans des commencements encore ſi foibles, avoit beſoin de chaque citoyen, & de multiplier ſes forces & ſes talents par l'émulation qu'inſpire la liberté, n'auroit armé que des eſclaves pour ſa défenſe; mais des eſclaves n'ont jamais bien défendu leur patrie. Ainſi le ſénat ſans reſſources dans les dangers, eût enfin perdu la république, & vu paſſer dans les mains de quelqu'un de ſes ennemis cette puiſſance qu'il n'auroit pas voulu partager avec les plébéiens.

Que le peuple au contraire aigri par les injures qu'il recevoit de la nobleſſe, & preſque toujours extrême, dès qu'une fois il eſt ambitieux, eût accablé le ſénat pour en ſecouer le joug; le ſort des Romains n'auroit pas été plus heureux. Le gouvernement eût été changé en une pure démocratie, & tous les ouvrages des politiques ne reſpirent que le mépris pour cette police, toujours voiſine de l'anarchie, & où la multitude, abuſant à ſon gré de l'autorité ſouveraine, a tantôt tou-

tes les fureurs & tous les caprices d'un tyran, & tantôt toute la foibleſſe d'un prince imbécille.

Il étoit encore plus à craindre que la république romaine n'éprouvât les mêmes révolutions qui causèrent tant de maux dans la plupart des villes de la Grèce, après que la royauté y eut été détruite. Le gouvernement n'y prit aucune forme aſſurée, & les nobles & le peuple, tour-à-tour maîtres de l'état, ne s'appliquoient qu'à ſe ruiner réciproquement. Si les Romains avoient été expoſés aux mêmes déſordres, toujours eſclaves ou tyrans, & entièrement occupés de leurs haines domeſtiques, ils auroient, comme les Grecs, ſacrifié leur patrie aux intérêts particuliers des factions & des partis qui l'auroient déchirée.

Heureuſement l'horreur que les violences de Tarquin avoient inſpirée contre la royauté, ſubſiſtoit encore dans toute ſa force, quand le peuple commença à ſe plaindre des injures qu'il éprouvoit des patriciens. I ne ſe trouva par conſéquent dans la république ni un Sp. Caſſius (1), ni aucun de ces ambitieux, qui, ſe faiſant dans la

(1) C'eſt le premier des Romains qui ait aſpiré à la tyrannie. Ayant été fait conſul avec Proculus Virginius l'an de Rome 268, il propoſa la loi agraire, c'eſt-à-dire une loi par laquelle il étoit ordonné qu'après avoir fait un dénombrement des terres conquiſes dont les nobles s'étoient emparés, ou qu'ils s'étoient fait adjuger à vil prix, on les partageroit également entre tous

ſuite un art d'envenimer les eſprits, ne cherchoient, à la faveur des diſſentions, qu'à ſe faire un parti qui les mît en état d'uſurper la ſouveraineté. Peut-être eût-il été facile dans la naiſſance des troubles, de ſurprendre le peuple, & de l'engager dans quelque démarche qui l'auroit néceſſairement porté aux plus grands excès; mais il en étoit incapable tant qu'il ſe conduiroit par ſon propre ſentiment. Les plébéiens, ſans qu'ils s'en défiaſſent, étoient accoutumés à reſpecter le ſénat (1). Ils eſtimoient l'avantage d'une naiſſance

---

les citoyens. En portant une loi, diſent les hiſtoriens, qui devoit cauſer tant de troubles, Caſſius n'avoit d'autre objet que de ſe rendre le maître de Rome. Le peuple qui pénétra ſes intentions, non-ſeulement ne le ſeconda pas, mais l'abandonna même au reſſentiment de la nobleſſe qui le fit perir, ſans avoir l'attention de détourner avec adreſſe ſur la loi de Caſſius la haine qu'on portoit à ſon auteur.

(1) Il faut principalement attribuer ce reſpect à l'uſage des clients établi par Romulus. Après que ce prince eut crée un ſenat, il voulut que chaque plébéien s'y choiſît un patron qui etoit obligé de lui accorder ſa protection. Les clients rendoient de grands honneurs à leur protecteur; ils l'accompagnoient dans les rues, & ne pouvoient lui refuſer leur ſuffrage quand il ſe mettoit ſur les rangs pour quelque magiſtrature. Si le patron étoit pauvre, ſes clients s'impoſoient eux-mêmes une taxe pour marier ſes filles, acquitter ſes dettes, ou payer ſa rançon lorſqu'il avoit été fait priſonnier de guerre. Un patron & ſon client ne pouvoient comparoître en juſtice pour dépoſer l'un contre l'autre. Ces devoirs étoient ſacrés chez les Romains, & l'uſage n'en fut pas même entièrement aboli depuis la création des tribuns.

illuſtre, en haïſſant ceux qui le poſſédoient ; & la pompe des magiſtratures & du commandement en impoſoit, malgré eux, à leur imagination. D'ailleurs après avoir défendu Rome aux dépens de tout ſon ſang, chaque citoyen l'aimoit comme l'ouvrage de ſes mains, la regardoit comme un trophée élevé à ſa valeur, & ſe croyoit en quelque ſorte comptable de l'élévation à laquelle elle étoit deſtinée ſur la foi de pluſieurs oracles.

Le peuple, las de demander & d'eſpérer quelque ſoulagement, ſe contenta donc de s'exiler de ſa patrie, lorſqu'il ne tenoit qu'à lui de ſe venger de la dureté de ſes tyrans & de les punir. Cette conduite n'annonçoit pas des vues ambitieuſes de la part de la multitude ; mais c'étoit n'échapper à un danger que pour tomber dans un autre. Il étoit naturel que la nobleſſe abusât de la modération des plébéiens pour cimenter ſa puiſſance ; & elle y eût réuſſi ſans peine en feignant d'en abandonner une partie. Heureuſement les ſénateurs ne virent pas du même œil la retraite du peuple ſur le mont-ſacré (1). Les uns, qui avoient pour chef Appius Claudius, homme dur & inflexible, vouloient follement qu'on punît, ou du moins qu'on méprisât les révoltes ; les autres à

(1) Ce fut l'an 259, c'eſt-à-dire, quinze ans après l'exil des Tarquins, que le peuple ſe retira ſur le mont-ſacré.

qui Menenius, Agrippa & la famille des Valériens inſpirèrent leurs ſentiments, n'avoient que de la crainte & tâchoient en vain de la déguiſer ſous le dehors de la prudence. Il ſe préſentoit un milieu entre la rigueur indiſcrète d'Appius & la foibleſſe timide des Valériens, & c'étoit de prévenir les demandes du peuple par quelque bienfait, tel qu'une loi qui eût aboli une partie des dettes, diminué l'uſure, ou donné aux plus pauvres citoyens quelques domaines de la république. La fermentation des eſprits ne permit pas de prendre ce parti, & le ſénat s'écarta de ſes intérêts pour ſe livrer à de longs débats. Plus un parti mit de chaleur à défendre ſon ſentiment, plus l'autre s'opiniâtra à ne ſe pas rendre. Tandis qu'on délibère, qu'on s'offenſe, & que de deux avis oppoſés il s'en forme enfin un troiſième qui décèle à la fois la crainte du ſénat & ſon extrême répugnance à rendre juſtice aux mécontents; les plébéiens ont eu le temps de réfléchir ſur leur ſituation & de connoître leurs forces. Ils ſe rappellent les promeſſes vaines par leſquelles on les a trompés ſi ſouvent; ils ſe ſont donnés des chefs; ils ne ſe plaignent plus ſeulement du paſſé, ils s'occupent de l'avenir; il faut calmer leurs alarmes, aſſurer leur ſort, & le ſénat eſt enfin forcé de traiter avec eux, & en leur accordant des magiſtrats, de leur donner un pouvoir qui leur inſpirera néceſſairement de l'ambition.

Les députés du ſénat s'imaginèrent gagner beaucoup, en profitant de l'empreſſement indiſcret que le peuple témoignoit de rentrer dans Rome, pour ne ſtipuler que d'une manière vague les priviléges & les droits des tribuns qu'il venoit d'élire. Mais ſi la nobleſſe par cette politique croyoit ne rien donner ou ſe réſerver un prétexte de revenir contre ſes engagements dans des circonſtances plus favorables ; le peuple de ſon côté penſoit avoir obtenu beaucoup plus qu'on ne lui avoit accordé. Chaque parti devoit étendre ſes prétentions à la faveur de l'obſcurité ou de l'indéciſion des articles qu'on avoit arrêtés ; & la république, dont les maux n'étoient que palliés, alloit être encore troublée par les entrepriſes des mécontents.

Les tribuns n'avoient ni marque extérieure de magiſtrature, ni même de tribunal. Aſſis humblement à la porte du ſénat, il ne leur étoit permis d'y entrer que quand les conſuls les y appeloient, & toute leur fonction conſiſtoit à s'oppoſer aux décrets de ce corps, lorſqu'ils les croyoient nuiſibles aux intérêts des plébéiens. Peut-être étoit-il encore temps de faire oublier le tribunat. Que les grands n'euſſent pas continué à vouloir dominer impérieuſement, & le peuple n'auroit pas ſenti le beſoin d'avoir un protecteur. Ce fut l'orgueil de la nobleſſe qui irrita l'ambition des tribuns, & leur fit imaginer les prérogatives dont ils devoient

jouir en qualité de défenſeurs du peuple. Marcius Coriolan étoit un des plus honnêtes hommes de la république ; cependant il ouvrit l'avis odieux, pendant une famine dont Rome étoit affligée, de ne ſecourir le peuple qu'a condition qu'il renonçât aux droits qu'il avoit uſurpés ſur le mont ſacré : à ce trait, qu'on juge de l'eſprit des grands ; mais plus ils travailloient à avilir & ruiner les tribuns, plus ces magiſtrats ſentirent que la défenſive à laquelle ils étoient réduits ne mettoit pas leur ordre en ſûreté ; & que pour ſe défendre avec avantage, il falloit oſer attaquer. Ils firent un effort, & bientôt ils s'arrogèrent le privilége de convoquer les comices, & de les aſſembler par tribus dans les affaires qui intéreſſoient directement le peuple, tels que l'élection des magiſtrats ou les procès qui leur étoient intentés, les appels autoriſés par la loi Valeria, & l'établiſſement des loix générales.

Ces ſuccès des tribuns changèrent toute la forme du gouvernement, & dès que le peuple fut rentré dans l'exercice de la ſouveraineté dont il avoit joui avant la création des centuries, Rome commença à offrir le ſpectacle d'une république parfaite. J'ai tâché de développer dans un autre ouvrage (1) l'art avec lequel Lycurgue, en con-

(1) Les *Obſervations ſur l'hiſtoire de la Grèce.* Voyez le premier livre.

fiant au peuple de Sparte toute l'autorité publique, avoit cependant purgé cette démocratie des vices qui lui ſont naturels, & l'enrichit même de tous les avantages qui paroiſſent les plus propres à l'ariſtocratie & au gouvernement monarchique. Je dois remarquer dans celui-ci, que le haſard produiſit à Rome ce que le plus ſage des légiſlateurs avoit fait dans ſa patrie. Lycurgue voulut que le peuple fût l'arbitre de toutes les opérations de la république, afin qu'il eût les vertus que l'amour de la liberté & de la patrie donne à des hommes libres; mais les différentes branches de l'autorité publique, dont un peuple entier eſt incapable de faire uſage avec ſageſſe, il les confia à différents magiſtrats, & compoſa ainſi un gouvernement mixte, dont les parties tempérées les unes par les autres ne pouvoient ni négliger leurs devoirs ni abuſer de leur crédit. Sparte avoit deux rois, Rome eut deux conſuls; & ces rois & ces conſuls, ſous des noms différents, n'exerçoient que la même magiſtrature. Sujets pendant la paix, & ſoumis aux loix dont ils devoient faire reſpecter l'empire, le peuple étoit leur juge; & ce n'étoit qu'à la tête des armées que la république leur confioit cette puiſſance ſuprême, ſans laquelle un général ne peut avoir de grands ſuccès: & elle poſſédoit ainſi ce que la monarchie a de plus avantageux. Quelles que fuſſent les prérogatives du ſénat de Lacédémone,

celles du ſénat romain n'étoient pas moins conſidérables. Il étoit chargé du ſoin de manier les deniers publics, de repréſenter toute la majeſté de l'état, de recevoir les ambaſſadeurs & d'en envoyer, d'ébaucher les affaires, de les pourſuivre après qu'elles avoient été approuvées dans la place publique, & enfin de porter par proviſion des décrets qui avoient force de loi, à moins qu'on n'en appelât devant le peuple. Ces deux compagnies reſpectables étoient l'ame de leur nation; elles la conduiſoient & la conſervoient au milieu des écueils dont la démocratie eſt environnée. Elles rendoient le peuple capable de diſcuter ſes intérêts, de ſe fixer à des principes certains, & de conſerver le même eſprit. Polybe a dit que ſi on conſidère le pouvoir des conſuls, celui du ſénat & l'autorité du peuple, on croira tour-à-tour que le gouvernement des Romains eſt monarchique, ariſtocratique & populaire. Il en réuniſſoit en effet tous les avantages, & la république trouvoit à la fois en elle-même cette action prompte (1) & diligente qui caractériſe la monarchie, cette perpétuité du même eſprit qui n'eſt connue que dans l'ariſtocratie, & ce zèle, ce feu, cet enthouſiaſme que produit la ſeule démocratie.

(1) *Reges non liberi ſolum impedimentis omnibus, ſed dominorum temporumque, trahunt conciliis cuncta non ſequuntur.* Tit. liv. l. 9.

Si tout concouroit chez les Spartiates à affermir de jour en jour le gouvernement dont je viens de faire l'éloge, il n'en étoit pas de même chez les Romains ; & la manière dont il s'étoit formé, ſembloit annoncer ſa ruine. Une révolution auſſi importante que le rétabliſſement des comices par tribus n'avoit pu ſe faire ſans exciter de grands mouvements dans la place publique. Le ſénat oppoſa une extrême réſiſtance aux entrepriſes des tribuns, & ces magiſtrats, qui ne pouvoient réuſſir qu'en franchiſſant toutes les bornes, pouſsèrent l'attentat juſqu'à violer la majeſté des conſuls (1). Les injures faites & ſouffertes de part & d'autre dans cette occaſion étoient trop atroces pour ne devoir pas être ſuivies de nouvelles violences. Il étoit naturel que le peuple, emporté par ſa haine & ſes ſuccès, abusât de ſa victoire, & ne voulût ſouffrir dans la république d'autre pouvoir que le ſien. Il auroit certainement ruiné le gouvernement, en anéantiſſant le ſénat, ſi un autre objet n'avoit fait une diverſion favorable à cette com-

(1) *Concitati homines, veluti ad prælium ſe expediunt : apparebatque omne diſcrimen adeſſe, nihil cuiquam ſanctum, non publici fore, non privati juris. Huic tantæ tempeſtati cum ſe conſules obtuliſſent, facile experti ſunt parum tutam majeſtatem ſine vinbus eſſe. Violatis lictoribus, faſcibus fractis, e foro in curiam compelluntur, incerti quatenus velere exerceret victoriam.* Tit. Liv. l. 2.

pagnie, & mis à couvert ſes priviléges & ceux des conſuls.

Comme le rétabliſſement des comices par tribus faiſoit beaucoup moins de tort aux ſénateurs qu'aux ſimples patriciens, qu'il laiſſoit aux uns la pompe & les ornements de l'empire avec une part conſidérable dans l'adminiſtration des affaires, & qu'il enlevoit aux autres toute l'autorité qu'ils avoient eue dans les aſſemblées du champ de mars ou de la place publique, leur conduite devoit être différente. Le ſénat, compoſé des hommes les plus graves de la république, avoit d'ailleurs de la modération, parce qu'il pouvoit faire parler en faveur de ſes prérogatives des uſages anciens & des loix reſpectées. Mais la nobleſſe, qui ne devoit ſon origine qu'à un abus, & dont toute la grandeur, ſi je puis m'exprimer ainſi, avoit été acquiſe furtivement, n'avoit que la force, au défaut de titres, pour défendre ſes prétendus droits. Elle agit donc avec tant d'emportement, que les ſénateurs, malgré leur réſiſtance aux demandes du peuple, ne parurent faire que l'office de médiateurs entre les patriciens & les tribuns.

Cette conduite, différente de la part des grands, décida de celle du peuple. Il ceſſa d'attaquer le ſénat, pour ſe livrer tout entier au plaiſir d'humilier la nobleſſe. Les patriciens s'étoient attribués pluſieurs prérogatives particulières, & pouvoient ſeuls être revêtus de la dignité de ſénateur, des

magiſtratures curules & des ſacerdoces ; les tribuns furent occupés à détruire ſucceſſivement tous ces priviléges, & malgré les querelles qui continuèrent dans la place publique, & même avec tant d'animoſité que la plupart des hiſtoriens ne doutent pas que la république ne fût toujours à la veille de périr par une guerre civile, les principes du gouvernement acquirent de jour en jour plus de ſolidité. Les pertes que faiſoit la nobleſſe, devoient en quelque ſorte affermir les droits des conſuls & du ſénat ; car plus le peuple ſe flattoit de partager avec les patriciens les magiſtratures & les autres places diſtinguées de l'état, plus il devoit être attentif à ne les pas avilir.

Les Romains n'avoient pas pris les armes les uns contre les autres, dans un temps que les plébéiens n'avoient d'autre voie que la violence pour ſecouer le joug qu'on leur impoſoit, ou quand les tribuns, bornés à mettre oppoſition aux decrets du ſénat, ſuſpendoient l'action du gouvernement & faiſoient tomber la république dans une eſpèce d'anarchie ; comment dans la ſuite en ſeroit-on donc venu à cette extrémité ! Le peuple ne devoit pas commencer la guerre civile, parce qu'il avoit un tribunal où il pouvoit citer ſes ennemis, & ſe venger juridiquement des injures qu'il en avoit reçues ; & la manière dont il attaquoit les patriciens empêchoit que, de leur côté, ceux-ci ne commiſſent les premières hoſtilités.

Quoique les plébéiens euſſent des forces ſuffiſantes pour accabler en un moment la nobleſſe, il étoit impoſſible, malgré la haine qu'ils lui portoient, qu'ils oſaſſent en concevoir le projet. Le cœur ne s'ouvre à l'ambition que par degrés, c'eſt un premier avantage qui invite à en obtenir un ſecond; & quelle monſtrueuſe contradiction ne trouveroit-on pas entre un décret violent, par lequel les tribuns auroient demandé qu'on abolît à la fois tous les priviléges des patriciens, & la modération extrême que le peuple fit voir dans ſa retraite ſur le mont-ſacré? Ce peuple au contraire, après avoir remporté un avantage, paroiſſoit ſouvent honteux de ſon triomphe. Quelquefois il réparoit le tort qu'il faiſoit à la nobleſſe, & choiſiſſoit ſes tribuns dans ſon corps. On peut ſe rappeler qu'il n'éleva au tribunat militaire que des patriciens (1), malgré la vivacité avec laquelle il avoit voulu partager avec eux les honneurs de faiſceaux; & pour ne pas l'effaroucher, les tribuns étoient obligés de lui cacher une partie de leur ambition. La nobleſſe ne ſe trouvant donc ja-

(1) Sous le conſulat de M. Genucius & de C. Curius, l'an de Rome 309, le peuple demanda une loi qui l'autoriſât à concourir avec les nobles pour le conſulat. On convint par accommodement que les plébéiens pourroient jouir de tous les honneurs de cette magiſtrature ſous le nom de tribuns militaires, & non pas ſous celui de conſuls.

mais menacée de perdre ſubitement & à la fois tous ſes priviléges, n'eut jamais intérêt de prendre un parti déſeſpéré. Chaque événement prépare celui qui doit le ſuivre ; c'eſt ainſi que la loi qui permit aux plebéiens d'aſpirer au tribunat militaire, annonce qu'ils ſeront un jour conſuls, & conſole d'avance la nobleſſe de cette révolution.

En liſant l'hiſtoire romaine, on ne fait pas aſſez attention que les Romains avoient les mains liées par la forme même de leur gouvernement, depuis que les tribuns avoient rétabli l'uſage de convoquer les comices par tribus. La voix de chaque citoyen ſe comptoit dans les délibérations de la place publique. La liberté qu'il avoit de ſe plaindre, de murmurer, de donner & d'expliquer ſes raiſons, étoit une ſorte de tranſpiration ſalutaire à tout le corps de la république, & qui empêchoit que les humeurs ne s'y amaſſaſſent. On juge mal de la ſituation des Romains par celle des peuples qui ſont aujourd'hui ſous nos yeux. On ne voit pas qu'une fermentation utile chez un peuple pauvre & qui n'eſt pas corrompu, perdra néceſſairement une nation où l'avarice & le luxe ont étouffé l'amour du bien public. Aujourd'hui des provinces entières ne compoſent qu'une ſeule ſociété ; une petite partie des citoyens y engloutit toutes les richeſſes de l'état, tandis que le reſte, avili par ſa misère ou par ſes emplois, ne ſubſiſte que par les vices des riches, n'obeit

que

que parce qu'on l'opprime, & ne poſsède qu'une induſtrie qui ne l'attache à aucune patrie ni à aucun gouvernement; s'il ſe formoit dans un pareil état les mêmes diſſenſions que dans la république romaine, comment s'y trouveroit-il cette relation, ce commerce, ces liaiſons qui uniſſoient les Romains, & qui ouvroient mille voies à la conciliation, tant que l'état fut pour ainſi dire renfermé dans les murs d'une même ville? Les querelles des Romains dégénéreroient en guerres civiles dans la plupart des états de l'Europe, parce qu'on n'y eſt pas libre, & que, trouvant des mœurs déjà corrompues, elles les rendroient encore plus vicieuſes. Les Romains au contraire étoient vertueux, & leurs diſſenſions en ruinant les prérogatives de la naiſſance, qui ne peut jamais être conſidérée qu'aux dépens de l'honneur, du mérite & des talents (1), ne leur donnèrent qu'un goût plus vif pour la vertu.

Lorſque le peuple, diſent les hiſtoriens, voulut partager avec la nobleſſe l'honneur des magiſtratures, il travailla à s'en rendre digne, & les patriciens de leur côté cherchèrent à éloigner les plébéiens, en tâchant de les ſurpaſſer autant

(1) Machiavel a prouvé dans ſes diſcours politiques ſur Tite-Live, que la liberté ne peut ſubſiſter long-temps dans une république où il y a des nobles. La nobleſſe ſe croit deſtinée à gouverner. C'eſt une vermine, dit-il, qui carie inſenſiblement la liberté.

par l'éclat de leurs vertus que par celui de la naiſſance. Plus il y avoit de dignités pour leſquelles il étoit permis aux plébéiens de concourir avec les nobles, plus les talents étoient excités; & de cette émulation générale ſortit cette foule de grands hommes qui firent la grandeur de la république. L'attention ſcrupuleuſe avec laquelle les deux ordres de citoyens s'examinoient réciproquement, tendit tous les reſſorts du gouvernement. Les grands n'oſant plus uſurper les terres conquiſes, s'accoutumèrent à une médiocrité de fortune qui, pendant long-temps écarta le luxe On acquit de la gloire & de la conſidération ſans avoir beſoin de richeſſes. La pauvreté fut même honorable; & les citoyens, toujours occupés d'affaires publiques, virent avec plus d'indifférence leurs intérêts domeſtiques, & ſans effort contractèrent l'habitude d'y préférer le bien public.

La vengeance, la haine, l'orgueil, la jalouſie, l'avarice & d'autres paſſions dont on doit, ce ſemble, n'attendre que des effets funeſtes, en ſe heurtant les unes les autres, multiplièrent les loix & en affermirent l'empire. De bonnes loix auroient rendu les Romains ſimplement ſages & libres; mais l'eſpèce de commotion dans laquelle le bon ordre fut établi éleva leur caractère & en fit des héros. Des loix ſagement combinées entr'elles ſuffiſoient pour retenir les magiſtrats dans les bornes du devoir & des bienſéances; mais il falloit quel-

que chose de plus pour faire ces consuls, qui se dévouoient au salut de la patrie, ou qui sacrifioient la vie de leurs fils au maintien de la discipline. Il s'établissoit de nouvelles magistratures qui ne furent d'abord créées que pour servir de dédommagement à la noblesse, qu'on privoit de quelque privilége, & qui devinrent d'une utilité infinie à tout le corps de la république; parce qu'elles affermissoient la liberté, en établissant une sorte d'équilibre entre les magistratures.

Je ne dois pas passer légèrement sur l'établissement des censeurs, qui n'étant destinés qu'à faire le cens ou le dénombrement des citoyens dans l'absence des consuls, s'attribuèrent bientôt la réformation des mœurs. Les deux ordres de la république leur furent également soumis. Ils ouvroient l'entrée du sénat au citoyen qui méritoit cette distinction, & en chassoient un sénateur qui se rendoit indigne de sa place. Ils ôtoient aux chevaliers les marques de leur dignité, & faisoient descendre un simple plébéien dans une tribu moins honorable que celle où il avoit été inscrit. La vigilance de ces magistrats combattit utilement l'inconstance naturelle des hommes, & cette espèce de lassitude & d'assoupissement d'autant plus dangereuse dans un état, que sans violer ouvertement les loix, elle commence par en diminuer la force, les laisse tomber peu-à-peu dans l'oubli, & les abroge enfin entièrement, sans qu'on puisse assigner

l'époque de leur chûte. Les cenſeurs ne puniſſoient pas des fautes, mais ce qui pouvoit conduire à la licence, & ils formoient comme une large barrière entre les Romains & la corruption. Auſſi la république ſe fit-elle une habitude de cette auſtérité de mœurs qui lui a valu encore plus de ſuccès ſur ſes ennemis que d'éloges de la part de la poſtérité.

Qu'on me permette encore quelques réflexions ſur un objet auſſi intéreſſant que le prétendu danger que coururent les Romains pendant le cours de leurs diſſenſions Comme ils avoient pluſieurs beſoins également preſſants, qu'il étoit néceſſaire d'établir une juriſprudence certaine, & des loix fixes, car juſqu'aux décemvirs (1) les magiſtrats n'avoient ſuivi d'autres règles dans leurs jugements que celles que ſemble preſcrire l'équité naturelle; qu'il falloit pourvoir à la ſubſiſtance d'une foule de citoyens ſans patrimoine; que tantôt on étoit occupé d'un réglement général de police, ou d'une accuſation intentée contre quelque magiſtrat qui s'étoit rendu déſagréable aux tribuns; une affaire ſervoit de diverſion à l'autre, & le peuple paroiſſoit quelquefois oublier ſon grand projet

(1) Ce fut l'an 300 de Rome, c'eſt-à-dire, 56 ans après l'exil des Tarquins, que les décemvirs publierent les loix des douze tables. C'eſt le premier code que les Romains aient eu.

d'humilier les patriciens. D'ailleurs il s'en falloit beaucoup que les tribuns ſe conduiſiſſent avec une prudence propre à déſeſpérer la nobleſſe & à lui faire prendre un parti violent ; ſi pour augmenter leurs forces, ils augmentent le nombre de leurs collégues, ils ne font au contraire que s'affoiblir, & ouvrent à la nobleſſe une voie plus ſûre & plus facile d'arrêter leurs progrès par eux-mêmes (1). Proſcrivent-ils la loi odieuſe (2) qui ne permettoit pas au peuple de contracter des

(1) L'oppoſition d'un tribun à la demande de ſon collégue, en ſuſpendoit l'activité, & l'empechoit d'aller plus avant. La nobleſſe eut quelquefois l'habileté de mettre quelqu'un de ces magiſtrats populaires dans ſes interêts.

(2) Les decemvirs portèrent cette loi dans leur dernière table, & leur intention avoit été d'établir plus facilement leur tyrannie, en empechant que les deux ordres de la republique ne ſe rapprochaſſent l'un de l'autre. Denys d'Halicarnaſſe dit judicieuſement qu'il falloit abolir cette loi tyrannique & injurieuſe au peuple pour aſſurer le repos public. Mais ce repos n'eſt point ce que deſiroient les tribuns ; il étoit de leur intérêt de tenir toujours le peuple également animé contre les patriciens. C'étoit donc une imprudence de leur part de proſcrire la loi des decemvirs, avant que d'avoir ôté à la nobleſſe tous ſes privileges. Je remarquerai en paſſant, que la nobleſſe n'apperçut point dans cette occaſion la faute des magiſtrats du peuple. Lorſqu'elle auroit dû cacher ſa joie & ne ſe défendre que par politique, & preciſément autant qu'il falloit pour faire croire au peuple qu'elle lui accordoit une grace, ſon orgueil s'effaroucha. S'il en faut croire les paroles que Tite-Live met dans la bouche du Tribun Canuleius, les patriciens trouvoient

alliances avec les familles patriciennes ? Ils le font avant que d'avoir dépouillé leurs ennemis de leurs prérogatives, & par-là ils ſe mettent dans le cas de les attaquer enſuite avec moins de ſuccès. Dans une république en effet où tout avoit concouru pendant long-temps à faire reſpecter la nobleſſe, l'avantage de s'allier avec elle devoit lui faire un grand nombre de créatures, & retirer du parti du peuple les plus puiſſants plébéiens : auſſi remarque-t-on que les querelles des Romains commencèrent dès-lors à être moins vives. Il ſeroit trop long de relever en détail toutes les fautes que firent les tribuns, & qui s'oppoſoient au ſuccès de leur entrepriſe (1).

étrange que la nature eût donné à la populace les mêmes organes qu'à eux ; *quod ſpiratis, quod vocem mittitis, quod formas hominum habetis, indignantur.* Cette ſotte vanité de la nobleſſe fut cauſe qu'un réglement qui lui étoit ſi avantageux, commença par lui être extrêmement funeſte ; car le peuple, pour ſe venger du mépris qu'on lui marquoit, oſa aſpirer au conſulat, & fit porter une loi par laquelle il lui étoit permis de poſſéder cette magiſtrature ſous le nom de tribunat militaire.

(1) Un certain Volſcius accuſa Ceſon Quintius d'avoir aſſaſſiné ſon frère. Cette calomnie, que les tribuns avoient un grand intérêt de ne point laiſſer dévoiler, parce qu'elle étoit leur ouvrage, devint une eſpèce de bouclier pour les patriciens. Dès que les tribuns propoſoient une loi nouvelle, les conſuls, dit Tite-Live, demandoient la condamnation de Volſcius, & chaque partie ſe tenoit en échec ; *eodem modo conſules legem, tribuni judicium de Volſcio impediebant.* l. 3. Les patriciens eurent encore la mal-adreſſe de faire punir Volſcius pendant la dictature de Quintius Cincinnatus.

Les mouvements de la place, malgré tout ce que je viens de dire, étoient-ils trop vifs ou trop opiniâtres? Quelque événement imprévu y remédioit. Les voiſins de Rome, qui croyoient cette circonſtance favorable à leur ambition ou à leur vengeance, ſe jetoient ſur ſes terres; mais il s'agit pour chaque Romain de défendre ſon patrimoine, ſes champs, ſa récolte, le peuple n'écoute plus ſes tribuns, & à ſon retour de la guerre ne reprend pas avec la même chaleur l'affaire qu'il a abandonnée. Dans les cas encore plus preſſants, le ſénat avoit la reſſource de créer un dictateur (1), c'eſt-à-dire un roi plutôt qu'un magiſtrat, qui n'étant obligé de conſulter ni le ſénat, ni le peuple, ni les magiſtrats dont toutes les fonctions ceſſoient, ſe ſervoit de ſon autorité ſuprême pour ſuſpendre le cours des querelles de la place, & tourner les eſprits vers un autre objet.

La lenteur même avec laquelle les tribuns firent leurs progrès, eſt encore une preuve que la république romaine ne fut point expoſée à périr par une guerre civile. En effet il s'écoula près d'un ſiècle & demi (2) depuis l'établiſſement de ces magiſtrats juſqu'au tribunat de Licinius Stolon

(1) Ce fut l'an de Rome 255, quatre ans avant la retraite du peuple ſur le mont-ſacré, que fut fait le premier dictateur.

(2) Le peuple ſe retira ſur le mont-ſacré l'an de Rome 259, & parvint au conſulat l'an 388.

& de Sextius, époque où les plébéiens obtinrent de partager avec la nobleſſe le conſulat & toutes les magiſtratures ; encore fallut-il que la fortune elle-même hâtât la concluſion de ce grand ouvrage.

Tite-Live rapporte que M. Fabius Ambuſtus, chef de la maiſon Fabienne, avoit marié une de ſes filles à un patricien nommé Ser. Sulpicius, & l'autre à C. Licinius Stolon, ſimple plébéien. Un jour que celle-ci ſe trouvoit chez ſa ſœur dans le moment que Sulpicius, alors tribun militaire, revenoit du ſénat, les licteurs frappèrent à la porte avec leurs faiſceaux pour annoncer ſon retour. La jeune Fabia parut effrayée de ce bruit, auquel elle n'étoit pas accoutumée, & ſa ſœur la raſſura d'un air malin qui lui fit ſentir tout l'intervalle qu'il y avoit entr'elles deux. La femme de Stolon, vivement piquée, n'eut le courage ni de mépriſer la vanité de ſa ſœur, ni de cacher ſon chagrin, quoiqu'elle eût honte d'en laiſſer pénétrer les motifs. Son père & ſon mari, à force de prières, lui arrachèrent enfin ſon ſecret; elle avoua qu'elle ne pouvoit penſer ſans un dépit mortel qu'étant née du même ſang que la femme de Sulpicius, les premières magiſtratures de la république fuſſent interdites à ſon mari. Fabius entra par foibleſſe dans tous les projets de ſon gendre, que ſon amour pour Fabia rendit ambitieux. Stolon s'aſſocie L. Sextius, que ſon courage & ſon éloquence mettoient en état de

tout entreprendre. Ils briguent enſemble le tribunat ; & à peine ſe virent-ils à la tête du peuple, qu'ils proposèrent & firent paſſer une loi qui ordonnoit que la république ne ſeroit déſormais gouvernée que par des conſuls, & que l'un des deux ſeroit néceſſairement tiré du corps du peuple.

Dès-lors le ſénat fut ouvert ſans nulle différence aux plébéiens & aux patriciens. Cenſeurs, pontifes, préteurs (1), il n'y eut plus de magiſtratures qu'ils ne poſſedaſſent, & ils jouirent même des honneurs de la dictature. La naiſſance ne donnant plus de privilége particulier, la diſtinction établie entre la nobleſſe & le peuple diſparut, & fit place à la plus parfaite égalité. Leurs droits furent confondus & les mêmes : ils ne purent plus avoir des intérêts différents ; & c'eſt à cette époque que les diſſenſions de la place ceſsèrent, & que Rome jouit enfin d'un calme heureux.

Les tribuns n'avoient jamais attaqué la dignité du ſénat & des conſuls, que pour abaiſſer plus ſûrement la nobleſſe ; & loin de continuer à les avilir, la vanité des ſucceſſeurs de Stolon & des plébéiens les plus conſidérables étoit intéreſſée à

(1) L. Sextius fut le premier plebéien qui parvint au conſulat. C. Martius Rutilus, auſſi plebeien, fut fait dictateur l'an de Rome 397, & nomma pour ſon general de la cavalerie, un autre plébéien, appelé C. Plautius. Le même Rutilus fut cenſeur. L. Philo fut le premier plébéien élevé à la preture.

en augmenter le crédit. S'il ſubſiſtoit encore quelque ſujet de conteſtation dans la république, ce ne pouvoit être qu'au ſujet des loix agraires. Mais ces loix, propoſées d'abord par le conſul Sp. Caſſius, & qui, juſqu'au tribunat de Licinius Stolon, n'avoient eu aucun ſuccès, étoient tombées dans le décri, ſoit parce qu'on s'étoit accoutumé à les voir rejeter, ſoit parce que l'exécution en étoit impratiquable. En effet, dans un temps auſſi groſſier que les premiers ſiècles de la république romaine, où l'on ne connoiſſoit point encore les titres de poſſeſſions, ni les dépôts publics des engagements des citoyens, il étoit impoſſible d'établir une juſte diſtinction entre le légitime patrimoine de chaque particulier, & ce qu'il avoit acquis par des voies illicites. D'ailleurs Licinius avoit mis fin à cette affaire en portant deux loix, dont l'une ordonnoit aux créanciers de déduire du principal de leurs créances les intérêts qu'ils avoient touchés; & l'autre défendoit de poſſéder plus de cinq cents arpents de terre.

Les Romains avoient déjà ſubjugué une partie conſidérable de l'Italie, quand le tribunat de Licinius expira; & quelques puiſſants que fuſſent les peuples auxquels ils feroient déſormais la guerre, ils devoient encore les ſoumettre. La ſageſſe de leur gouvernement leur donnoit une ſupériorité infinie ſur leurs ennemis; & juſqu'à la ſeconde guerre punique, Rome n'éprouva que quel-

ques revers contre leſquels elle trouva en elle-même des reſſources auſſi ſûres que promptes. Annibal lui-même, après pluſieurs victoires, fut enfin contraint d'abandonner le projet de brûler le capitole pour aller défendre les murs de Carthage. Vaincu à Zama, il porta inutilement en Aſie ſa haine contre les Romains. Philippe, défait à la journée de Cynoſcéphale, eut recours à leur clémence ; & quand Perſée voulut relever la Macédoine de l'abaiſſement où elle étoit tombée, il fut vaincu & orna avec ſes enfants le triomphe de Paul Emile. Antiochus, trop heureux d'obtenir la paix, ne régna plus en-deçà du mont Taurus. Popilius fit trembler ſon fils au milieu d'une armée victorieuſe, & le traita en vaincu. Carthage n'étoit plus qu'un amas de ruines. Rome enfin régnoit preſque ſur tout l'univers ; mais elle-même étoit chancelante dans ſa haute fortune ; & tandis qu'elle effrayoit les nations, un philoſophe qui auroit examiné les fondements de ſa grandeur, auroit lui-même été effrayé du ſort qui attendoit les Romains.

Si la république de Lacédémone, malgré les loix auſtères & ſages de Licurgue, auxquelles elle obéiſſoit religieuſement depuis ſept ſiècles, ne put aſſervir la Grèce, & réſiſter en même temps à l'attrait d'impoſer des tributs (1), & de s'enri-

(1) Voyez dans mes *Obſervations ſur l'hiſtoire de la Grèce* ce que j'ai dit du gouvernement de Lycurgue, des précautions

chir des dépouilles de ſes ennemis, comment ſeroit-il poſſible que les Romains, chez qui l'amour de la pauvreté n'avoit jamais été une vraie paſſion, comme dans les Spartiates, n'euſſent pas abuſé de même de leurs victoires ? Sparte ſe flattoit de pouvoir être riche & d'avoir un tréſor qu'elle deſtinoit à faire des entrepriſes conſidérables contre ſes ennemis, ſans que ſes citoyens renonçaſſent à leur ancien mépris pour les richeſſes : elle ſe trompoit ; & la loi ſévère qu'elle porta, & qui ſous peine de la vie défendoit aux particuliers de poſſéder aucune pièce d'or ou d'argent, fut bientôt violée impunément. Les Romains, beaucoup moins attentifs à ſe précautionner contre les charmes de l'avarice, devoient donc agrandir leur fortune domeſtique à meſure que leur république agrandiroit ſon empire & ſes richeſſes.

Tant que les Romains ne vainquirent que des peuples auſſi pauvres qu'eux, leur gouvernement mérita tous les éloges que je lui ai donnés ; mais les principes en furent détruits, dès qu'ils eurent porté la guerre en Afrique & en Aſie : les vices de ces riches provinces paſsèrent à Rome avec leurs dépouilles. Il ſe développa dans le cœur des Romains de nouvelles paſſions ; les beſoins s'accru-

---

que ce légiſlateur prit pour faire aimer la pauvreté aux Spartiates, & comment Lyſandre les corrompit à la fin de la guerre du Peloponèſe.

rent & ſe multiplièrent ; les goûts ſe raffinèrent ; les ſuperfluités devinrent néceſſaires, & l'ancienne auſtérité des mœurs ne fut plus qu'une ruſticité brutale. Quand cette contagion eut gagné le peuple, qu'il eut appris des grands à vouloir être voluptueux, & qu'il regarda ſa pauvreté comme le dernier des opprobres, il fut prêt à faire toutes ſortes de lâchetés pour acquérir de ces richeſſes que la cupidité des citoyens faiſoit regarder comme le premier des biens. L'autorité dont il jouiſſoit ne ſervit plus que d'inſtrument à ſes paſſions. La puiſſance publique paſſa bientôt entre les mains des riches, qui, marchandant & achetant les magiſtratures & les ſuffrages dans les comices, ſe virent les arbitres de l'état ; & ſous les apparences trompeuſes de l'ancien gouvernement, les Romains obéirent en effet à une véritable ariſtocratie.

D'un côté, une foule de particuliers ſe ſont emparés des richeſſes des vaincus & des contributions des provinces ; de l'autre, la loi Licinia, qui ne permet de poſſéder que cinq cents arpents de terre, n'a point été abrogée par une loi contraire. Ici, on lit les réglements les plus ſages contre le luxe ; là, des citoyens plus riches que des rois forcent, par un faſte impoſant, les loix à ſe taire. La république avoit été autrefois partagée en patriciens & en plébéiens ; elle le fut alors en citoyens riches & en citoyens pauvres. L'eſpérance d'être libres, que Brutus avoit don-

née aux plébéiens, fut le titre dont ils se servirent pour reprendre leur première dignité, & forcer la noblesse à renoncer à ses prérogatives. La loi Licinia devenoit un titre aussi fort en faveur des pauvres, dès que, las d'acheter par des complaisances les bienfaits des riches, ils concevroient le dessein de partager leur fortune. Il s'est donc formé une nouvelle source de dissensions dans la république romaine; les loix & les mœurs sont une seconde fois en opposition : les Romains doivent donc être agités sur le partage des richesses comme ils l'ont été sur leur partage de l'autorité Mais le gouvernement ne met plus de frein à leur passion, & il faudroit bien peu connoître le cœur humain & la sympathie que les vices ont les uns pour les autres pour penser que ces nouveaux troubles ne fussent pas aussi funestes aux Romains corrompus, que les premiers avoient été avantageux aux Romains vertueux.

Ce n'étoit pas cependant de ce côté-là seul que la république étoit menacée de sa ruine. La vaste étendue de sa domination l'exposoit encore à de plus grands dangers; elle lui avoit fait perdre l'autorité qu'elle avoit sur les magistrats; & si les Romains ne succomboient pas sous leurs mauvaises mœurs, ils devoient se voir opprimer par leurs proconsuls.

Quelqu'étendu, dit Polybe, que fût le pou-

voir d'un conſul à la tête de ſon armée, il lui étoit impoſſible d'en abuſer, tant que l'empire des Romains fut renfermé dans l'Italie. Le ſénat, ſous les yeux duquel il eſt, & qui l'obſerve, n'a qu'à retirer les ſecours qu'il donne à l'armée, pour faire échouer un général dont il ſoupçonneroit la fidélité. La ſûreté publique, à cet égard, naiſſoit donc de ce que l'Italie ne mettoit pas les conſuls en état d'y ſubſiſter par eux-mêmes, ni de cacher pendant long-temps leurs entrepriſes. Voilà ce qui tenoit leur autorité en équilibre avec la puiſſance de la république, ou plutôt ce qui les rendoit toujours ſujets. Mais ce contre-poids du pouvoir conſulaire s'affoiblit quand les armées paſsèrent les mers. Les conſuls qui n'avoient été que conſuls en Italie, furent dans les provinces éloignées, conſuls, préteurs, cenſeurs, édiles, le ſénat & le peuple. Ils traitoient avec les nations voiſines; de leur commandement, diſpoſoient de leurs conquêtes, diſtribuoient à leur gré les couronnes, & régloient l'état des tributs & des contributions Ils commandoient dans de riches provinces qui les mirent en état de pourvoir par eux-mêmes à tous les beſoins de leur armée; auſſi Céſar & Craſſus, avec les ſeules forces de leur gouvernement, firent-ils la guerre ſans le conſentement de la république dont les ſecours leur étoient devenus inutiles.

La puiſſance énorme que les conſuls s'attribuoient ne cauſa aucune alarme aux Romains, parce qu'elle étoit favorable aux progrès de leurs armes & à l'agrandiſſement de leur empire, & qu'emportés par leur ambition, ils ne jugeoient de leurs intérêts que par les ſuccès de leurs légions. L'aveuglement de la république alla ſi loin, qu'au lieu d'établir quelque nouvelle proportion qui lui conſervât ſa ſupériorité ſur les conſuls, elle ne fut bientôt frappée que des inconvénients attachés à la durée annuelle de leur magiſtrature. « N'eſt-il pas inſenſé, diſoit-on à Rome, qu'eſclaves d'une miſérable habitude, nous nous comportions aujourd'hui de même que ſi nous avions encore à faire avec les Sabins, les Volſques ou les Fidenates? Nos pères avoient raiſon de changer tous les ans de généraux, puiſque leurs guerres les plus difficiles ſe terminoient dans une ſeule campagne. Nos ennemis actuellement ne peuvent être vaincus que par une longue ſuite de ſuccès. Pourquoi rappelons-nous donc à la fin de ſa magiſtrature un conſul qui n'a eu que le temps d'ébaucher ſon entrepriſe, de s'inſtruire du pays où il fait la guerre, de connoître le fort & le foible des armées qui lui ſont oppoſées, & qui va mettre à profit ſes connoiſſances? Nous lui donnons un ſucceſſeur dont les vues ſont ſouvent oppoſées aux ſiennes, qui perdra une partie de ſon année à préparer ſes ſuccès, &

& qui ſera rappelé à ſon tour avant que d'avoir rien exécuté » Ces diſcours frappèrent les tribuns ; & ces magiſtrats s'oppoſèrent à ce qu'on rappelât Flamininus de la Grèce. « Sulpicius, dirent-ils, » a conſumé preſque tout le temps de ſon con- » ſulat à chercher les ennemis : Villius, ſon ſuc- » ceſſeur, n'a pas eu le temps d'en venir aux » mains ; à la veille de combattre, il a été obligé » de céder le commandement à un nouveau con- » ſul qui auroit cru ſe déshonorer, s'il n'eût qu'exé- » cuté les projets de ſon prédéceſſeur. Enfin, » ajoutoient-ils, la Macédoine, prête à ſubir le » joug, va ſe relever, & peut-être devenir invin- » cible à la faveur de nos caprices, & tous les » ſuccès paſſés de Flamininus ſont perdus pour » nous, ſi on ne le continue dans ſa magiſtrature. » L'uſage des proconſuls fut établi, & des magiſtrats qui poſſédoient déjà une puiſſance formidable à la république, en furent revêtus aſſez long-temps pour qu'il leur fût enfin aiſé de la retenir, de braver les loix & d'opprimer leurs concitoyens.

Malgré tant de vices réunis qui précipitoient la chûte de la république romaine, elle fut encore tranquille & même floriſſante pendant quelque temps ; & il faut l'attribuer à pluſieurs cauſes particulières. Telle eſt la probité que l'ancien gouvernement avoit fait naître, & qui ne fut pas ſubitement étouffée par la décadence des loix. L'habitude d'avoir de bonnes mœurs fit ſuccéder

à leur ruine une hypocriſie qui les imitoit. Vicieux chez ſoi, on empruntoit en public le maſque de la vertu. Avant que la multitude conçut le deſſein de dépouiller les riches, il falloit qu'elle eût ſecoué l'eſpèce d'étonnement & d'admiration que leurs richeſſes lui inſpiroient. L'ambition ne devoit point être la première paſſion des riches. Il eſt un certain ordre dans les paſſions, & la monſtrueuſe avidité des grands à piller également la république, ſes ennemis & ſes alliés, les préparoit aux voluptés & non pas à la tyrannie. Il falloit un certain temps pour que le luxe appauvrît ces voluptueux qui poſſédoient toutes les richeſſes du monde. Quand ce moment fatal ſera arrivé, il faudra faire des violences pour avoir encore de quoi être voluptueux, & ce ſera alors que parmi une multitude de citoyens qui trouveront dans la confuſion & les troubles de l'état, plus d'honneurs & de richeſſes que la république ne leur en offrira pour les attacher à ſes intérêts, l'ambition commencera à ſe développer. Pour qu'il ſe forme des tyrans dans Rome, il faut qu'on y puiſſe ſe flatter d'uſurper la ſouveraineté, & il ne ſera permis de l'eſpérer que quand Rome ſera remplie d'une vile populace, chaſſée de ſes héritages & honteuſe de ſa pauvreté, & que les armées compoſées de ces citoyens mépriſables, aimeront autant piller Rome que Carthage ou Numance.

Ce qui empêcha les Romains de prévenir, lorſqu'il en étoit encore temps, les maux dont la république étoit menacée, c'eſt que ce fut ſa proſpérité même qui ruina les principes de ſon gouvernement ; & rarement un peuple eſt-il aſſez ſage pour ſe défier de ſa proſpérité, & la regarder comme un commencement de décadence. Quand le premier Scipion eut ſoumis l'Afrique, les Romains devoient ſoupçonner qu'ils éprouveroient bientôt quelque révolution. Mais la défaite d'Annibal & de Carthage laiſſoit-elle d'autre ſentiment que celui de la joie ? Tandis que toute la république, enivrée de ſes ſuccès, croyoit toucher à cette monarchie univerſelle promiſe par les dieux, auroit-on entendu les remontrances d'un citoyen, qui, liſant dans l'avenir à travers la proſpérité préſente, eût annoncé que Rome étoit prête à périr ?

Parmi tant de cauſes de leur ruine, les Romains n'apperçurent que la corruption des mœurs ; & à ce torrent qui s'enfloit de jour en jour, quelques honnêtes gens n'oppoſèrent pour toute digue que l'exemple impuiſſant, je dirois preſque ridicule de leurs vertus, & quelques anciennes loix que les Romains regardoient déjà comme des témoignages de la groſſiéreté de leurs pères. Que ſervoit-il à Caton le cenſeur de s'écrier continuellement : « Nos ancêtres, ô nos ancêtres ! » ô temps ! ô mœurs ! » & de déclamer contre

le luxe en faveur de la loi Oppia? On pardonne au chagrin d'un poëte (1) de conſeiller aux Romains de jeter leurs tréſors dans la mer, ou d'en orner le capitole ; mais un cenſeur, un homme d'état, peut-il penſer que la jouiſſance des richeſſes & des voluptés ſera moins perſuaſive que ſon éloquence? Il ne s'agiſſoit pas d'empêcher la révolution des mœurs & du gouvernement, elle étoit inévitable; mais il falloit la rendre moins fâcheuſe & la retarder.

Après la ſeconde guerre punique, il ſe préſentoit une voie bien ſimple pour conſerver à la république ſon ancien gouvernement, ou du moins pour empêcher que les changements qu'il devoit éprouver ne produiſiſſent ces déſordres effrayants qui firent ſuccéder à la liberté la tyrannie la plus accablante. Au lieu de ces commiſſaires que les Romains envoyoient quelquefois dans leurs nouvelles conquêtes pour en régler les affaires, ils auroient dû tenir conſtamment dans les provinces où ils avoient des armées un certain nombre de ſénateurs pour y repréſenter la majeſté de leur corps Ces députés, en jouiſſant dans l'étendue de leur département de la même autorité que le ſénat de Rome avoit

(1) *Nos in capitolium, quo clamor vocat & turba faventium; vel nos in mare proximum gemmas & lapides aurum & mutile, ſummi materiam mali, mittamus.* Hor. Ode 24, l. 3.

en Italie, n'auroient laiſſé aux proconſuls que le même degré de pouvoir qu'avoient eu les premiers conſuls qui ſoumirent les peuples voiſins de Rome. Ces ſénateurs auroient été les maîtres du gouvernement civil dans les provinces vaincues; ils auroient traité avec les alliés & les étrangers, & reçu les impôts, les contributions & les tributs. Ils auroient été chargés de la paie des ſoldats, & de leur fournir des armes & des ſubſiſtances; les proconſuls leur auroient par conſéquent été ſoumis.

Il n'étoit pas moins aiſé de retenir ce ſénat provincial dans ſon devoir, & de le rendre dépendant du ſénat de Rome. La famille de ces ſénateurs auroit été un otage de leur fidélité. On eût rappelé tous les ans les trois plus anciens commiſſaires; on en eût ſubſtitué trois nouveaux à leur place, & en ſuppoſant ce ſénat provincial compoſé de douze ſénateurs, chacun d'eux n'auroit été en fonction que pendant quatre ans, & toujours avec de nouveaux collégues; ce qui les auroit empêché de rien entreprendre contre la république, à laquelle ils ſeroient demeurés ſoumis, malgré la ſupériorité qu'ils auroient eue ſur les généraux d'armée.

On devine ſans peine tout ce qu'un établiſſement, ſi propre à réprimer l'ambition des proconſuls, ſans rien retrancher du pouvoir que doit avoir un général d'armée, auroit produit d'avantageux à mille autres égards. Les provinces

n'auroient point été expoſées aux concuſſions énormes de leurs gouverneurs & des proconſuls. Les richeſſes tranſportées peu-à-peu à Rome, n'y auroient pas fait cette irruption violente & ſubite, qui ne laiſſa le temps, ni de prévoir le danger, ni de réfléchir ſur la ſituation où l'on ſe trouvoit, ni de faire des loix Le changement des mœurs ſe fût fait d'une manière inſenſible ; les uſages nouveaux que l'élévation des Romains & leurs nouvelles paſſions rendoient néceſſaires, ſe ſeroient établis ſans révolter les eſprits, & les loix auroient été oubliées, & non pas violées avec emportement. Non-ſeulement on eût prévenu les guerres civiles, que l'indépendance des généraux alluma ; mais ſi quelque tribun ambitieux avoit tenté de remuer, &, ſous prétexte de faire revivre les anciennes loix, de s'emparer du gouvernement & d'établir ſa tyrannie, le ſénat, qui auroit été réellement le maître de toute l'autorité, en ayant les armées à ſa diſpoſition, l'auroit arrêté dès le premier pas.

LIVRE SECOND.

LES troubles pouvoient d'abord éclater par quelqu'entrepriſe des armées ſur la liberté publique ; & vraiſemblablement la ſeule raiſon qui s'y oppoſa, c'eſt que cette conduite étoit trop ouvertement criminelle, trop contraire à la manière de penſer des Romains, en un mot, trop nouvelle. Cette eſpèce d'étonnement, qui précède toujours les actions injuſtes, inuſitées & importantes, & qui fit balancer l'ambitieux Céſar lui-même ſur les bords du Rubicon, quoiqu'il fût enhardi par l'exemple d'une guerre civile & les vœux d'une partie de la république, retint ſans doute beaucoup de généraux dans le devoir, depuis le premier Scipion juſqu'à Sylla.

Il ſubſiſtoit au contraire parmi les Romains une tradition avantageuſe des anciennes querelles de la nobleſſe & du peuple ; & non-ſeulement elle étoit propre à rendre excuſable un tribun ſéditieux, mais à le faire même regarder comme le vengeur de la juſtice & des loix. L'ambition pouvoit donc ſe montrer avec moins de danger & plus de décence, en exci-

tant des émotions populaires ; & dès-lors il étoit naturel que les désordres qui devoient perdre la république romaine, & dont je vais tâcher de démêler l'enchaînement, commençaſſent par les tribuns.

Quelques hiſtoriens diſent que Cornélie reprochoit ſouvent à Tibérius Gracchus, ſon fils, ſon indifférence pour le bien public, tandis que ſa patrie avoit beſoin d'un réformateur ; & qu'en retirant de l'oubli les réglements qui avoient fait la grandeur des Romains, il pouvoit ſe rendre auſſi illuſtre que les plus grands capitaines. D'autres prétendent qu'en voyageant dans l'Italie, il fut touché de l'état déplorable où il vit les campagnes. Elles étoient déſertes, ou cultivées ſeulement par des eſclaves. Tibérius, témoin des ſuites funeſtes du luxe, crut, dit-on, qu'il ne falloit pas différer d'un moment à rétablir l'autorité des loix. Il eſt plus juſte de penſer que l'ambition ſeule l'inſpira. S'il ſe couvrit du maſque de réformateur, ce fut pour ſe concilier la faveur de la multitude, & par là ſe rendre le maître d'une république dont le gouvernement n'étoit plus ſuſceptible d'aucune réforme avantageuſe, & à qui ſa liberté commençoit d'être à charge.

C'eſt avec le téméraire projet d'arracher aux riches leur fortune, & de les réduire à ne poſſéder encore que cinq cents arpents de terre, que Tibérius brigua & obtint le tribunat. Cette en-

treprise étoit sage de la part d'un ambitieux qui avoit besoin de presenter un grand intérêt pour émouvoir de grandes passions ; mais elle étoit insensée dans un magistrat qui n'auroit voulu que soulager la misère du peuple, & pourvoir à sa subsistance. Tout ce que Rome renfermoit de citoyens que la loi Licinia offensoit se souleva contre Tibérius, qui étoit devenu l'idole de la multitude. Pour les uns, c'est un séditieux qu'il faut faire périr, & ils l'accusent d'aspirer à la tyrannie ; pour les autres, c'est le père de la patrie, c'est l'ennemi des tyrans & le défenseur de la liberté. Si le tribun n'eût eu que de bonnes intentions, il auroit dès-lors renoncé à son entreprise. Pouvoit-il être assez peu éclairé pour ne pas voir que les riches consentiroient plutôt à perdre l'état, qu'à se dépouiller de leurs richesses ? Les injures de ses ennemis lui donnèrent de la colère, les éloges de ses partisans augmentèrent sa confiance ; & Tibérius, à la fois aigri & flatté, devint plus entreprenant. Content jusqu'alors de gémir sur les maux des Romains, de tendre en apparence une main secourable aux malheureux, de peindre avec adresse la cupidité des grands, ou de faire voir combien il étoit injuste que tant de citoyens d'une république qui étoit maîtresse du monde fussent plongés dans la misère, il avoit plutôt paru se laisser emporter par les sentiments du peuple, que lui inspirèrent les siens ; actuellement

il l'invite lui-même à tout oſer. La cuiraſſe dont il eſt couvert, & qu'il fait adroitement appercevoir, en feignant de la cacher, avertit continuellement la multitude que les grands ſont capables d'un aſſaſſinat, & que l'occaſion de ramener l'égalité eſt arrivée, mais qu'un moment peut la faire diparoître. Il faut que les loix ſe plient aux volontés de Tibérius ; il viole en tyran celles qui lui ſont contraires. Si Marcus Octavius, ſon collégue, met oppoſition à ſes décrets, il le prend à partie, l'accuſe de trahir les intérêts du peuple, & le fait dépoſer.

La loi Licinia fut rétablie ; & des triumvirs, chargés de la mettre en exécution, étoient même nommés. Il s'en falloit bien cependant que le triomphe du tribun fût aſſuré ; il croyoit avoir vaincu les riches, & il n'avoit fait que les réduire au déſeſpoir ; il devoit craindre quelque violence de leur part, & il n'avoit pris aucune meſure pour la prévenir ou la repouſſer. C'eſt dans ces circonſtances qu'Attale, roi de Pergame, nomma en mourant le peuple romain ſon héritier. Tibérius, enhardi par ſes premiers ſuccès, & pour achever de ſe rendre le tyran de Rome, ſe propoſa auſſitôt de partager cette ſucceſſion entre les plus pauvres citoyens ; mais le ſeul projet de cette loi trouvant les eſprits dans une extrême fermentation, excita de ſi grands mouvements que le tribun connut enfin le péril dont il étoit menacé.

Son tribunal même lui paroît un aſyle peu sûr contre ſes ennemis, & le tumulte de la place ne lui permettant pas de ſe faire entendre, il porta à pluſieurs repriſes ſes mains à la tête, pour avertir le peuple qu'on en veut à ſa vie, & qu'il faut prendre les armes & le défendre. A ce geſte, les riches croient rencontrer le prétexte heureux qu'ils cherchoient depuis long-temps, d'accabler Tibérius à force ouverte. Ils publient qu'il s'eſt emparé du diadème d'Attale, & feignent d'être perſuadés qu'il demande à la multitude de le couronner roi de Rome. Il n'eſt plus queſtion que de ſauver la liberté prête à périr; & Scipion Naſica, accompagné de tous les prétendus ennemis de la royauté, fond les armes à la main ſur la populace, qui entouroit le tribunal de Tibérius. Elle eſt diſſipée ſans peine; & ſon magiſtrat, obligé de céder à l'orage & de prendre la fuite, eſt aſſaſſiné par un de ſes collégues (1).

Caïus Gracchus ne ſollicita le tribunat que quand il ſe crut en état de venger ſon frère; mais il trouva cette magiſtrature prodigieuſement avilie entre ſes mains. Il devoit être le magiſtrat du peuple, & il n'étoit que le chef d'une populace chaſſée de ſes héritages, accablée de beſoins, timide lorſqu'elle n'étoit pas

(1) L'an de Rome 621, c'eſt-à-dire, 233 ans après que les Plébéiens furent parvenus au conſulat.

emportée, & qui n'avoit plus aucune part à l'adminiſtration publique. Les tribuns, ſucceſſeurs de Tibérius, avoient été des hommes riches, mais avares & non pas ambitieux; ainſi, bien loin de propoſer encore le rétabliſſement de la loi Licinia, de flatter la cupidité de la multitude, & d'entretenir l'eſprit d'audace & de révolte, auquel elle commençoit à s'accoutumer, ils entrèrent dans la ligue que les riches avoient formée pour réſiſter plus efficacement aux loix qui les condamnoient, & avoient contribué de tout leur pouvoir à affermir l'empire abſolu auquel elle aſpiroit.

Caïus, à qui le gouvernement actuel de la république ne fourniſſoit aucune reſſource propre à rendre à ſa magiſtrature ſon ancien luſtre, & le crédit dont ſon ambition avoit beſoin, imagina de donner le droit de bourgeoiſie romaine à pluſieurs peuples conſidérables du voiſinage de Rome. Dès-lors le tribun, ſecondé de ſes nouveaux partiſans, releva le courage du peuple, menaça les riches des principales forces de l'Italie, & fut en état de les accabler.

Il ſe ſeroit rendu auſſi puiſſant que Sylla & Céſar le furent dans la ſuite, ſi, inſtruit par la fin tragique de ſon frère, de ſes intérêts, de la ſituation des Romains, & de ce qu'il avoit à craindre de la part des grands, il eût jugé que tout tempérament ruineroit une en-

treprise aussi audacieuse que la sienne, & que la force seule pouvoit le faire réussir. Mais soit que les esprits ne lui paroissent pas d'abord assez préparés à la guerre civile, ou qu'il eût plus l'ambition d'un magistrat que d'un homme de guerre; soit qu'il se flattât d'intimider les riches par son alliance avec les Italiens, & de les dominer sans se couvrir de l'opprobre de les avoir vaincus par les armes; il voulut procéder dans les formes usitées, & laissa à ses ennemis une ressource contre les coups qu'il vouloit leur porter.

Ils se gardèrent bien de lui susciter un Octavius qui s'opposât à la publication de ses réglements. Au contraire, dès que Caïus proposoit une loi favorable à la multitude ou aux étrangers, Livius Drusus, son collégue, se faisoit une règle d'enchérir sur ses demandes, & de publier en même temps qu'il n'étoit que l'organe du sénat. Dupe de cette politique, la populace ne savoit à qui elle devoit s'attacher; & elle ne put agir, parce qu'elle avoit trop de protecteurs. Caïus, dont la considération diminuoit à proportion que celle de son rival augmentoit, se vit réduit à franchir toutes les bornes. Il se proposoit de porter dans son troisième tribunat des loix, qui, en ruinant entièrement le sénat & les riches, devoient lui rendre toute la confiance du peuple & confondre Drusus; mais on pénétra ses intentions; ses

collégues ſupprimèrent une partie des bulletins qui le continuoient dans ſa magiſtrature, & dès-lors ſa perte fut jurée. Quoique ſans caractère, Caïus continua le rôle dangereux de protecteur du peuple; & ce ne fut plus qu'un perturbateur du repos public qu'il étoit aiſé d'accabler. Pour ſe ſoutenir, il appela, mais trop tard, les Italiens à ſon ſecours. On prit les armes, & la défaite de ſon parti auroit aſſuré pour toujours le triomphe des riches, ſi les excès auxquels on venoit de ſe porter, n'avoient dévoilé toute la foibleſſe de la république, & fait connoître que ce n'étoit plus par les loix, mais par la force que tout devoit s'y décider.

Avant le tribunat de Caïus, le peuple murmuroit contre l'injuſtice des citoyens qui avoient envahi les richeſſes de l'état; mais ſes plaintes étoient toujours tempérées par les ſentiments puſillanimes que lui inſpiroit ſa pauvreté. Il avoit, malgré lui, de la déférence pour les riches, & peu-à-peu il ſe ſeroit accoutumé à les reſpecter, & à croire que tous les avantages de la ſociété doivent être faits pour eux. Depuis les derniers troubles, il ne regardoit plus les grands que comme des voleurs publics dont la fortune étoit élevée ſur ſes ruines. Autrefois il auroit été touché du décret que porta le ſénat, & par lequel il étoit ordonné qu'on n'inquiéteroit plus les propriétaires des

terres, à condition qu'ils paieroient une certaine redevance qui ſeroit partagée entre les plus pauvres citoyens ; aujourd'hui il dédaigne les bienfaits, ne veut rien tenir que de lui-même ; & ce n'eſt plus de leurs richeſſes ſeulement qu'il veut dépouiller les riches, il ſonge à leur enlever l'autorité qu'ils ont uſurpée. La multitude paroît indomptable, parce qu'elle eſpère de retrouver un Gracchus dans cette foule de patriciens ruinés par leurs débauches, & qui, réduits à n'avoir que les mêmes intérêts que les plus vils plébéïens, ont beſoin comme eux d'une révolution, & les invitent à ne pas perdre l'eſpérance. Cette populace ne craint point de reprendre une ſeconde fois les armes ; elle préſume de ſes forces, & compte ſur le mécontentement & les ſecours des Italiens, qu'on venoit de priver du droit de bourgeoiſie romaine. En effet, ces peuples étoient indignés de l'injure qu'ils avoient reçue ; & leur reſſentiment, qui croiſſoit à meſure que les Romains paroiſſoient plus diviſés, en fomentoit les diviſions.

Les riches cependant, loin d'oppoſer à la multitude cette union qui fait ſeule toute la ſûreté de l'ariſtocratie, formoient mille partis différents ; & le ſénat, ſous la protection duquel ils gouvernoient la république, n'étant compoſé que d'hommes amollis par les délices, & occupés de leurs affaires domeſtiques, n'oſoit

avoir une conduite digne de lui & du danger dont il étoit menacé. Tour-à-tour, ſage, emporté & imprudent, il ſentoit échapper de ſes mains un pouvoir dont il ne ſavoit pas faire uſage; & le peuple s'en ſaiſiſſoit ſans avoir l'art de le retenir. Il ſe fait donc de l'un à l'autre un flux & un reflux perpétuels de tyrannie & de ſervitude; & cette confuſion ſubſiſtera juſqu'à ce que quelque citoyen, ſous prétexte de défendre & de venger le ſénat ou le peuple (1), s'empare de cette puiſſance qui eſt comme ſuſpendue entr'eux, & que ni l'un ni l'autre ne peut conſerver.

C'eſt dans ces circonſtances que Marius commença à ſe rendre illuſtre. Quoique d'une naiſſance obſcure, il portoit dans le cœur une ambition qui ne devoit pas être ſatisfaite par ſept conſulats. Il s'étoit fait ſoldat; & paſſant ſucceſſivement par tous les grades de la milice, il en avoit rempli les fonctions avec la ſupériorité d'un homme né pour être le plus grand capitaine de la république. Ennemi de tout plaiſir par une ſorte de férocité qui le rendoit encore plus dur pour lui-même que pour les autres; infatigable dans le travail, diligent, actif, parce que le repos lui paroiſſoit inſup-

(1) *Ubi ſimul jura populi defenderent, pars quo ſeorsus auctoritas maxima foret, bonum publicum ſimulantes, pro ſuâ quisque potentia certabant.* Sal. in Bel. Cat.

portable,

portable, ſon courage, quoique extrême, étoit la qualité qu'on remarquoit le moins.

La réputation de Marius paſſa des armées à Rome, & le peuple fut d'autant plus flatté de la gloire qu'acquéroit un citoyen de ſon ordre, qu'éprouvant dans la fortune une viciſſitude continuelle, il avoit beſoin d'un chef qui pût le protéger. Ce capitaine déteſtoit les grands, comme autant de compétiteurs dont le credit & les intrigues devoient lui fermer l'entrée des magiſtratures qu'il méritoit mieux qu'eux. Ils mépriſent, diſoit-il, ma naiſſance & ma fortune, & moi je mépriſe leurs perſonnes. L'emportement de Marius le ſervit utilement, le peuple l'éleva au tribunat; & il ne ceſſa de déclamer contre l'avidité & l'orgueil des riches avec cette éloquence groſſière, mais perſuaſive, que donnent les ſeules paſſions.

Si la république ne fut pas dès-lors opprimée, ce n'eſt pas qu'elle eût en elle-même quelque principe capable de la conſerver contre les attaques d'un tyran qui auroit joint les talents militaires de Marius à la politique des Gracques; mais Marius n'avoit pas cette ſorte d'ambition qui fait aſpirer à la tyrannie. Il étoit ambitieux en citoyen, il vouloit que la république ſubſiſtât, qu'elle fût bien ſervie, & qu'elle triomphât de ſes ennemis; mais il vouloit que toute la gloire lui en fût due, & il n'auroit pas permis à un autre de la ſervir auſſi bien que lui. Avec ces vues, il n'en-

treprit point de rétablir les loix des Gracques ; il lui étoit inutile d'exciter des troubles qui ne laiſſant aucune voie de conciliation entre les partis oppoſés, euſſent obligé le peuple & les Italiens à lui déférer la puiſſance ſouveraine ; il ſe borna à ſervir aſſez bien la multitude pour ſe concilier ſa faveur & être ſûr de ſes ſuffrages quand il aſpireroit aux plus hautes magiſtratures.

Marius fut fait conſul, & on lui donna en même temps le commandement de l'armée de Numidie. Après avoir pacifié l'Afrique, il fut créé conſul une ſeconde fois, & chargé de s'oppoſer à l'irruption des Cimbres & des Teutons. Marius s'étoit accoutumé au commandement ; & ſes triomphes ne ſervant qu'à le rendre plus avide de gloire, il eut toujours beſoin du peuple ; & pour conſerver ſon affection, il fut à la tête du ſénat plus tribun que conſul. On doit me pardonner les détails dans leſquels je vais entrer. Avant que les Romains fuſſent corrompus, c'étoit dans les principes mêmes de leur gouvernement qu'il falloit chercher les cauſes de leurs révolutions Déſormais que Rome eſt menacée de ſa ruine par mille côtés différents, que ſes citoyens ſont plus forts que les loix, & qu'au lieu d'imprimer ſon caractère aux événements, elle reçoit l'empreinte de celui des hommes qui la gouvernent ; c'eſt dans les paſſions de ces hommes, & dans les circonſtances où ils ſe ſont trouvés, qu'on doit

étudier les reſſorts qui font mouvoir la république.

Les grands, à qui le caractère farouche & inquiet de Marius étoit inſupportable, s'attachèrent ridiculement plutôt à le mortifier qu'à ruiner ſon parti; & pour l'attaquer par l'endroit le plus ſenſible, ils attribuèrent à Sylla tout le ſuccès de la guerre de Numidie. C'étoit lui en effet qui, n'étant encore que queſteur de l'armée que commandoit Marius, avoit engagé Bocchus à livrer Jugurtha aux Romains. Le peuple ſe crut offenſé de l'injure qu'on faiſoit à ſon protecteur; & pour le venger, il publia que ſans lui les armées romaines n'auroient eu que des revers en Afrique. Cette diſpute frivole, mais propre à faire connoître combien les Romains étoient différents de leurs ancêtres, devint l'affaire la plus importante de la république; il n'eſt queſtion que de la gloire & des ſervices de Marius & de Sylla; & ces deux hommes acharnés à ſe perdre l'un l'autre, ſe trouvent par-là les maîtres de Rome.

Sylla étoit recommandable par une naiſſance illuſtre, & avec des talents pour la guerre peut-être égaux à ceux de Marius, il étoit d'un caractère tout oppoſé. Sans être amolli par les plaiſirs auxquels il s'étoit abandonné dans ſa première jeuneſſe, il n'avoit rapporté de leur commerce que ces graces qui s'aſſocient rarement au grand mérite, & pour leſquelles Marius avoit un mé-

pris (1) qui l'éloigna d'abord de Sylla. L'un tranſportoit ſon génie par-tout, & n'avoit qu'une manière de conduire ſes intérêts. L'autre, doué d'une ſoupleſſe naturelle qui le rendoit propre à paſſer ſans effort d'un caractère, ou plutôt d'un perſonnage à l'autre, prenoit l'eſprit des conjonctures où il ſe trouvoit, & il ſembloit qu'elles ne développaſſent que ſucceſſivement ſes paſſions. Marius n'avoit d'amis que par intérêt, & il les abandonnoit ſans pudeur, & ſans avoir ſu les forcer adroitement à mériter leur diſgrace. Sylla au contraire ſe piquoit envers les ſiens d'une fidélité inviolable. Marius eut les vices que les chefs de factions ſe permettent quelquefois ; il fut jaloux, envieux, ingrat, perfide, cruel ; mais ces vices naiſſoient du fond de ſon cœur ; au lieu de partir, comme dans Sylla, de l'eſprit ſeulement, & ſuivant le beſoin des circonſtances, ils firent la perte de l'un, & établirent la fortune de l'autre.

Tandis que Marius continuoit à décrier groſſièrement les grands, Sylla ne ſongea point à les défendre aux dépens du peuple ; ſa conduite fut plus habile. Etant le ſeul homme de la république qu'ils puſſent oppoſer à Marius, il jugea

(1) *C. Marium conſulem moleſte tuliſſe traditur, quod ſibi aſperrimum in Africa bellum gerenti, tum delicatæ quæſtor ſorte obveniſſet.* Sal. in Bel. Jug.

inutile de leur faire ſa cour. Sentant même que ſon ennemi profiteroit de ſon dévouement au ſénat, pour accroître ſa faveur auprès du peuple, il rechercha lui même l'amitié de la multitude. Il lui prodigua ſes richeſſes, flatta ſes goûts, ſembla favoriſer ſes prétentions, & fut en un mot le courtiſan des citoyens dont il devoit être bientôt le tyran. Par cette politique adroite, Sylla, toujours ſûr de l'affection des grands, groſſiſſoit le nombre de ſes créatures des partiſans qu'il débauchoit à Marius, & ſe mettoit en état d'écraſer ſon ennemi, en réuniſſant tous les eſprits en ſa faveur.

Sur ces entrefaites Bocchus conſacra à Jupiter Capitolin une ſtatue de la victoire, & quelques tableaux qui repréſentoient la manière dont il avoit remis Jugurtha entre les mains de Sylla. Marius, déjà indigné que ſon ennemi eût fait graver cet événement ſur une pierre, qui lui ſervoit de cachet, voulut faire enlever ces monuments du capitole. Sylla s'y oppoſa; & cette conteſtation puérile, tant l'eſprit de parti eſt propre à rabaiſſer les hommes, auroit allumé la guerre civile, ſi les peuples d'Italie, qui croyoient cette conjoncture favorable à leur ambition & à leur vengeance, n'euſſent pris de concert les armes pour ſe faire rendre le droit de bourgeoiſie romaine dont on les avoit privés. Cette affaire fit diverſion aux querelles de Marius & de Sylla,

parce que ni l'un ni l'autre n'osa encore paroître plus occupé de ses intérêts personnels que de ceux de la république.

Sylla, qui donna dans la guerre sociale les preuves les plus complètes de sa capacité & de son bonheur, fut élevé au consulat, & chargé de commander l'armée destinée contre Mithridate. A ce coup imprévu Marius croit n'être plus qu'un soldat. Il se ligue avec un tribun du peuple, nommé P. Sulpitius, homme sans honneur, hardi, violent, mais habile, & ils complottent ensemble d'enlever à Sylla le commandement qu'on venoit de lui décerner.

Le succès d'une pareille entreprise ne pouvoit être que l'ouvrage de la violence, & il falloit nécessairement troubler la république, afin que sous prétexte d'y rétablir ensuite l'ordre, Marius & son complice fissent de nouveaux arrangements & disposassent à leur gré des emplois. Heureusement pour eux les mêmes causes qui avoient armé les Romains les uns contre les autres sous les Gracques, subsistoient encore; & sans parler de la loi Licinia ni du partage des terres, sujets éternels de discorde, on pouvoit toujours compter sur les Italiens, à qui on venoit d'accorder le titre de citoyens Romains; mais non pas de la manière qu'ils le desiroient. Les articles de la paix portoient qu'on feroit huit nouvelles tribus de ces nouveaux citoyens; c'étoit ne leur accorder qu'un

honneur inutile, puiſque les Romains, qui compoſoient trente-cinq tribus, reſtoient abſolument les maîtres du gouvernement (1). Les Peuples d'Italie demandoient donc à être diſtribués dans les anciennes tribus ; mais comme leur nombre y auroit été beaucoup plus conſidérable que celui des Romains naturels, & qu'ainſi ils auroient eu la principale influence dans les affaires, & ſe ſeroient même emparés de toute l'autorité, les Romains ne pouvoient ſe prêter à leurs vœux ; & plutôt que de conſentir à devenir les ſujets des peuples qu'ils avoient vaincus, ils auroient préféré de les ſubjuguer une ſeconde fois.

C'eſt ſur cette contrariété d'intérêts, qui, n'étant ſuſceptible d'aucun accommodement, devoit ſe décider par la force, que Sulpitius fonda ſes eſpérances. Il publie qu'il doit propoſer la loi que deſiroient les alliés ; il les invite à ſe rendre à Rome pour favoriſer ſa propoſition, & leur ordonne de ſe rendre armés dans la place ; & au premier murmure qu'excitera la loi, de fondre ſur les mécontents. La république ne s'étoit point encore trouvée dans une ſi monſtrueuſe confuſion. Les Romains n'oſoient paroître, & les alliés croyoient affermir leurs droits en ſe portant aux

(1) Pour entendre ceci, il faut ſe rappeler ce que j'ai dit dans mon premier livre, que dans les aſſemblées du champ de mars & de la place publique, chaque tribu formoit un ſuffrage, & que c'étoit à la pluralité des ſuffrages que tout ſe décidoit.

plus grands excès. Au milieu de ce tumulte, Sulpitius oublia la fin pour laquelle il l'avoit fait naître. Le point déciſif, c'étoit de ſe ſaiſir de la perſonne de Sylla ; il le laiſſa s'échapper, & ce général alla ſe mettre à la tête de l'armée qu'il avoit formée, & qui étoit prête à s'embarquer, tandis que le tribun abuſoit en tyran d'une victoire qu'il n'avoit pas encore remportée.

Sulpitius, après avoir rétabli quelqu'apparence de calme dans la république, fit enfin donner à Marius la commiſſion de porter la guerre contre Mithridate ; mais la joie de ce général fut courte. Il apprit en frémiſſant de colère, que les officiers qu'il avoit envoyés à l'armée pour y prendre en ſon nom le commandement, avoient été maſſacrés par les ſoldats de Sylla. Il s'en venge ſur les parents & les créatures de ſon ennemi ; c'étoit commencer la guerre civile en ſoldat, & non en politique. Marius devoit-il s'attendre que Sylla, à la tête d'une armée, laiſſeroit égorger tous ſes amis ? Content de ſe venger ſans ſonger à ſe défendre, il ne voit point l'abîme auquel il touche, & il ne lui reſte d'autre reſſource que la fuite, quand ſon ennemi ſe préſente aux portes de Rome.

Sylla s'y comporta avec toute la hauteur d'un ſouverain qui châtie une ville révoltée. Il proſcrit Marius, Sulpitius & leurs partiſans, les déclare ennemis de la patrie, & met leur tête à prix ; il caſſe la loi qui incorporoit les alliés dans les an-

ciennes tribus ; & pour ôter au peuple un pouvoir dont il n'étoit plus digne, il avilit les tribuns, en leur interdiſant l'entrée de toute autre magiſtrature, leur défend de rien propoſer dans la place publique ſans l'aveu du ſénat, & ordonne que les élections ne ſe faſſent deſormais que par centuries.

Le deſpotiſme de Sylla étoit un prodige encore trop nouveau aux yeux des Romains, accoutumés à l'anarchie, pour qu'ils ne paſſaſſent pas promptement de la ſurpriſe à l'indignation. Le peuple murmuroit en tremblant ; & le ſénat, qui ſentit toute ſa foibleſſe, laiſſa voir qu'il auroit mieux aimé craindre des tribuns, que remercier Sylla des faveurs accablantes qu'il en recevoit. Ce général eut peur à ſon tour de la conſternation qu'il avoit répandue ; il craignit qu'on ne ſoulevât contre lui des ſoldats citoyens qui n'étoient pas encore familiariſés avec les excès de la guerre civile ; & profitant de la lenteur de ſes concitoyens à le punir, il abandonna Rome pour porter la guerre contre Mithridate.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce morceau de l'hiſtoire romaine. Ce que j'ai dit développe aſſez la ſituation de la république. Tout le monde ſait qu'après le départ de Sylla, elle fut gouvernée par le conſul Cornelius Cinna, homme qui avoit toutes les paſſions qui font aſpirer à la tyrannie, & aucun des talents qui peuvent y conduire.

Je ne ſais s'il eſt une paſſion plus aviliſſante que l'ambition, quand elle n'eſt ſoutenue ni par un grand génie, ni par l'amour de la gloire. Cinna ébauchoit par étourderie des entrepriſes dont le poids l'accabloit ; ce n'étoit, pour le dire en un mot, qu'un intrigant deſtiné, malgré ſa qualité de conſul, à n'avoir jamais dans un parti qu'une place ſubalterne. Ayant vu que Marius & Sylla s'étoient rendus les maîtres de la république à la faveur des troubles, il crut qu'il ne falloit qu'en exciter de nouveaux pour jouir de la même autorité. Mais à peine ſe faiſoit-il craindre, qu'il fut obligé de ſortir de Rome pour mettre ſes jours à couvert, & de confier le ſoin de ſa vengeance à Marius, qui s'empara une ſeconde fois du gouvernement de la république, & dont le parti fut enfin exterminé par Sylla à ſon retour d'Aſie.

Rien n'eſt plus affreux que le tableau que commence à préſenter l'hiſtoire romaine, & l'on ſe ſent encore friſſonner d'horreur au détail des proſcriptions abominables de Sylla (1).

---

(1) *Id quoque acceſſit ut ſævitiæ cauſam avaritia præberet, & modus culpæ ex pecuniæ modo conſtitueretur, & qui locuples fuiſſet, fieret nocens, ſuique quiſque periculi merces foret.* Vell. Pat. L. 2. *Namque uti quiſque domum aut villam, poſtremò aut vas, aut veſtimentum alicujus concupiverat, dabat operam ut is in proſcriptorum numero eſſet, neque prius finis*

Ce capitaine, après avoir exercé la vengeance la plus cruelle ſur ſes égaux, eut l'audace d'abdiquer la puiſſance ſouveraine dont il avoit joui ſous le titre de dictateur perpétuel. Ce dernier trait de la vie de Sylla prouve, ſi je ne me trompe, qu'avec une ambition médiocre, il fit la plus haute fortune où un homme puiſſe aſpirer. Si la ſoif de dominer l'eût rendu le maître du monde, cette paſſion, qui auroit été extrême, n'eût pu être ſatisfaite par aucune grandeur humaine. Plus on cherche à pénétrer le caractère de Sylla, plus on eſt porté à croire que s'il eût été libre de ſe livrer à ſon penchant naturel, il n'auroit recherché, comme Lucullus, à acquérir de la gloire, que pour rendre reſpectable à ſes concitoyens l'oiſiveté d'une vie voluptueuſe. Ce fut la haine de Marius qui décida du ſort de Sylla. Moins d'emportement dans le premier pour ſe faire donner le commandement de la guerre contre Mithridate, eût laiſſé au ſecond toute la gloire d'être un bon citoyen. Pour ſe venger des cruautés de ſon ennemi, il les ſurpaſſe; & ne trouvant plus de ſûreté que dans l'autorité ſuprême, il s'en ſaiſit; c'eſt un port où il ſe réfugie pour

---

jugulandi fuit, quàm Sylla omnes ſuos dominos implevit. Sal. in Bel. Cat. Ce fut l'an de Rome 671 que Sylla fut fait dictateur perpétuel, cinquante ans après la mort de Tiberius Gracchus, & quarante après celle de Caius.

échapper à l'orage, & il ne l'abandonne que quand il croit le calme rétabli.

La dictature perpétuelle de Sylla forme une époque remarquable chez les Romains. Souvent ce qui eſt capable d'arrêter le plus grand courage paroît facile à des hommes médiocres après que l'exemple les a inſtruits & enhardis. C'eſt, pouſſés malgré eux par les événements, ſans avoir d'objet déterminé & ſans ſavoir même où ils arriveroient, que Marius & Sylla ſe firent la guerre, & ſe trouvèrent revêtus de la puiſſance publique. Mais tous les Romains voudront déſormais marcher ſur leurs traces. La fortune de Sylla donna une vaſte ambition à tous les ambitieux qui le ſuivirent, & qui ſe ſeroient auparavant contentés de la préture ou du conſulat. De nouveaux Cinna aſpireront à la dictature perpétuelle, & les conſuls Lutatius Catulus & M. Emilius Lepidus auroient été des tyrans deſpotiques, ſi l'un ou l'autre eût eu quelqu'un des talents de Marius ou de Sylla. On peut déjà appliquer à ce temps ce que Cicéron dit de celui qui ſuivit la mort de Céſar : « Nous éprouvons (1), écrit-il à Atticus, ce qui n'eſt jamais arrivé à aucun autre peuple ; la liberté

(1) *Doleo, quod nunquam in ullâ civitate accidit, non unà cum libertate rempublicam recuperatam.... O dii boni! vivit tyrannis, tyrannus occidit.* L. 14. Epiſt. 4. &).

nous eſt rendue, & la république eſt cependant détruite, l'eſprit de tyrannie ſurvit le tyran. »

Quand l'exemple funeſte que donna Sylla n'auroit point été contagieux, les vices avec leſquels les Romains s'étoient familiariſés pendant le cours des proſcriptions leur auroient bientôt donné un nouveau maître. Les magiſtrats ne regardoient leur magiſtrature qu'ils avoient achetée, que comme l'inſtrument de leur fortune domeſtique. Les cenſeurs n'oſoient exercer leur miniſtère (1); les loix ſe taiſoient, & rien ne ſe décidoit que par les paſſions de quelques femmes déshonorées. Tout le monde connoît Claudia, cette célèbre intrigante, que ſes débauches auroient rendue infame dans un ſiècle moins corrompu, & qui trouva cependant le ſecret de vendre ſes faveurs, & de gagner par leur ſecours des amis à ſon frère, avec qui elle étoit accuſée d'avoir un commerce inceſtueux. L'hiſtoire n'a point dédaigné de conſerver les noms d'une Précia & de mille autres courtiſannes qui gouvernoient impérieuſement la république par leurs amants. Les citoyens les moins dange-

(1) Claudius porta une loi par laquelle il n'étoit permis aux cenſeurs de retrancher du ſénat ou de l'ordre des chevaliers, que les perſonnes qui ſeroient accuſées devant leur tribunal, encore ne pouvoient-ils les juger & les condamner que conjointement. L'an de Rome 667, les tribuns s'oppoſerent à l'élection des cenſeurs, & la république fut privée de ces magiſtrats juſqu'en 683.

reux, c'étoient ceux qui, occupés de leurs seuls plaisirs, sans songer que leur fortune étoit attachée à celle de l'état, croyoient, selon l'expression de Cicéron (1), être des demi-dieux, si les poissons qu'ils nourrissoient à grands frais dans leurs viviers, étoient assez apprivoisés pour leur venir en quelque sorte manger dans la main. Le reste étoit des hommes abîmés de dettes & de débauches, & qui regardant Rome comme une ville abandonnée au pillage, enhardirent Catilina à former sa conjuration, ou furent ses complices. Caton seul avoit de l'honneur; mais se conduisant en citoyen de la république de Platon (2) parmi des brigands, sa vertu ne lui fournissoit que des ressources impuissantes, & contrarioit même ses bonnes intentions. Le peuple impatient de recouvrer son autorité, pour en faire un trafic scandaleux, ne pouvoit s'accoutumer à l'aristocratie de Sylla. Depuis que ce dictateur, à son retour d'Asie, avoit distribué les terres des citoyens à ses soldats, il n'y avoit plus d'armée qui ne regardât la guerre civile

(1) *Nostri autem principes digito se cœlum putant attingere, si multi barbati in piscinis sint, qui ad manum accedant.* Ad Att. Epist. 1. l. 2. *Ita sunt stulti ut amissâ republicâ, piscinas suas fore salvas sperare videantur.* Epist. 18. l. 1.

(2) *Ille* (Cato) *optimo animo utens & summâ fide, necet interdum reipublicæ. Dicit enim tanquam in Platonis republicâ, non tanquam in Romuli fæce sententiam.* Ad. Att. Epist. 1. l. 2. *Unus est qui curet cum integritate, quam, ut mihi videtur, consilio aut ingenio, Cato.* Ad Att. Epist. 18. l. 1.

comme un avantage ; & les légions n'auroient pas ſouffert qu'on eût limité le pouvoir des généraux. Aux ſecouſſes qui ébranloient le gouvernement, le ſénat jugea qu'il devoit s'élever mille nouveaux tyrans ; & cette compagnie, qui ne ſentoit que ſa foibleſſe, crut qu'elle devoit ſe faire un protecteur, & oppoſer un nom conſidérable aux citoyens remuants & ambitieux.

Craſſus & Pompée étoient alors les deux perſonnages les plus importants de Rome. Le premier calculoit le produit des magiſtratures, & les rempliſſoit plutôt en banquier qu'en homme d'état. Quelques talents qu'il eût d'ailleurs, on ſent que ſon avarice devoit le rendre auſſi incapable de défendre les intérêts du ſénat, que d'être l'auteur d'une révolution. Pompée au contraire, à qui ſes concitoyens donnèrent le ſurnom de grand, avoit déjà ſurpris leur admiration. Quelques actions, qui dans ſa jeuneſſe annonçoient de grandes qualités, une phyſionomie noble, où l'on prétendoit démêler des traits d'Alexandre, la faveur de Sylla, un eſprit vif & ſouple, des manières inſinuantes & faſtueuſes, quoique populaires, du courage, beaucoup de libéralité, une attention ſingulière à être par-tout, mais principalement l'imbécillité du peuple, dont la haine ou l'amour eſt toujours extrême dans les temps difficiles ; voilà ce qui avoit rendu Pompée l'idole des Romains.

Il s'étoit fait la plus haute réputation à la guerre,

en ſe préſentant toujours à propos pour conſommer les entrepriſes de la république, & recueillir le fruit des ſuccès que d'autres avoient préparés. Les Romains crurent qu'il avoit ruiné le parti de Sertorius, quoique ce grand homme ne le regardât que comme un écolier « (1) qu'il vouloit, diſoit il, renvoyer à ſes parents bien corrigé de ſa préſomption. » Après la guerre des pirates, la reconnoiſſance du peuple confondit l'importance du ſervice que lui avoit rendu Pompée avec ſa capacité, & il jugea (2) de la difficulté de la guerre que ce général avoit terminée, par l'étendue du pouvoir qu'il lui avoit accordé. Tygranes étoit vaincu, ſes états étoient ouverts aux armées romaines, Mithridate n'avoit plus de reſſources; & Pompée, dérobant à Lucullus la gloire qu'il alloit acquérir, prolonge la guerre par des fautes. Il oublie Mithridate, pour s'arrêter chez de petits rois qui implorent ſa protection; & ſa vanité, ſatisfaite de leurs reſpects, s'occupe gravement (qu'on me permette cette expreſſion) de leurs tracaſſeries, lorſqu'il falloit pourſuivre Mithridate. Il ne termine enfin cette guerre

(1) Voyez dans Plutarque les détails de la guerre que Pompée fit en Eſpagne; & comment Sertorius perit par la trahiſon des ſiens.

(2) Les pirates cauſoient de grands maux aux Romains; mais rien n'étoit plus aiſé que d'exterminer ces brigands. Voyez dans les hiſtoriens quelle vaſte puiſſance on donna à Pompée.

que

que quand ſon ennemi, trahi par ſa famille, ſe donne la mort par déſeſpoir. L'appareil extraordinaire du triomphe de Pompée (car jamais on n'avoit tant vu de dépouilles ni de captifs) cacha ſes fautes aux yeux des Romains ; & comme on décerna dix jours d'actions de graces publiques, le double de ce qu'on avoit pratiqué juſqu'alors, le peuple crut que Pompée ſurpaſſoit du double tous les généraux précédents.

Il fut auſſi mauvais citoyen qu'il le pouvoit être, mais non pas auſſi mauvais que le permettoit la ſituation malheureuſe de la république. On lui ſut gré, après ce qu'on avoit éprouvé de la part des autres généraux, de ce qu'il licencia ſes ſoldats en entrant en Italie, & ne vint point à Rome pour y dominer par la force. Parce qu'il ne fut ni un Sylla, ni un Marius, quoiqu'il eût des intentions plus criminelles, on l'érigea en père de la patrie. Il ſouhaitoit la dictature, mais il n'oſoit l'uſurper. Sa lente ambition, ou plutôt ſa vanité, ſe repaiſſoit de l'eſpérance d'y parvenir un jour, & ne laiſſoit craindre aucune violence, pourvu qu'on lui permît, en attendant, d'être le premier citoyen de la république.

Soit que Pompée, enhardi par tant de faveur, dédaignât l'empire que lui avoit donné le ſénat, & ne voulût tenir ſon autorité que de lui-même ; ſoit qu'il craignît qu'une trop grande tranquillité n'altérât ſon crédit, ou qu'il crût que les ancien-

nes diſſenſions des Romains le rendroient plus néceſſaire, il caſſa les loix de Sylla ; & en rendant aux tribuns leur première dignité, invita le peuple à reprendre ſon orgueil, ſon indocilité & ſon ambition. Cette conduite, ſi blâmée par Cicéron, & en effet ſi contraire aux intérêts actuels des Romains, étoit ſage dans les principes de ſon auteur. Vain & préſomptueux, il devoit ſe flatter d'aſſervir les deux ordres de l'état l'un par l'autre, dès que leurs anciennes querelles recommenceroient, de balancer leurs avantages, & d'en être l'arbitre. Quelques hiſtoriens l'ont même ſoupçonné d'avoir eu des vues plus criminelles ; ils ont cru qu'il avoit voulu exciter des troubles pour faire ſentir aux Romains les inconvénients de leur liberté ; & en les laſſant de leur condition, les forcer à lui offrir la dictature perpétuelle.

Quoi qu'il en ſoit, ſi Pompée avoit eu autant de génie que de préſomption, il auroit eu le ſuccès dont il ſe flattoit ; mais loin d'être l'ame des mouvements de la place publique, il ne ſut pas même en prévoir le cours. Toujours embarraſſé au milieu des débats du ſénat & du peuple, il n'en impoſe à aucun parti ; tandis que Ceſar, qui travaille ſourdement à dominer, profite ſeul de ſa politique.

Sylla avoit découvert en Céſar pluſieurs Marius. A peine étoit-il connu à Rome, qu'il l'avoit déjà remplie de ſes intrigues. Il tenoit

par des liaiſons ſecrètes à tous les partis, multiplioit les vices des Romains : juſqu'à ſes foibleſſes, avoit l'art de ſe rendre tout utile, & dirigeoit les complots dont à peine il paroiſſoit le complice. C'eſt un objet digne d'occuper un philoſophe, que de démêler à travers l'obſcurité dont Céſar s'enveloppe, & les moyens bas auxquels il a recours pour s'élever à la dictature, ce courage héroïque & cette élévation d'ame qui ne parurent que quand il y parvint. Il eut dès ſa jeuneſſe la même audace, la même ambition & la même ardeur de ſe ſignaler & de dominer qu'Alexandre ; mais dans le prince ces paſſions ſont libres, & elles ſont captives dans le citoyen. Où l'un commande, il faut que l'autre inſinue. Le premier doit ſe montrer tout entier aux Macédoniens, pour les rendre dignes d'exécuter ſes projets ; le ſecond doit reſpecter les préjugés de ſes concitoyens, ménager leurs vices, & les raſſurer contre ſon mérite & ſes talents pour les préparer à lui obéir.

Quelqu'habile que fût Céſar, il ſentit combien il auroit de peine, dans une république où les affaires changeoient chaque jour de face, à former un parti qui pût contre-balancer ceux de Pompée & de Craſſus. Il jugea, & c'eſt le chef-d'œuvre de ſa politique, qu'il falloit réunir ces deux hommes, & qu'en qualité de médiateur il lui ſeroit aiſé de profiter de leurs anciens ſoup-

çons de débaucher leurs amis, & de se rendre en un mot le maître de la ligue, dès qu'il serviroit de point de réunion à ses chefs.

Crassus se prêta aux ouvertures de César avec tout l'empressement d'un homme, qui, n'ayant encore joué qu'un second rôle, se trouve associé au premier. Pompée devoit voir qu'il n'y avoit qu'à perdre pour lui dans cette association ; de supérieur qu'il étoit à Crassus & à César, il se rendoit leur égal ; mais sa présomption ordinaire & sa timidité ne lui représentèrent ces deux collégues que comme deux instruments ou deux appuis de sa fortune. Le triumvirat fut formé, Crassus, Pompée & César s'obligèrent à n'avoir qu'un même intérêt, à ne former que les mêmes entreprises, & à se soutenir mutuellement de tout leur crédit. Dès-lors toute la puissance du senat & du peuple passa dans les mains des triumvirs ; & le gouvernement, tantôt aristocratique, tantôt populaire, ou plutôt l'anarchie fut changée en une vraie oligarchie.

Pompée s'apperçut enfin du piége dans lequel il étoit tombé (1). Il voulut rompre avec Cesar,

---

(1) *Nihil præcepisti, quantum facere nitique potui, quin Pompeium à Cæsaris conjunctione avocarem, in quo Cæsar felicior fuit; ipse enim Pompeium à meâ familiaritate disjunxit... Illud te scire volo, Sampsiceranum nostrum amicum, vehementer stomachatum fuisse, resistamque in eum locum capere ex quo decidat.* Ad. Att. Epist. 23. l. 2.

dont le pouvoir lui faiſoit ombrage ; mais il n'en étoit plus temps : & en ſe dégageant du triumvirat, il n'eût occupé dans la république qu'une place ſubalterne. Le grand Pompée n'eſt plus que l'inſtrument de la fortune de Céſar. Il eſt content de remuer ſans agir, il cabale, il intrigue, mais ſans ſuccès. Bientôt il jouit avec une eſpèce de ſtupidité de la puiſſance qu'il ne peut retenir. Il craint de s'en appercevoir ; & l'on diroit que ſa vanité venant au ſecours de ſon ambition alarmée, lui perſuade qu'il a fait la fortune de Céſar, parce que Céſar a ruiné la ſienne.

Ce dernier s'étoit rendu trop puiſſant dans ſon gouvernement des Gaules, pour que la république pût lui donner un ſucceſſeur, ou rejeter impunément ſes demandes, quelque contraires qu'elles fuſſent aux uſages les plus reſpectés. Les amis de Craſſus, qui avoit péri dans ſon expédition contre les Parthes, lui étoient étroitement attachés. Il avoit fait paſſer à Rome des ſommes immenſes, avec leſquelles ſes partiſans corrompoient les magiſtrats ou achetoient les magiſtratures ; ſon armée lui étoit aveuglément dévouée ; il remuoit à ſon gré tous ces citoyens, dont la fortune étoit ſans reſſource, ſi la république n'étoit pas ruinée ; toute ſa conduite, en un mot, dévoiloit ſes projets ambitieux. Plus on craignit de voir uſurper par Céſar la puiſſance ſouveraine, plus le parti de Pompée, qui s'étoit enfin déclaré ſon ennemi,

parut se rétablir & prendre de nouvelles forces. Il devint même le parti de la république ; car les citoyens, qui vouloient se soustraire à la tyrannie, n'étant pas en état de se defendre par eux-mêmes, se trouvèrent contraints de s'unir à Pompée comme au protecteur des loix, ou du moins comme à l'ennemi le moins déclaré & le moins dangereux du bien public.

Ce général, enivré d'un accroissement de crédit qui ne devoit que lui faire sentir combien il étoit déchu, crut au contraire qu'il ne tenoit enfin qu'à lui de perdre son rival, & d'asservir ensuite ses concitoyens (1), en s'emparant de la dictature perpétuelle qu'ils différoient trop de lui donner. Plein de ces idées, il ne desiroit pas la guerre avec moins de passion que César, dont la fortune ne pouvoit plus croître ni se soutenir par les mêmes moyens qui l'avoient formée. L'un & l'autre sont persuadés que les armes doivent les dépouiller de toute leur grandeur, ou les rendre les maîtres absolus de Rome : & si la république est encore tranquille,

---

(1) *Tanta erat in illis crudelitas, tanta cum barbaris conjuratio, ut non nominatim, sed generatim proscriptio esset informata ; ut jam omnium judicio constitutum esset, omnium vestrum bona prædam esse illius victoriæ.* Ad Att. Epist. 6. l. 11. Pompée voyant qu'il s'étoit trompé quand il avoit espéré que les Romains lui déféreroient la dictature perpétuelle, étoit résolu à ne plus rien ménager. S'il eût vaincu César, il eût été un tyran.

c'eſt qu'aucun d'eux ne veut paſſer pour l'auteur de la rupture.

Céſar demanda dans ces circonſtances qu'on lui conſervât ſon gouvernement, ou qu'il lui fût permis de ſe mettre ſur les rangs pour le conſulat, ſans ſe rendre à Rome, ni abandonner le commandement de ſon armée, choſe juſqu'alors inouie, & qu'il ne feignoit de ſouhaiter qu'afin qu'on lui fournît quelque prétexte de faire la guerre. C'étoit le deſſervir que de conſentir à l'une ou à l'autre de ces propoſitions ; car le conſulat, s'il l'eût obtenu, ne l'auroit point dédommagé de ce qu'il eût perdu en quittant les Gaules ; & las de cette province, il s'y ſeroit cru exilé, dès qu'obligé d'être tranquille, il n'en auroit pas regardé le gouvernement comme un paſſage à la ſouveraineté. En portant le ſénat à tout refuſer, Pompée ſe flatta de réduire ſon ennemi à mener une vie privée, ou s'il déſobéiſſoit, de rejeter ſur lui tout ce que la guerre civile auroit d'odieux. Il ſe trompoit : Céſar plus habile ne prend le parti ni d'obéir, ni de déſobéir au ſénat ; il offre d'abandonner les Gaules & de licencier ſes troupes, pourvu que Pompée déſarme de ſon côté & ſe démette de ſon gouvernement d'Eſpagne. Cette propoſition artificieuſe produiſit l'effet qu'en attendoit ſon auteur. Les gens bien intentionnés pour la république la trouvèrent raiſonnable ; & Pompée, trop peu éclairé pour oſer y ſouſcrire, fut réduit à laiſſer voir ſes

mauvaiſes intentions, & à ſe charger du blâme de ſacrifier le repos public à ſes intérêts perſonnels. Que ne conſentoit-il à tout ? Croire que Céſar parlât ſincèrement, c'eſt une ſtupidité ; il ſe ſeroit ſûrement rétracté. Les eſprits s'échauffent, les affaires ſe brouillent, le ſénat porte un décret contre Céſar, le tribun Marc-Antoine s'y oppoſe, la guerre eſt allumée.

Pompée voit approcher Céſar de Rome ſans daigner le craindre : « Quand je le voudrai, diſoit-il au ſénat, qui étoit aſſez ſage pour être conſterné, je le rendrai plus petit que je ne l'ai fait grand. » Toujours perſuadé qu'il gouverne la république, il n'apperçoit pas que Rome va avoir un maître. La veille même que ſon ennemi doit le chaſſer d'Italie, il imagine encore qu'il n'a qu'à ſe montrer pour que Céſar ſoit abandonné de ſon armée, ou que la terre enfantera des légions quand il la frappera avec le pied.

Ne trouvant point alors un ennemi plus qu'à demi-vaincu, Pompée parut véritablement tel qu'il étoit. Tandis que Céſar voit tout, prévient tout, exécute avec diligence, & croit n'avoir rien fait tant qu'il lui reſte quelque choſe à faire, Pompée (1), dans la crainte de prendre un

(1) *Adhuc certe, niſi ego inſanio, ſtulte omnia & incaute.* Ad Att. Epiſt. 10. l. 7. *Quid Pompeius agat, ne ipſum quidem*

mauvais parti n'en prend aucun, & ſe laiſſe emporter par le cours des événements Son armée eſt compoſée de citoyens & non de ſoldats. Elle ne ſongeoit pas au combat, mais à l'emploi des richeſſes que la victoire alloit lui donner. On s'y diſputoit des dépouilles de Céſar. Les uns vouloient ſa charge de grand pontife, les autres ſon gouvernement des Gaules; ceux-ci ſes jardins, ceux-là ſa maiſon délicieuſe de Baves; & on n'attendoit que la bataille pour ſe mettre en poſſeſſion de tous les biens que poſſédoient les ennemis. L'armée de Céſar ne vouloit que vaincre; elle eſt formée de ces légions qui ont ſubjugué les Gaules, intimidé les Germains & les Bretons.

Il n'appartient qu'à un homme conſommé dans le métier de la guerre de faire remarquer toute la ſageſſe des opérations de Céſar. Il n'eſt pas beſoin des mêmes connoiſſances pour juger Pompée, ſes fautes ſont groſſières; mais la plus groſſière ſans doute, ce fut, lorſqu'il devoit reſter ſur la défenſive, de céder aux plaintes & aux murmures de ſes ſoldats, qui l'accuſoient de timi-

---

ſcire puto; noſtrum quidem nemo. Epiſt. 12 l. 7. *Caius autem noſter; ô rem miſeram & incredibilem, ut totus jacet! Non animus eſt, non conſilium, non copiæ, non diligentia.* Epiſt. 21. l. 7. *Malas cauſas ſemper obtinuit, in optima concidit, quid dicam, niſi illud eum ſciſſe! Neque enim erat difficile hoc neſciſſe: erat enim ars difficilis recte rempublicam regere.* Epiſt 23. l. 7.

dité & d'irréſolution, & de les mener malgré lui au combat. La journée de Pharſale (1), en ſoumettant la république romaine à Céſar, le rendit maître du monde entier, qu'elle avoit ſoumis à ſa domination. Sous le titre de dictateur perpétuel, ce général fut un monarque abſolu, & les Romains n'eurent d'autre voie qu'un aſſaſſinat pour le punir de ſa tyrannie & ſe venger.

Cicéron ſe plaint amèrement dans pluſieurs de ſes lettres, de la manière dont Brutus & Caſſius avoient projeté, conduit & exécuté leur conjuration contre Céſar. « Tant que nous voudrons conſulter la clémence, écrit-il au premier (2),

(1) L'an de Rome 706, c'eſt-à-dire, 451 ans après la création des tribuns, 318 ans après le tribunat de Licinius Stolon, 95 ans après le meurtre de Tiberius Gracchus, 35 ans après que Sylla eut été fait dictateur perpétuel.

(2) *Sus mihi ſemper placuiſſe, non rege ſolum, ſed regno liberare rempublicam, tu Lentus; ſed quid melius fuerit, magno dolore ſentimus, magno periculo ſentimus.* Cic. ad Brut. Epiſt. 7. *Quod ſi clementes eſſe volumus, nunquam deerunt bella civilia.* Epiſt. 16. *Poſt interitum Cæſaris quid ego prætermiſſum à vobis, quantumque impendere reipublicæ tempeſtatem dixerim, non es oblitus. Magna peſtis erat depulſa per vos, magna populi romani macula deleta; vobis vero parta divina gloria. Sed inſtrumentum regni delatum ad Lepidum & Antonium.* Epiſt. 23. *Acta enim illa res eſt animo virili, conſilio puerili. Quis enim hoc non vidit, regni heredem relectum! Quid autem abſurdius hoc metuere, alterum in metu non ponere.* Cic. ad Att. Epiſt. 21. l. 14. *Animis enim uſi ſumus virilibus, conſilius, crede mihi, puerilibus. Exciſa enim eſt arbor, non evulſa, itaque quam fruticetum vides.* Ad Att. Epiſt. 4. l. 15.

nous verrons renaître des guerres civiles & des ennemis de la liberté. Vous le savez, je voulois que vous fussiez délivrés du tyran & de la tyrannie ; pour vous, vous avez eu une modération dangereuse dans des conjonctures où tout devoit être tranchant & décisif ; & notre situation présente fait voir qui avoit raison de vous ou de moi. Nos conjurés, marque-t-il à Atticus, ont exécuté un projet d'enfant avec un courage héroïque, pourquoi n'ont-ils pas porté la coignée jusqu'aux racines même de l'arbre ? »

En effet, s'ils se fussent conduits en hommes d'état, il n'est pas douteux qu'ils n'eussent compris dans leur projet les favoris de César, les instruments de sa tyrannie, & tout ce qui devoit aspirer à lui succéder. Mais Brutus, le vengeur des loix, ne croyoit pas qu'il lui fût permis de les violer, en punissant comme des tyrans des citoyens qui ne l'étoient pas encore (1). Le sénat devoit oser davantage. Il est malheureusement des conjonctures désespérées,

(1) *Statuo nil nisi hoc, senatûs aut populi romani judicium esse de iis civibus qui pugnantes non interierunt. At hoc ipsum, inquies, inique facis, qui hostibus animo in rempublicam homines, cives appelas. Immo justissimè, quid enim nondum senatus censuit ; nec populus romanus jussit, id arroganter non præjudico, neque revoco ad arbitrium meum.* Epist. Brut ad Cic. Brutus rend raison de toute sa politique par ces paroles. Ce principe doit être la regle de tout citoyen qui vit dans une république ; mais malheureusement la république romaine ne subsistoit plus, quand Brutus parloit ainsi.

où la politique ordonne de punir les intentions ; & jusqu'au pouvoir de faire le mal ; le sénat, en proscrivant la mémoire de Cesar, auroit dû faire périr Antoine & étouffer les espérances du jeune Octave.

Quelque prudente qu'eût été cette conduite, il faut cependant en convenir, elle eût été incapable de rétablir la république. Les Romains étoient trop vicieux pour se passer d'un maître (1). On ne pouvoit leur rendre que cette ombre de liberté, dont ils abusoient de la manière la plus funeste depuis les troubles des Gracques ; & leur rendre cette ombre de liberté, c'étoit les exposer à repasser, après de nouveaux désordres & de nouvelles proscriptions, sous le joug du nouveau tyran. « Si César & Pompée, dit un des plus grands génies qu'ait produit notre nation (2) avoient pensé comme Caton, d'autres auroient pensé comme César & Pompée. » On peut faire le même raisonnement au sujet d'Antoine & d'Octave : si on les eût fait

(1) *Non aliud discordantis patriæ remedium fuisse quam ab uno regeretur.* Tac. Ann. l. 2. Tous les historiens anciens parlent le même langage ; je me contenterai d'ajouter ici ce que dit Florus en parlant d'Auguste *Sapientia sua atque solertia perculsum undique & perturbatum ordinavit imperii corpus, quod ita haud dubie nunquam coire & consentire potuisset, nisi unius præsidis nutu, quasi anima & mente regeretur.* l. 4.

(2) M. le président de Montesquieu, dans ses considérations sur les causes de la grandeur & de la décadence des Romains.

périr, ou qu'ils euſſent été citoyens, d'autres auroient établi la monarchie ſur les ruines de la république. Il n'y avoit plus de liberté à eſpérer pour les Romains, à moins que quelque citoyen, après s'être rendu le maître de tout, ne changeât entièrement la forme de l'état, & en abandonnant toutes les conquêtes, ne les contraignît à reprendre les mœurs & la pauvreté de leurs ancêtres. Mais quand cette réforme eût été praticable, devoit-il ſe trouver quelque Romain aſſez vertueux pour ſe donner la peine d'uſurper le pouvoir ſouverain, & n'en faire qu'un pareil uſage ?

Je n'aurois qu'a rapporter ici les honneurs ſinguliers qu'on accorda à Céſar, pour faire voir qu'il ne reſtoit plus dans la république la moindre étincelle de génie qui doit animer des républicains. Céſar eſt le tyran de ſa patrie, & on l'en appelle le père ; par la conſtitution même du gouvernement, chaque citoyen eſt obligé à le punir de ſon attentat, & ſa perſonne eſt déclarée ſacrée & inviolable. On veut qu'il aſſiſte aux ſpectacles dans une chaiſe dorée, & une couronne d'or ſur la tête. Ce n'eſt là encore qu'une légère ébauche de ce que ſait faire la flatterie. Dans une ville où la violence faite à Lucrèce avoit autrefois ſoulevé tous les eſprits contre Tarquin, on délibère actuellement de donner à Céſar un empire abſolu ſur la pudeur de toutes les femmes romaines. On mêle dans les cérémonies publiques ſes images à celles des dieux ; on lui établit un temple, des autels & des prêtres.

Je ſais que quelques écrivains ont cru découvrir dans ces baſſeſſes abominables une politique adroite qui ne cherchoit qu'à rendre Céſar odieux ; mais c'eſt, je crois, ſe tromper, puiſque le peuple pleura ſa mort, & que le ſénat conſerva à ſa mémoire les mêmes honneurs qu'il avoit prodigués à ſa perſonne, & porta ce décret abſurde (1), par lequel il approuve & condamne à la fois Céſar & ſes meurtriers, ſes loix & les vengeurs de la liberté.

L'imbécillité des conjurés & la molleſſe du ſénat mirent entre les mains d'Antoine toute la puiſſance de Céſar. Dépoſitaire de ſon teſtament & revêtu du conſulat, rien ne put lui réſiſter. Sous prétexte de remplir les volontés du dictateur, il ſe rend le maître de la populace & des légions, & fait trembler le ſénat. Il exécute ce que Céſar lui-même n'auroit oſé entreprendre ni penſer (2), & diſpoſe enfin de tout ſi ſouverainement, que les conjurés ne trouvant plus de ſûreté dans Rome,

---

(1) *Nihil enim tam abſurdum quam tyrannicidas in cœlo eſſe, tyranni facta defendi. Sed vides conſules, vides reliquos magiſtratus ſi iſti magiſtratus; vides languorem bonorum.* Cic. ad Att. Epiſt. 13. l. 14.

(2) *Omnia facta, ſcripta, dicta, promiſſa, cogitata Cæſaris plus valent, quam ſi ipſe viveret.* Ad Att. Epiſt. 10. l. 14. *Quæ enim Cæſar nunquam neque fecſſet, neque paſſus eſſet, ea nunc ex falſis ejus commentariis proferuntur.* Epiſt. 14 l. 14.

ſont obligés de chercher un aſyle dans leur gouvernement.

Cicéron, qui dans ces circonſtances commença à gouverner le ſénat, trouva les affaires dans un cahos énorme (1). Sans principes, ſans règle, ſans objet; tous les jours on prenoit un nouveau parti ſans en prendre jamais un plus ſage, & tous les jours les maux de la république ſe multiplioient. Quelqu'inſenſé que lui eût paru ce décret plein de contradictions dont je viens de parler, il ne laiſſa pas que d'y conformer ſa conduite. Il fait charger Octave de porter la guerre contre Antoine, & engage le ſénat à lui accorder les diſtinctions les plus flatteuſes, quoiqu'il ſente que par cette politique il affoiblit les conjurés, c'eſt-à-dire le parti de la liberté (2), & qu'il prévoie même qu'Octave ne ſe verra pas plutôt en état de ſe faire craindre d'Antoine, qu'il ſera de ſon intérêt de ſe réconcilier avec lui, pour accabler de concert Brutus & Caſſius, leurs véritables ennemis, & ſe rendre

(1) *Proluſus diſſolutum offendi navigium* (rempublicam) *vel potius diſſipatum, nihil conſilio, nihil ratione, nihil ordine.* Ad Att. Epiſt. 11. l. 15.

(2) *Si multum poſſit Octavianus, multo firmius acta tuam comprobatum iri, quam in tellure: atque id contra Brutum fore: ſin autem vincitur, vides intolerabilem Antonium, ut, quem vo... neſcias.* Ad Att. Epiſt. 14. l. 16.

les maîtres du peuple romain en rétabliſſant la tyrannie de Céſar.

Il ſeroit aſſez difficile d'expliquer une conduite auſſi extraordinaire que celle de Cicéron, ſi d'ailleurs on ne connoiſſoit ſon caractère, & les intérêts particuliers qui devoient le faire agir dans cette occaſion. Ciceron devoit à ſa vanité & à ſa philoſophie les qualités qui font les bons citoyens dans un état tranquille ; mais ſa timidité naturelle le privoit de celles qui peuvent rendre un citoyen dangereux ou utile à ſa patrie dans des temps orageux, où il faut avoir plus de courage que de prudence. Les périls de la république ſe groſſiſſoient ou ſe diminuoient à ſes yeux, ſuivant qu'il y étoit plus ou moins intéreſſé perſonnellement. De-là vient qu'il n'eut jamais une règle fixe pour diſtinguer la timidité de la prudence, ni le courage de la témérité. Tantôt conduit par les lumières de ſon eſprit, & tantôt entraîné par les foibleſſes de ſon cœur, il n'eut qu'une politique propre à prendre des demi-partis, & à pallier les maux de la république.

Il montra de la fermeté contre Catilina; mais outre qu'il n'ignoroit ni les projets, ni les penſées mêmes de ce conjuré, il étoit ſoutenu par l'éclat de ſon action & de ſa magiſtrature, par le ſénat & les vœux de tout le peuple. Il eut cependant beſoin de faire un effort ſur lui-même ; & c'eſt cet effort de courage qui lui paroiſſant héroïque, lui inſpira ſans doute pour ſon conſulat cette admiration puérile dont il fatiguoit

fatiguoit ſes amis. Après ſon exil il ſe livra naturellement à ſon caractère, & ſa conduite (1) fut d'autant plus foible que ſa diſgrace avoit fait une impreſſion très-forte ſur ſon eſprit, & que ne pouvant par vanité ſe réſoudre à mener une vie privée, l'ingratitude de ſes concitoyens lui avoit cependant donné du dégoût pour l'adminiſtration des affaires publiques.

Dans le commencement de la guerre civile de Céſar & de Pompée, il cherche à contenter tout le monde, ne ſatisfait perſonne, & craint & ſouhaite en même temps de jouer le rôle qu'exigeoit de lui ſa dignité de conſulaire. Il veut être neutre, il ſe repent de ne pas ſuivre Pompée, n'oſe ſe déclarer en faveur de Céſar, & croit toujours avoir pris le plus mauvais parti. Dans les troubles qui ſuivirent la mort de Céſar, il ne lui fut pas poſſible de ſe conduire d'une manière plus digne de lui & plus avantageuſe pour la république. Entouré d'hommes jaloux, envieux, qui n'oſoient rien eſpérer, & preſqu'accoutumés à l'eſclavage, la crainte publique augmenta ſa timidité (2). Plein de mépris pour la

(1) *Non recordor unde ceciderim, ſed unde ſurrexerim, fratrem mecum & te ſi habebo, per me ipſa pedibus trahantur. Vobis ſimul philoſophari poſſum. Locus ille animi noſtri, ſtomachus ubi habitabat, olim, concalluit. Privata modo & domeſtica nos delectant.* Ad Att. Epiſt. 16. l. 4.

(2) *Ita temperata tota ratio eſt, ut Reipublicæ conſtantiam præſtem, privatis rebus meis, propter infirmitatem bonorum, iniquitatem*

conjuration de Brutus & de Caſſius, & ne les regardant que comme des déſerteurs depuis qu'ils s'étoient retirés dans leur gouvernement, Cicéron ne les jugea plus capables de défendre avec ſuccès les intérêts publics contre un homme auſſi entreprenant & auſſi habile qu'Antoine, ſon ennemi perſonnel; & il favoriſe Octave dans le deſſein de s'en faire un protecteur, ſi les conjurés ſont opprimés. Brutus développe habilement tous les reſſorts de cette politique, lorſqu'il accuſe Cicéron de regarder la mort (1), l'exil & la pauvreté comme les plus

---

motivolorum, odium in me improborum, adhibeam quandam cautionem. Ad Att. Epiſt. 19. l. 1. Ecrivant à Atticus, après la mort de Céſar, ſur le parti qu'il jugeoit à propos de prendre, il dit: *ajebam tibi, ut nec duces ſimus, nec agmen cogamus, faveamus tamen.* Epiſt. 13. l. 15.

(1) *Quæ fuit, non dominationem, non, ſed dominum Antonium, timentis ſunt... ô magnam ſtultitiam timoris, id ipſum quod verearis, ita cavere, ut cum vitare fortaſſe poſſis, ultrò accerſas & attrahas: nihilum timemus mortem, & exilium, & paupertatem, hæc videntur Ciceroni ultima eſſe in malis, & dum habeat à quibus impetret quæ velit, & à quibus celatur & laudetur; ſervitutem, honorificam modo, non optemus. Eo tendit, id agit, ad eum exitum properat vir optimus, ut ſit illi Octavius propitius.* Epiſt. Brut. ad Att. Cicéron méritoit ces reproches offenſants, puiſqu'il avoue lui-même à Atticus qu'il ne ſe trouvoit point mal de la domination de Céſar. Il écrivoit peu de temps après la mort du dictateur; *ita gratioſi eramus apud illum, (Cæſarem) quem dii immortales perdant, ut noſtræ ætati, quoniam interfecto domino, liberi non ſimus, non fuerit dominus, ille fugiendus. Rubor, mihi crede, ſed jam ſolpſeram, dolore nolo.* Epiſt. 4. l. 15.

grands des maux ; de craindre moins la ruine de la liberté que l'élévation d'Antoine, & de pouvoir s'accommoder d'un maître qui auroit des complaisances pour lui, qui le diſtingueroit, qui le flatteroit, & lui témoigneroit quelque conſidération en le chargeant de chaînes.

La ſituation des Romains devint telle, que Cicéron, en écrivant à Brutus, fut enfin forcé de convenir que cette guerre étoit accompagnée de ſymptômes plus fâcheux que toutes celles qui l'avoient précédé. « Quel que fût, dit-il, l'événement des troubles domeſtiques dont notre ſiècle a été témoin (1), on pouvoit toujours eſpérer de voir ſubſiſter quelque ombre de république ; aujourd'hui tout eſt changé. Si nous ſommes vainqueurs, je ne devine point quel ſera notre ſort ; mais ſi nous ſommes vaincus, il n'eſt plus queſtion de liberté. »

Ce fut Lepidus qui, après la défaite d'Antoine à Modène, forma le projet de le réconcilier avec Octave. Cette négociation ne devoit pas éprouver de grandes difficultés. L'un échappoit par-là à ſa ruine entière pour gouverner l'univers avec deux collégues dont il mépriſoit l'incapacité ou la jeuneſſe ; & l'autre ſavoit qu'en continuant à défendre le parti

(1) *Nullum enim bellum civile fuit in noſtrâ Republicâ omnium quæ memoriæ noſtræ fuerunt, in quo bello non, utracumque pars vicisſet, tamen aliqua forma eſſet futura Reipublicæ ; hoc bello victores, quam Rempublicam ſumus habituri, non facile exiſtimarim, victis certe nulla unquam erit.* Epiſt. ad Brut.

de la liberté contre les vengeurs de Céſar, ſa fortune reſteroit bornée à celle de citoyen.

Le ſecond triumvirat fut formé, Antoine, Octave & Lepidus partagèrent entr'eux les provinces de la république, à l'exception de celles que poſſédoient les conjurés. Lepidus joignit la Gaule narbonnoiſe à ſon gouvernement d'Eſpagne. Antoine eut dans ſon partage le reſte des Gaules; l'Afrique & les iſles de la Méditerranée échurent à Octave. Lepidus, qui avoit été fait conſul, ſe rendit à Rome pour gouverner l'Italie, tandis que ſes collégues portèrent la guerre contre Brutus & Caſſius.

Lepidus éprouva bientôt que ce ſont les armées, & non pas les magiſtratures qui donnent du crédit pendant les guerres civiles. Dans le nouveau partage des provinces qui ſe fit après la défaite des conjurés, il fut trop heureux de conſerver l'Eſpagne, & Octave le dépouilla même de ce gouvernement, ſans lui faire la guerre. Pour perdre un homme qui devoit ſa fortune au haſard & non à ſon mérite, il ne fallut employer que la ruſe & l'intrigue. L'abaiſſement de Lepidus dévoiloit les projets d'Octave; Antoine en auroit dû être inquiet; mais cet élève de Céſar avoit oublié ſon ambition & ſa gloire. Enivré de plaiſirs, eſclave de Cléopatre, il ne connoiſſoit plus d'autre bonheur que de lui plaire & de l'aimer. Maître du deſtin de l'Orient, & au milieu du faſte aſiatique, il n'imaginoit point qu'il dût ſonger à ſa ſûreté. Son rival cependant méditoit ſa ruine, &

la bataille d'Actium ſoumit l'univers à un ſeul homme.

La conduite d'Octave, qui établit irrévocablement la monarchie ſur les ruines de la république, & à qui ſes ſujets donnèrent depuis le nom d'Auguſte, mérite une attention particulière. Il étoit d'une naiſſance peu relevée, & la raiſon eſt confondue, en penſant qu'il n'avoit que dix-huit ans, lorſqu'il quitta Apollonie, où il faiſoit ſes études, pour ſe rendre à Rome, & y recueillir la ſucceſſion de Céſar, ſon père adoptif. On lui repréſente que cette ville ne doit être qu'un précipice pour lui ; on lui met ſous les yeux la fin tragique du dictateur & la haine des conjurés ; on le menace de l'ambition même des amis de Céſar. « J'ai tout prévu, répondit-il froidement, & les dieux défendront la juſtice de ma cauſe. » Comment ce jeune homme peut-il ſe flatter de former un troiſième parti en ſa faveur, tandis que toute la république eſt partagée entre Antoine & Brutus ? Eſt-il vraiſemblable qu'il puiſſe lutter contre Antoine, qui ſous prétexte d'exécuter les volontés de Céſar diſpoſe à ſon gré de ſa ſucceſſion, & attache à ſa fortune tous ceux qui aiment la leur ? Son nom, ſes droits, ne ſont-ce pas autant de titres qui doivent le rendre odieux aux partiſans de Brutus & de la liberté ? N'auroit-il pas été inſenſé de compter ſur la protection de Cicéron, & d'attendre de la part d'un conſulaire ſi illuſtre la conduite molle & peu raiſonnée dont j'ai parlé ? Perſonne dans Rome n'étant atta-

ché aux loix de Céſar ni à la république par le même motif, ceux qui tendoient en apparence au même but vouloient ſecrètement y arriver par des chemins différents. Octave, ſi je puis m'exprimer ainſi, ſaiſit le joint des différentes cabales, dont les deux partis étoient compoſés. Il sème des ſoupçons, forme des liaiſons, fait naître des haines, promet, flatte, menace, perſuade, diviſe, unit & parvient enfin par ſon habileté à partager la conſidération des premiers magiſtrats, à balancer le crédit de Brutus, & à ſe faire craindre d'Antoine.

C'eſt un ſpectacle bien ſurprenant de voir conquérir l'univers à un homme qui n'a pas le courage de ſe trouver à une bataille, après avoir affronté avec intrépidité de plus grands dangers au milieu de Rome. Sa lâcheté ne nuiſit point à ſa fortune, parce qu'Hirtius, Panſa, Antoine & Agrippa furent braves, ſurent vaincre, & qu'il eut l'art de profiter ſeul de leurs victoires. Sa prudence, qui, dans un jour de combat, ne lui préſentoit aucun ſecours contre l'épée ou les dards de l'ennemi, l'abandonnoit tout entier à la crainte; mais dans les autres eſpèces de dangers, ſa timidité naturelle diſparoiſſoit devant la foule infinie de reſſources & d'expédients que lui prodiguoit le génie le plus heureuſement formé pour l'intrigue & le commandement.

Né avec une ambition qui occupoit toutes ſes penſées, il ne fut point partagé par d'autres paſſions; du moins elles obéiſſoient toutes à celles-là, d'où elles

ſembloient naître. En le délivrant de ces fougues, ſouvent trop familières aux grands hommes, & ſouvent ſi dangereuſes, ſa timidité l'entretenoit dans cette eſpèce de calme ſi utile à un ambitieux, pour tracer & faire exécuter a propos les plus grands projets. Il prit, ſans effort, & par l'effet naturel d'une lumière ſupérieure, toutes les formes qu'exigeoit l'état de ſes affaires. Il n'avoit aucune des vertus qui font l'honnête homme; il n'avoit aucun des vices qui le dégradent; toujours prêt à ſe revêtir de la vertu ou du vice que le temps & les circonſtances lui rendent utile, il eſt tour-à-tour l'ami & l'ennemi d'Antoine, de Cicéron, de Lepidus & des conjurés. Sans haïr ni aimer Agrippa, dont le mérite trop éclatant lui devenoit ſuſpect, il lui eſt indifférent de le faire périr, ou de ſe l'attacher par le mariage de ſa fille. Il eſt cruel ſans aimer le ſang; il ne fait ceſſer de le répandre ni par laſſitude ni par remords, & il pardonne quand il juge qu'il lui eſt auſſi utile de pardonner, qu'il auroit été auparavant dangereux pour lui de ne pas purger la république des citoyens inquiets, jaloux de leur liberté, vertueux, prudents ou courageux, que ſon uſurpation & ſa puiſſance devoient offenſer.

L'autorité ſouveraine, entre les mains d'Auguſte, étoit formée par l'aſſemblage de toutes les magiſtratures de l'ancienne république. En qualité d'empereur, il avoit droit de faire la guerre & la paix, étoit le général de toutes les armées, levoit des contributions pour leur entretien, diſpoſoit de tous les

grades militaires, avoit ſeul les honneurs du triomphe (1), & jouiſſoit enfin de toutes les prérogatives de la dictature, dont le nom étoit devenu odieux. Revêtu de la dignité de prince du ſénat, & ſouvent conſul, il étoit l'ame de cette compagnie, & poſſédoit toute ſon autorité. Comme cenſeur, il n'y avoit aucun citoyen qui ne lui fût ſoumis : il étoit auſſi puiſſant ſur la nobleſſe que ſur le peuple, n'étoit gêné par aucune loi, & châtioit arbitrairement. Initié à tous les ſacerdoces, il avoit l'intendance de la religion ; & dépoſitaire de tout le pouvoir du peuple par ſon titre de tribun, ſa perſonne étoit ſacrée & inviolable. De-là, il réſultoit la puiſſance la plus étendue que jamais monarque ait poſſédée ; & comme les Romains n'avoient pu agir autrefois que par le miniſtère de leurs magiſtrats, ils ne devoient déſormais avoir de mouvement que par leurs empereurs.

Auguſte répandit ſes bienfaits ſur les armées & ſur le peuple, il ramena l'abondance, il fit de grandes fortunes à quelques particuliers, & en fit eſpérer à

(1) Dans le temps de la république, il n'étoit pas néceſſaire, pour obtenir le triomphe, de battre les ennemis ; il ſuffiſoit d'être général de l'armée victorieuſe ; de ſorte qu'on a vu des conſuls triompher pour des victoires que leurs lieutenants avoient remportées pendant leur abſence. C'eſt par une ſuite de cet uſage, que les empereurs, ſous les auſpices deſquels toutes les armées combattoient, triompherent ſeuls, ou du moins n'accorderent que très-rarement le triomphe à leurs généraux.

tous. La paix fut publiée, le temple de Janus fermé, & les citoyens, occupés des fêtes & des ſpectacles qu'on leur prodiguoit, ne ſe rappelèrent le ſouvenir de la république, qu'avec les idées de proſcriptions, de maſſacres, de guerres civiles, de brigandages & de concuſſions. Un peuple heureux ne ſe demande point s'il eſt libre, ou ſi ſon bonheur durera; & les Romains, bien loin de trembler en voyant la puiſſance ſans bornes que poſſédoit Auguſte, la regardèrent comme le principe de la ſûreté publique. Ce prince ſaiſit avec adreſſe le moment où ſes ſujets comparoient leurs maux paſſés à la proſpérité préſente; & en feignant de délibérer ſérieuſement s'il devoit conſerver l'empire ou rétablir la république, il leur tendit un piége, fit regarder ſa fortune ſans jalouſie, & ceſſa en quelque ſorte d'être un uſurpateur.

Céſar eut l'audace puérile de dire que la république ne ſubſiſtoit plus, & que ſa volonté devoit ſervir de loi. Maître de tout, il avoit la foibleſſe de vouloir que les Romains en fuſſent perſuadés. La conduite d'Auguſte me paroît bien plus habile. Comme ſi ſes forces euſſent ſuccombé ſous un poids que ſon ambition trouvoit léger, il ne ſe charge du gouvernement que pour dix ans. Il refuſe la dictature que le peuple lui défère (1), & ne veut point être

(1) *Dictaturam magnâ vi offerente populo, genu nixus, dejecta ab humeris toga, nudo pectore, deprecatus eſt.* Suet. in vit. Aug.

appelé du nom de ſeigneur (1). Il ne ſe conduit en apparence que par les conſeils du ſénat, lui renvoie les ambaſſadeurs de quelques rois & de quelques nations libres, & lui laiſſe l'adminiſtration des provinces du centre de l'empire. Il rend au peuple ſes aſſemblées, feint de le conſulter ſur les loix qu'il veut porter, & lui permet d'élire ſes magiſtrats. Affectant en un mot de ne paroître que le miniſtre des loix & de la république, il tâche de perſuader à ſes ſujets qu'elles ſubſiſtent toujours. Il reſpecte les coutumes anciennes, & cache ſon pouvoir juſqu'à comparoître devant les juges en qualité de témoin, & ne dédaigne pas de plaider lui-même pour des accuſés qu'il pouvoit abſoudre par un ſeul mot.

Céſar agit conſéquemment au projet odieux qu'il avoit formé d'aſſervir ſa patrie, lorſqu'il travaille à en multiplier les vices. Un uſurpateur doit en effet tout avilir pour s'élever ; mais pour ſe ſoutenir après ſon uſurpation, il doit intéreſſer les hommes à ſon ſort ; & ce n'eſt jamais en les rendant méchants & mépriſables qu'il y réuſſit. Pourquoi ne veut-il laiſſer aux Romains que les qualités néceſſaires aux plus vils eſclaves ? C'étoit armer contre lui tout citoyen qui conſervoit quelque ſentiment de ſa dignité. Pourquoi continuer à remplir le ſénat d'hommes obſcurs, étrangers & déshonorés, & ne pas oppoſer des loix

(1) *Domini appellationem, ut maledictum & opprobrium, ſemper exhorruit.* Suet. in vit. Aug.

ſages à la licence qu'avoient produite les guerres civiles ? C'étoit laiſſer ſubſiſter des déſordres capables de le ruiner, puiſqu'ils avoient ruiné la république dont il poſſédoit tout le pouvoir. Auguſte affermit ſon empire, en redonnant de la dignité aux Romains ; il invite pluſieurs ſénateurs à ſe faire eux-mêmes juſtice, & ſe bannir du ſénat. Ces citoyens, décriés par leurs débauches, ruinés de dettes, & à qui Céſar avoit coutume de dire qu'il n'y avoit qu'une guerre civile qui pût rétablir leur fortune, s'accoutumèrent peu-à-peu à leur ſituation, & finirent par l'aimer. Rome enfin donna des larmes à la mort d'Auguſte ; & d'un prince qui n'auroit jamais dû naître, on dit qu'il n'auroit jamais dû mourir.

LIVRE TROISIÈME.

ON a vu des peuples libres perdre le privilége de ſe gouverner par eux-mêmes, & cependant ne pas éprouver les ravages du deſpotiſme, c'eſt que la perte de leur liberté n'a pas été l'ouvrage d'une révolution ſubite & orageuſe, mais de pluſieurs ſiècles, pendant leſquels il y a eu entre le prince & ſes ſujets un balancement de puiſſance qui empêchoit que les eſprits, en s'irritant, ne ſe portaſſent à des extrémités fâcheuſes. Il ſe faiſoit, ſi je puis parler ainſi, un mélange des uſages anciens & des uſages nouveaux, & ils ſe tempéroient réciproquement. Quand une loi commençoit à être oubliée, les mœurs qu'elle avoit fait naître en tenoient encore la place. Comme le gouvernement s'altéroit d'une manière inſenſible, les ſujets conſervoient une certaine dignité qui les faiſoit reſpecter, & le prince étoit ſuprême légiſlateur ſans pouvoir abuſer de toute ſa puiſſance. Il ſe trouvoit lié par les loix fondamentales de ſa nation; il craignoit de choquer les uſages anciens; ſes ſujets avoient des droits & des priviléges à lui oppoſer: en un mot, il n'y eut point de tyran, quoiqu'il n'y eût plus de liberté.

Tel a été le ſort de pluſieurs nations : mais chez les Romains la liberté fut détruite par trois batailles ſanglantes (1), & on paſſa ſi bruſquement de l'anarchie ſous la domination du vainqueur, que toutes les paſſions furent à la fois effarouchées ; toutes les loix, tous les uſages, en même temps tous les préjugés renverſés ; & on ne put trouver dans les mœurs aucune barrière contre le deſpotiſme. C'eſt un ſimple citoyen, qui, ſans autre droit que la force & ſon audace, ſe rend le maître de ſes égaux. Il devoit donc ſoulever contre lui tous les eſprits ; & pour échapper au châtiment qu'il mérite, il faut qu'il s'empare de toute l'autorité. Auguſte fut forcé à ne laiſſer aux Romains qu'une image trompeuſe de l'ancienne liberté. Si le ſénat ou le peuple eût encore joui de quelque pouvoir réel, il s'en ſeroit ſervi pour dépouiller le prince des prérogatives qu'il affectoit. De nouvelles diſſenſions auroient troublé le repos public, & pour n'en être pas la victime, Auguſte auroit enfin ſenti la néceſſité de poſſéder une puiſſance ſans bornes.

Les vertus & les vices d'un peuple ſont, dans le moment qu'il éprouve une révolution, la meſure de la liberté ou de la ſervitude qu'il en doit attendre. C'eſt l'amour héroïque du bien public,

(1) Pharſale, Philippe, Actium.

le reſpect pour les loix, le mépris des richeſſes & la fierté de l'ame qui ſont les fondements du gouvernement libre. C'eſt l'indifférence pour le bien public, la crainte des loix qu'on hait, l'amour des richeſſes & la baſſeſſe des ſentiments, qui ſont comme autant de chaînes qui garrottent un peuple, & le rendent eſclave Qu'on réfléchiſſe, c'eſt du point différent où ces vertus & ces vices ſont portés, que réſultent les mœurs convenables à chaque eſpèce de gouvernement. Les vertus nobles, auſtères & rigides du républicain réduiroient le monarque à n'être qu'un ſimple magiſtrat; les vices bas & lâches de l'eſclave le rendroient deſpotique.

Après ce que j'ai rapporté juſqu'ici de la corruption infame de Rome, & de ſes proſcriptions qui avoient fait périr tout ce qu'il reſtoit d'honnêtes gens dans la république, on jugera, ſans peine, que les mœurs, loin de favoriſer un reſte de liberté, & de ſeconder la modération qu'affectoit Auguſte, précipitoient au contraire les Romains au-devant du joug. Peu contents, en effet, que le prince, ainſi que je l'ai dit, eût réuni en ſa perſonne le pouvoir de toutes les magiſtratures; ce qui ſuppoſoit au moins que, malgré ſa vaſte autorité, il étoit le miniſtre de la république, & devoit gouverner conformément aux loix: ils voulurent que ſon autorité lui fût propre & qu'il ne la tînt point de ſes magiſtratures. Il fut réglé que, dans le temps où Auguſte ne ſeroit pas revêtu du

conſulat, il auroit toujours douze licteurs, & ſeroit aſſis entre deux conſuls. On l'autoriſe à convoquer extraordinairement le ſénat (1), & il lui eſt permis, ſans avoir égard aux loix, de faire tout ce qu'il croira avantageux à la république, & convenable à la majeſté des choſes divines & humaines, publiques & particulières.

Peut-être que ſi Auguſte avoit eu pluſieurs ſucceſſeurs dignes de lui, & qui à ſon exemple euſſent compris que l'excès du pouvoir en prépare la ruine (2), il ſe ſeroit formé peu-à-peu dans l'em-

---

(1) *Feciſve, cum quibus volet, facere licere, ita uti licuit D. Auguſto, Tiberioque & Claudio. Utique, ei ſenatum habere, relationem facere, remittere ſenatus conſulta per relationem diſceſſionemque facere liceat; ita uti licuit D. Auguſto, Tiberioque & Claudio. Utique, cum ex voluntate, auctoritateve, juſſu, mandatuve eius, præſentive eo, ſenatus habebatur; omnium rerum, jus perinde habeatur, ſervetur, ac ſi è lege ſenatus eo die habitus eſſet habereturque. Utique, quæcunque ex uſu Reipublicæ, majeſtate divinarum, humanarum, publicarum, privatarumque rerum eſſe cenſebit, ei agere facere ius poteſtasque ſit, ita uti D. Auguſto, Tiberioque & Claudio fuit. Utique quibus legibus, plebiveve ſcitis ſcriptum fuit, ne D. Auguſtus, Tiberius & Claudius tenerentur; iis legibus plebiſque ſcitis, imperator Cæſar, Veſpaſianus Auguſtus ſolutus ſit.* C'eſt par un decret que le ſénat revêtiſſoit les empereurs de la puiſſance imperiale. De toutes ces pieces, qu'il ſeroit ſi curieux de connoître, il ne nous reſte qu'un fragment de celle qui fut faite pour Veſpaſien; mais il ſuffit pour nous apprendre quelle étoit l'étendue & la nature du pouvoir d'Auguſte & de ſes ſucceſſeurs.

(1) *Nec unquam ſatis fida potentia, ubi remota eſt.* Tac. Hiſt. l. 2.

pire des uſages, des règles, des bienſéances, qui, en établiſſant une confiance réciproque entre le prince & les ſujets, auroient ſervi de frein aux paſſions. Mais plus on admire la ſageſſe avec laquelle Auguſte ſe preſcrivit des bornes dans l'adminiſtration d'une puiſſance, qui par elle-même n'en connoiſſoit point, moins on doit eſpérer de la retrouver dans ſes ſucceſſeurs. Croyons-en Marc-Aurèle, dont les vertus ont honoré le trône & l'humanité: il regardoit comme un prodige de pouvoir tout, & de ne vouloir que le bien. Cependant, ſi les ſucceſſeurs d'Auguſte abuſent de leur pouvoir, ils ſeront néceſſairement des monſtres qui effraieront la nature. Ce deſpotiſme rafiné & artificieux qui ſe déguiſe, qui craint de ſe montrer, qui flatte avant que d'accabler; ce deſpotiſme, en un mot, qui reſſemble à ces poiſons lents, dont on ſent les effets ſans en pénétrer la cauſe, n'étoit point fait pour eux. Les proſcriptions de Sylla & les cruautés du ſecond triumvirat ſont des modèles juſtifiés par le ſuccès, & qui les préparent à ſe porter aux violences les plus ouvertes & les plus odieuſes. Les Romains, quoique voluptueux, étoient cruels, & les maîtres d'un peuple qui aimoit le ſang (1), paſſion heureuſement in-

(1) Tout le monde connoît le goût effréné des Romains pour les ſpectacles de l'amphithéâtre.

connue

connue aujourd'hui chez les nations civiliſées, ne ſe laſſeront jamais d'en répandre.

Tibère avoit aſſez de talents pour régner avec gloire, s'il eût hérité d'un trône occupé légitimement par ſes pères; mais ne ſuccédant qu'aux droits uſurpés par Auguſte, il ſe crut lui-même un uſurpateur. Bien loin de remarquer que les Romains, accoutumés à obéir par une ſervitude de 40 ans, ſe diſputoient à l'envi le déteſtable avantage de ſervir d'inſtrument à la tyrannie, il ne vit autour de lui qu'un peuple farouche qui avoit refuſé le diadème à Céſar, & contraint Auguſte à paroître au ſénat & en public, couvert d'une cuiraſſe; il n'entendit que quelques voix qui oſoient encore appeller Brutus & Caſſius les derniers Romains, & il craignit de trouver des citoyens qui ſe cruſſent liés par le ſerment (1) que le premier Brutus avoit fait prêter de ne jamais ſouffrir de maître dans Rome. Tibère ne voyoit de tous côtés que des dangers; & la timidité avec laquelle il étoit né devenant par-là auſſi forte que ſon ambition, il donna aux Romains le ſpectacle ridicule d'un ambitieux qui ne pouvoit ſe paſſer de la ſouveraineté, & qui n'oſoit s'en emparer.

(1) *Omnium primum ovidum novæ libertatis populum, ne poſt modum flecti precibus aut donis regiis poſſet, jurejurando adegit neminem Romæ paſſuros regnare* T. L. l. 2.

Il a déjà fait mourir Agrippa, petit-fils d'Auguſte, comme un rival ; par des menées ſourdes, il diſpoſe de toutes les forces de l'état, & cependant il feint encore de refuſer l'empire (1). « Auguſte, dit-il au ſénat, étoit ſeul capable de le gouverner ſans ſecours, & en travaillant ſous ſes yeux & ſous ſes ordres aux affaires de la république, je n'ai appris qu'à connoître ma foibleſſe. Dans une ville auſſi féconde que la nôtre en grands hommes, un ſeul citoyen ne doit point être chargé de toute l'adminiſtration publique, & j'attends d'apprendre du ſénat quel département il me deſtine. » C'étoit la crainte de paſſer pour un tyran, & d'en ſubir le ſort qui dictoit ce diſcours à Tibère : mais à peine l'a-t-il prononcé, que ſon ambition en eſt alarmée. Il craint de s'être compromis ; il craint d'en avoir trop dit ; il revient ſur ſes pas ; mais en demandant l'empire, il ne s'exprime que d'une manière ambiguë (2), captieuſe, énigmatique ; & cet homme, capable de faire périr le ſénat, s'il

(1) *Principatum quamvis neque occupare confeſtim, neque agere dubitaſſet, & ſtatuendum ſibi, hoc eſt, vi & ſpecie dominationis aſſumpta, diu tamen recuſavit impudentiſſimo animo.* Suet. in vit. Tib.

(2) *Tiberio etiam in rebus quas non occuleret, ſeu natura, ſive conſuetudine, ſuſpenſa ſemper & obſcura verba : tunc vero, nitenti ut cenſus ſuos penitus abderet, in incertum & ambiguum magis implicabantur.* Tac. Ann. l. 1.

ne l'eût deviné, n'accepte enfin le pouvoir abſolu que pour un temps. Il ſe garde bien d'en fixer le terme à cinq ou à dix ans comme Auguſte : il croiroit donner un titre contre lui aux Romains. « Je ne conſens, dit-il, à me charger de ce fardeau (1), que juſqu'au temps où vous jugerez vous-mêmes qu'il eſt juſte d'accorder à ma vieilleſſe quelque repos. »

Tibère, toujours perſuadé qu'il n'étoit pas aſſez puiſſant, & qu'il le paroiſſoit trop, fut en perpétuelle contradiction avec lui-même. Il ne parle que de la dignité de la république, flatte le ſénat, & étale avec éloquence les devoirs d'un prince (2), tandis qu'il ne travaille ſecrètement qu'à tout opprimer. Fait-il quelqu'injuſtice, qu'il croit néceſſaire à l'agrandiſſement de ſon pouvoir ? c'eſt à la faveur de quelque loi qu'il détourne de ſon ſens naturel. Il laiſſe aux conſuls, aux préteurs & aux magiſtrats ſubalternes l'exercice de leurs

(1) *Tandem quaſi coactus, & quærens mi ſeram & onerſam injungi ſibi ſervitutem, recepit imperium, nec tamen alter, quam ut depoſiturum ſe quandoque ſpem faceret. Ipſius verba ſunt hæc : dum veniam ad id tempus quo vobis æquum poſſit videri, dare vos aliquam ſenectuti meæ requiem.* Suet. in vit. Tib.

(2) *Dixi & nunc, & ſæpe alias, Patres Conſcripti, bonum & ſalutarem principem, quem vos tanta & tam libera poteſtate inſtruxiſtis, ſenatui ſervire debere, & univerſis civibus ſæpe, & pletumque etiam ſingulis : neque id dixiſſe me pœnitet, & bonos, & æquos, & faventes vos habui dominos & adhuc habeo.* Suet. in vit. Tib.

fonctions ; mais il s'indigne s'ils ne ſont pas des inſtruments aveugles de ſa volonté. Il craint également la vertu (1) & le vice dans les perſonnes qu'il deſtine aux emplois ; & ne les trouvant jamais telles qu'il les deſireroit, il ne leur permet pas quelquefois de prendre poſſeſſion des charges qu'il leur a données.

Tibère toujours déchiré par des paſſions oppoſées, ſe flatta de calmer ſes alarmes en ſacrifiant à ſa ſûreté quelques hommes qui lui étoient ſuſpects ; mais ſes craintes au contraire ſe multiplièrent. Plus il ſentit qu'il devenoit odieux, moins ſon inquiétude ſanguinaire connut de bornes, & Rome devint enfin le théâtre de toutes les horreurs où ſe peut abandonner le deſpotiſme produit par la timidité. Croyant arrêter les progrès de la haine publique, il porta cette loi inſenſée qui défendoit aux parents des perſonnes condamnées à mort, de les pleurer. Pour tenir les hommes attachés à la vertu, la morale leur interdit ſouvent des actions en elles-mêmes indifférentes, mais qui les prépareroient au vice ; la politique de

(1) *Neque enim eminentes virtutes ſectabatur, & rurſum vitia oderat. Ex optimis periculum ſibi ; à peſſimis dedecus publicum metuebat. Quâ hæſitatione poſtremo eo provectus eſt, ut mandaverit quibuſdam provinciis quos egredi urbe non erat paſſurus.* Tac. Ann. l. 1. *Libertatem metuebat, adulationem oderat.* l. 2. *Illum qui libertatem publicam noſſet, tam projectæ ſervientium patientiæ tædebat.* l. 2.

Tibère abuſa de ces principes de prévoyance ; il crut rendre ſa perſonne plus ſacrée en faiſant révérer ſes images mêmes & celles de ſon prédéceſſeur. On punit de mort deux citoyens, dont l'un, en vendant ſes jardins, avoit auſſi vendu la ſtatue d'Auguſte qui y étoit placée ; le crime de l'autre fut d'avoir battu un eſclave qui avoit par haſard ſur lui une monnoie où étoit gravée la tête de Tibère. Ce prince fit un crime capital à un poëte d'avoir maltraité Agamemnon dans une tragédie, tant il vouloit ſans doute qu'on reſpectât la qualité de prince, ou craignoit qu'on ne s'accoutumât par degrés à le mépriſer lui-même.

La république avoit eu une loi de lèſe-majeſté contre ceux qui auroient trahi ſes armées, excité des ſéditions, ou avili le nom romain par une adminiſtration infidelle. Dans ces temps heureux, dit Tacite, on ne puniſſoit que les actions & non pas les paroles ; mais la ſatyre, qui n'eſt jamais odieuſe chez un peuple vertueux, & qui ſert ſouvent de barrière contre les mauvaiſes mœurs, ayant paru intolérable à des hommes corrompus qui ne vouloient point être troublés dans la jouiſſance de leurs vices ; Auguſte, plus intéreſſé que tout autre à la proſcrire, mit les libelles au nombre des crimes compris dans la loi de lèſe-majeſté. Tibère, enhardi par cet exemple, étendit le ſens de cette loi terrible ; & tout ce qui le choqua devint crime de

lèſe-majeſté. Rien ne fut innocent aux yeux de ce tyran, entouré de délateurs qui flattoient ſes ſoupçons. Ces miſérables, favoriſés, protégés & enrichis par la part qu'ils obtenoient dans la confiſcation des biens des accuſés, firent envier leur ſort à force de ſe faire craindre. Ils ceſsèrent en quelque ſorte d'être infames; & plus leur nombre ſe multiplia, plus il fallut trouver de coupables. Les paroles les plus innocentes devinrent des crimes; on voulut pénétrer juſques dans le fond des penſées, & le citoyen ne fut point ſûr de n'être pas criminel, quoiqu'il neût ni agi ni parlé.

Caligula monta ſur le trône, & ce ſerpent, pour me ſervir des expreſſions de Tibère (1), qui devoit dévorer les Romains, & être un Phaéton pour le monde entier, pourſuivit l'innocence ſans faire ſemblant de la reſpecter, comme ſon prédéceſſeur qui la calomnioit avant de l'opprimer. Il ſouhaitoit que le peuple romain n'eût qu'une tête pour l'abattre d'un ſeul coup d'épée, & que ſon règne fût ſignalé par quelque calamité publique: n'en étoit-ce pas une aſſez grande que le monde fût gouverné par cette bête féroce? Cet inſenſé prétendoit avoir un commerce de galanterie avec la lune; & ſe croyant tour-à-tour

(1) *Aliquoties prædicabat* (Tiberius) *exitio ſuo omniumque Cæſum vivere: & ſe natricem, ſerpentis id genus, populo romano, phaetontem orbi terrarum educere.* Suet. in vit. Cal.

Jupiter, Junon, Diane ou Vénus, il se fit prêtre de lui-même, & se sacrifioit tous les jours les plus rares animaux. On vit paroître un nouveau crime d'état, ce fut d'être riche ; on enleva aux citoyens toutes leurs richesses ; mais la violence n'étant plus enfin d'un assez grand rapport, Caligula fit de son palais un lieu de prostitution, & vendit à la canaille de Rome de jeunes filles & de jeunes garçons de la naissance la plus distinguée.

Je passe rapidement sur ces règnes abominables. Claudius monta sur le trône : ce n'étoit qu'un homme ébauché, disoit Antonia ; jamais prince ne fut plus méprisable ; le sang coula, il fallut servir Messaline & punir les infidélités, l'impuissance ou le mépris de ses amants. Esclave plutôt qu'époux de l'ambitieuse Agrippine, il devint tyran par foiblesse, & parce quelle en avoit tous les vices ; ou pour mieux m'exprimer, cette princesse & les affranchis qui la dominoient se servirent de sa main & de sa puissance pour contenter leurs passions.

Rome respira pendant les premières années du règne de Néron. Ce prince prit Auguste pour modèle ; il est clément, libéral, populaire ; il respecte les loix ; il connoît qu'il est fait pour travailler au bonheur des Romains. Mais bientôt il est corrompu par les flatteries de ses courtisans : ces hommes pervers qui ne sont rien, si leur maître n'est vicieux, enhardissent Néron au crime ; ils lui

montrent l'exemple contagieux de ſes prédéceſſeurs, & en commençant à être méchant, il ne juge déjà de l'étendue de ſa puiſſance que par l'énormité des attentats qu'il médite. Tout fut dégradé : Caligula n'avoit que projeté de faire ſon cheval conſul, & Néron fit ſes chevaux ſénateurs (1). Les conſulaires ſervoient le premier en habit d'eſclaves ; mais cette ignominie étoit renfermée dans les murs du palais. Néron au contraire les immole à la riſée publique, en les obligeant de faire avec lui ſur le théâtre ou dans le cirque un métier déshonorant parmi les Romains. « Quelle indignité, s'écrie Dion Caſſius, que le maître du monde, des ſénateurs & leurs femmes ne ſoient que des vils hiſtrions ! Les étrangers étonnés, continue-t-il, ſe montroient au doigt les deſcendants des grands hommes qui les avoient vaincus. Voilà le petit fils de Paul-Emile, diſoit le Macédonien ; & le Grec ne lui répondoit qu'en montrant un fils de Mummius. Tandis que le Sicilien ſiffloit un Claudius, & l'Epirote un Appius : les Aſiatiques, les Eſpagnols & les Carthaginois ſe croyoient vengés de leur défaite, en voyant un Lucius, un Publius, un Scipion

(1) Néron faiſoit promener dans les rues de Rome ſes chevaux couverts d'une robe de ſénateur. Il arriva de-là que le peuple ne regarda plus ce vêtement auguſte, que comme un caparaçon de cheval.

réduits à jouer les rôles de quelques misérables farceurs. »

Tous ces empereurs furent cruels ; mais il y a cependant différentes nuances dans ce point principal de leur caractère, & je dois les faire remarquer ; la cruauté de Tibère, à force de paroître mystérieuse & réfléchie, avoit quelque chose de politique ; celle de Caligula partoit plus d'un cœur qui aime à se repaître de sang. Tous deux font frémir, celui-ci par sa hardiesse à assassiner, l'autre par l'adresse avec laquelle il cherchoit à déguiser ses noirceurs. Néron, cruel comme Caligula par tempérament, & par réflexion comme Tibère, avoit réduit sa fureur en art & en principes ; tandis que Claudius, entraîné par l'exemple, & méchant par les vices d'autrui, avoit répandu le sang dont il ne connoissoit pas le prix.

Il n'est pas possible de tracer un tableau de la situation malheureuse où se trouvoit l'empire. Toutes les richesses étoient devenues le butin des délateurs, des pantomimes & des courtisanes. Le titre de citoyen romain étoit méprisable, parce qu'il n'étoit plus porté que par des affranchis ou des fils d'affranchis, & que les provinces, selon l'expression de Dion, avoient acheté le droit de bourgeoisie romaine pour un tèt de pot cassé. Le peuple de Rome étoit une populace effrénée, accablée de besoins, qui ne subsistoit que par

les bienfaits, c'eſt-à-dire par les crimes des empereurs (1), & qui trouvoit tout juſte, pourvu qu'on reſpectât ſa pareſſe, qu'on lui donnât du pain, & qu'on lui prodiguât les fêtes & les ſpectacles. Le ſénat étoit rempli de barbares & d'hommes à peine ſortis de l'eſclavage, qui portoient encore ſur leurs épaules les cicatrices des coups de fouet qu'ils avoient reçus de leurs maîtres. Les empereurs ne voyant perſonne qui ne fût plus digne qu'eux de régner, craignirent tous leurs ſujets, comme autant de compétiteurs à l'empire, & les punirent, s'ils furent aſſez audacieux pour laiſſer voir quelque vertu ou quelque talent. Les emplois, les magiſtratures, les commandements devinrent autant de piéges dans leſquels il fallut perdre ou ſon honneur ou ſa vie. Le ſort malheureux de Germanicus apprit à tout ce qui auroit voulu être honnête homme, que le plus grand crime étoit de faire trop bien ſon devoir. Les magiſtrats le négligèrent par politique. Les généraux, pour ménager la jalouſie & la timidité des em-

(1) Dans le temps de la république, le peuple croyoit que les arts ne devoient occuper que des eſclaves. En perdant ſa liberté, il conſerva cette maniere de penſer, parce que les citoyens qui aſpiroient à la tyrannie, lui faiſant de grandes libéralités pour l'attacher à leurs intérêts, il ne ſentit ni ſa miſère, ni la néceſſité de travailler. Les empereurs ſuivirent cet uſage, & ils employerent une partie de leurs rapines à lui donner des ſpectacles & des gratifications.

pereurs, ſe hâtèrent de corrompre eux-mêmes la diſcipline militaire, & les raſſurèrent en faiſant voir qu'ils n'avoient aucune autorité ſur les ſoldats.

On eſt peut-être déjà ſurpris que l'empire, en proie à tous les vices que produit le deſpotiſme le plus intolérable, & qui portoit par conſéquent en lui-même mille cauſes de deſtruction, ne ſe précipite pas auſſi promptement vers ſa ruine que pluſieurs états moins corrompus, dont l'hiſtoire nous a appris les malheurs. Mais il faut faire attention que Rome reprit en quelque ſorte toute ſa grandeur ſous le règne d'Auguſte. Ce prince pacifia l'Eſpagne & les Gaules, & ſoumit la Pannonie & l'Illirie. Il dompta l'inquiétude des peuples des Alpes, força les Daces à ne plus faire d'incurſions ſur les terres de l'empire, & porta ſes armes juſqu'à l'Elbe. Les Parthes oublièrent leur haine contre les Romains, & leur donnèrent même des marques de crainte & de reſpect. Les Indiens & les Scythes, peuples dont le nom étoit à peine connu à Rome, y vinrent demander l'amitié d'Auguſte. Les Germains, moins terribles qu'ils ne le furent dans la ſuite, n'étoient point encore pouſſés ſur les provinces romaines par les peuples du nord, qui tombèrent dans la Germanie. En un mot, les premiers ſucceſſeurs d'Auguſte, profitant de la réputation de

ſageſſe (1) & de déſintéreſſement que ce prince avoit acquiſe aux Romains, n'avoient à redouter aucun ennemi étranger.

A l'égard des maux domeſtiques qui devoient perdre l'empire, il faut deſcendre dans quelques détails plus particuliers pour comprendre comment, au lieu de ſe diviſer en pluſieurs parties indépendantes, il continuoit à ne former qu'un ſeul corps. Rome ayant pris de chaque peuple qu'elle avoit vaincu le vice qui le diſtinguoit, étoit devenue une école dangereuſe où toutes les provinces étoient allées perdre les mœurs. C'eſt ainſi que les vices des Aſiatiques & des Africains avoient corrompu les Gaules, l'Eſpagne & tous les pays qui ſe ſeroient ſûrement affranchis de la domination romaine, ſi on n'eût amolli leur courage par les voluptés. Le même deſpotiſme, dont les empereurs accabloient l'Italie, leurs officiers l'exerçoient dans les provinces. Elles étoient au pillage (2), & il ne leur reſtoit d'autre paſſion

(1) *Nec ulli genti ſine juſtis & neceſſariis cauſis bellum intulit* (Auguſtus) *tantumque abfuit à cupiditate quoquo modo imperium vel bellicam gloriam augendi, ut quorumdam barbarorum principes in æde Martis ultoris jurare coegerit, manſuros ſe in fide ac pace quam peterent. A quibuſdam verò novum obſidum genus, fœminas exigere tentaverit; quod negligere Marium pignora ſentiebat.* Suet. in vit. Aug. *Addideratque conſilium coercendi intra terminos imperii.* Tac. Ann. l. 1.

(1) Tous les hiſtoriens anciens ſont pleins des vexations que les officiers des empereurs faiſoient dans les provinces, d'où

qu'une crainte abrutiſſante, parce que leurs maux étoient portés à cet excès qui ne permet pas même de ſe livrer au déſeſpoir. Dans cette ſituation, elles n'auroient pu ſecouer le joug & ſe démembrer de l'empire, qu'avec le ſecours des généraux qui y commandoient, & qui auroient voulu s'y former un état; mais ce projet ne devoit pas ſe préſenter à l'eſprit de ces officiers. Outre que la plupart étoient des eſclaves auſſi lâches que le maître qui les employoit, & qu'une avarice ſordide étoit leur ſeule paſſion, la manière de penſer de leurs armées s'y oppoſoit.

Quoique les ſoldats en effet regrettaſſent le temps des guerres civiles où ils s'étoient enrichis des dépouilles des citoyens; qu'ils ne puſſent ſouffrir de n'être employés contre les étrangers qu'à des entrepriſes qui ne leur valoient aucun butin; & qu'ils euſſent voulu avoir à leur tête un Sylla, un Marius, un Céſar; un uſurpateur, en un mot, qui fût obligé d'acheter leurs bras, & non pas obéir à un prince qui jouiſſoit voluptueuſement de ſa fortune; ils conſervoient quel-

---

ils rapportoient des fortunes immenſes. Dion Caſſius parle d'un certain Licinius, affranchi de Céſar & gouverneur des Gaules ſous le règne d'Auguſte, qui imagina de partager l'annee en quatorze mois au lieu de douze, parce que les Gaulois payoient un certain tribut par mois. C'étoit une maxime de la politique de ce temps-là qu'un peuple heureux eſt indocile, & que pour tenir la multitude dans la ſoumiſſion, il falloit l'appauvrir.

que reſte de l'ancien eſprit de la république ; parce que le deſpotiſme ne s'étoit point étendu juſque ſur eux, & qu'on les ménageoit Les légions penſoient ne rien devoir aux empereurs, mais elles ſe croyoient deſtinées à conſerver l'empire. Qu'on leur eût propoſé de marcher à Rome pour détrôner Tibère, Caligula, Claudius ou Néron, on n'eût trouvé que des hommes empreſſés à obéir ; mais elles auroient regardé & puni comme un traître un général qui auroit voulu s'emparer de quelque province ; & la même armée qui offrit l'empire à Germanicus, n'auroit pas conſenti à le ruiner par des démembrements.

En parlant de ce qui concourut à tenir unies toutes les parties de l'empire, j'ai développé, ſi je ne me trompe, un vice nouveau dans ſa conſtitution ; & ce vice, c'eſt l'eſprit de brigandage joint à l'indépendance dont les legions ſe flattoient, & à l'orgueil qui leur perſuadoit qu'elles étoient en droit de diſpoſer de la dignité impériale (1), puiſque la fortune de l'empire étoit entre leurs mains ; le premier exemple de la révolte des armées contre des empereurs déteſtés & méprisés, devoit être contagieux, & tous les

(1) *Multa ſeditionis ora vocesque : ſuâ in manu ſitam rem romanam, ſuis victoriis augeri Rempublicam, in ſuum cognomentum adoptari imperatores... fuere et iam qui legatum à divo Augusto pecuniam repoſcerent, flagitarentque in Germanicum omnibus, & ſi vellet imperium promptos oſtentarere.* Tac. Ann. l. 1.

généraux ne devoient pas avoir la modération de Germanicus & de Blesus (1). Il falloit donc s'attendre à voir allumer de toutes parts des guerres cruelles, qui sans rien changer à la tyrannie des empereurs, exposeroient encore les citoyens à celle des légions altérées de sang & de butin.

Tibère, instruit par la sédition des soldats de l'esprit dont ils étoient animés, leur laissa voir sa crainte, les caressa, les flatta, tandis qu'il ne devoit travailler qu'à les rendre dociles en leur imposant le joug que portoit le reste de l'empire. Je sais combien une pareille entreprise étoit difficile; mais Tibère ne devoit-il pas au moins tenter de prendre quelques mesures pour prévenir les maux dont lui & ses successeurs étoient menacés. Au lieu de ne faire qu'une armée de toutes les milices qui étoient sur une même frontiere, il auroit dû les partager en deux ou trois corps indépendants, dont chacun auroit eu son général, & même des priviléges particuliers qui les auroient rendus jaloux & ennemis les uns des autres. Les armées, retenues ainsi par la crainte qu'elles se seroient réciproquement inspirée, auroient appris peu-à-peu à obéir. Il eût été impossible que deux ou trois généraux, entre lesquels il étoit aisé d'éta-

(1) Voyez dans Tacite comment ces généraux se comportèrent pour appaiser la révolte de leurs armées; tandis qu'ils pouvoient en profiter pour usurper l'empire.

blir une rivalité conſtante, euſſent conſpiré au même deſſein. Si l'un d'eux n'eût écouté que ſon ambition, & eût voulu uſurper l'empire, il auroit d'abord trouvé dans ſa province même des ennemis à combattre. L'empereur, en voyant de loin l'orage ſe former, auroit eu le temps de ſonger à ſa ſûreté, de fortifier les armées attachées à ſon ſervice, ou de faire paſſer en Italie une partie des forces de quelqu'autre province.

Tacite rapporte que ſous le règne de Tibère, Sévérus Cecinna propoſa au ſénat de faire une loi, par laquelle il fût ordonné aux généraux & aux gouverneurs de province de laiſſer leur femme à Rome. « Elles portent avec elles, diſoit-il, ce luxe, cette molleſſe, cette avarice qui les rendent ſi dangereuſes parmi nous; mais ces paſſions, plus libres dans les provinces que ſous nos yeux, y énervent également la diſcipline militaire & le gouvernement civil. Chaque femme y fait un trafic honteux de la puiſſance de ſon mari, & du crédit qu'elle a ſur ſon eſprit: après avoir vendu les emplois, elle vend encore des diſpenſes d'en remplir les fonctions.

Bien loin de rejeter un projet pareil, Tibère auroit dû ajouter à la loi de Cecinna, qu'un général d'armée ne ſeroit même jamais ſuivi de ſes enfants. Sa famillle auroit été à Rome un orage de ſa fidélité. La gloire des armes & les commandements n'auroient pas été héréditaires;

taires ; les fils enſevelis dans l'obſcurité & les débauches de Rome auroient ſervi de contrepoids à la réputation du père. La nobleſſe eût été dégradée, il n'y eût plus eu dans l'empire d'autre diſtinction que la faveur du prince ; & les capitaines, élevés au commandement par la fortune, auroient moins ſongé à s'élever plus haut.

Je n'oſe entrer dans les détails de cette monſtrueuſe politique, ſi connue aujourd'hui chez les puiſſances d'Aſie, & qui étoit néceſſaire à des hommes auſſi incapables que Tibère & ſes ſucceſſeurs de gouverner avec quelqu'apparence de juſtice & de modération : l'art dont ils avoient beſoin eſt odieux, & je ſouillerois mes écrits, ſi j'en développois les principes.

Tibère négligea par timidité d'affermir la fortune des empereurs ; & Caligula & Claudius n'étant que des monſtres auſſi ſtupides que furieux, crurent aſſez pourvoir à leur ſûreté, s'ils écraſoient tout ce qui les approchoit. Ni l'un ni l'autre n'éprouva le ſort de Néron, les armées obéirent ; & il eſt ſurprenant que Caïus Julius Vindex ait cru le premier devoir venger le genre humain opprimé.

Cet illuſtre Gaulois gémiſſoit depuis long-temps des maux de ſa patrie. Brave, fier, entreprenant, il raſſembla tout ce que les Gaules avoient encore d'honnêtes gens, & leur propoſa la perte de Néron. « Mes compagnons, leur dit-il, ce monſtre

a pillé toute la terre dont il eſt le tyran. La plus grande partie du ſénat romain a péri par ſes ordres, & il a fait mourir ſa mère après s'être ſouillé d'un inceſte avec elle. Je ne vous parlerai pas des meurtres, des concuſſions & des rapines de Néron ; qui pourroit compter ſes attentats ? Mais j'en ſuis témoin moi-même, & vous devez le croire : j'ai vu cet homme (ſi on peut donner ce nom à la femme de Pythagore), j'ai vu cet homme infame en habit d'hiſtrion, chanter des vers ſur le théâtre, faire le rôle d'un eſclave & d'une courtiſanne, être chargé de fers, devenir enceinte & accoucher. Il a fait tout ce que les fables nous racontent de plus épouvantable. Qui de vous donnera les noms de Céſar & d'Auguſte à ce Thyeſte, à cet Œdipe, à cet Alcméon, à cet Oreſte ? Sortez de votre aſſoupiſſement, mes compagnons ; par votre patience à ſouffrir les crimes de Néron, vous deviendrez enfin ſes complices ; ayez pitié de vous-mêmes. Rome attend que vous la ſecouriez ; & juſtifiez la ſageſſe des dieux en délivrant toute la terre d'eſclavage. »

Vindex donna l'empire à Galba, & cet homme foible, irréſolu & mou dans ſa conduite, quoiqu'il ſe fût acquis aſſez de réputation dans le commandement des armées, fit voir combien la fortune des empereurs étoit mal affermie ; il eût manqué la ſienne, s'il eût été poſſible de n'être pas heureux en attaquant

Néron (1). Dès qu'il n'eſt plus ſoutenu par les conſeils & le courage de Vindex, qui malheureuſement avoit été tué dans le commencement de ſon entrepriſe, il ne ſait prendre aucun parti. Il faut que les Romains l'encouragent eux-mêmes à conſommer ſa révolte, & l'appellent à leur ſecours. Il n'oſe pourſuivre ſa marche & s'approcher de Rome, que quand il apprend que le ſénat, plus courageux que lui, a condamné le tyran à mort, & que Néron fugitif eſt abandonné de tout le monde.

Galba fut dans l'empire ce que Sylla avoit été dans la république; celui-ci fit connoître aux Romains qu'ils n'étoient plus dignes d'être libres, & donna le premier exemple de la tyrannie. L'autre donna le premier exemple de la révolte & de la chûte d'un empereur; & en montant ſans droit ſur le trône, il avertit toute la terre qu'il ne falloit qu'oſer l'imiter. Il rendit plus vif dans les armées le goût qu'elles avoient pour la guerre ci-

(1) Néron ne fit aucune attention aux nouvelles qui lui apprirent la révolte de ſon armée; il ſe contenta de mettre à prix la tête de Vindex. Il aſſembla dans ces circonſtances le ſénat, & ne lui fit part que d'une découverte qu'il avoit faite, & qui devoit faire rendre à l'hydraule des ſons plus forts & plus harmonieux. Voyant enſuite que les légions de Germanie ſe joignoient a celles des Gaules, il deſeſpéra de conſerver l'empire, & medita, dit-on, de ſe retirer en Egypte, eſpérant d'y gagner ſa vie, en montrant à jouer de la lyre.

vile, & dévoila un ſecret funeſte aux Romains ; en leur apprenant qu'un empereur pouvoit être proclamé hors de Rome (1), & ſans le conſentement du ſénat.

Quoique moins affermi ſur le trône qu'aucun de ſes prédéceſſeurs, Galba ne prit aucune précaution pour ſa ſûreté. Il ſe livra au contraire à trois hommes obſcurs que les Romains appeloient ſes pédagogues, & qui tous trois le gouvernant tour-à-tour avec des vices différents, firent voir le prince dans le paſſage continuel d'un vice à un autre. Mépriſé des citoyens, il ſe rendit odieux aux ſoldats par ſon avarice. Depuis qu'ils avoient fait un empereur, ils exigeoient des ménagements extrêmes ; & ils firent un crime à Galba d'une certaine dignité dans le commandement, dont il avoit contracté l'habitude à la tête des légions d'Eſpagne.

Othon, prodigue, avare, ambitieux, adroit, capable de tout entreprendre quand il ne falloit que des crimes pour réuſſir, voulut régner. Il gagna par les flatteries les plus baſſes la garde prétorienne, & ſe fit proclamer empereur ; mais le moment de ſon élévation fut preſque celui de ſa chûte. Dès que Vitellius apprit la mort de Galba, il demanda l'empire à l'armée qu'il commandoit

(1) *Evulgato imperii arcano, poſſe principem alibi quam Romæ fieri.* Tac. Hiſt. l. 1.

en Germanie. Othon, voyant approcher ſon ennemi, eut recours au ſénat, & tenta en quelque ſorte de s'en faire un protecteur; mais que pouvoit ce corps dans l'aviliſſement où il étoit tombé?

Vitellius étoit d'une naiſſance honteuſe ou du moins obſcure. Vendu par ſon père, le plus inſigne flatteur de Rome, pour ſervir aux plaiſirs d'un prince dont il attendoit ſa fortune, c'eſt dans la cour de Caprée qu'il ſe façonna à cette ſcélérateſſe qui devoit lui mériter la confiance & le mépris de Caligula & de Néron. Son élévation fit ſoulever les légions qui étoient à Moéſie & en Pannonie; & Veſpaſien, qui commandoit dans la Judée, fut ſalué empereur. Vitellius ne lui fit pas acheter chèrement l'empire. La débauche qui l'avoit abruti lui fit voir ſa ruine avec ſtupidité; il ne ſut point, à l'exemple d'Othon, ſortir pour un moment de ſon ivreſſe; & cachant ſon déſeſpoir ſous une apparence de courage & de fermeté, laiſſer douter à la poſtérité s'il n'étoit point mort en grand homme.

Tant de révolutions conſécutives, toujours heureuſes, & dans leſquelles les légions avoient toujours diſpoſé à leur gré de l'empire, aſſurèrent en quelque ſorte aux ſoldats le droit qu'ils croyoient déjà avoir de faire des empereurs. Ils diſoient, en faveur de leur prétention, que la dignité d'empereur étoit purement militaire; & que dans le temps de la république, les armées de leur

propre mouvement la conféroient ou la refuſoient à leurs généraux. Ils ſe rappeloient qu'après la mort de Caligula quelques gardes des cohortes prétoriennes qui étoient entrées dans le palais pour piller, rencontrèrent Claudius, & le ſaluèrent empereur, tandis que les ſénateurs étoient inutilement aſſemblés pour établir une nouvelle forme de gouvernement. Néron leur fourniſſoit un titre encore plus fort; il s'étoit fait proclamer par les troupes avant que de ſe rendre au ſénat (1); & quand Galba avoit voulu s'aſſocier Piſon, ce ne fut ni aux magiſtrats ni aux ſénateurs qu'il eut recours; il ſe tranſporta dans le camp des gardes prétoriennes pour faire autoriſer ſon décret.

Dans un état où depuis long-temps on ne connoiſſoit point d'autre droit que celui de la force, & où le pouvoir arbitraire n'avoit fait de tous les citoyens que des eſclaves timides, toutes les entrepriſes des armées devoient paroître légitimes, & rien ne pouvoit leur réſiſter. Les gens de guerre auroient commencé à gouverner tyranniquement, dès qu'ils eurent diſpoſé de l'empire en faveur de quelques-uns de leurs généraux, ſi la ſageſſe de Veſpaſien & de ſes ſucceſſeurs n'eût

(1) *Sententiam militum ſecuta patrum conſulta.* Tac. Ann. l. 12. *Inde raptum appellatis militibus ad curiam delatus eſt.* Suet. in vit. Ner.

mis un frein à ce désordre naissant. Vespasien ne répandit point de sang ; il s'appliqua à réparer par son économie les maux qu'avoient causé les profusions & les rapines de ses prédécesseurs ; il corrigea plusieurs abus, respecta le sénat, fit revivre les loix anéanties ; & par sa vigilance & son adresse contint les armées dans le devoir. Titus son fils chassa de Rome tous les délateurs : il ne suffit plus d'être calomnié pour être traité en coupable. Un prince qui croyoit avoir perdu les journées où il n'avoit pas fait quelque heureux, ne crut point qu'on pût se rendre criminel de lèse-majesté. Plein de respect pour ses sujets, ses vertus & le bonheur public firent sa sûreté ; les légions furent dociles, parce qu'une révolte les eût rendu odieuses.

L'empire commençoit à être heureux, & Domitien le replongea dans toutes les horreurs qu'il avoit éprouvées sous Néron. On vit renaître les proscriptions, les délateurs, les concussions & les crimes de lèse-majesté. On ne put avoir la réputation de philosophe sans périr. On punit de mort une femme pour s'être déshabillée devant la statue de l'empereur. Nouveau genre de tyrannie ! Domitien, entouré d'astrologues, faisoit tirer l'horoscope de tous les grands de l'empire, & ces charlatans ne leur sauvoient la vie qu'en leur prédisant des humiliations & des calamités.

Ce monstre se seroit vu enfin enlever l'empire

par la révolte des armées, quoiqu'en augmentant leur paie il partageât avec elles le fruit de ſes violences, ſi ſes domeſtiques, las de le craindre malgré les bienfaits qu'ils en recevoient, n'en euſſent purgé la terre. Nerva, qui lui ſuccéda, gouverna avec une extrême modération; il ſavoit qu'un peuple libre fait la grandeur d'un prince qui s'en fait aimer. Il invita chaque citoyen à aller reprendre dans le palais ce que Domitien lui avoit volé. Il diminua le nombre des fêtes, des ſpectacles & des dépenſes inutiles. Il ne ſouffrit point que la flatterie lui élevât de ſtatue ni d'arc de triomphe, & il avoit raiſon de dire qu'il ne craindroit point d'abdiquer l'empire, & de rendre compte comme ſimple citoyen de la conduite qu'il avoit tenue comme empereur. Mais ce qui met le comble à l'éloge de Nerva, c'eſt qu'il adopta Trajan, prince qui doit ſervir de modèle à tous les rois, & tel que la providence le donne à un peuple quand elle veut le rendre heureux. Il uniſſoit tous les talents de l'homme d'état & du grand capitaine, aux vertus du philoſophe. Il ſe fit reſpecter & aimer des armées, il les occupa par des entrepriſes importantes; & au bruit de leurs victoires on auroit dit que les Romains ſe trouvoient tranſportés au temps des Scipions & des Emile. Adrien profita du bon ordre que Trajan avoit établi dans les affaires; & quoiqu'il abandonnât les conquêtes de ſon prédéceſſeur, & qu'on lui ait reproché

la mort de quelques perſonnes conſidérables, ſon règne fut tranquille & floriſſant. Brave, libéral, prudent, il parcourt ſans ceſſe les provinces de l'empire, & eſt préſent par-tout où ſa préſence eſt utile. Il bâtit de nouvelles villes, ou répare les anciennes, met les frontières à couvert des incurſions des Barbares, oblige les gouverneurs de province à réparer leurs injuſtices, veille à la diſcipline, la conſerve, la fait aimer, & contient les généraux dans le devoir. Antonin, qu'il avoit adopté, fut le père de ſes ſujets, & méritoit d'avoir pour ſucceſſeur Marc-Aurèle, qui dans le calme des paſſions que lui avoit procuré la philoſophie ſtoïcienne, ne connut d'autre bonheur que le bonheur public. Nerva, Trajan, Antonin & Marc-Aurèle étoient perſuadés que les loix ſont au-deſſus du prince, & que qui ne ſait pas leur obéir eſt indigne de gouverner des hommes. Ne ſe propoſant d'autre objet que celui même qui a formé les ſociétés, ils ne ſe regardoient (pour me ſervir de l'expreſſion de l'un d'eux) que comme les hommes d'affaires de la république. « Je vous donne cette épée, diſoit Marc-Aurèle » au chef du prétoire pour me défendre tant » que je m'acquitterai fidélement de mon devoir; » mais elle doit ſervir à me punir, ſi j'oublie » que ma fonction eſt de faire le bonheur des » Romains. » On voit dans Dion que le même prince étant prêt de partir de Rome pour porter

la guerre en Scythie, demanda permiſſion au ſénat de prendre de l'argent dans l'épargne : « car, » diſoit-il, tant s'en faut que rien m'appartienne » en propre, que la maiſon même que j'habite eſt » à vous. »

Ce que ces princes faiſoient par principe d'équité, des ambitieux ou des hommes timides auroient dû le faire par politique. Pour étouffer l'eſprit d'indépendance & de révolte répandu dans les armées, il falloit redonner au ſénat cette majeſté impoſante qui l'avoit autrefois rendu l'ame de la république, & intéreſſer le peuple par ſa propre liberté à reſpecter les loix, & à conſerver les droits du chef de l'empire (1). La fortune des empereurs auroit eu alors un double rempart. Une révolte contre eux ſeroit devenue un attentat contre tous les Romains, & le prince auroit tenu dans ſes mains toutes les forces des citoyens pour défendre ſa dignité.

Après la mort de Trajan, qui ne s'étoit point déſigné de ſucceſſeur, les Romains recueillirent encore le fruit de ſa ſageſſe ; & la modération que les armées firent voir, fut l'ouvrage de la ſienne. Elles n'entreprirent rien contre l'autorité

(1) *Nunc demum redit animus, & quamquam primo ſtatim beatiſſimi ſæculi ortu Nerva Cæſar res olim diſſociabiles miſcuerit, principatum ac libertatem, augeatque quotidie facilitatem imperii Nerva Trajanus.* Tac. in vit. Agric.

publique ; & le ſénat, que le prince leur avoit appris à reſpecter, élut librement un empereur. Ce ſuccès augmenta ſa confiance ; il crut pouvoir montrer impunément quelque vertu ; il parla avec exécration de la tyrannie ; & cette compagnie, qui avoit adoré Caligula & Néron comme des dieux, refuſa d'abord l'apothéoſe à Adrien, & ne conſentit à lui en accorder les honneurs qu'après avoir réſiſté pluſieurs fois aux ſollicitations d'Antonin.

Il s'en falloit bien cependant que le ſénat reparût avec la même dignité qu'il avoit conſervée ſous Auguſte. L'habitude de ramper étoit priſe ; & ſon courage ne partant point d'un ſentiment intérieur & vif pour le bien, ne paroiſſoit, ſi je puis m'exprimer ainſi, qu'une qualité d'emprunt. Les Antonins, à l'exemple de Nerva & de Trajan, avoient beau encourager les ſénateurs à être libres & oſer ſe faire reſpecter, il étoit impoſſible de ſoutenir pendant long-temps dans un certain degré d'élévation (1), des ames avilies par le deſpotiſme des prédéceſſeurs de Veſpaſien. A peine le ſénat avoit-il commencé quel-

(1) *Naturâ infirmitatis humanæ, tardiora ſunt remedia quam mala, & ut corpora lente augeſcunt, cito extinguuntur. Sic ingenia ſtudiaque oppreſſeris facilius, quam revocaveris. Subit quippe etiam ipſius inertiæ dulcedo : & invisa primo deſidia poſtremo amatur.* Tac. in vit. Agric.

qu'action généreuſe, que, fatigué par l'effort qu'il avoit fait, il retomboit dans une ſorte d'anéantiſſement qui lui paroiſſoit doux, parce qu'il y étoit accoutumé, & qu'il n'en pouvoit ſortir que par la pratique des vertus qui lui étoient les plus étrangères.

Les eſprits n'ayant plus cette vigueur qui fait ſaiſir & conſerver avec force les impreſſions qu'on leur donne, les Romains ſans caractère devoient ceſſer d'être heureux dès qu'ils ceſſeroient d'être gouvernés par des philoſophes. Par quel moyen Trajan & Marc-Aurèle auroient-ils pu donner quelque conſiſtance aux affaires de l'empire ? Ils auroient inutilement porté les loix les plus ſolemnelles pour fixer les prérogatives du ſénat, & établir en un mot une telle forme de gouvernement, qu'un empereur, loin d'être tenté d'abuſer de ſa puiſſance, fut toujours retenu dans ſon devoir : leurs loix n'auroient pas produit un effet plus ſalutaire que leurs exemples. Marc-Aurèle ſentit cette vérité, & jugeant par la lâcheté des Romains des vices qu'auroient ſes ſucceſſeurs, & du pouvoir qu'acquerroient les armées, ce fut aux légions & non au ſénat, qu'il recommanda en mourant ſon fils & ſa fortune.

Commode eut tous les vices, parce qu'il prit tous ceux de ſes favoris ; & les ſénateurs ne furent que des eſclaves ſous ce nouveau Néron. Il

n'eut d'autre art pour ſe ſoutenir pendant près de treize ans, que d'augmenter les priviléges des troupes, & de les enrichir des dépouilles de l'empire. Mais ce qui fit ſon ſalut devoit faire la perte de ſes ſucceſſeurs. Les ſoldats ſentirent mieux que jamais combien ils étoient puiſſants, & de quel intérêt il étoit pour un prince de les ménager. Accoutumés aux profuſions de Commode, s'étant fait de nouveaux beſoins, & n'étant retenus par aucune crainte, il étoit naturel qu'ils vendiſſent l'empire après ſa mort. Pertinax le mérita par ſes libéralités; mais il voulut être un empereur plutôt qu'un chef de brigands, & il fut maſſacré par ſa garde, après trois mois de règne.

L'empire fut alors mis à l'encan. « Sulpitianus, diſoient les ſoldats du prétoire à Didius Julien, nous offre tant, que voulez-vous y ajouter ? Allant enſuite à Sulpitianus : Julien, lui diſoient-ils, eſt plus libéral que vous; voilà la ſomme qu'il nous préſente; de combien prétendez-vous enchérir ſur lui ? La couronne impériale appartiendra au plus offrant & dernier enchériſſeur. » C'eſt ainſi que Julien parvint à l'empire; & le chemin, dès ce moment, en fut ouvert à tout homme qui ſe flatta de pouvoir faire aſſez de concuſſions pour s'acquitter de la dette qu'il contractoit avec une armée. Othon avoit dû ſon élévation aux intrigues de deux ſol-

dats (1) : les ſoldats travailleront actuellement pour eux-mêmes, & une émeute les portera ſur le trône. La majeſté en fut bientôt dégradée par l'aviliſſement qu'y répandirent des hommes tout à la fois les plus lâches & de la naiſſance la plus baſſe. La ſuperſtition donna une nouvelle force à ces déſordres, & les rêveries des devins & des aſtrologues ſervirent de titres pour uſurper l'empire. Il parut mille ſéditieux qui ſeroient morts inconnus dans leur oiſive obſcurité, s'ils ne s'étoient crus obligés de juſtifier par des ſéditions & des révoltes les vaines promeſſes qui leur avoient donné de l'ambition.

Comme les empereurs s'étoient emparés de toute l'autorité du ſénat & du peuple opprimés, & qu'ils n'étoient cependant eux-mêmes que les eſclaves des légions, depuis qu'elles diſpoſoient à leur gré de l'empire, toute la puiſſance ſouveraine ſe trouva entre les mains des ſoldats, & l'empereur ne fut que le premier magiſtrat de cette démocratie monſtrueuſe. Si le gouvernement où le peuple eſt maître de tout eſt ſujet à tant d'abus que les politiques les plus ſages n'ont point craint de dire que la démocratie, abandonnée à elle-même, eſt preſque toujours la plus

(1) *Suſcepere duo manipulares imperium populi romani transferendum, & tranſtulerunt.* Tac. Hiſt. l. 1.

intolérable des tyrannies, que doit-on penſer d'un gouvernement militaire où le ſoldat plus brutal, auſſi ignorant & plus inconſtant que le peuple, jouit de la ſouveraine puiſſance ? La milice romaine, depuis le règne de Tibère, n'étoit compoſée que de la portion la plus mépriſable des citoyens. Encouragée au mal par les mauvais empereurs, & par le pouvoir qu'elle avoit acquis, ce ne fut plus qu'une multitude de brigands qui ſe crut tout permis.

La réputation que conſervoit Rome fit penſer que, pour être empereur, il falloit en être le maître ; ainſi une armée avoit à peine conféré à un de ſes chefs la dignité impériale, qu'il marchoit en Italie dans le deſſein d'y faire reconnoître ſon autorité, & Rome ne fut plus la capitale de l'empire que pour voir fondre ſur elle tous les orages qui ſe formoient dans les provinces. La tyrannie d'un Caligula, d'un Néron, d'un Domitien avoit eu ſes bornes ; maintenant des armées entières, héritières de leur fureur & de leur pouvoir, qui ont des intérêts oppoſés, & qui croient avoir le même droit de faire des empereurs, ravagent toutes les provinces, & combattent entre elles pour ſoutenir le maître que chacune d'elles s'eſt donné, & que chacune ſacrifiera dans une autre occaſion à ſon avarice ou aux murmures d'un ſimple tribun. Une foule de princes ne fait que paroître ſur le trône ; d'autres

ont à peine le temps de ſe revêtir des ornemens impériaux ; & ſous le règne de Gallien on compta juſqu'à trente tyrans, qui, pendant l'eſpace de ſept à huit ans, ſe diſputèrent l'empire.

Il ſeroit inutile de donner une idée du génie & de la conduite des empereurs qui régnèrent dans ces temps orageux. Puiſque Titus, Trajan, Antonin & Marc-Aurèle ne purent, malgré leurs talens & leurs bonnes intentions, purger le gouvernement romain de ſes vices, on doit juger que leurs ſucceſſeurs les plus ſages, toujours à la veille d'éprouver quelque violence ou quelque trahiſon, & qui ne jouiſſoient que d'une autorité précaire, n'auroient tenté qu'infructueuſement de travailler au bonheur de l'empire. Occupés de leurs dangers perſonnels, leur politique & leur courage ſe bornèrent à veiller à leur propre ſûreté.

Les gens de guerre auroient conſervé l'autorité qu'ils avoient uſurpée, ſi, ne formant dans l'empire qu'un même corps, ils n'euſſent eu qu'un même intérêt ; mais comme la vaſte étendue de la domination des Romains ne permettoit pas de tranſporter les légions d'une frontière à l'autre, on les avoit rendues ſedentaires dans différentes provinces, & elles formèrent ainſi des armées entre leſquelles il n'y eut aucune liaiſon. Dès que l'une eut fait un empereur, les autres prétendirent avoir le même droit ; & leurs diviſions continuelles empêchèrent qu'elles n'acquiſ-

ſent

sent des priviléges fixes & certains, ou du moins qu'il ne s'établît quelqu'espèce de règle & d'ordre dans leur brigandage.

A force de ravager l'Italie & les provinces, les soldats n'y trouvèrent plus rien à piller ; & les ambitieux, de leur côté, eurent de jour en jour plus de peine à amasser l'argent nécessaire pour corrompre les légions. L'espérance d'un grand butin n'animant plus les uns, & les autres ne pouvant plus marchander l'empire avec la même facilité, les armées furent moins portées à troubler l'état. Les empereurs profitèrent de ces dispositions pour les accoutumer à obéir, & ils consentirent même à se dépouiller d'une partie de leur puissance, afin de mieux conserver l'autre. Marc-Aurèle, en prenant Lucius Verus pour collégue, avoit donné l'exemple des associations. Cet usage fut suivi par plusieurs de ses successeurs, & Dioclétien régla enfin qu'il y auroit désormais deux empereurs (1) qui gouverneroient l'empire en

(1) Diocletien s'associa Maximien, depuis surnommé Hercule. Ces deux empereurs partagèrent l'empire ; l'un eut l'Orient, & l'autre l'Occident ; mais ils gouvernoient ensemble, & aucun d'eux ne se regarda comme le maître particulier des provinces dont il avoit l'administration. Sentant ensuite combien il leur etoit encore difficile d'avoir l'œil sur toutes les armees, & de garantir à la fois l'empire contre les incursions des Barbares, & leur personne contre les entreprises des armées, ils se creerent chacun un Cesar. Dioclétien choisit Maximien Galère, à qui il confia le gouvernement de la Thrace & de l'Illyrie. Maximien élut Confiance Chlore, & lui abandonna l'Espagne, les Gaules & la Bretagne.

commun, & deux Céſars qui ſeroient leurs lieutenants & leurs héritiers préſomptifs. Par-là les armées les plus conſidérables étoient commandées par des princes intéreſſés à maintenir le gouvernement, & ces armées contenoient les autres dans le devoir.

L'empire ne ceſſa d'être le jouet des paſſions de la milice, que pour ſe voir opprimer par celles des empereurs. Le ſang, il eſt vrai, ne fut pas prodigué comme ſous les premiers ſucceſſeurs d'Auguſte; mais ſi le deſpotiſme parut moins terrible, parce qu'il n'oſoit ſe ſervir des gens de guerre pour ſes miniſtres, il n'en fut pas moins deſtructif: il portoit par-tout la misère, la faim, la honte & l'anéantiſſement. Les empereurs, plus affermis ſur le trône, ne ſongèrent à réformer aucun abus, & ſe livrèrent tout entiers au faſte, à la molleſſe, à l'orgueil & au goût de tous les plaiſirs. Il fallut que l'empire, épuiſé par une longue ſuite de calamités domeſtiques, & dont les provinces étoient tour-à-tour ravagées par les courſes des Barbares, raſſaſiât l'avidité inſatiable de pluſieurs princes qui régnoient à la fois Ces empereurs ne furent bientôt que des idoles ridicules, parées des ornements impériaux. Tout leur pouvoir paſſa entre les mains de leurs miniſtres, des femmes de leurs palais & de leurs favoris; & chacun d'eux en abuſa pour contenter une paſſion différente.

Je ne ſais ſi je dois m'étendre en réflexions ſur la nouvelle forme qu'avoit priſe le gouvernement ſous le règne de Dioclétien. Tout le monde ſait que le

partage de la puiſſance ſouveraine, entre les princes égaux, n'eſt propre dans tous les temps & dans tous les pays qu'à cauſer des ſoupçons & des jalouſies, à préparer & faire naître des révolutions, & donner, en un mot, une carrière plus libre aux paſſions, en relâchant les reſſorts du commandement.

Dioclétien fut le premier la victime de ſa politique; Galère, dont la dignité de Céſar n'avoit fait qu'irriter l'ambition, ne put attendre ſa mort ni celle de Maximien pour régner; il les contraignit à abdiquer l'empire, & ſe fit proclamer empereur avec Conſtance ſon collégue. L'injuſtice de ces princes les rendit ſuſpects l'un à l'autre; il n'y eut aucune communication entr'eux, l'un gouverna l'Orient & l'autre l'Occident, & ces deux parties de l'empire commencèrent à former deux puiſſances, en quelque ſorte indépendantes. Si Conſtance eût eu autant de courage, de fermeté & d'ambition que Galère, les Romains auroient dès-lors été en proie aux guerres civiles qui s'allumèrent immédiatement après ſa mort, & qui causèrent de grands ravages ſous les règnes ſuivants.

Les diviſions des empereurs firent connoître leur foibleſſe, & en donnant de la confiance aux armées, leur rendirent leur ancien génie. Elles recommencèrent à diſpoſer de l'empire; & juſqu'au règne d'Auguſtule, dernier empereur d'Occident, on vit pluſieurs rebelles ſoutenir par les armes le titre que les légions leur avoient donné. Les déſordres ne ſe

ſuccédèrent plus dans l'empire, ils y régnèrent tous à la fois. On y éprouva en même temps les ravages du deſpotiſme & de l'anarchie.

Ce qui met le comble aux maux que cauſe le deſpotiſme, c'eſt que tout en annonce la durée dans une nation, dès qu'une fois elle eſt tombée dans l'eſclavage. Plus le maître qui l'opprime ſent qu'elle eſt en droit de réclamer contre l'autorité qu'il exerce, plus il cherche à l'humilier; & quand la crainte s'eſt emparée des eſprits, une ſtupidité générale devient un obſtacle inſurmontable à toute réforme avantageuſe. On a vu la preuve de cette triſte vérité lorſque j'ai parlé des efforts inutiles que firent Nerva, Trajan & les deux Antonins pour diminuer leur pouvoir: le ſénat & le peuple n'avoient pas le courage de conſerver la partie de l'autorité que ces princes leur remettoient. Ce n'eſt que dans les mouvements convulſifs d'une révolte qu'un peuple pourroit recouvrer ſon courage & ſa liberté; mais c'eſt le déſeſpoir ſeul qui peut les exciter, & le déſeſpoir eſt toujours une paſſion trop aveugle & trop paſſagère pour en rien eſpérer. Le tyran eſt quelquefois accablé, mais la tyrannie ſubſiſte. C'eſt ainſi que les Romains ne font périr ſouvent un empereur que pour lui donner un ſucceſſeur plus vicieux; & ce qui eſt arrivé dans l'empire, arrivera éternellement dans les pays qui obéiſſent au même gouvernement.

Le deſpotiſme a ſans doute ſes révolutions, mais

elles n'en changent jamais que la forme. Tout ſe termine à faire paſſer du deſpote aux miniſtres de ſes volontés la puiſſance qu'il poſſédoit : l'inſtrument dont il ſe ſert pour tout opprimer doit l'opprimer à ſon tour. Toute l'hiſtoire des empereurs Romains atteſte cette vérité ; & pour la démontrer, il ſuffiroit d'examiner quelles paſſions ſubſiſtent ou s'éteignent ſous le pouvoir arbitraire, leur jeu, & par conſéquent les effets qu'elles doivent produire.

LIVRE QUATRIÈME.

CE ſeroit vouloir ne connoître que bien imparfaitement un peuple établi par la force des armes, & accru par des guerres continuelles, que de s'arrêter à ce que j'ai dit juſqu'ici. Je tâcherai dans la ſuite de cet ouvrage de développer la politique de la république romaine, de faire connoître ſes ennemis, & de démêler les cauſes de ſon agrandiſſement. Les Grecs avoient tort de penſer que les Romains ne duſſent leur élévation qu'aux caprices de la fortune. Un particulier peut tout devoir au haſard, une ſeule circonſtance heureuſe décidant quelquefois de ſon ſort : mais dès qu'une nation a combattu pendant pluſieurs ſiècles contre des peuples différents par leur gouvernement, leur caractère, leurs forces & leur diſcipline, & qu'elle les a ſucceſſivement ſoumis, ſes progrès ſont néceſſairement l'ouvrage de ſon mérite. Les Romains ont vaincu l'univers, parce qu'ils ont trouvé par-tout des hommes moins ſagement gouvernés qu'eux. Qu'on ſuppoſe autant de vertus à Carthage qu'à Rome, & dans l'une & l'autre ville les mêmes reſſources & la même diſcipline ; jamais la fortune n'auroit penché d'au-

eun côté ; l'univers eût été partagé entre ces deux républiques, juſqu'à ce qu'elles ſe fuſſent mutuellement ruinées : c'eſt le courage & la généroſité des Romains qui triomphèrent de la timidité & de l'avarice des Carthaginois.

Rome devoit former une ſociété guerrière ; les brigands qui vinrent la peupler manquoient de tout, & il falloit qu'ils conquiſſent des terres & des femmes. Plus ils étoient odieux à leurs voiſins, plus ils ſentirent la néceſſité d'être ſoldats. A l'exception de Numa, tous les ſucceſſeurs de Romulus aimèrent la guerre ; & bientôt l'exil de Tarquin, & les efforts que fit ce prince pour ſoumettre ſes ſujets révoltés, rendirent la république de Brutus abſolument militaire. Les récompenſes, les honneurs, les diſtinctions ne furent accordés qu'aux qualités guerrières ; & parce que, dans le danger dont Rome étoit menacée, on n'avoit beſoin que de ſoldats, tout le reſte devint mépriſable.

Il n'eſt point de peuple, quelque modération qu'il affecte, qui ne voulût s'étendre & ſubjuguer ſes voiſins ; car rien ne flatte plus agréablement toutes les paſſions du cœur humain que des conquêtes : à plus forte raiſon une ambition agiſſante doit-elle accompagner un gouvernement où le citoyen eſt ſoldat & le magiſtrat capitaine, à moins qu'elle n'y ſoit réprimée avec autant d'habileté qu'elle le fut à Lacédémone par les inſtitutions de Lycurgue. Les Spartiates, quoique ſoldats, ne devoient prendre

les armes que pour ſe défendre ; & leurs loix étoient telles, qu'il leur importoit peu de ſubjuguer la Grèce (1), & de ſe faire des ſujets. Les Romains au contraire regardoient leurs voiſins comme des hommes deſtinés à leur obéir ; & l'on ſe rappelle ſans doute qu'ils ne poſſédoient encore que quelques arpents de terre au-delà de leurs murailles, & ſubſiſtoient en partie du butin pris ſur leurs ennemis, qu'ils ſe repaiſſoient déjà de l'idée de parvenir à la monarchie univerſelle.

Le ſénat s'étant défait de Romulus, craignit une révolte de la part du peuple ; & pour la prévenir, il publia que ce prince avoit été enlevé au ciel. Un témoin apoſté aſſura même par ſerment que Romulus lui avoit apparu avec tous les attributs d'une divinité, & prédit que ſa ville deviendroit la maîtreſſe du monde. Ce qui n'étoit qu'une eſpérance flatteuſe pour les Romains devint un article fondamental de leur religion, après que Tarquin le ſuperbe eut jeté les fondements du capitole. Il y trouva les ſtatues de pluſieurs dieux ; & craignant de leur déplaire s'il les enlevoit, ſans leur conſentement, du lieu qu'elles occupoient, il conſulta les augures. Ces prêtres traitèrent cette affaire avec une extrême gravité, ils firent pluſieurs cérémonies, & demandèrent enfin à ces divinités ſi

(1) Voyez les *Obſervations ſur l'hiſtoire de la Grèce*.

elles trouveroient bon de céder leur demeure à Jupiter. Mars, la Jeuneſſe & le dieu Terme, dit-on, ne voulurent point abandonner le capitole. Ce procédé, peu reſpectueux de la part de ces dieux ſubalternes envers Jupiter, étonna, & peut-être ſcandaliſa les Romains; il fallut l'expliquer, & les raiſonnements des augures formèrent une eſpèce de prédiction qui annonçoit que le peuple de Romulus, dont Mars étoit le père, ne céderoit jamais une place qu'il auroit occupée; que la jeuneſſe romaine ſeroit invincible, & que le dieu Terme, protégeant les frontières de l'état, ne permettroit jamais qu'elles fuſſent envahies.

C'eſt ſur la foi de ces préſages ridicules, mais reſpectés, que les Romains regardèrent toute la terre comme leur domaine, & ſe préparèrent à triompher de tous les peuples. Heureuſement, pour l'honneur des augures, Rome ſe trouva dans des circonſtances toujours propres à nourrir ſon ambition, & qui ne lui permirent pas de s'amollir par la paix. Ces diſſenſions de la nobleſſe & du peuple, qui perfectionnèrent le gouvernement de la république, ne contribuèrent pas moins à la rendre conquérante. Les peuples voiſins, trompés ſur la nature des querelles qui agitoient les Romains, & ſe flattant toujours de toucher au moment favorable à leur vengeance, ſe jetoient ſouvent ſur leurs terres, & empêchoient qu'ils ne priſſent l'habitude de négliger leurs ennemis pour ne s'occu-

per que de leurs affaires domeſtiques. D'ailleurs ; les patriciens , preſque toujours humiliés dans la place publique , & qui ne conſervoient leur ancienne ſupériorité ſur le peuple que dans les armées , s'appliquèrent à le diſtraire par des guerres continuelles , de l'ambition que lui inſpiroient la paix & les tribuns. On ſe fit une habitude de ne ſouffrir impunément aucune injure ; il fallut que le territoire des alliés fût auſſi reſpecté que celui de la république même ; & les Romains accordèrent généreuſement leur protection à toutes les villes qui leur demandoient quelques ſecours. Le collége des prêtres Fécialiens , que Numa avoit établi pour juger de la juſtice de la guerre , établit un droit des gens auſtère & rigoureux. Si la république conſerva les ſages formalités qu'Ancus Marcius avoit preſcrites (1) pour les déclarations de guerre , elle en fit uſage d'une manière ſi impérieuſe & ſi arrogante , qu'elles furent plutôt un obſtacle à la conciliation qu'un moyen de prévenir les ruptures. La bonne foi des Romains devint fière , & ils ne ſe piquèrent que d'une fermeté inébranlable.

La république , occupée par des guerres con-

(1) Voyez dans Tite-Live , l. 1. les réglements de ce prince , au ſujet des déclarations de guerre. L'eſprit de ces réglements tendoit à rendre les guerres plus rares, en les faiſant preceder d'une eſpèce de négociation, & de certaines formalités qui empechoient qu'on ne ſe livrât à ſes premiers mouvements.

tinuelles, devoit naturellement faire une étude particulière de tout ce qui pouvoit contribuer à lui former de bonnes armees. Peut-être que les querelles de la place publique & du champ de Mars furent encore auſſi utiles aux progrès de la diſcipline militaire chez les Romains, que les méditations mêmes de leurs conſuls. Pour faire ſentir au peuple qu'il étoit toujours ſoumis en quelque choſe, les patriciens rendirent la diſcipline plus ſévère, veillèrent avec une exactitude ſcrupuleuſe à ce qu'elle fût obſervée, & en punirent la moindre infraction avec d'autant plus de rigueur qu'ils ſe vengeoient par-là ſecrètement dans les camps de quelque injure qu'ils avoient reçue dans Rome.

C'eſt à l'ordre merveilleux que les Romains établirent dans leurs armées, que Vegèce attribue la conquête de l'univers. Ce n'eſt, dit-il, ni la multitude des ſoldats, ni même le courage, qui donnent la victoire, mais l'art & l'exercice : & c'eſt par leur diſcipline que les Romains diſſipèrent les nombreuſes armées des Gaulois, qu'ils vainquirent les Eſpagnols, dont le tempérament eſt plus propre à la guerre que celui des peuples d'Italie ; ſoumirent les Africains, auxquels ils furent toujours inférieurs en ruſes & en richeſſes ; & les Grecs mêmes, dont les lumières étoient bien ſupérieures aux leurs. Vegèce auroit dû ajouter que c'eſt à cette même diſ-

cipline que la république fut redevable de faire quelquefois des fautes impunément, parce que la victoire les réparoit toutes ; & de conſerver dans les revers cette confiance qui ne lui permit jamais de conſentir à une paix honteuſe.

La diſcipline militaire des Romains mérite donc toute l'attention des politiques ; elle eſt ſi ſage, je dis même ſi philoſophique, qu'il ſuffit d'entrer dans quelque détail ſur la méthode que la république romaine employoit à ſe former des ſoldats, pour voir d'un coup-d'œil tout ce qu'on peut imaginer de plus parfait ſur cette matière.

Quelque preſſant que fût l'intérêt qui portoit chaque citoyen à ſe ſacrifier au bien public (1), la république ne s'en repoſa point ſur ces motifs généraux, qui, pour être remarqués, demandent des réflexions qu'un danger éminent peut faire perdre de vue. Elle ſembla ne pas faire attention aux principes de ſon gouvernement, qui rendoient propres à tous les ci-

(1) Il ne ſuffiſoit pas d'être citoyen romain pour avoir l'honneur d'être ſoldat. Ceux qui n'avoient pas quatre cents dragmes de bien, & que pour cette raiſon on nommoit *capite cenſi*, qui ne faiſoient que nombre dans le cens, ne ſervoient que dans les extrêmes néceſſités. On les employa ſur mer l'an 489 de Rome que la république commença à avoir des flottes. Quand le luxe eut avili la profeſſion de ſoldat, on remplit les armées de ces citoyens. Marius en donna l'exemple, en allant faire la guerre à Jugurtha.

toyens la gloire & la honte, les avantages & les pertes de l'état ; il fut expreſſément ordonné au ſoldat de vaincre ou de mourir, & il lui fut impoſſible d'éluder la force de cette loi. Un lâche qui fuit & qui perd ſes armes, ne craint que la mort ; & c'eſt par la crainte d'une mort certaine & honteuſe qu'il faut le forcer à ne pas craindre une mort glorieuſe, & en le réduiſant au déſeſpoir, l'accoutumer à ne trouver ſon ſalut que dans les efforts d'un grand courage. Il ſeroit inſenſé de vouloir tirer des ſons juſtes & harmonieux d'un inſtrument qui n'eſt pas accordé ; de même la république romaine n'établit cet ordre ſévère dans ſes armées qu'après y avoir préparé ſes citoyens, & leur avoir rendu facile l'exécution de ſes loix.

Etant tous deſtinés aux armes par leur naiſſance, leurs pères les formoient dès le berceau aux qualités qui font le ſoldat, & ſans leſquelles on ne pouvoit même parvenir aux magiſtratures les plus ſubalternes (1). La frugalité, la tempérance & des travaux continuels leur formoient un tempérament ſain & robuſte. La dureté de la vie domeſtique les préparoit aux fatigues de

(1) On ne pouvoit demander une magiſtrature, qu'après avoir ſervi dix ans.

la guerre. Les délaſſements & les plaiſirs de la paix étoient des jeux militaires. Tout le monde connoît les exercices du champ de Mars. On s'y exerçoit au ſaut, à la courſe, au pugilat. On s'y accoutumoit à porter des fardeaux, on s'y formoit à l'eſcrime & à lancer un javelot ; & les jeunes Romains, couverts de ſueur, ſe délaſſoient de leur fatigue en traverſant deux ou trois fois le Tibre à la nage Tout reſpiroit la guerre à Rome pendant la paix ; on n'y étoit citoyen que pour être ſoldat. On formoit les jeunes gens à faire vingt ou vingt-quatre mille en cinq heures ; & ſi on mettoit une différence entre la paix & la guerre, ce n'étoit que pour faire trouver le temps de celle-ci plus doux ; auſſi les Romains faiſoient-ils dans la paix leurs exercices militaires avec des armes une fois plus peſantes que celles dont ils ſe ſervoient à la guerre.

Avec de pareils citoyens, il ſemble que la république auroit pu, ſans examen, compoſer ſes armées des premiers volontaires qui s'y ſeroient préſentés ; mais elle voulut que l'honneur d'être choiſi pour la milice fût une récompenſe des talents qu'on avoit montrés dans le champ de Mars ; que le ſoldat eût une réputation à conſerver, & que l'eſtime qu'on lui témoignoit fût un gage de ſa fidélité & de ſon zèle à remplir ſes devoirs.

Tous les ans, dès que les consuls étoient créés, ils nommoient vingt-quatre tribuns militaires, dont les uns devoient avoir servi au moins cinq ans & les autres onze. Après qu'ils avoient partagé entr'eux le commandement des quatre légions qu'on alloit former, les consuls convoquoient au capitole ou au champ de Mars tous les citoyens qui, par leur âge (1), étoient obligés de porter les armes. Ils se rangeoient par tribus, & on tiroit au sort l'ordre dans lequel chaque tribu présenteroit ses soldats. Celle qui se trouvoit la première en rang choisissoit elle même les quatre citoyens qu'elle croyoit les plus propres à la guerre ; & les six tribuns qui devoient commander la première légion, prenoient de ces quatre soldats celui qu'ils estimoient davantage. Les tribuns de la seconde & de la troisième légion faisoient successivement leur choix, & le citoyen qui n'avoit pas été preferé à ses compagnons entroit dans la quatrième légion. Une nouvelle tribu présentoit quatre soldats, la seconde légion choisissoit la première. La troisième & la quatrième légion avoient le même avantage à leur tour ; & jusqu'à ce que les légions fussent complè-

(1) On commençoit à servir à l'âge de 17 ans jusqu'à 45. Après qu'on avoit fait quinze campagnes, on étoit vétéran, c'est-à-dire qu'on n'étoit obligé de prendre les armes que pour la défense de la ville, & dans les occasions où la république auroit été en danger.

tes (1), chaque tribu nommoit ſucceſſivement quatre ſoldats. On procédoit enſuite à la création des officiers ſubalternes ; & les tribuns les choiſiſſoient eux-mêmes parmi les ſoldats qui avoient le plus de réputation.

Après avoir mis tant de ſoin à former ſes armées, la république romaine fut en état d'établir la diſcipline la plus auſtère Pour être ſervie, elle n'eut pas beſoin d'avoir de ces lâches condeſcendances qui ont perdu tant d'états. Trouvant dans ſes citoyens des ſoldats tout exercés, elle ne ſe relâcha ſur aucune des précautions qu'elle jugeoit néceſſaires à leur ſalut. Qu'on liſe dans les hiſtoriens le détail des fonctions auxquelles le ſénat romain étoit aſſujetti, & l'on verra que la république regarda conſtamment le repos & l'oiſiveté comme ſes plus redoutables ennemis. Les conſuls ne préparoient les légions à la victoire qu'en les rendant infatigables ; & plutôt que de les laiſſer ſans agir, ils leur auroient fait entreprendre des ouvrages inutiles (2). Un exercice conti-

(1) Le nombre des ſoldats d'une légion a varié, même dans le temps de la république. Il a été, ſuivant les circonſtances, de trois mille, de quatre mille, de cinq mille & même de ſix mille hommes. Sous les empereurs, la légion étoit compoſée de dix à onze mille hommes.

(2) L'hiſtoire romaine en offre pluſieurs exemples, & l'on voit entr'autres que Marius, pour occuper ſon armée, detourna une ri-

nuel

nuel fait les bons ſoldats, parce qu'il les remplit d'idées relatives à leur métier, & leur apprend à mépriſer les dangers en les familiariſant avec la peine. Le paſſage de la fatigue au repos les énerve; il offre des objets de comparaiſon qu'il eſt difficile de rapprocher, ſans que la pareſſe, cette paſſion ſi commune & ſi puiſſante dans les hommes, ne s'accroiſſe, n'apprenne à murmurer, & n'amolliſſe l'ame après avoir amolli le corps.

Les hommes ne ſont braves que par art; & vouloir qu'ils ſe faſſent un jeu inſenſé de cou-

---

vière, & lui fit creuſer un nouveau lit. Je place ici un paſſage remarquable des Tuſculanes de Cicéron; il eſt très-propre à donner une idée juſte des légions, & à faire connoître toute l'utilité des exercices militaires. *Noſtri exercitus primum unde nomen habeant, vides, deinde qui labor, quantus agminis: ferre plus dimidiatis menſis cibaria. Ferre ſi quid ad uſum velint: ferre vallum. Nam ſcutum, gladium, galeam, in onere noſtri milites non plus numerant, quam humeros, lacertos, manus; arma enim membra militis eſſe dicunt. Quæ quidem ita geruntur apte, ut, ſi uſus foret, abjectis oneribus, expeditis armis, ut membris pugnare poſſint. Quid exercitatio legionum! Quid ille curſus, concurſus; clamor, quanti laboris eſt! Ex hoc ille animus in prœliis paratus ad vulnera, adhuc pari animo inexercitatum militem, mulier videtur. Cur! Tantum intereſt inter novum & veterem exercitum, quantum experti ſumus. Ætas tironum plerumque melior: ſed ferre laborem, contemnere vulnus, conſuetudo docet. Quin etiam videmus ex acie afferri ſæpe ſaucios, & quidem rudem illum, & inexercitatum, quamvis levi ictu, ploratus turpiſſimos edere. At vero ille exercitatus & vetus, ob eamque rem fortior, Medicum modo requirens à quo obligatur.* Voyez ſur le même ſujet ce que dit Polibe. l. 6, ch. 4, 5, 6 & 7. Voyez auſſi Vegèce, l. 2, ch. 23.

rir à la mort, c'eſt aller au-delà du but que doit ſe propoſer la politique, ou n'exciter qu'un courage d'enthouſiaſme qui ne peut durer. Loin de ſonger à détruire cet éloignement que la nature inſpire pour le danger & la douleur, la république romaine ſembloit le reſpecter. C'eſt en donnant à ſes ſoldats d'excellentes épées, & en les mettant pour ainſi dire en ſûreté ſous leur bouclier, leur caſque & leur cuiraſſe (1), qu'elle animoit leur confiance contre des ennemis moins précautionnés qu'eux. Dès-lors il étoit plus aiſé d'unir & d'échauffer dans leur cœur les paſſions qui, pour me ſervir de ce terme, entrent dans la compoſition du courage.

Les Romains y intéreſſoient la religion, & le ſerment que chaque ſoldat prêtoit entre les mains du conſul, de ne point fuir, de ne point abandonner ſes armes, & d'obéir à tous les ordres de ſes ſupérieurs (2), ajoutoit à l'infamie de la lâcheté

(1) La république fourniſſoit des armes aux ſoldats. Leur bouclier étoit haut de quatre pieds. Leur caſque & leur cuiraſſe étoient à l'épreuve de l'épée, du javelot & de la pique. Un ſoldat romain ſe ſeroit deshonoré, qui, ſous prétexte de bravoure, eût combattu ſans quelqu'une de ſes armes defenſives.

(2) Ce ſerment ſe prêtoit avant que les legions ſortiſſent de Rome. Quand elles étoient venues à leur premier rendez-vous, le ſoldat faiſoit un ſecond ſerment entre les mains des tribuns, par lequel il promettoit de ne rien derober, de ne rien s'approprier du butin pris ſur les ennemis, & de porter aux tribuns tout ce qu'il trouveroit.

le ſceau de l'impiété. La république prodiguoit les récompenſes, mais avec diſcernement. Elles n'étoient point arbitraires, c'eût été les rendre mépriſables. La loi même récompenſoit, & l'on n'avoit ni à ſoupçonner l'indulgence des généraux, ni à craindre leurs caprices. Ce n'étoit point par des largeſſes en argent, ou par une diſtribution plus abondante en vivres qu'on récompenſoit le ſoldat, c'eût été exciter ſon avarice & ſon intempérance, & pour animer le courage, réveiller des paſſions qui doivent l'amortir. Le ſoldat qui ſauve dans le combat un citoyen prêt à périr, obtient une autre couronne que celui qui eſt monté le premier ſur le mur d'une ville aſſiégée, ou qui a le premier forcé le camp des ennemis. Les lances les boucliers, les harnois, les coupes, les colliers ſont autant de prix différents pour différentes actions. Les eſcarmouches, les batailles, les ſiéges ont les leurs; & le courage du ſoldat romain, toujours excité par un nouvel objet, ne peut jamais ſe relâcher.

Ceux qui avoient été honorés de quelque marque de valeur aſſiſtoient aux jeux & aux ſpectacles avec un habit particulier, & expoſoient dans leurs maiſons, avec les dépouilles qu'ils avoient remportées ſur les ennemis, les prix que les conſuls leur avoient donnés. Ces eſpeces de monuments domeſtiques nourriſſoient une noble émulation entre tous les citoyens; & les fils, élevés

au milieu des témoins de la gloire de leurs peres, apprenoient promptement leur devoir & ce que la république attendoit d'eux.

Les récompenſes étoient d'autant plus propres à porter les Romains aux grandes choſes, qu'ils ne pouvoient ſubir un châtiment militaire ſans être déshonorés. Il y avoit peu de cas pour leſquels le conſul prononçât peine de mort ; mais le ſoldat que les tribuns avoient condamné à la baſtonnade pour avoir manqué à une de ſes fonctions (1), ou pour quelqu'autre faute plus légere, étoit chaſſé de l'armée, & n'oſoit retourner à Rome, où un parent eût cru partager ſon infamie en lui ouvrant ſa maiſon. Les Romains ignoroient cette méthode pernicieuſe de réhabiliter un coupable en le faiſant paſſer ſous le drapeau ; l'eſpérance du pardon rend négligent ſur les devoirs, ſi elle n'invite même à les mépriſer ; & la honte dont on eſt lavé par une ſimple cérémonie, n'eſt point un affront. On diroit que les peuples modernes n'ont ſongé qu'à avoir beaucoup de ſoldats ; les Romains n'en vouloient que de par-

(1) Le conſul avoit ſeul droit de punir de mort. Les tribuns condamnoient à la baſtonnade, & ils prononçoient leur jugement, en touchant d'un bâton le coupable. Alors tous les ſoldats le frappoient, & ſouvent il en mouroit. On ſubiſſoit ce châtiment, non-ſeulement, comme je l'ai dit, pour avoir manqué à une fonction militaire, mais pour s'être attribué la gloire d'une action dont un autre étoit auteur, pour avoir abandonné ou perdu ſes armes, ou fait quelque larcin.

faits. Si toute une cohorte romaine eſt coupable on la décime, ou bien on la fait camper hors des retranchements ; elle n'eſt nourrie que d'orge, & c'eſt à elle de ſe réhabiliter par quelqu'action éclatante.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'en commandant de pareils ſoldats, les conſuls aient fait ſouvent des fautes impunément. Sylla avouoit que le courage ſeul & l'intelligence de ſon armée l'avoient fait vaincre dans des occaſions où il n'oſoit preſque eſpérer de n'être pas défait. Combien de fois n'eſt-il point arrivé parmi nous qu'un général auroit payé moins chérement un moment de diſtraction, & tiré même un parti avantageux d'une mépriſe, s'il avoit eu ſous ſes ordres ces légions, que les marches les plus longues & les plus précipitées ne fatiguoient point, qui pouvoient ſe ſuffire à elles-mêmes, qu'aucun obſtacle n'arrêtoit, & qui, pendant l'abondance & le calme de la paix, s'étoient endurcies contre la faim, la ſoif & l'intempérie des ſaiſons ? Les vertus des ſoldats romains inſpiroient à leurs conſuls cette confiance qui étend les vues & qui fait entreprendre de grandes choſes. Le génie de nos généraux modernes eſt au contraire rétreci par l'impuiſſance où ſont leurs armées de rien exécuter de difficile ; notre luxe, nos mauvaiſes mœurs en un mot, ſont des entraves pour eux.

Aujourd'hui que les milices, par une ſuite

néceſſaire du gouvernement établi en Europe ; ſont compoſées de la partie la plus vile des citoyens, on auroit plus beſoin que jamais de l'art de la république romaine, pour donner à nos ſoldats les ſentiments qui étoient comme naturels aux ſiens. Sous prétexte que depuis l'invention des armes à feu le ſoldat a moins beſoin de force & d'agilité, les modernes ont en quelque ſorte laiſſé dégrader la nature. On n'a pas fait attention que les qualités qui accompagnent ces diſpoſitions du corps, & qu'on ne trouve qu'avec elles, ſervent de reſſort à l'ame, & ſont toujours également néceſſaires. Comme nos ſoldats recrutés dans les villes, & que la débauche ou leur profeſſion ont ſouvent amollis (1), ne pourroient ni porter tout l'équipage d'un ſoldat romain, ni faire les mêmes exercices ; ils ne doivent avoir ni les qualités de l'ame ni celles du corps qu'exige toujours la guerre ; auſſi arrive-t-il tous les jours qu'une armée ſoit ruinée ſans avoir reçu d'échec, ou ſi elle ſe comporte vaillamment un jour de combat, qu'elle ne ſache pas l'attendre avec patience.

C'eſt en ne ſe départant jamais des maximes que je viens d'expoſer, que la république romaine

(1) *Piſcatores, aucupes, dulciarios, linteones, omnesque qui aliquid tractaſſe videbuntur ad Gynecea pertinens, longe arbitror pellendos à caſtris, fabros ferrarios, carpentarios, macellarios, & cervorum aprorumque venatores convenit ſociare militiæ.* Veg. l. 1. c. 7.

assura ses triomphes. Après les pertes les plus considérables elle redoubla de sévérité. Les soldats que Pyrrhus avoit fait prisonniers descendirent dans un ordre inférieur ; les chevaliers servirent dans l'infanterie ; les légionnaires passèrent au rang des Velites, & chacun d'eux n'eut d'autre voie pour remonter à son premier grade que de tuer deux ennemis, & de s'emparer de leurs dépouilles.

La république, plus épuisée encore après la journée de Cannes, exila en Sicile ceux qui avoient fui. Elle étoit obligée d'avoir sur pied vingt-trois légions ; & quoiqu'elle n'eût plus de citoyens, & se vît abandonnée de presque tous ses alliés, elle ne voulut point traiter du rachat des soldats qui s'étoient rendus prisonniers. On pourroit peut-être m'objecter que les Romains n'ignoroient pas qu'Annibal en étoit embarrassé, & avoit d'ailleurs un extrême besoin d'argent ; mais le reste de leur conduite démontre que c'est par un autre sentiment qu'ils furent inflexibles. Rome, dans les malheurs, n'étoit pas capable de déroger aux réglements qu'elle avoit cru nécessaires pour les prévenir (1), au con-

(1) *Auro repensus scilicet acrior miles redibit ! Flagitio additis damnum : neque amissos colores lana refert medicata fuco ; nec vera virtus, quum semel excidit, curat reponi deterioribus. Si pugnat extricata densis cerva plagis, erit ille fortis, qui perfidis se credidit hostibus ; & Marte pœnos proteret altero, qui lora restrictis lacertis sensit iners, timuitque mortem !* Hor. Ode 5 ; l. 3.

traire elle en ſentoit davantage l'utilité. Elle jugea avec raiſon qu'après cette première grace, les priſonniers d'Annibal pourroient eſpérer qu'une ſeconde lâcheté ſeroit une ſeconde fois pardonnée. Elle aima mieux armer ſes eſclaves, que cet exemple de ſévérité, le don de la liberté, & le décret qu'elle fit de vaincre ou de mourir devoient rendre invincibles.

Les Romains, dit Salluſte, punirent plus ſouvent des excès de valeur que des lâchetés, & la république pendant long-temps dut plutôt ſes victoires à cette rigidité auſtère qu'à l'intelligence de ſes conſuls. Si elle y perdit quelques avantages particuliers, elle y gagna d'établir dans ſes armées une ſubordination extrême, & plus précieuſe encore par les maux qu'elle fit éviter que par les biens qu'elle produiſit. La rigueur de Manlius, qui punit de mort la victoire de ſon propre fils, fut auſſi utile à la conſervation de la diſcipline militaire, que la vertu farouche du premier Brutus l'avoit été à l'établiſſement du gouvernement politique.

Après pluſieurs ſuccès, il ſe forma naturellement dans l'eſprit des ſoldats romains une certaine confiance qui leur perſuada que la victoire leur appartenoit, & que les augures & la religion ne leur promettoient pas en vain l'empire du monde. Ce ſentiment élevé de l'ame eſt la diſpoſition la plus favorable à la guerre; il donne l'ardeur propre à

attaquer, ou la fermeté néceſſaire pour ſoutenir un choc ; & il eſt ſuivi dans la défaite d'un dépit qui rallie avec courage des ſoldats qu'une force ſupérieure avoit ébranlés.

Sans doute que ſi l'hiſtoire nous inſtruiſoit dans un certain détail des mœurs, de la diſcipline & du gouvernement des petits peuples que la république romaine ſoumit dans l'Italie, nous y découvririons les cauſes de leur ruine. Les Volſques, les Eques, les Fidenates, les Latins, les Sabins, les Faliſques furent les premiers ennemis des Romains ; c'étoient des peuples aguerris, vaillants, & qui défendirent, il eſt vrai, leur liberté avec une extrême opiniâtreté ; mais ils n'avoient pas vraiſemblablement une diſcipline militaire auſſi ſage que celle des Romains. Les querelles qui régnoient à Rome entre la nobleſſe & le peuple y multiplioient, ainſi que je l'ai fait voir, les talents, & donnoient aux vertus l'activité des paſſions ; les Romains, en un mot, ſe comportoient avec toute la chaleur d'un peuple qui ſe forme, & leurs ennemis avec le flegme d'un peuple qui ſuit par habitude une route qui lui eſt tracée depuis long-temps. Tandis que le gouvernement de la république romaine fait de nouveaux progrès, & devient de jour en jour plus capable de former & de conduire des entrepriſes avec ſageſſe, combien de ſes ennemis furent les victimes de leurs caprices, s'ils obéiſ-

ſoient aux loix d'une pure démocratie ; ou virent ſacrifier leur liberté aux paſſions & aux intérêts particuliers de leurs magiſtrats, ſi leur gouvernement étoit ariſtocratique ? Ces peuples ſembloient ſe relever pour faire la guerre à la république romaine, & c'eſt là une des principales cauſes de leur perte. Les Romains devoient être ſupérieurs, parce qu'ils oppoſoient à des armées toujours nouvelles, ou énervées par la paix, des ſoldats qu'un exercice continuel des armes rendoit invincibles.

Au couchant, le territoire de Rome confinoit à celui des Toſcans, dont la république étoit compoſée de pluſieurs villes libres, indépendantes, qui ſe gouvernoient chacune par des loix & des magiſtrats particuliers, mais qui avoient un conſeil commun, chargé des affaires générales de la ligue. Les Toſcans avoient poſſédé autrefois toute l'Inſubrie ; mais abuſant de leurs avantages, à peine furent-ils heureux que leurs mœurs s'amollirent, & leur gouvernement ſe relâcha. Les Gaulois, qui dans ces circonſtances firent une irruption en Italie ſous la conduite de Bellovèſe (1), s'emparèrent de cette partie de l'Inſubrie, que les Romains nommèrent depuis la Gaule ciſalpine. Les mêmes raiſons qui avoient donné de la ſupériorité aux Gaulois ſur

(1) Cet événement arriva ſous le règne de Tarquin.

les Toſcans, devoient en donner aux Romains ; c'eſt-à-dire, que les Toſcans ne pouvoient agir avec aſſez de célérité pour prévenir leurs ennemis, & les faire échouer. Ils perdoient néceſſairement à régler leurs intérêts & convenir de leurs opérations un temps où il auroit fallu agir. Les Toſcans délibéroient encore que les conſuls avoient déjà remporté quelqu'avantage ; étant donc toujours ſur la défenſive contre un peuple qui attaquoit toujours, ils devoient enfin être vaincus.

A l'exception des Samnites, les Romains ne rencontrèrent point dans l'Italie de plus redoutables ennemis que les Gaulois. Ce fut l'an 365 de Rome que ces barbares défirent ſon armée à la bataille d'Allia, ravagèrent ſon territoire, & réduiſirent un peuple qui devoit vaincre l'univers à défendre le capitole. Ces événements malheureux, dont Camille vengea ſa patrie, avoient fait une impreſſion ſi profonde dans l'eſprit des Romains, que pendant long-temps ils ne firent la guerre aux Gaulois que par des dictateurs. La république, dit Tite-Live (1), eut plus de peine à les dompter qu'à ſubjuguer le reſte de l'univers ; auſſi ordonna-t-elle que les pontifes, les prêtres, les vétérans & généralement tous les ci-

(1) *Plures prope de Gallis triumphi quam toto orbe terrarum acti ſunt.* l. 38.

toyens qui par leur âge étoient dispensés de faire la guerre, prendroient les armes quand on seroit menacé des Gaulois ; & Salluste dit que les Romains combattirent contre eux pour leur salut, & non pour la gloire (1).

C'est à la bonté de leurs armes offensives ; dont toutes les blessures étoient mortelles (2), à leur casque, à leur cuirasse, à leur bouclier, que les Romains, revenus de la premiere terreur que leur avoit inspiré la bataille d'Allia, durent les avantages fréquents qu'ils remportèrent depuis sur des ennemis qui alloient nuds au combat (3), & dont les épées étoient d'une si mauvaise trempe, qu'il falloit les redresser à chaque coup qu'elles portoient. Résister au premier choc des Gaulois, dont le courage étoit aussi peu constant qu'il étoit d'abord impétueux, ou savoir se rallier après avoir été enfoncé, c'étoit les vaincre. Se

---

(1) *Cum Gallis pro salute, non pro gloria certare.* in Bel. Jug.

(2) La lame de l'epée romaine etoit courte & extrêmement large. Vegèce dit que les Romains ne frappoient jamais que d'estoc, parce qu'en frappant de taille on ne fait que des blessures legeres. *Non de pugnâ, sed de fugâ cogitant, qui in acie nudi exponuntur ad vulnera ..... Necesse est enim ut dimicandi acriorem sumat audaciam, qui munito capite, vel pectore non timet vulnus.* Veg. l. 1, c. 20.

(3) Les Gaulois qui combattirent à Cannes sous les ordres d'Annibal, etoient nuds. Il falloit que les Gaulois fussent des hommes bien inconsidérés, puisque leurs defaites, l'exemple des Romains & les conseils d'Annibal ne les avoient pas corrigés.

débandant dans la victoire, leurs premiers avantages leur devenoient inutiles ; & toutes leurs défaites devoient être des déroutes entièrement sanglantes, parce qu'ils étoient incapables de cesser de combattre avant que d'avoir été mis entièrement en fuite.

Les Samnites, fiers, opiniâtres, ambitieux, braves & même féroces, étoient vaincus, & jamais domptés. Leurs plus grandes pertes ne paroissoient ne point diminuer leurs forces, & accroître au contraire leur courage. Ils coururent toujours avec la même fureur à leurs ennemis pour leur enlever une victoire qu'ils croient toujours équivoque, & qui ne passe que rarement de leur côté. Rome avoit déjà fait des conquêtes considérables hors de l'Italie qu'ils n'avoient pas encore désespéré de recouvrer leur liberté ; mais leur gouvernement, semblable à celui des Toscans, les exposoit aux mêmes inconvénients. D'ailleurs les Samnites employoient le temps qu'ils ne faisoient pas la guerre aux Romains à réparer simplement leurs armées, tandis que ceux-ci se faisoient de nouveaux sujets & de nouveaux alliés. La république romaine, qui reprenoit les armes avec des forces toujours plus considérables, devoit donc enfin écraser un peuple qui n'avoit tout au plus que rétabli les siennes.

Je ne dois pas parler de Tarente, de Capoue, ni des autres villes de la Campanie & de la partie orientale de l'Italie, qu'on appelloit alors la

Grande-Grèce. Ces peuples, d'abord recommandables par leur ſageſſe & leur courage, n'avoient pas conſervé long-temps l'eſprit des républiques dont ils tiroient leur origine; & quand les Romains leur firent la guerre, ils les trouvèrent abandonnés à tous les vices qui avoient ſoumis la Grèce à Philippe père d'Alexandre. C'étoit la même dépravation dans les mœurs, le même luxe, la même paſſion pour les fêtes & les ſpectacles, le même mépris pour les loix, la même indifférence pour le bien public, & les mêmes diviſions domeſtiques.

Il ne ſuffiſoit pas pour l'agrandiſſement des Romains qu'ils gagnaſſent des batailles, & priſſent des villes; il pouvoit au contraire arriver qu'ils ſe ruinaſſent par ces ſuccès. L'art de devenir puiſſant par la guerre eſt autre que celui de vaincre; & la république romaine, en ſubjuguant ſes premiers ennemis, ſeroit tombée dans l'impuiſſance d'aſſervir des peuples plus conſidérables, ſi elle n'eût mis à profit ſes victoires par une politique ſavante, & qui n'a preſque jamais été connue des conquérants. Tacite remarque qu'Athènes & Lacédémone (1), dont les généraux étoient ſi ſavants, & les ſoldats ſi braves, ſi bien diſciplinés & ſi

(1) *Quid aliud exitio Lacedemoniis & Athenienſibus fuit, quanquam armis pollerent, niſi quod victos pro alienigenis arcebant! At conditor noſter Romulus tantum ſapientia valuit, ut plerosque populos eodem die hoſtes dein cives habuerit.* Ann. l. 2.

accoutumés à vaincre, loin de ſe former un grand empire, ont été les victimes de leur ambition. Ces deux républiques, dit-il, ont péri, parce qu'elles ont voulu faire des ſujets, & non pas des citoyens des peuples qu'elles avoient vaincus. Mais Romulus, ajoute-t-il, n'ayant au contraire fait la guerre que pour conquérir des ſoldats (1), Rome devenoit la patrie des peuples qu'elle avoit ſoumis; chaque guerre augmentoit donc ſes forces, au lieu que les Athéniens & les Spartiates, qui ne réparoient point les pertes que leur cauſoit la victoire, s'affoibliſſoient par leurs triomphes mêmes.

Il étoit naturel que Romulus uſa de la victoire avec modération; la foibleſſe & les beſoins des Romains l'avertiſſoient continuellement qu'il lui étoit plus utile d'incorporer les vaincus à ſa nation & d'en faire des citoyens, que de les exterminer, ou de s'en faire des ennemis ſecrets en leur ôtant leur liberté. Ses ſucceſſeurs devoient auſſi ſe conduire par la même politique, & ſoit qu'ils

(1) Romulus porta une loi, par laquelle il étoit défendu de tuer, ou même de vendre un ennemi qui ſe rendoit. Les Sabins vaincus devinrent Romains, & ce prince admit dans le ſenat cent des plus nobles citoyens de cette nation. Tullus Hoſtilius ayant ruiné la ville d'Albe, en tranſporta les habitants à Rome, & ils y jouirent de tous les droits des anciens Romains. Ancus Martius, après avoir détruit quelques bourgades des Latins, eut la même politique. Ainſi, il ne faut point être ſurpris que Rome, d'abord ſi foible, eût ſous ſes derniers rois plus de quatre-vingt mille hommes en état de porter les armes.

ſongeaſſent à ſe rendre plus redoutables à leurs voiſins, ſoit qu'ils ne vouluſſent qu'agrandir leur pouvoir dans Rome, elle leur étoit également avantageuſe. Mais après l'exil des Tarquins, les Romains devoient voir les intérêts de Rome d'un autre œil que Romulus & ſes ſucceſſeurs. Aucun citoyen n'ayant dans la république la même puiſſance ni la même ſupériorité dont les rois y avoient joui, aucun citoyen ne devoit trouver un avantage perſonnel à communiquer aux vaincus le droit de bourgeoiſie romaine. En faiſant des Romains, les rois ſe faiſoient des ſujets; mais les citoyens de Rome ne pouvoient ſe faire que des concitoyens qui ſeroient entrés en partage de la ſouveraineté même; & rien ne devoit paroître moins ſage à des vainqueurs, toujours durs, fiers & impérieux, que de ſoutenir des guerres longues & ſanglantes pour ſe faire des concitoyens, qui devenant de jour en jour plus nombreux, s'empareroient enfin de toute l'autorité.

Ces motifs, qui avoient été le principe de la dureté des Athéniens & des Spartiates envers leurs ennemis, devoient d'autant plus influer dans la conduite des Romains, que le ſénat, toujours inquiété par les entrepriſes des plébéiens, ne devoit pas ſonger à augmenter leurs forces par de nouvelles incorporations.

Si les Romains, en renonçant à la politique prudente

prudente de Romulus, avoient pris le parti de traiter leurs ennemis avec rigueur, ils n'auroient acquis que des ſujets inquiets, toujours prêts à ſe révolter, & tels, en un mot, que ceux des Athéniens & des Spartiates. Pour ne les pas craindre, il eût fallu les affoiblir, & leur foibleſſe n'auroit pas aidé leurs maîtres à faire de nouvelles conquêtes. Malgré les avantages de la république ſur ſes voiſins, malgré la ſageſſe de ſon gouvernement, de ſes loix, de ſa diſcipline & de ſes mœurs, il eſt fort douteux qu'elle fût parvenue à régner ſur l'Italie; car des peuples qui auroient ſenti qu'il s'agiſſoit de devenir eſclaves n'auroient pas combattu avec courage, mais avec déſeſpoir. Les Romains auroient-ils enfin réuſſi à ſubjuguer l'Italie? Il eſt vraiſemblable que leur empire, toujours chancelant, y eût été borné. Pouvant à peine ſuffire à contenir cette grande province dans l'obéiſſance, comment leur eût-il été poſſible de porter leurs armes au dehors? N'auroient-ils pas même dû craindre que quelque puiſſance voiſine ne ſe ſervît pour les ruiner de la haine que les Italiens leur auroient portée?

Rome, il faut l'avouer, alloit ſe perdre, lorſque Camille, qui venoit de ſoumettre les Latins, la retint ſur le bord du précipice où ſon orgueil & ſon emportement la conduiſoient. « Romains, dit-il, ſi pour ne plus craindre les » Latins vous prenez le parti odieux de les trai-

» ter en eſclaves, votre victoire vous devient » inutile & même pernicieuſe. Elle fera au con- » traire la grandeur de la république, ſi, à » l'exemple de vos ancêtres, toujours modérés » & juſtes dans la proſpérité, vous cherchez à » vous faire des amis & des alliés de vos ennemis. » Ferez-vous périr un peuple, parce qu'il a dé- » fendu courageuſement ſa patrie? Vous ne me » pardonneriez pas de vous en croire capables. » Cachez ſous vos bienfaits le joug que vous » voulez impoſer aux vaincus. Forçons-les à par- » tager leur amour entre leur patrie & la nôtre; » nous acquerrons des amis par notre clémence; » laiſſons à leur reconnoiſſance le ſoin d'en faire » nos ſujets. »

La république romaine contracta l'habitude de former des alliances avec les peuples qu'elle ſubjuguoit. Elle leur laiſſa leur gouvernement, leurs magiſtrats, leurs loix, leurs uſages, s'engagea de les protéger contre leurs ennemis, & n'en exigea que quelques ſecours quand elle feroit la guerre. Cette modération (1), ſoutenue d'une politique ſi ſage & ſi adroite que, dans les occaſions mêmes, dit Polybe, où les Romains ne ſongeoient qu'à leurs intérêts, leurs alliés croyoient leur devoir quelque recon-

(1) *Qui beneficio quam metu obligare homines malit, exteraſque gentes fide ac ſocietate junctas habere quam triſti ſubjectas ſervitio.* Tit. Liv. l. 26. *Plus pene parcendo victis, quam vincendo imperium auxiſſe.* l. 30.

noiſſance, établit entr'eux une certaine confiance qui ne leur donna qu'un même intérêt. En ménageant ainſi la vanité des vaincus, la république romaine diſpoſa de leurs forces (1), & ſon ambition ne cauſa aucun effroi. Il arriva de-là que tous les peuples d'Italie, bien loin de ſe liguer pour défendre leur liberté, s'effrayèrent & ſe vainquirent mutuellement ſous les drapeaux de Rome; & que combattant toujours comme auxiliaires dans ſes armées, ils ne triomphèrent en effet que pour lui faire de nouveaux alliés, & ſe rendre eux-mêmes plus dépendants.

Nous voyons aujourd'hui les puiſſances ſe troubler & s'agiter au moindre mouvement d'ambition qu'elles apperçoivent dans l'une d'elles. Un grand prince n'a point de voiſin qu'il puiſſe accabler impunément, parce que la politique générale, qui lie toutes les nations entr'elles, communique aux plus petits états les forces de l'Europe entière, & les ſoutient malgré leur foibleſſe ou les défauts de leur gouvernement. La maxime qu'il faut embraſſer, le parti

(1) En même temps que les conſuls formoient à Rome quatre légions pour ſervir pendant leur magiſtrature, ils mandoient aux villes alliées de la république, dont c'étoit le tour de fournir un contingent, de préparer leurs milices, & de les tenir prêtes à marcher au premier ordre. Ces auxiliaires formoient quatre légions; d'où il faut conclure que les Italiens ont contribué pour la moitié à tous les ſuccès des Romains.

le plus fort, eſt une maxime décriée; on fait des ligues, des aſſociations; & quoique chaque puiſſance regarde ſon voiſin comme ſon ennemi, on diroit qu'elle ſe réſerve le droit de le ſubjuguer; elle le défendra s'il eſt foible, parce que c'eſt une barrière qui la couvre.

Quelque ſimple & naturelle que nous paroiſſe aujourd'hui cette politique, qu'on remarque avec quelle lenteur elle a fait ſes progrès parmi nous, & on ne reprochera point aux peuples d'Italie de ne l'avoir pas connue. Pour y parvenir, il a fallu que nos états modernes, liés pendant long-temps par un commerce de négociations continuelles, aient eu enſemble les mêmes craintes & les mêmes eſpérances. Lorſque la république romaine commença à faire ſes conquêtes, les Italiens n'avoient au contraire aucune liaiſon entr'eux. Chaque ville ſe bornoit à examiner ce qui ſe paſſoit dans les villes qui l'entouroient, & chaque état n'avoit pour ennemis que ſes voiſins. Les puiſſances qu'on accuſe parmi nous d'avoir aſpiré à la monarchie univerſelle ont montré leur ambition avec effronterie; à force d'inſultes, de bruit, de menaces, elles ont elles-mêmes ligué & armé l'Europe contre elles; mais les Romains, éloignés de cette avidité mal-entendue, cachoient au contraire avec un ſoin extrême leur ambition, & ſembloient faire la guerre moins pour leur propre avantage que pour celui de leurs alliés.

Il ne faut donc pas être étonné s'il ne se forma point de ligue contr'eux, & qu'ils aient même toujours été les maîtres de n'avoir qu'une guerre à la fois (1). Quand leur ambition se seroit montrée avec assez d'éclat pour devoir réunir les peuples d'Italie, & ne leur donner qu'un même intérêt, peut-être même qu'on n'auroit osé prendre des mesures efficaces pour s'opposer aux progrès des Romains. Qu'il s'élève aujourd'hui en Europe une puissance dont les forces soient supérieures à celles de chaque état en particulier, & qui les surpasse tous par la bonté de sa discipline militaire & par son expérience à la guerre; que cette puissance, toujours conduite par les mêmes principes, ne se laissant éblouir par ses succès ni abattre par ses revers, ait la constance de ne jamais renoncer à ses entreprises, & la sagesse hardie de préférer une ruine entière à une paix qui ne seroit pas glorieuse; & l'on verra bientôt disparoître ces ligues, ces confédérations, ces alliances qui conservent à chaque état son indé-

(1) Les Romains soumirent successivement les Sabins, les Eques, les Volsques, les Fidenates, les Falisques, &c. Ils n'eurent jamais affaire à la fois à deux de ces peuples. Ils étoient tous subjugués & alliés des Romains, quand la première guerre contre les Samnites commença. Ceux-ci étant épuisés & contraints de demander la paix, les Latins prirent les armes & furent vaincus. Les Samnites essayèrent alors de se venger, mais leur défaite donna le temps aux Romains de soumettre les Toscans; après quoi recommença la troisième guerre contre les Samnites.

pendance. Qu'on le remarque avec ſoin ; notre politique moderne eſt l'ouvrage de deux paſſions, l'une eſt la crainte qu'inſpire l'inquiétude de quelque peuple qui veut dominer ; l'autre eſt l'eſpérance de lui réſiſter, parce qu'il n'a en lui-même ni les qualités ni les reſſources néceſſaires pour tout ſubjuguer. Détruiſez à force de ſageſſe & de courage cette eſpérance, il ne reſtera que la crainte, & dès-lors l'Europe ne tardera pas à perdre ſa liberté.

L'effet que produiroit parmi nous la puiſſance dont je parle, la république romaine le produiſit autrefois dans l'Italie. Ce n'étoit qu'à la dernière extrémité qu'on devoit ſe réſoudre à rompre avec un peuple, dont tous les jours quelque ville éprouvoit la ſupériorité, qui ne recevoit un échec que pour s'en venger avec plus d'éclat, & qu'on auroit plutôt exterminé que contraint à faire une démarche indigne de ſon courage & contraire à ſes principes. On voit un exemple remarquable de cette fermeté ſingulière des Romains, dans la guerre que leur fit Coriolan. Après pluſieurs ſuccès, ce capitaine s'étoit approché juſqu'aux portes de Rome, dont il forma le ſiége. Une terreur générale glace les eſprits. Chaque citoyen croit que le moment fatal de la république eſt arrivé. On court en foule dans les temples, on fait des proceſſions & des ſacrifices. Le ſénat voit ſa perte certaine, & il ne lui vient cependant pas dans la penſée

de ſauver Rome en accordant à Coriolan ſes demandes, c'eſt-à-dire, la reſtitution des terres conquiſes ſur les Volſques. Il déſeſpère de ſon ſalut, & il s'en tient fièrement à la réponſe qu'il avoit d'abord faite : « Que les Romains ne pou-» voient rien accorder à la force ſans violer leurs » maximes & leurs uſages; qu'ils ne traiteroient » point avec un rebelle tant qu'il auroit les armes » à la main ; qu'il ſe retirât ſur les terres des Volſ-» ques, & que la république verroit alors ce que » la juſtice exige d'elle. »

Ce qui doit nous paroître le plus ſurprenant dans la fortune des Romains, c'eſt qu'ils aient ſuffi à faire une guerre continuelle depuis le règne de Numa juſqu'à la fin de la premiere guerre punique (1), qu'ils fermèrent pour la ſeconde fois le temple de Janus C'eſt une eſpèce de prodige qu'une ville qui n'a jamais beſoin de repos, tandis qu'aucune de nos nations modernes ne pourroit ſoutenir une guerre même heureuſe pendant trente ans, ſans être obligée de faire la paix pour réparer ſes forces épuiſées. Mais je viens de remarquer que Rome ne chercha d'abord qu'à conquérir des citoyens, & la guerre les multiplia en effet à tel point, que dans le cens de Servius Tullius on y compta plus de quatre-vingt mille hommes en état de porter les

(1) Elle finit l'an de Rome 510. On voit par-là que les Romains firent continuellement la guerre pendant près de cinq ſiècles.

armes. Si les Romains, après l'établiſſement de la république, prirent l'uſage de ſe faire des alliés, & non pas des concitoyens, des peuples qu'ils ſoumettoient ; cette nouvelle politique ne leur fit aucun tort, parce que ces alliés eux-mêmes ſupportoient une partie des pertes que la guerre cauſoit. D'ailleurs les inſtitutions de la république étoient extrêmement favorables à la propagation, & les Romains donnèrent aſſez ſouvent à des familles étrangères le droit de bourgeoiſie, pour que le nombre des citoyens augmentât à chaque cens.

La guerre exige aujourd'hui des dépenſes énormes ; & les conquêtes d'un peuple ne le dédommagent preſque jamais de ce qu'elles lui ont coûté. La république romaine faiſoit au contraire la guerre ſans frais juſqu'au ſiége de Véies (1), elle ne donna point de paie à ſes ſoldats, parce que ces expéditions étoient courtes. Il n'étoit queſtion que de ſortir de Rome, d'aller au-devant de l'ennemi, de le combattre, & ſi on prenoit une ville, c'étoit par eſcalade. Le citoyen portoit avec lui les vivres qui lui étoient néceſſaires, & il revenoit chargé de butin. Quand les vues des Romains s'agrandirent, que leurs campagnes devinrent plus longues & plus difficiles, & qu'il fallut donner une paie au ſoldat qui abandonnoit la culture de ſes terres & le

(1) L'an de Rome 347. Ce ſiége dura dix ans.

ſoin de ſes affaires domeſtiques, la guerre, pour me ſervir de l'expreſſion de Caton, nourriſſoit encore alors la guerre. Les armées, accoutumées à une extrême frugalité, vivoient aux dépens des ennemis ; & comme les entrepriſes étoient plus importantes, le butin fut auſſi plus conſidérable. La république en laiſſoit une aſſez grande partie aux ſoldats pour qu'ils ſouhaitaſſent toujours la guerre ; elle ſe dédommageoit de ſes avances en vendant le reſte ; & après avoir réparé ſes fonds, il lui reſtoit encore beaucoup de terres conquiſes qu'elle partageoit entre ſes plus pauvres citoyens, ou dont elle formoit le domaine d'une colonie.

La guerre tenoit donc lieu chez les Romains de cette induſtrie, de ce commerce, de ces arts, de cette économie qui ſont les ſeules ſources de la richeſſe des peuples modernes. Le citoyen trouvoit un avantage particulier à être ſoldat, & les ſoldats ſeuls entretenoient l'abondance à Rome par leurs victoires ; la république ne devoit donc faire la paix avec un de ſes voiſins, que pour tourner l'effort de ſes armes contre un autre. Aujourd'hui que par une ſuite de l'adminiſtration établie chez les puiſſances de l'Europe, toutes les richeſſes de l'état ſont entre les mains d'un petit nombre d'hommes, que le reſte ne ſubſiſte que par induſtrie, & que les citoyens, nobles, magiſtrats, ſoldats, commerçants, laboureurs, ou artiſans forment des

claſſes différentes dont les intérêts ſont oppoſés, ou du moins différents ; comment ſeroit-il poſſible de leur rendre la guerre également avantageuſe ? Elle doit être un fléau pour toutes les nations ; ſans enrichir les armées mêmes, elle appauvrit tous les citoyens dont elle ruine l'induſtrie & ſuſpend le commerce, tandis qu'ils ſont obligés de payer des ſubſides plus conſidérables. Le gouvernement, retenu par les murmures du peuple, & qui de jour en jour perçoit les impoſitions avec plus de difficulté, ſe trouve donc enfin dans l'impuiſſance de pourſuivre ſes entrepriſes ; & les ſujets, accablés des maux de la guerre, n'aiment & ne deſirent que la paix.

Après ce que j'ai dit juſqu'ici des différentes cauſes qui concouroient à l'agrandiſſement des Romains, ſi on ſe rappelle combien la conquête ſeule de l'Italie leur coûta de peines, de ſoins, de travaux, l'ambition de nos états modernes doit paroître une inquiétude puérile. Qu'on y réfléchiſſe, ce n'eſt qu'une nation de ſoldats qui peut ſubjuguer ſes voiſins ; parce qu'elle ſeule peut avoir cette diſcipline excellente qui prépare les ſuccès, cette fermeté qui rend inébranlable dans le malheur, cette avidité inſatiable pour la gloire, qui ne ſe laſſe jamais de vaincre, & ſur-tout ces ſages inſtitutions qui, en proſcrivant tout ce qui n'eſt pas utile à la guerre, ne lui laiſſent de paſſion que pour la liberté & les combats, & lui fourniſſent naturellement les

moyens de profiter d'une première conquête pour en faire plus aiſément une ſeconde. Quel ſpectacle nous préſente aujourd'hui une nation ! On voit quelques hommes riches, oiſifs & voluptueux qui font leur bonheur aux dépens d'une multitude qui flatte leurs paſſions, & qui ne peut ſubſiſter qu'en leur préparant ſans ceſſe de nouvelles voluptés. Cet aſſemblage d'hommes, oppreſſeurs & opprimés, forme ce qu'on appelle la ſociété, & cette ſociété raſſemble ce qu'elle a de plus vil & de plus mépriſable, & en fait ſes ſoldats ; ce n'eſt point avec de pareilles mœurs, ni avec de pareils bras que les Romains ont vaincu l'univers.

Je ne crains point de me tromper en avançant que l'ambition parmi les Européens, loin de conduire un peuple à la monarchie univerſelle, doit hâter ſa décadence. Quel état en effet n'eſt pas accablé du poids des dettes que la guerre l'a obligé de contracter ? Le plus oberré, c'eſt celui qui a fait les plus grandes entrepriſes. Quelques princes ont reculé leurs frontières ; mais ont-ils accru leurs forces en agrandiſſant leur territoire ? Il n'y a point de nation en Europe qui ne trouve ſon véritable avantage à cultiver ſoigneuſement la paix ; ſi elle fait la guerre pour un autre objet que ſa défenſe, elle va contre ſes intérêts ; & un peuple qui ne les conſulte pas dans chacune de ſes entrepriſes, quel bonheur peut-il ſe promettre ?

Malgré tous les avantages que la république romaine avoit sur ses ennemis, jamais elle ne seroit parvenue à les asservir, si par la forme même de son gouvernement, elle n'eût été forcée à se conduire par des principes & des maximes invariables, qui devinrent le ressort de tous ses mouvements, & qui la poussoient au but qu'elle ne perdit jamais de vue. Qu'on jette les yeux sur les traités, les alliances, les ligues que nos peuples ont faits depuis le commencement de ce siècle; & l'on croira qu'aucun état n'a d'intérêt fixe & certain, que l'intrigue a pris la place de la politique, qu'au lieu de gouverner les affaires, on leur obéit, & qu'on est ami ou ennemi au hasard. Chez les Romains, le magistrat étoit obligé de prendre l'esprit de sa nation, & de la conduire selon ses intérêts. Aujourd'hui l'intérêt d'un peuple, c'est l'intérêt personnel de ceux qui le gouvernent. L'homme timide ou modéré ne voit point les objets du même œil que l'homme courageux ou ambitieux. De-là dans tous les états, cette conduite tour-à-tour foible, intrépide, ambitieuse, désintéressée, parce qu'ils obéissent successivement à des maîtres qui ont des lumières, & sur-tout des passions différentes. Il arrive très-rarement qu'un prince suive la route que son prédécesseur lui a tracée; il change même souvent de caractère & de politique en changeant de ministre: ainsi une nation ne fait jamais qu'ébaucher des entreprises.

L'hiſtoire de nos pères nous inſtruit d'avance de l'hiſtoire de nos neveux. Comme il s'eſt fait juſqu'à préſent, il ſe fera encore dans la ſuite un balancement de fortune entre tous les peuples de l'Europe. Un état gouverné par un prince habile & ambitieux ſera prêt à tout envahir, & il deviendra ſubitement le jouet de ſes voiſins. A un Charlemagne ſuccédera un Louis-le-Débonnaire; l'édifice élevé par le héros s'écroulera ſous le prince imbécille. L'un avoit communiqué ſon génie à ſa nation, il voyoit tout, il remédioit à tout; l'autre ne verra que ſa cour, ſes favoris & ſes domeſtiques; embarraſſé de ſa puiſſance, il ne ſaura pas employer ſes forces, & ſera humilié par un ennemi beaucoup moins puiſſant que lui, mais courageux, ſage & éclairé. Ces jeux bizarres, mais ordinaires de la fortune, contribueront, ſi je ne me trompe, plus efficacement que notre politique de l'équilibre, à conſerver à chaque peuple ſon indépendance.

Les premières guerres des Romains ne furent que des courſes où la bravoure décidoit de tout. Il auroit fallu peu de ſcience à leurs ennemis pour les vaincre; mais auſſi ignorants qu'eux, ils ne leur oppoſoient ni ruſes ni manœuvres habiles. Les conſuls, toujours heureux, ne ſavoient pas qu'il y a des circonſtances où il faut vaincre par la force, & d'autres où il faut chercher la victoire, en feignant d'y renoncer. Les

Romains vouloient tojours combattre, & la confiance qu'ils avoient en leur courage exigeoit qu'on chaſsât l'ennemi par la force; le vaincre ſans l'accabler du poids des légions, ce n'eût été pour eux qu'une demi-victoire (1).

Ces préjugés, nés avec la république, flattoient ſi agréablement ſon orgueil, qu'ils y ſubſiſtèrent long-temps encore après que ſes généraux eurent porté la ſcience de la guerre à ſon plus haut point de perfection. L'adreſſe que Marcius & Attilius employèrent pour tromper Perſée, & l'empêcher de commencer les hoſtilités avant que la république eût envoyé ſes légions dans la Grèce, fut condamnée à Rome par une partie du ſénat qui ſe piquoit, ainſi que le rapporte Tite-Live, de conſerver les ſentiments des anciens Romains. « Rome, diſoient ces » ſénateurs, dédaigne de ſe ſervir de ruſes & de » tendre des piéges, le jour doit éclairer ſes armes » & ſes exploits. Elle ne ſait ce que c'eſt que de » donner, par une ſuite ſimulée, une fauſſe con» fiance à ſes ennemis pour ſe jeter ſur eux, & » les accabler dans leur ſécurité. Nos pères aimoient

(1) Voyez la différence que les Romains mettoient entre le triomphe & l'ovation. *Cauſæ ovationis hæ traduntur, ſi non penitus debellatu eſſent hoſtes.... ſi fuſi eſſent, fugati, perculſi, conſternati, non tamen magnis cladibus affecti..... denique ſi incruento prælio pugnatum eſſet.* Il falloit que les ennemis euſſent perdu au moins cinq mille hommes dans un combat, pour que le conſul obtînt les honneurs du grand triomphe. Quelle groſſiereté!

» la gloire, ils ne terniſſoient point leur courage » en y aſſociant des fineſſes; & après avoir déclaré » la guerre, ils aſſignoient même le jour & le lieu » du combat. »

L'affront des Fourches Caudines rendit les conſuls plus attentifs ſur eux-mêmes (1). Ils commencèrent dès-lors à ſe conduire avec une certaine intelligence, & à faire la guerre par principes. Craignant les embuſcades & les piéges, ils apprirent à en dreſſer. Leurs marches devinrent plus ſavantes, & dès qu'ils ſurent qu'une armée pouvoit être coupée & comme aſſiégée en pleine campagne, ils voulurent connoître un pays avant que de s'y engager. Le point le plus difficile pour les Romains, c'étoit de les accoutumer à regarder la guerre comme un art qui avoit beſoin d'autre choſe que du courage, & d'une diſcipline rigide; dès qu'ils commencèrent à méditer, leurs progrès furent rapides.

Ils prirent toujours chez leurs ennemis ce qu'ils y trouvèrent d'avantageux (2). Leurs ſuccès, leurs défaites, ils mettoient tout à profit; & chaque peuple qu'ils vainquirent leur donna en quelque

---

(1) Une armée romaine paſſa ſous le joug l'an de Rome 431.

(2) *Neque ſuperbia obſtabat quominus inſtituta aliena, ſi modo proba erant, imitarentur Majores noſtri. Arma atque tela militaria ab Samnitibus, inſignia magiſtratuum ab Tuſcis pleraque ſumpſerunt; poſtremò quod utique apud ſocios aut hoſtes ideneum videbatur, cum ſummo ſtudio domi exſequebantur, imitare quam invidere bonis malebant.* Sall. in Bel. Cat.

ſorte une leçon de guerre. Les Samnites ſur-tout leur firent faire des efforts extraordinaires, étendirent par-là leurs vues & leurs connoiſſances, & les mirent en état de repouſſer d'Italie un prince qui avoit fait ſes premières armes ſous les lieutenants d'Alexandre Pyrrhus ne trouve rien de barbare dans leur manière d'aſſeoir un camp, & de diſpoſer une armée. Avec les forces que ce prince avoit amenées au ſecours des Tarentins, & les alliés qu'un politique plus habile que lui ſe ſeroit faits en Italie, il devoit peut-être ruiner la république romaine, & il lui apprit ſeulement à vaincre les Carthaginois.

L'ambition de ce prince inquiet & avide dévançoit la rapidité de ſes armes. En entrant dans l'Italie, il lui tardoit de conquérir la Sicile, & à peine a-t-il mis le pied dans cette iſle, qu'il dévore l'Afrique, & voudroit déjà avoir vaincu Carthage. Il ſavoit vaincre ; mais ſon impatience le dégoûtoit de ſes entrepriſes avant que de les avoir conſommées. Les Romains ne ſe ſoutinrent contre Pyrrhus que par Pyrrhus même. Leurs armées avoient été entièrement défaites près de Syris, & miſes en déroute à Aſculum. Une troiſième action pouvoit réduire les Romains, qui n'étoient pas encore accoutumés de combattre contre des éléphants, à défendre leur propre ville ; mais au lieu de pourſuivre ſon avantage, Pyrrhus entame une négociation

négociation mal-entendue, & quand il ne devoit inſpirer que de la crainte à ſes ennemis, il leur redonne de la confiance. Etonné par le récit de Cynéas, qui, diſoit-il, avoit vu dans le ſénat de Rome une aſſemblée de rois, & déjà ennuyé de la conſtance que les Romains lui oppoſoient, il abandonne les Tarentins leurs alliés, & l'Italie, pour voler au ſecours de Syracuſe & d'Agrigente, que les Carthaginois vouloient ſoumettre à leur domination. La république romaine mit à profit l'abſence de ce prince; & quand il repaſſa en Italie pour relever les affaires déſeſpérées de Tarente, il fut battu à Bénévent, & forcé de chercher un aſyle dans ſes états.

C'eſt peu de temps après la retraite de Pyrrhus que les Romains inventèrent cet ordre de bataille, auquel Polybe attribue les avantages qu'ils continuèrent à remporter ſur leurs ennemis. Ils ſe rangeoient ſur trois lignes, & chaque ligne, au lieu de former une maſſe peſante d'infanterie qui n'auroit eu que des mouvements lents & difficiles, étoit compoſée de différents corps ſéparés les uns des autres, & par-là capables des évolutions les plus rapides. Les princes qui formoient la ſeconde ligne étoient placés vis-à-vis les intervalles que laiſſoient entre elles les cohortes des haſtaires qui formoient le premier rang, & les corps des triaires, c'eſt-à-dire des ſoldats les plus braves & les plus expérimentés, placés en troiſième ligne, répon-

doient aux intervalles des princes, & faiſoient la réſerve de l'armée.

Outre que cette diſpoſition eſt plus propre que la phalange des Grecs, & l'ordonnance des Barbares, à éviter l'effort des éléphants, car il ſuffiſoit de faire un mouvement léger pour que l'armée romaine s'ouvrît & ſe fermât en colonne, elle offroit un moindre front aux armes de jet des Velites. Il falloit vaincre pour ainſi dire trois fois les Romains dans la même action. Si les haſtaires étoient enfoncés, les princes s'avançoient, les ſoutenoient & leur donnoient le temps de ſe rallier derrière eux pour fondre une ſeconde fois ſur l'ennemi, auquel les triaires enlevoient encore quelquefois la double victoire qu'il avoit déjà remportée.

Les Grecs & les ſucceſſeurs d'Alexandre ne connoiſſoient qu'un même ordre de bataille, c'eſt celui de la phalange, compoſée de ſeize mille hommes, rangés ſur ſeize de profondeur. On peut voir dans les hiſtoriens quelles étoient les armes de ces ſoldats, & l'on ne ſera point étonné que Paul Emile en fût effrayé la première fois qu'il combattit contre Perſée. La phalange paroiſſoit invincible, & elle l'étoit en effet, dit Polybe, tant qu'elle demeuroit unie; mais, ajoute-t-il, il étoit rare qu'occupant vingt ſtades, elle trouvât un terrain qui lui convînt. Une hauteur, un foſſé, une fondrière, une haie, un ruiſſeau

en rompoient l'ordonnance ; & ſes ennemis pouvoient alors la ruiner d'autant plus aiſément, & pénétrer dans les intervalles qu'elle laiſſoit en ſe rompant, que tel eſt l'ordre de la phalange, continue le même hiſtorien, que le ſoldat ne peut faire aucune évolution, ni combattre corps à corps, à cauſe de la longueur de ſes armes. Sans aucun obſtacle étranger, il étoit même impoſſible que la phalange ne ſouffrît pas quelque flottement dès qu'elle ſe mettoit en mouvement. Les cohortes romaines, auſſi capables de toutes ſortes d'évolutions, que la peſante ordonnance des Grecs l'étoit peu, avoient donc un avantage conſidérable ſur la phalange. Pour la vaincre, il ne s'agiſſoit que de la forcer à combattre ſur un terrain inégal, ou avant que de l'attaquer, de la rompre par le ſecours des Velites, ou de la forcer à marcher.

Ce que Polybe dit, en comparant l'ordonnance légère des Romains à celle des Macédoniens, il faut à plus forte raiſon l'appliquer à l'ordre de bataille des autres peuples, dont l'infanterie toute preſſée en un corps, avoit les inconvénients de la phalange, ſans en avoir les avantages. Deux & même trois phalanges placées les unes derrière les autres ne fortifioient point une armée, parce qu'elles ne ſe donnoient aucun ſecours. Annibal en fit l'épreuve à Zama. Il compoſa ſa première phalange de tout ce qu'il avoit de plus médiocre

dans ſes troupes, ſe flattant qu'après que les Romains ſe ſeroient fatigués à la tailler en pièces, il fondroit ſur eux avec la ſeconde phalange, & les mettroit aiſément en fuite. Ce grand homme fut trompé dans ſes eſpérances. Sa première phalange, qui fut rompue & enfoncée, ſe jeta ſur la ſeconde, y porta le déſordre, & l'entraîna dans ſa déroute avant même que les Romains l'euſſent approchée.

LIVRE CINQUIÈME.

TANDIS que Rome étoit occupée à ſubjuguer l'Italie, Carthage qui régnoit depuis long-temps ſur l'Afrique, étendoit ſa domination hors de ſon continent. Elle avoit fait des conquêtes conſidérables en Eſpagne; la Sardaigne étoit ſoumiſe, & la Sicile ſembloit ne pouvoir éviter le même ſort. Des richeſſes immenſes, produit du commerce le plus floriſſant, enfloient l'orgueil des Carthaginois; & parce qu'ils étoient le peuple le plus riche du monde, ils ſe croyoient deſtinés à le gouverner. Mais les Romains penſoient que cet empire devoit être le prix de leur courage, de leur patience & de leur amour pour la gloire. Ces deux nations, à force de vaincre leurs ennemis, ſoumirent tous les peuples qui les ſéparoient; elles ſe firent la guerre, & peut-être que l'hiſtoire n'offre point de ſpectacle plus beau, plus intéreſſant, & à la fois plus inſtructif que la rivalité de ces deux républiques.

Carthage, fondée par Didon pluſieurs ſiècles avant Romulus, obéit d'abord à des rois; mais elle ne tarda pas à en ſecouer le joug pour ſe gouverner en ville libre. Deux ſuffètes, dont la

magiſtrature étoit annuelle, préſidoient à un ſénat nombreux qui les avoit élus ; ils en convoquoient les aſſemblées, & y propoſoient les matières qui devoient être l'objet des délibérations. Tant que les avis étoient unanimes dans le ſénat, ce corps régloit tout, ordonnoit tout, & le gouvernement étoit abſolument ariſtocratique. Mais au défaut d'unanimité, les affaires étoient portées devant le peuple, que ſes magiſtrats aſſembloient dans la place publique (1) ; il décidoit à la pluralité des ſuffrages, & le gouvernement devenoit alors purement démocratique ; ainſi la ſouveraineté toute entière, appartenant tour à tour à chacun des deux ordres de l'état, Carthage, alternativement gouvernée par le ſénat ou par le peuple, n'avoit aucune règle conſtante de conduite. Ariſtote & Polybe, trompés par ſes deux ſuffètes, ſon ſénat & ſes aſſemblées du peuple, ont donc eu tort de comparer cette république, l'un à celle des Spartiates, l'autre à celle des Romains, où l'ariſtocratie, la royauté & la démocratie unies, fondues enſemble, & toujours tempérées les unes par les autres, formoient une police mixte qui raſſembloit les avantages de tous les autres gouvernements.

(1) Ces magiſtrats du peuple étoient au nombre de 105. Les auteurs latins les appellent *centum viri*, *centum-virs* ; ils étoient les juges de toutes les affaires civiles.

A peine les Carthaginois ſe furent-ils formé un établiſſement ſolide, qu'occupés, à l'exemple des Tyriens dont ils deſcendoient, de la ſeule paſſion d'étendre leur commerce, d'acquérir & d'amaſſer des richeſſes (1), ils durent avoir tous les vices que produit l'avarice. Si ces vices ruinèrent le ſage gouvernement des Romains, quels ravages ne durent-ils pas cauſer chez les Carthaginois, dont les loix n'étoient propres ni à prévenir, ni à réprimer les abus? La probité & les talents ne furent comptés pour rien; c'eſt aux ſeuls citoyens riches qu'on déféroit les magiſtratures, & il leur étoit même permis d'en poſſéder pluſieurs à la fois. N'y ayant plus d'égalité entre les magiſtrats, & leurs fonctions n'étant pas ſéparées, les haines & les jalouſies prirent la place de l'émulation; & de là naquirent ces cabales, ces partis preſqu'auſſi anciens que la république, & auxquels ſes intérêts furent continuellement ſacrifiés. On ne concevroit point que les Carthaginois euſſent conſervé leur liberté juſqu'au temps où ils firent la guerre aux Romains, ſi on ne faiſoit attention que leur eſprit, plus occupé de leurs banques & de leurs comptoirs que de tout autre objet, &

(1) L'avarice des Carthaginois étoit une paſſion baſſe & ſordide; ils ne ſavoient pas jouir de leur fortune. M. Huet, dans ſon hiſtoire du commerce & de la navigation des anciens, chap. 15, dit que les Romains appeloient par dériſion les Carthaginois, *mangeurs de bouillie.*

rétréci par l'intrigue, ne s'ouvroit point aux grandes choſes comme celui des Romains. Tandis que les uns, naturellement lâches & timides, s'inſultoient en citoyens, & ne cherchoient à dominer que par des voies ſourdes & détournées, les autres, fiers & courageux comme leur république, avoient ſon ambition & décidoient leurs querelles par les armes. La modération même que les Carthaginois conſervoient au milieu de tous leurs vices donne une idée déſavantageuſe de leur caractère, & la foibleſſe qui les empêche d'être auſſi méchants que les Romains, ne les rend que plus mépriſables.

Carthage ſoumit cependant ſes voiſins, c'étoient ſans doute des peuples incapables de conſerver leur indépendance. Ses premiers ſuccès, les contributions qu'elle exigea de ſes ennemis, & les dépouilles des vaincus lui inſpirèrent une confiance qui ne fut qu'un vice de plus dans ſa conſtitution. Quoique marchands, les Carthaginois voulurent être conquérants, & s'ils ne continuoient pas à trouver des peuples auſſi mal gouvernés qu'eux, auſſi corrompus, plus foibles & diviſés d'intérêt, ils devoient néceſſairement périr: car il eſt impoſſible qu'une république, telle que Carthage, qui n'a que des ſoldats mercenaires, & dont les magiſtrats ne ſont pas les capitaines (1), ait le génie pro-

(1) Chez les Carthaginois, le commandement des armées

pre à commencer, ſuivre & conſommer de grandes entrepriſes de guerre. Accoutumée à voir ſes intérêts ſous un autre point de vue qu'une nation militaire, & à travers d'autres préjugés, elle aime la paix qui fait fleurir ſon commerce, & doit par conſéquent faire mal la guerre. Ses projets, toujours trop grands ou trop petits, ne ſeront jamais concertés avec ſageſſe, & elle ne les exécutera qu'en ſe défiant d'elle-même, ou en préſumant trop de ſes forces. Elle aura de l'eſpérance, ou la perdra mal à propos; arrogante dans la proſpérité, elle n'aura aucune fermeté dans les revers; ne pouvant donc faire la guerre avec avantage, il faut qu'elle y trouve enfin ſa perte.

Si on rapproche ces réflexions générales de ce que j'ai dit juſqu'ici des inſtitutions politiques des Romains, il paroîtra ſans doute ſurprenant que la première guerre punique ait duré vingt-un ans, & n'ait pas fini par la ruine entière de Carthage. Mais il faut faire attention que la république romaine, ſe trouvant tranſportée dans un ordre de choſes tout nouveau, ne put pas d'abord profiter de toute la ſupériorité que ſon gouvernement, ſes mœurs & ſa diſcipline militaire lui donnoient ſur les Carthaginois. Il ne

---

n'étoit attaché à aucune magiſtrature. Le ſénat ou le peuple faiſoit le général un officier qui s'étoit diſtingué, ou qui ſavoit mieux briguer la faveur publique.

s'agiſſoit plus de faire la guerre comme elle l'avoit faite juſqu'alors dans l'Italie, de s'étendre de proche en proche, & d'armer ſeulement quatre légions ; il falloit ſe faire de nouvelles maximes, & une politique en quelque ſorte toute nouvelle ; & ce moment eſt preſque toujours fatal à un peuple, parce qu'il n'eſt point éclairé par l'expérience ; & qu'entraîné par la force de l'habitude, il veut encore imiter quand il doit imaginer.

Les Carthaginois, au contraire, qui, depuis long-temps, faiſoient la guerre dans les provinces éloignées & avec des armées nombreuſes, devoient encore avoir un avantage conſidérable ſur les Romains, par l'expérience qu'ils avoient de la mer. Je ſais que la navigation étoit un art auſſi borné chez les anciens qu'il eſt étendu chez nous ; que tout ſe réduiſoit, de la part des matelots, à connoître de certains préſages (1) du beau & du mauvais temps, à manier avec adreſſe le gouvernail, & à ramer de concert, & que le courage du ſoldat décidoit du ſort des batailles navales. Mais les Romains qui n'avoient jamais vu que des barques de pêcheurs, étoient trop ſages pour n'être pas intimidés par leur ignorance. Les honneurs extraordinaires qu'ils accordèrent au conſul Duilius, qui défit le pre-

(1) Voyez Végece l. 5, ch. 10, 11 & 13.

mier une flotte carthaginoiſe, prouvent combien cette victoire étoit inattendue.

Après avoir vaincu, les Romains s'eſſayoient encore, & ils avoient beſoin de pluſieurs ſuccès conſécutifs pour avoir ſur mer la même confiance qu'ils avoient ſur terre. D'ailleurs, l'empire des Carthaginois ſe ſoutenoit par ſon propre poids contre des échecs légers, & ne pouvoit être ébranlé que par de grands revers ; mais la pauvreté de la république romaine ne lui permettoit pas de former de grandes entrepriſes. Elle ne connoiſſoit l'uſage des monnoies d'argent que depuis peu d'années (1), & quelques ſecours qu'elle reçût de la généroſité des citoyens, ils étoient beaucoup moins conſidérables que les fonds ordinaires qu'une république auſſi riche que Carthage deſtinoit à la guerre.

Ces cauſes particulières rendirent en quelque ſorte les Romains inférieurs à eux-mêmes dans le cours de la première guerre punique. Ils n'ignoroient pas ſans doute la fameuſe diverſion d'Agathocles (2), & ils étoient inſtruits de la

(1) L'an de Rome 481, la république commença à avoir quelque monnoie d'argent, & la premiere guerre punique commença l'an 489.

(2) Agathocles, tyran de Syracuſe, étant vivement preſſé par les Carthaginois qui aſſiegeoient ſa ville, s'embarqua avec ſes principales forces, & fit une deſcente en Afrique. Il s'approcha de Carthage même, la menaça d'en former le ſiége, & par cette heureuſe diverſion, la contraignit à rappeler les troupes qu'elle avoit en Sicile.

dureté avec laquelle Carthage régnoit sur l'Afrique ; & quelqu'avantage qu'ils dussent se permettre en y transportant le théâtre de la guerre, ils ne se déterminèrent que tard à y faire passer une armée. La bataille d'Ecnome ayant enfin mis Régulus en état d'assiéger Carthage, ce général pouvoit dès-lors exécuter ce que firent depuis les Scipions ; mais sa république se défia de ses propres forces & de ses lumières, & se trouvant en quelque sorte embarrassée par la grandeur de son entreprise, rappela en Italie un consul & une partie des légions. Les Romains, après la défaite de Régulus, parurent vouloir se venger avec éclat, ils remirent en mer une flotte de trois cents vaisseaux, & au lieu de porter une seconde fois la guerre en Afrique, où ils n'auroient plus trouvé un Xantippe (1), ils se contentèrent de retirer d'Aspis les soldats de Régulus qui s'y étoient réfugiés.

Depuis que la république romaine, éclairée par ses fautes mêmes, & familiarisée avec les grandes entreprises par une guerre de vingt-un ans, étoit aussi exercée à combattre sur mer que sur terre, & s'étoit enrichie par la possession de la Sicile & des autres pays qui lui

(1) Xantippe, Lacédémonien, étoit venu au secours de Carthage, & ayant pris le commandement de son armée, battit Régulus. Les Carthaginois le firent périr, pour s'épargner le soin de lui témoigner leur reconnoissance.

avoient été cédés ; il ſemble que Carthage ne pourra éviter ſa ruine, ſi elle recommence la guerre contre les Romains. Elle devroit même n'avoir aucun ſuccès important ; mais les états ne font pas toujours ce qu'ils doivent naturellement faire. La fortune ſe plaît quelquefois à confondre la ſageſſe des hommes pour leur montrer qu'ils ne ſont jamais aſſez ſages. Rome, faite pour tout conquérir, eſt prête à être ſubjuguée par les Carthaginois ; c'eſt là un de ces phénomènes irréguliers que préſente l'hiſtoire, & dont la politique ne peut trop étudier les cauſes.

L'application ſucceſſive d'Amilcar, d'Aſdrubal & d'Annibal à former les armées à une excellente diſcipline, avoit ſuppléé à tout ce qui manquoit au gouvernement de Carthage pour avoir des ſoldats auſſi braves que ceux de la république romaine. Ces hommes rares, qui devoient tout à leurs talents & rien aux inſtitutions de leur patrie, eurent preſque l'art d'inſpirer à une milice mercenaire & compoſée de différentes nations, le même zèle, la même fidélité & la même obéiſſance que les conſuls trouvoient naturellement dans leurs concitoyens. Tandis que Rome, qui avoit fermé le temple de Janus après la première guerre punique, ſe relâchoit vraiſemblablement de ſes exercices, & goûtoit trop de douceurs (1), d'une paix qui

(1) L'intervalle de la premiere à la ſeconde guerre punique eſt

fut à peine troublée par quelques expéditions contre des peuples dont elle châtia trop aiſément l'indocilité (1); les armées de Carthage s'aguerriſſoient en Eſpagne, & y faiſoient tous les jours de nouvelles conquêtes. Malgré les intrigues & les cabales par leſquelles les Carthaginois étoient déſunis, & dont le propre eſt de faire négliger le mérite, de le craindre même, & de l'étouffer pour ſubſtituer à ſa place l'ignorance & l'incapacité, ils donnent à Annibal le commandement de leur armée. Par le caprice d'un haſard contraire, les Romains, malgré un gouvernement plus capable que tout autre de produire des talents, & où le mérite étoit sûr d'être récompenſé, élèvent au conſulat un Flaminius & un Varron.

Ce n'eſt point proprement contre la république de Carthage que Rome va faire la guerre,

---

de vingt-cinq ans : l'une finit l'an de Rome 510, & l'autre commença en 535.

(1) *Neque hoſtem acriorem bellicoſioremque ſecum congreſſum, nec rem romanam tam deſidem unquam fuiſſe atque imbellem. Sardos, Corſoſque, & Iſtros atque Illyrios, laceſſiſſe magis quam exercuiſſe romana arma; & cum Gallis tumultuatum verius quam belligeratum. Pœnum, hoſtem veteranum, trium & vigenti annorum militiâ duriſſimâ inter Hiſpanas gentes ſemper victorem, primum Amilcare, deinde Aſdrubale, nunc Annibale duce acerrimo aſſuetum, recentem ab excidio opulentiſſimæ urbis Iberum tranſire: trahere ſecum tot excitos Hiſpanorum populos: concitaturum avidas ſemper armorum Gallicas gentes: cum orbe terrarum bellum gerendum in Italia, ac pro mœnibus romanis eſſe.* Tit. Liv. l. 21.

c'eſt contre Annibal ſeul, qui, avec les reſſources que lui préſente une armée bien diſciplinée, & ce qu'il avoit pu amaſſer de richeſſes en Eſpagne, ſe ſentant en état de ſe paſſer des ſecours de ſa patrie, médite tout, projette tout, exécute tout. Si le ſénat de Carthage eût réglé les opérations de cette guerre, les Romains auroient pu faire des fautes impunément; mais un homme qui n'en fait point les obſerve, les entoure de piéges, & leur fera payer chèrement la plus petite mépriſe & la plus légère diſtraction.

Rome avoit fait trop de mal aux Carthaginois pendant la première guerre punique, & les avoit trop grièvement offenſés depuis, en s'emparant, contre la foi des traités, de l'iſle de Sardaigne, pour ne devoir pas être inquiète de leurs progrès en Eſpagne. Voir ſortir ſon ennemi de l'humiliation où on l'a mis, & ne pas lui faire la guerre, c'eſt une imprudence extrême. Il falloit éclairer toutes les démarches d'Annibal & s'oppoſer à ſes premières entrepriſes; dès qu'il offenſe Sagunte, la guerre eſt déclarée aux Romains, il n'eſt plus temps de délibérer, & il ne reſte qu'à tranſporter promptement les légions en Afrique ou en Eſpagne. En laiſſant opprimer un allié fidelle, Rome ôtoit à tous les autres la confiance où ils étoient qu'ils n'avoient rien à craindre ſous ſa protection; & c'étoit ébranler les fondements de ſon empire. Un peuple

pacifique attend la guerre sur ses frontières ; un peuple conquérant doit la porter dans les provinces de ses ennemis. Si les armes romaines sont heureuses en Afrique ou en Espagne, la république y fera des conquêtes ; si elle est battue, elle ne sera point accablée de ses pertes, & il lui reste des ressources pour rétablir ses affaires. Qui ne sent pas que, quand Annibal auroit obtenu en Espagne les mêmes avantages qu'il remporta en Italie, & qui mirent les Romains à deux doigts de leur ruine, il ne leur auroit cependant causé que de médiocres alarmes.

La lenteur & l'indécision des Romains firent concevoir à Annibal le projet de passer d'Espagne en Italie. Cette entreprise a souvent été accusée de témérité ; c'est le tort des grands hommes de paroître plus audacieux que prudents, parce qu'on les juge sans avoir leurs lumières ni leurs ressources. Jamais projet ne fut cependant formé avec plus de sagesse. Annibal connoissoit toute la supériorité de Rome sur sa patrie ; & sachant que ce n'étoit qu'à la faveur de ses talents & de quelques circonstances passagères que Carthage pouvoit se flatter d'avoir des succès, il eût été insensé de se faire un plan qu'il n'eût pu lui-même exécuter. S'il eût entrepris de chasser les Romains pied à pied de leurs conquêtes, & de les détruire par une longue suite de succès, il étoit sûr de mourir avant que d'avoir terminé cette guerre, &

& il auroit laiſſé ſa patrie abandonnée à elle-même & dans l'impuiſſance de ſe défendre. En portant au contraire ſes armes dans le cœur de l'Italie, il réduiſoit dès la première campagne une république conquérante à combattre pour ſes propres foyers, & il ne lui falloit qu'une ou deux victoires pour être en état d'aſſiéger Rome même, la prendre, la brûler, & vendre ſes citoyens.

Ce qui acheva de déterminer Annibal, c'eſt qu'en faiſant la guerre dans quelque province éloignée, il auroit eu à combattre les légions romaines, & ces armées toujours nouvelles d'auxiliaires que les Italiens fourniſſoient aux Romains, & avec leſquelles ils devoient tout envahir. En ſe tranſportant dans l'Italie, il ſe flattoit avec raiſon de diſſiper l'eſpèce de charme qui la tenoit aſſervie aux volontés des Romains, de l'armer même contre ſes maîtres, & de ramener par conſéquent la rivale de Carthage à cet état de foibleſſe où elle s'étoit vue avant ſes conquêtes. En effet, ſi quelques villes d'Italie, ſe ſouvenant encore de leur ancienne indépendance, voyoient avec jalouſie l'empire de la république romaine, & n'étoient plus les dupes de cette politique adroite, par laquelle elle aſſerviſſoit les peuples en les menaçant les uns des autres, ne devoient-elles pas regarder les Carthaginois comme des libérateurs, & ſous leur protection tâcher de recouvrer la liberté? Que ne pouvoit pas ſe promettre un auſſi grand

politique qu'Annibal, en remuant tour à tour les Italiens par la crainte des châtiments ou par l'eſpérance des bienfaits ? Les colonies mêmes de Rome ne devoient pas être fidelles à leur métropole, ſi les Carthaginois, après avoir obtenu quelqu'avantage conſidérable, tournoient leurs forces contre elles, & en les menaçant de les ruiner, les invitoient par des faveurs à ſe lier à eux. Les citoyens romains, qui avoient été tranſportés dans une nouvelle ville, devoient regarder, après un certain temps, l'habitation où ils étoient nés comme leur véritable patrie. C'eſt là qu'étoient leur famille, leurs dieux, leurs amis, leur fortune, & tout ce qui eſt capable d'intéreſſer & d'attacher le cœur humain ; étoit-il naturel que ces colonies, eſclaves du reſpect qu'elles conſervoient pour la ville à laquelle elles devoient leur origine, ſacrifiaſſent au ſalut du capitole leurs femmes, leurs enfants, leur liberté, leurs temples, leurs maiſons & leurs ſépultures ?

Quelque ſage que fût le projet d'Annibal, il falloit, pour l'exécuter, que ſon auteur eût à la fois tous les talents du plus grand homme d'état & du plus grand capitaine. Quelle foule de difficultés, toujours nouvelles, ne devoit-il pas rencontrer pendant une marche de trois cents lieues dans des pays inconnus, coupés par des rivières rapides & profondes, remplis de défilés, & où il faudroit continuellement vaincre par la force des

peuples barbares, ou les tromper par des artifices ? Il lève d'avance tous les obſtacles en les prévoyant; & tandis qu'il commence ſon entrepriſe, & la pourſuit avec ſuccès, la république romaine, toujours aveuglée ſur ſes intérêts, agit ſans courage & ſans prudence. Elle ſemble ne pas pénétrer le deſſein de ſon ennemi; & au lieu de ſonger à défendre l'entrée de l'Italie par la force, reſſource unique après ſes lenteurs & ſes irréſolutions, elle entame des négociations frivoles. Comme elle avoit oublié qu'on ne doit traiter de ſatisfaction & de paix qu'en ſe préparant à la guerre, les ambaſſadeurs qu'elle envoya à Carthage, en Eſpagne & dans les Gaules, ne reçurent que des réponſes inſultantes ou des railleries encore plus humiliantes pour leur orgueil.

Je n'oſerois aſſurer que c'eût été vaincre Annibal que de l'empêcher de combattre quand il fut deſcendu en Italie. Il ſe trouvoit, il eſt vrai, dans une province pleine du nom romain, & où rien n'oſoit encore s'ébranler en ſa faveur : il étoit ſans alliés, ſans ſubſiſtances, ſans machines de guerre, & tout autre général à ſa place auroit péri, s'il n'eût promptement gagné quelque bataille. Mais comme Annibal avoit ſans doute penſé que les Romains pouvoient demeurer opiniâtrément ſur la défenſive, il avoit certainement formé un plan de guerre en conſéquence, & il

lui auroit vraiſemblablement réuſſi. Quoi qu'il en ſoit, les Romains n'avoient point de parti plus ſage à prendre, que d'éviter le combat, & ſans rien haſarder, de reſſerrer les Carthaginois. Tout le monde ſait à quelle extrémité Fabius les réduiſit depuis en temporiſant, quoique leurs victoires euſſent déjà ébranlé la fidélité des peuples d'Italie, & que quelques-uns même leur euſſent ouvert leurs villes. Mais plus les Romains, irrités par la préſence d'Annibal, & honteux de la conduite molle qui avoit cauſé la perte de Sagunte, ſe reprochoient de négligence & de lenteur, plus il étoit naturel qu'ils n'écoutaſſent que leur orgueil & s'abandonnaſſent à toute l'impétuoſité de leur courage. D'ailleurs leur république n'avoit aucune idée de la guerre défenſive, parce qu'elle ne l'avoit jamais faite. Soit foibleſſe de la part des ennemis qu'elle avoit juſqu'alors combattus, ſoit parce que les conſuls, dont la magiſtrature étoit annuelle, s'étoient toujours hâtés de terminer la guerre, ou du moins de remporter quelqu'avantage qui leur valût les honneurs du triomphe; les légions étoient accoutumées à chercher l'ennemi, & ne croyoient avoir fait une campagne heureuſe que quand elle l'avoit taillé en pièces. Des ſuccès qui avoient toujours accompagné cette méthode de faire la guerre, les Romains avoient conclu qu'elle étoit la plus ſage; & c'eſt à ce préjugé qu'Annibal dut les avantages qu'il remporta ſur

les bords du Téſin, à Trébie, & près du lac de Traſimène.

Cornelius Scipion & Flaminius ſe ſeroient crus déshonorés, s'ils n'avoient pas ſaiſi la première occaſion de combattre. L'un étoit brave, mais inconſidéré, & à force de compter ſur le courage & l'intelligence de ſes ſoldats, il n'étoit pas aſſez attentif à remplir les devoirs de général. L'autre n'avoit qu'une témérité orgueilleuſe, qui lui faiſoit dédaigner toutes ſortes de précautions : tous les deux furent vaincus.

Fabius, qui dans des circonſtances ſi fâcheuſes fut fait dictateur, voulut enfin accoutumer ſa république à la défenſive, & ruiner ſon ennemi en ne combattant pas. Mais Annibal, qui ſentoit ſa ſupériorité ſur les généraux de Rome dans un jour d'action, & d'ailleurs obligé de vaincre encore pour achever de déterminer en ſa faveur les peuples d'Italie, déjà ébranlés & incertains ſur le ſort de la guerre, attaqua, non pas en capitaine, mais en politique, un général qui, promenant ſes légions du ſommet d'une montagne à l'autre, avoit l'art de n'occuper que des camps inacceſſibles. Tantôt il cherche à le rendre ſuſpect à ſes concitoyens; il ménage ſes poſſeſſions & celles de la nobleſſe, & ravage les terres des plébéiens; tantôt il le rend mépriſable en feignant de le braver, en même temps qu'il paroît craindre Minutius, général de la cavalerie, & lui laiſſe même

prendre quelques avantages. Les Romains ne purent éviter le piége qu'Annibal leur avoit tendu, indignés contre la circonſpection de Fabius, ils donnent à Minutius un pouvoir égal à celui du dictateur.

Rien n'étoit plus imprudent que cette conduite; elle diviſa les forces de la république dans les conjonctures où elles ne pouvoient être trop unies Fabius & Minutius partagèrent les légions, & au lieu d'une armée formidable, les Romains n'eurent que deux armées incapables de réſiſter ſéparément aux efforts des Carthaginois. Annibal, attentif à profiter de cette méſintelligence, fut prêt à envelopper Minutius & à le tailler en pièces. Par bonheur pour les Romains, l'amour de la patrie étoit encore leur première vertu; le dictateur fut plus vivement frappé de la perte qu'alloit faire la république, que touché du plaiſir malheureux, mais trop naturel, de voir ſuccomber un rival qu'on avoit l'injuſtice de lui préférer. Il vole à ſon ſecours, le dégage, & le force à écouter la reconnoiſſance qui le fit rentrer dans le degré de ſubordination où il devoit être.

Annibal, toujours inſtruit du caractère des généraux qui lui étoient oppoſés, & pour ainſi dire préſent à leurs conſeils (1), n'eut plus beſoin de

(1) *Nec quidquam eorum, quæ apud hoſtes agebantur, eum fallebat.... omnia ei hoſtium haud ſecus quam ſua nota erant.* Tit. Liv. l. 22.

la même politique, quand les conſuls P. Emilius & T. Varron prirent le commandement de l'armée. Le premier avoit toujours approuvé Fabius, & fortement attaché à ſes principes, il étoit capable de réſiſter aux murmures de ſes ſoldats & aux plaintes des citoyens renfermés dans Rome. Perſuadé que la poſtérité les vengeroit des calomnies de ſes contemporains, ou plutôt content de faire ſon devoir, & d'être vertueux a ſes propres yeux, il avoit le courage de vouloir ſervir ſa patrie malgré elle. Varron, le plus preſomptueux de tous les hommes, & par conſéquent ſans talent, étoit emporté par cette confiance fanatique qu'un capitaine doit inſpirer à ſes troupes, mais qu'il ſe garde bien lui-même d'avoir, s'il veut aſſurer ſes ſuccès, ou ſe préparer des reſſources dans un malheur. Sous deux généraux d'un caractère ſi oppoſé, qui commandoient alternativement en chef avec un pouvoir égal, & dont toutes les diſpoſitions étoient relatives à des objets contraires, il étoit impoſſible que l'armée romaine pût ni reſter ſur la défenſive, ni attaquer avec avantage; & Varron fut entièrement défait à la fameuſe bataille de Cannes.

Jamais journée ne parut plus déciſive; tous les anciens ont cru que Rome ne ſe ſeroit jamais relevée de la perte qu'elle venoit de faire, ſi Annibal ſe fût préſenté à ſes portes après ſa victoire; & il ſemble que les paroles, ſi connues de Maharbal

aient fixé leur jugement. « Le ſort des armes, dit » ce capitaine à ſon général, t'a ouvert le chemin du capitole, & dans cinq jours nous y ſouperons, ſi tu veux qu'à la tête de ma cavalerie, j'aille annoncer aux Romains que tu viens les aſſiéger dans leur ville ; mais les dieux n'ont pas donné au même homme tous les talents (1), tu ſais vaincre, & tu ne ſais pas profiter de la victoire. » Pluſieurs hiſtoriens, en effet, ſont perſuadés que dans la conſternation où Rome étoit plongée, elle n'auroit point ſongé à ſe défendre.

Si dans la ſuite Annibal lui-même ne diſſimuloit point qu'il n'eût fait une faute capitale (2), en ne s'approchant pas de Rome, ce n'eſt pas qu'il crût que cinq jours après il s'en ſeroit emparé ; il connoiſſoit trop bien le courage de ſes ennemis pour

---

(1) *Maharbal præfectus equitum minime ceſſandum ratus*, imo, ut quid hac pugna ſis actum ſcias, die quinto, *inquit*, victor in capitolio epulaberis : ſequere, cum equite, ut prius veniſſe, quam venturum ſciant, præcedam. *Annibali nimis læta res eſt viſa, majorque, quam ut eam ſtatim animo capere poſſet. Itaque voluntatem ſe laudare Maharbalis ait ; ad conſilium perſandum, temporis opus eſſe. Tum Maharbal :* non omnia nimirum eidem Dii dedere ; vincere ſcis, Annibal, victoria uti neſcis. *Mora ejus die. ſatis creditur ſaluti fuiſſe urbi atque imperio.* Tit. Liv. l. 22.

(2) *Audita vox Annibalis fertur, petundæ ſibi urbis Romæ modo mentem non dari modo fortunam.* Tit. Liv. l. 26. *Ferunt Annibalem re ſpex ſſe ſæpe Italiæ littora, deos, homines, accuſantem, in ſe quoque ac ſuum ipſius caput execratum, quòd non cruentum ab Cannenſi victoria mitteret Romam duxiſſet.* l. 30.

ſe promettre un ſuccès ſi facile. Il eſt certain, ſelon la remarque des écrivains qui ont cherché à le juſtifier, qu'en conduiſant ſon armée des champs de Cannes ſous les murailles de Rome, il n'auroit pas eu le même bonheur que les Gaulois après la bataille d'Allia (1). Les diſgraces conſécutives que les Romains avoient éprouvées n'étoient point produites par un commencement de corruption dans leur gouvernement ou dans leurs mœurs, mais par la ſupériorité d'Annibal ſur leurs généraux, & par l'activité d'un courage trop ardent qui les empêchoit de connoître leur ſituation, & de ſe conduire ſuivant leurs vrais intérêts. Leurs malheurs, loin de les accabler ou de les engourdir, ne devoient donc au contraire que donner plus de force aux reſſorts du gouvernement, & changer leur crainte en déſeſpoir. Le ſénat, qui félicite Varron de n'avoir pas déſeſpéré du ſalut de la république, n'a pas lui-même perdu toute eſpérance. Rome enfin étoit une place forte, dont l'armée carthaginoiſe auroit à peine formé l'enceinte. Elle n'étoit point vide d'habitants, ni par conſéquent de ſoldats; & Annibal manquant de toutes les machines né-

(1) La terreur des Romains fut ſi grande en apprenant cette déroute, qu'ils abandonnèrent leur ville. Les Gaulois y entrèrent ſans trouver aucune reſiſtance, & toute l'eſpérance des Romains fut réduite a défendre le capitole.

ceſſaires à un ſiége, avoit échoué devant une place de peu d'importance après la bataille de Traſimène.

Je ne puis cependant m'empêcher de blâmer ce capitaine de n'avoir pas découvert, à travers les expreſſions exagérées de Maharbal, la ſageſſe que renfermoit ſon conſeil. Il n'eſt pas douteux que le ſiége de Rome n'eût été long & laborieux ; mais une entrepriſe de cet éclat auroit ſûrement attiré tous les Italiens dans l'alliance de Carthage. Ces peuples, auſſi conſternés par la défenſive à laquelle la république romaine avoit été réduite, que par ſes défaites quand elle avoit voulu combattre, croyoient tout poſſible à Annibal. Soit crainte ou mauvaiſe volonté dans les uns, eſpérance de recouvrer leur liberté ou envie de ſe ménager la protection du vainqueur dans les autres, ils ſe ſeroient tous hâtés d'aller dans ſon camp, de lui rendre hommage, & de lui offrir les ſecours dont il avoit beſoin pour conſommer ſon ouvrage.

Dans cette défection générale des peuples d'Italie, il n'étoit plus libre aux Romains de s'élever au-deſſus de leurs malheurs, d'étonner leurs ennemis par leur fermeté, d'inſpirer leur confiance à leurs alliés, ni de trouver en un mot leur ſalut dans cet eſprit de reſſource qui embraſſe à la fois la Sicile, la Sardaigne, l'Eſpagne, la Mer, l'Afrique & la Macédoine, tandis qu'on leur arrachoit l'Italie même. Qu'importoit-il aux Romains de ſe roidir contre la fortune,

& d'avoir des succès dans les provinces étrangères, si leur ville, assiégée par une armée toujours victorieuse, étoit détruite, ses habitants passés au fil de l'épée, ou vendus comme des esclaves ? Quelqu'intrépidité que la défense de Rome eût inspirée à ses citoyens, ils n'auroient pas été plus braves que les Saguntins, qui, ne pouvant survivre à leur patrie, s'ensevelirent avec elle, & ne laissèrent au vainqueur qu'un amas de cendres & de ruines. Il falloit craindre la famine avec une si grande multitude d'habitants ; il falloit craindre à la fois les surprises, la ruse & la force. Une ville assiégée par Annibal, & qui ne reçoit point de secours, succombe nécessairement. Les Romains, pour éviter leur ruine, auroient donc été forcés de rappeler toutes leurs forces en Italie, au lieu de recruter les armées qui étoient en Espagne & en Sicile, d'équiper des flottes, & de songer à punir la Macédoine de son alliance avec les Carthaginois.

J'ose cependant le dire, cette conduite la plus sage, ou plutôt la seule raisonnable que pût tenir la république romaine, n'auroit que retardé sa chûte. C'est sans doute en pensant aux suites nécessaires du siége de Rome, & que je viens de détailler, qu'Annibal se repentoit de ne s'être pas approché de cette place immédiatement après la journée de Cannes. Le salut des Romains eût alors dépendu d'une ou de deux batailles ; si les Carthaginois les avoient gagnées, Rome étoit absolument perdue : & il est encore

certain que dans ces circonſtances tout paroiſſoit plus favorable aux Carthaginois qu'aux Romains.

Ceux-ci auroient eu, il eſt vrai, l'avantage de ſentir animer leur valeur par le grand intérêt de leur propre conſervation, de leur fortune domeſtique, de leur patrie, de leurs dieux, de leurs femmes, de leurs enfants, pour leſquels ils auroient combattu; mais ces armées, rappelées des provinces, ſe ſeroient trouvées en quelque ſorte étrangères dans le milieu même de l'Italie; & Annibal, maître des principales villes, leur auroit fait, en temporiſant à ſon tour, plus de mal que Fabius ne lui en avoit cauſé. Si on ſuppoſe qu'on en fût venu aux mains, les Carthaginois, dont l'infanterie armée à la romaine obéiſſoit encore à la diſcipline la plus rigide, & dont la cavalerie numide étoit invincible, auroient porté au combat la confiance que donnent le gain de quatre batailles & l'eſpérance de détruire Rome par un dernier effort. Cet intérêt moins puiſſant par lui-même que celui des Romains, auroit été amplement compenſé par la ſupériorité d'Annibal ſur les généraux de la république romaine.

Scipion, Marcellus, & les autres grands hommes qui ſe diſtinguèrent dans la ſuite de cette guerre, n'étoient point encore parvenus aux magiſtratures, ou du moins une aſſez longue expérience n'avoit pas développé leurs talents. Fa-

bius même, à qui les Romains devoient tant, ces eût alors mal ſervis. La prudence ſi vantée de ce général étoit plutôt le fruit d'un caractère timide & défiant que d'un génie ſupérieur, qui, empruntant tour à tour différentes formes, ſut ſe prêter aux différents beſoins de la république. Il falloit qu'il y eût un Annibal dans le ſein de l'Italie pour établir la réputation de Fabius. Plus frappé des ſuites funeſtes d'une défaite que des avantages de la victoire, ce fut un politique & un guerrier ordinaire, mais aſſez heureux pour rencontrer des circonſtances, où une irréſolution par elle-même blâmable ſervit l'état & devint un talent.

N'étant plus queſtion de temporiſer, mais de faire des entrepriſes vigoureuſes, hardies, fréquentes, réitérées, & de forcer les Carthaginois à lever le ſiége de Rome; il eſt vraiſemblable que Fabius eût avancé la ruine de ſa patrie. Dans un temps où il fut depuis permis à la république d'agir offenſivement, ce général continua à ſe conduire par ſes anciens principes. Tite-Live nous le repréſente toujours campé ſur des hauteurs, toujours preſſé de ſe retirer à l'approche de l'ennemi, & cantonné au-delà du Vultur avec une attention extrême à conſulter les devins, les augures, les poulets ſacrés, les entrailles des victimes, & à faire autant de ſacrifices expiatoires qu'on lui rapporte de contes puériles & ridicules. Plutarque nous apprend même qu'étant prêt à donner dans

un piége d'Annibal, lui & ſon armée ne durent leur ſalut qu'aux aruſpices qui lui annoncèrent à propos que ſon entrepriſe ſeroit malheureuſe. Les circonſtances eurent beau changer, il les vit toujours les mêmes. Il s'oppoſa conſtamment à la ſage diverſion que les Romains firent en Afrique, & qui arracha Annibal d'Italie. Accoutumé à tout craindre, il n'eût jamais oſé combattre à Zama ; & malgré les règles de cette prudence éclairée, qui défendit à Scipion d'écouter les propoſitions de paix que ſon ennemi lui offroit, il auroit fait un traité, & expoſé les Romains à avoir contre Carthage une troiſième guerre peut être auſſi dangereuſe que la ſeconde, ou du moins auſſi pénible que la première.

Autant que le ſiège de Rome, après la bataille de Cannes, eût été avantageux aux Carthaginois, autant l'inaction d'Annibal leur devint-elle fatale. Dès ce moment il ſe forma une chaîne de circonſtances & d'événements ſiniſtres qui ſuſpendirent le cours des proſpérités de ce grand homme. Je ne ſais ſi je dois parler ici des fameuſes délices de Capoue, peut-être contribuèrent-elles à altérer la vigueur de la diſcipline dans l'armée carthaginoiſe ; à peine cependant doit-on y faire attention, tant il y eut d'autres cauſes qui contribuèrent plus efficacement à relever les eſpérances & la fortune des Romains !

Tandis qu'Annibal prend ſes quartiers à Capoue,

la république romaine fit des efforts d'autant plus grands pour ſe venger, qu'elle avoit été plus humiliée, & elle trouva en elle-même des forces & des reſſources qui lui auroient été inconnues dans un danger moins preſſant. Chaque citoyen veut ſe ſacrifier au bien public ; chaque ſoldat eſt un héros ; l'eſclave élevé à la dignité de citoyen eſt digne de cet honneur & veut vaincre ou mourir pour ſa nouvelle patrie. Rome, animée par un même eſprit de vengeance, ne fait plus aucune de ces fautes qui avoient contribué aux premiers ſuccès d'Annibal. Sa ſageſſe eſt égale à ſon courage ; non-ſeulement elle eſt en état d'avoir une armée conſidérable en Italie, mais ſa politique s'agrandit avec ſa confiance ; elle équipe des flottes nombreuſes, recrute les légions qui ſont dans les provinces étrangères, & ſemble à ſon tour méditer la ruine de Carthage.

A cette peinture légère des grandes choſes que les Romains exécutèrent, & qui paroiſſent en quelque ſorte incroyables, on commence ſans doute à s'appercevoir qu'Annibal ne conſervoit plus cette ſupériorité d'intelligence, de politique & de génie qu'il avoit eue juſque-là ſur eux. Ces qualités ſont déjà égales entre Rome & ſon ennemi, mais leurs reſſources ne le ſont plus. Qu'on faſſe attention qu'une armée s'affoiblit par la proſpérité même, & que ſi le vainqueur ne répare continuellement les pertes que lui cauſe la victoire,

il lui eſt bientôt impoſſible de pourſuivre ſes avantages. Annibal, qui venoit de forcer les Romains d'armer juſqu'à leurs eſclaves, avoit lui-même beſoin de recruter ſon armée. Mais il n'oſe recourir aux Italiens, parce que ces peuples, étonnés de la fierté de la république romaine, commencent à craindre d'avoir trop tôt trahi leur devoir, & ſongent déjà à mériter leur grace. Bien loin de les armer, le général carthaginois eſt obligé de mettre des garniſons dans leurs principales villes pour s'aſſurer de leur fidélité. Il s'affoiblit donc de jour en jour, & n'eſt plus en état de tenir la campagne avec le même avantage.

Si Annibal remplit ſon armée d'Eſpagnols, de Gaulois, de Barbares & d'aventuriers pris au haſard; ce ſont des ſoldats ſans diſcipline, qui combattent ſans règle, qu'il faudra ménager, & qui par conſéquent ne le laiſſeront plus le maître d'exécuter ce qui lui étoit facile avec les ſoldats qu'il avoit amenés d'Eſpagne. S'il eſt obligé de demander des recrues & des ſubſiſtances à Carthage, il n'eſt plus indépendant de cette république, comme il l'avoit été juſqu'à la bataille de Cannes. Tantôt les ſecours ſeront refuſés, tantôt ils arriveront trop tard, & ſeront toujours inſuffiſants. Annibal n'eſt plus que le général d'une république corrompue; il a les mains liées par les vices de ſa patrie, & il doit

être

être vaincu par les Romains, parce qu'ils combattent dès-lors autant contre Carthage que contre lui.

Qu'on ſe rappelle la conduite des Carthaginois quand Annibal leur expoſa ſes beſoins ; tandis que Magon & les chefs de la faction Barcine exhortoient le peuple à faire un effort, Hannon & ſes partiſans s'y oppoſoient. « Ne vous livrez point, diſoient ces derniers, à une joie inſenſée ; on vous trompe. Magon ne nous annonce avec tant de faſte que des triomphes imaginaires. S'il faut l'en croire, Annibal a taillé en pièces les armées romaines ; pourquoi nous demande-t-il donc des ſoldats ? Il a pris & pillé deux fois le camp des Romains, il eſt chargé de butin ; pourquoi donc lui enverrions-nous des ſubſiſtances & de l'argent ? Qu'on ceſſe de faire valoir Trebie, Traſimène & Cannes, puiſque nos affaires ne ſont pas plus avancées aujourd'hui qu'elles l'étoient quand Annibal entra en Italie. Les Romains ne recherchent pas la paix ; ils ne ſont donc point auſſi humiliés qu'on veut nous le perſuader. Il n'y a qu'un parti ſage pour nous, faiſons la paix, puiſque la guerre nous ruine malgré nos avantages ; mais ne nous épuiſons pas pour ſatisfaire l'orgueil d'Annibal. Des ſecours ſeroient inutiles à ce conquérant redoutable qui a ſu exécuter de ſi grandes choſes ; & il ne les mérite pas, s'il nous trompe par de fauſſes relations de ſes ſuc-

cès. » C'eſt ainſi qu'à Carthage on trompoit le peuple ignorant, & porté à juger des produits & des ſuccès de la guerre par ceux de ſon commerce. Tous les citoyens oppoſés à la faction Barcine ſouhaitoient qu'Annibal fût vaincu, tous travailloient à le faire échouer : tant ils craignoient qu'il ne ſe ſervît de la conſidération que lui vaudroient ſes victoires pour ruiner leur crédit !

Annibal entouré d'alliés qui le trahiſſent, ſans ſecours du côté de ſa patrie, & à la tête d'une armée qui ſe laſſe d'une guerre qui ne lui offre plus de butin, & dont la cavalerie d'abord ſi redoutable aux Romains, déſerte continuellement chez eux, ſe ſurpaſſe inutilement lui-même. Quoique les généraux de Rome ne puiſſent encore le vaincre, on voit cependant que l'Italie doit lui échapper des mains. Il ſent le contre-coup de toutes les pertes que ſa patrie fait en Eſpagne, en Sicile, &c. Et les Romains doivent tous les jours remporter quelque nouvel avantage dans les provinces, parce qu'ils n'y font en effet la guerre que contre Carthage, & qu'elle ne leur oppoſe que des armées ſans diſcipline, qui manquent de tout, & des généraux incapables de réparer ſes fautes, & de ſe ſuffire à eux-mêmes. Ces avantages réitérés décideront enfin du ſort d'Annibal ; car la république romaine, inſtruite par les événements mêmes de la premiere guerre punique, de la foibleſſe

des Carthaginois en Afrique (1), ne manquera point d'y porter ſes armes, dès qu'elle aura réuni ſes forces en pacifiant les provinces. En effet, Scipion y paſſa ; & tout le monde ſait que par la défaite d'Aſdrubal & de Siphax, les Carthaginois ayant éprouvé à leur tour une journée de Cannes, Annibal fut rappelé au ſecours de ſa patrie. Il en frémit d'indignation ; & c'eſt, vaincu par l'avarice, la lâcheté, les partis, les cabales, les diviſions de Carthage, & non par les armes de Rome, qu'il abandonna l'Italie.

Scipion battit Annibal à Zama, & cette bataille célèbre ne fut pas ſeulement le terme de la grandeur des Carthaginois (2) ; on diroit que toutes les nations y furent vaincues, tant elle rendit facile aux Romains la conquête du monde entier. Leur république, qui voyoit dans ſon alliance tous les pays qui avoient obéi à Carthage, & qui s'étoit emparée de toutes ſes richeſſes, devint une puiſſance énorme dont le poids devoit tout écraſer. Elle n'avoit fait juſque là que des

(1) Ils exerçoient ſur leurs ſujets un empire très-dur, & en tiroient des contributions très-conſidérables ; auſſi les villes ſoumiſes aux Carthaginois étoient-elles toujours prêtes à ſe révolter.

(2) Ils s'engagèrent à payer aux Romains dix mille talents dans l'eſpace de cinquante années, ſomme immenſe ! car le talent peſoit 90 marcs de notre poids. Ils livrèrent leurs vaiſſeaux, & renoncèrent au droit de faire la guerre, en conſentant de n'armer qu'avec la permiſſion de la république romaine.

guerres laborieuſes, à préſent toutes ſes entrepriſes ſeront au-deſſous de ſes forces.

Les états formés des débris de l'empire d'Alexandre, devoient être le principal objet de l'ambition des Romains, & aucune de ces puiſſances n'étoit en état de ſe faire reſpecter. La Grèce n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois ſous la conduite de Miltiade (1), de Thémiſtocle, de Pauſanias, &c. La jalouſie de Sparte, l'ambition d'Athènes, la guerre funeſte du Péloponèſe avoient rompu tous les liens qui uniſſoient les Grecs. Leurs villes étoient pleines de partis, de cabales & de factions. En un mot, la Grèce ſans liberté, ſans amour de la patrie, ſans confiance en ſes forces, ne pouvoit plus être le boulevard de l'Aſie contre les Romains, comme elle l'avoit été de l'Europe contre les Perſes. La Macédoine étoit preſque retombée, depuis la mort d'Alexandre, dans le même état de foibleſſe d'où la politique de Philippe l'avoit tirée. Le ſouvenir de ſon ancienne grandeur lui donnoit de l'ambition; elle ſe flattoit toujours de reconquérir l'Aſie avec le ſecours des Grecs; mais au lieu de les aſſujettir,

(1) Je paſſe légèrement ſur la ſituation où ſe trouvoit la Grèce quand la ſeconde guerre punique fut terminée. Je ne pourrois que répeter ici ce que j'ai expoſé avec beaucoup de détail dans mes *Obſervations ſur l'hiſtoire de la Grece*. On y verra auſſi ce qui regarde les intérêts des ſucceſſeurs d'Alexandre, les uns à l'égard des autres.

elle ne ſavoit que les inquiéter & les tyranniſer. Les rois de Syrie, qui poſſédoient la plus grande partie des conquêtes d'Alexandre, auroient pu ſe défendre contre les Romains, s'ils avoient connu leurs forces & ſu s'en ſervir : mais ce vaſte empire reſſembloit à ces géants énormes qui ſont plus foibles que les autres hommes, parce que le cœur ne peut envoyer avec aſſez d'impétuoſité le ſang & les eſprits juſqu'aux extrémités de leur corps pour y entretenir la vie. On retrouvoit dans les ſucceſſeurs d'Alexandre tous les vices qui avoient rendu ſi facile la ruine des ſucceſſeurs de Cyrus. L'Aſie, éternellement livrée à l'oiſiveté, au luxe & à la molleſſe, n'avoit point de ſoldats. Les Grecs qui s'y étoient établis avoient perdu leur courage ; & le deſpotiſme le plus peſant y accabloit des eſclaves, auxquels il avoit ôté tout ſentiment de crainte, d'eſpérance & d'émulation. L'Egypte, auſſi démembrée que l'empire de Macédoine, ne ſe trouvoit pas dans une ſituation moins déplorable. Jamais princes ne furent moins dignes de régner que les ſucceſſeurs de Ptolomée. Loin de concevoir le projet de s'oppoſer aux entrepriſes des Romains, ils en achetèrent au contraire par des coomplaiſances ſerviles le privilége de vivre dans la molleſſe la plus honteuſe, & de fouler des ſujets qui, malgré leur lâcheté naturelle, étoient toujours prêts à ſe révolter. Pour mieux

juger de la foibleſſe de leur gouvernement, il ſuffit de remarquer l'aſcendant que les rois de Syrie avoient pris ſur eux ; & que ſe laiſſant entraîner par une habitude d'obéir & de ramper, ils devinrent ſujets des Romains avant même que d'avoir été vaincus par les armes comme Philippe, ou par les bienfaits comme Maſſiniſſa.

Quelque rare qu'il ſoit de voir un état changer de politique quand ſes intérêts commencent à changer, peut-être que la puiſſance des Romains auroit inſpiré aſſez de défiance à la Grèce, à la Macédoine, & aux cours de Syrie & d'Egypte pour les forcer à ſacrifier leurs anciennes haines à leur ſureté commune, & à ſe réunir, ſi elles n'avoient point été raſſurées par cette politique ſavante & pleine de modération qui avoit déjà trompé & aſſervi les Italiens. Les Grecs & les ſucceſſeurs d'Alexandre ne connoiſſoient qu'une maniere de s'agrandir, c'étoit d'établir une domination directe ſur les vaincus ; mais voyant que la république romaine ne conquéroit que des alliés, & ne mettoit point de garniſon ni de préteur dans les villes de ſes ennemis humiliés, ils crurent qu'elle etoit ſans ambition, & qu'au lieu de ſonger à ſe défendre contre elle, il ſuffiſoit, pour ne la pas craindre, de ne pas l'offenſer. Cette ſécurité laiſſa ſubſiſter leurs diviſions, & les Romains en profitèrent pour les vaincre ſucceſſivement, & même les uns par les autres.

Il faut cependant le remarquer ; peu s'en fallut que la proſpérité de la république romaine ne la fît renoncer à cette modération qui avoit préparé ſa grandeur, & qui pouvoit ſeule étendre encore & affermir ſon empire. Depuis qu'elle avoit porté ſes armes hors de l'Italie, elle paroiſſoit moins attachée à ſes principes ; & l'on peut voir dans Polybe comment les Romains, juſque là ſi religieux obſervateurs des règles de l'équité, s'emparèrent de l'iſle de Sardaigne peu de temps après la première guerre punique, & par la ſeule raiſon que Carthage, occupée à réduire ſes armées révoltées, n'étoit pas en état de ſe défendre contre les étrangers. Une ſorte de préſomption qui accompagne toujours de longs ſuccès, commençoit à perſuader aux Romains qu'ils n'avoient plus beſoin des mêmes ménagements que leur pères, & qu'il étoit temps de profiter de tous les droits que donne la guerre, & de ſe faire des ſujets. Pour ſatisfaire leur vengeance & l'orgueil que leur inſpiroit la défaite d'Annibal, il auroit fallu ruiner entièrement la ville de Carthage, & établir une domination directe ſur l'Afrique. Certainement les nouvelles paſſions des Romains auroient fait tenter cette entrepriſe pernicieuſe, ſi l'intérêt perſonnel du général qui commandoit leur armée en Afrique ne s'y fût oppoſé. Scipion ſavoit que rien n'eſt plus difficile que de porter le dernier

coup à une nation (1). Quelqu'humiliée qu'elle ſoit, elle trouve en elle-même, dès qu'elle eſt prête à périr, des reſſources qu'elle ne connoiſſoit pas. Le vainqueur d'Annibal ne devoit pas haſarder de ternir ſa gloire; il craignoit d'ailleurs que le peuple ne ſe laſsât de prolonger le temps de ſa magiſtrature, & il avoua depuis lui-même que les Carthaginois n'avoient dû le ſalut de leur ville qu'aux efforts des conſuls T. Claudius & Cn. Cornelius (2), pour lui enlever le commandement de l'armée & la gloire de terminer la guerre.

Les mêmes motifs qui portèrent Scipion à ne pas détruire les Carthaginois vaincus, déterminèrent dans la ſuite les autres généraux à ſuivre ſon exemple. Flaminius refuſa de ſe rendre aux déſirs de la Grèce, qui demandoit qu'on traitât la Ma-

---

(1) *Sciat Regum majeſtatem difficilius ab ſummo faſtigio ad medium detrahi, quam à medio ad ima præcipitari.* Tit. Liv. l. 37. Si Scipion l'Africain tint en effet ce diſcours aux ambaſſadeurs d'Antiochus, il ne le donnoit ſans doute que pour un ſophiſme. Ce grand homme ſavoit que le deſeſpoir d'un peuple qu'on veut enſevelir ſous ſes ruines, renferme tout ce que les vertus ont de plus ſublime. En ſe rappellant la ſituation malheureuſe des Carthaginois pendant la troiſieme guerre punique, & tout ce qu'ils firent d'heroique & de merveilleux pour echapper à leur perte, qu'on juge s'il eût été aiſe a Scipion de les detruire dans le temps qu'ils avoient encore Annibal parmi eux.

(2) *Sæpe poſtea ferunt Scipionem dixiſſe, Tit. Claudii primum cupiditatem, deinde Cn. Cornelii fuiſſe in mora, quominus id bellum exitio Carthaginis finiret.* Tit. Liv. l. 30.

cédoine avec la derniere rigueur. Il laiſſa ſubſiſter Philippe & ſon royaume ; & les Romains, dont l'avidité fut ainſi réprimée, non-ſeulement continuèrent à uſer de la victoire dans les provinces éloignées, de la même manière qu'ils avoient fait en Italie, mais donnèrent même de nouvelles preuves de modération. S'ils ſe virent contraints d'affoiblir extrêmement leurs ennemis pour n'en rien craindre, cette dureté ne les rendit point odieux, parce qu'ils ne faiſoient jamais tout le mal qu'ils étoient les maîtres de faire, qu'ils laiſſoient aux vaincus leurs uſages, leurs loix, leurs magiſtrats, leur gouvernement, & qu'ils ſembloient ne faire la guerre que pour l'avantage ſeul de leurs alliés. La république en effet prit l'habitude de ne rien retenir de ſes conquêtes ; elle les partagoit entre ceux qui l'avoient aidée à vaincre ; & cette nouvelle politique fut encore l'ouvrage de l'intérêt perſonnel de ſes généraux. Ne ſongeant qu'à ce qui pouvoit aſſurer le ſuccès de leurs entrepriſes, à peine avoient-ils commencé la guerre contre quelque puiſſance, que pour la réduire à ne ſe défendre qu'avec ſes ſeules forces, & pour augmenter les leurs, ils recherchoient l'alliance de tous ſes voiſins, & leur offroient pour prix de leur amitié & de leurs ſecours, les provinces qu'ils alloient conquérir.

Un peuple qui ſe conduiſoit par des principes en apparence ſi contraires à ceux de l'ambition,

vit tous les princes avares, timides ou ambitieux, lui demander avec empreſſement ſon amitié pour avoir part à ſes bienfaits. A peine la république avoit-elle déclaré la guerre, qu'elle avoit pour alliés la plupart des voiſins de ſon ennemi. Cette méthode d'enrichir les alliés aux dépens des vaincus, multiplia les jalouſies qui diviſoient les peuples, & fit naître des haines irréconciliables entre eux. Nous ne devrions haïr que ceux qui nous dépouillent; nous haïſſons encore par foibleſſe ceux qu'on élève ſur nos ruines. Cette lâcheté injuſte du cœur humain ſervit plus utilement les Romains que n'auroit fait la politique la plus adroite de leur ſénat; la république n'avoit qu'à s'abandonner aux paſſions mêmes de ſes alliés & de ſes ennemis pour étendre & voir affermir de jour en jour ſon empire. Toutes les puiſſances s'obſervoient réciproquement; elles déſiroient toutes de trouver leurs voiſins coupables de quelque faute, & par-là ſe tenoient toutes également aſſervies. Les princes, enrichis des conquêtes des Romains, étoient étonnés de ſe trouver auſſi humiliés que l'état même à l'abaiſſement duquel ils avoient contribué; plus ils furent puiſſants, plus ils furent ſoumis; parce que l'importance de leurs dépouilles n'auroit rendu leur perte que plus certaine. Ils s'accoutumèrent à ne ſe regarder dans leurs propres royaumes que comme des officiers des Romains; les ſujets de ces rois eſclaves virent

ſans étonnement diſparoître ces fantômes de la royauté, & occuper leur place par un préteur : leur chûte ne fut pas une révolution.

Il faut m'arrêter un moment à faire connoître d'une manière plus détaillée la conduite que tinrent les alliés & les voiſins de la république romaine. Maſſiniſſa n'entra dans ſon alliance qu'après que Scipion eut chaſſé d'Eſpagne les Carthaginois ; mais ce n'étoit pas alors qu'il devoit prendre ce parti. Il auroit agi en grand politique, s'il eût d'abord contre-balancé la fortune de Carthage, & fait une diverſion en faveur de la république romaine dans le temps qu'Annibal paroiſſoit prêt à l'accabler ; car les Carthaginois ne pouvoient triompher de Rome, ſans devenir beaucoup plus puiſſants qu'ils ne l'étoient en Afrique, & cauſer par conſéquent de juſtes alarmes à la Numidie. Mais comme Maſſiniſſa s'étoit ligué avec eux lorſqu'il auroit dû ſecourir les Romains, il devint l'ami de ces derniers quand il auroit dû renoncer à leur alliance, ſoutenir les Carthaginois, & aſſurer ſa propre liberté en défendant la leur.

Siphax ſuivit cet exemple ; d'abord uni aux Carthaginois, il s'allia enſuite avec les Romains dans le temps qu'ils commençoient à n'avoir plus beſoin d'alliance. Ce n'eſt pas par politique qu'il les abandonna ; il ne ſentit point qu'il étoit de ſon intérêt de ne pas laiſſer accabler les Carthaginois ;

ſon amour pour Sophonisbe lui fit faire trop tard une démarche qui étoit ſage dans ſes principes, mais qui n'étoit plus qu'une imprudence depuis que Carthage, à moitié vaincue, devoit néceſſairement ſuccomber, malgré les ſecours qu'il lui donnoit.

Philippe ſe comporta avec ſageſſe, ſi l'alliance qu'il fit avec Annibal, après la bataille de Cannes, fut le fruit de ſes méditations ſur le gouvernement, le génie & la politique de Rome & de Carthage. Il lui importoit de détruire la république romaine, parce que c'étoit une nation guerrière, conquérante, & dont il étoit impoſſible d'être le voiſin ſans en devenir l'ennemi. Les Carthaginois au contraire étoient un peuple beaucoup moins entreprenant; & dès qu'ils n'auroient plus un Annibal à leur tête, ils ceſſeroient de ſe faire craindre. Philippe ne ſoutint point ſa démarche; il trembla en voyant ce que les Romains firent pour réparer leurs pertes; leurs menaces le conſternèrent, & elles n'auroient dû que lui faire mieux ſentir la néceſſité où il étoit d'aider Annibal, & de faire tout ce que Carthage elle-même auroit dû faire. Dès-lors toute la conduite de ce prince ne fut qu'un tiſſu de fautes groſſières (1).

Il ſemble que la mauvaiſe politique qu'on avoit eue à l'égard de la république romaine pendant la

(1) Voyez mes *Obſervations ſur l'hiſtoire de la Grèce.*

ſeconde guerre punique, fut le modèle que ſe propoſèrent tous les états quand elle entreprit de nouvelles conquêtes. A peine les Grecs, aſſez aveugles ſur leurs intérêts pour préférer le voiſinage des Romains à celui de Philippe, les eurent-ils engagés à faire la guerre à la Macédoine (1), que ce royaume vit armer contre lui tous ſes voiſins. Attale devoit le ſecourir, ſa ſituation étoit la même pendant cette guerre que celle de Maſſiniſſa pendant la guerre d'Annibal, & il ne fut pas plus prudent. Philippe ne trouva qu'un ſeul allié, ce fut Antiochus. Mais ſoit que ce prince ne ſût prendre aucune réſolution ou ne perſiſter dans aucun parti; ſoit qu'entraîné par cette ancienne jalouſie qui diviſoit les ſucceſſeurs d'Alexandre, il ne put s'empêcher de voir avec quelque plaiſir l'humiliation de Philippe; il avoit à peine commencé une foible diverſion en attaquant Attale, qu'il fit ſa paix aux premiers ordres des Romains.

Les Macédoniens, vaincus à Cynocéphale, ne ſe furent pas plutôt ſoumis aux conditions humiliantes que Flamininus leur impoſa, que les Romains, toujours impatients de s'agrandir, ſongèrent à ſe venger des hoſtilités qu'Antiochus avoit commiſes ſur les terres d'Attale. Ils lui ordonnèrent d'évacuer les villes d'Aſie qui avoient appartenu

(1) Cette guerre commença l'an de Rome 553, deux ans après que celle d'Annibal eut été terminée.

aux rois de Macédoine, & de ſe garder de troubler le repos des Grecs en faiſant paſſer des troupes en Europe. Antiochus, encouragé par les Etoliens à prendre les armes, commença la guerre, & eut le même ſort que Philippe. Perſonne ne le ſecourut dans ſes diſgraces, &, pour me ſervir de l'expreſſion de Tite-Live, il fut accablé du poids du monde entier.

Cette guerre mérite une attention particulière (1), non pas par les événements qu'elle produiſit, mais par ceux qu'elle auroit pu produire, ſi Antiochus eût eu le courage de s'élever au-deſſus des préjugés de ſon temps, & de ſuivre les conſeils d'Annibal. Ce grand homme, obligé d'abandonner ſa patrie & de chercher un aſyle chez les ennemis des Romains, s'étoit retiré à la cour de Syrie. C'eſt un ſpectacle bien ſingulier, que le ſimple citoyen d'une république preſque detruite, & lui-même fugitif, proſcrit, ſans fortune, ſans ſoldats, dont le génie en impoſe à celui de Rome, & qui tente de ſoulever toute la terre contre une puiſſance que les plus grands rois ne pourroient regarder ſans frayeur.

« Que les princes, diſoit-il à Antiochus, oublient leurs différends particuliers, qu'ils ſachent qu'il eſt une grandeur pour eux préférable à l'augmentation de leur territoire ; & Rome, qui n'eſt

(1) Elle commença l'an de Rome 563.

puiſſante que par leurs diviſions & leur avarice, ceſſera de triompher. Graces aux haines aveugles & invétérées de tous les peuples les uns contre les autres, les Romains trouvent plus d'alliés qu'ils n'en ſouhaitent, & toutes les forces de la terre ſont à leur diſpoſition. Ils ne veulent vaincre, dit-on, que pour l'avantage de leurs alliés ; c'eſt une erreur groſſière. On ne ſupporte point les maux, les fatigues, les dangers de la guerre ſans avoir la paſſion de dominer ; & ſi les Romains comblent de bienfaits leurs alliés, ce n'eſt que par intérêt. Ils ſentent combien il leur importe d'avoir des amis, & pour ne pas ſoulever à la fois contre eux l'orgueil de toutes les nations, de déguiſer, de cacher la tyrannie à laquelle ils aſpirent. Mais ces alliés, dont ils exigent les complaiſances les plus ſerviles, ſont déjà des ſujets qui ſeront bientôt des eſclaves. J'en réponds, toutes ces fortunes de Maſſiniſſa, d'Attale, d'Eumènes ſeront renverſées à leur tour. Les Romains regardent déjà l'Aſie comme une proie qui les attend ; vous ne ferez que de vains efforts pour éviter une rupture avec eux, ils ſauroient ſe faire un prétexte honnête de guerre. Dans ce danger nouveau pour le trône de Syrie, il faut renoncer aux deſſeins de vos prédéceſſeurs, & vous faire une nouvelle politique. Il n'eſt plus queſtion de vous regarder comme le légitime & le ſeul ſucceſſeur d'Alexandre, ni de vouloir recouvrer les parties démembrées de ſa monarchie. Ne

ſongez aujourd'hui qu'à ſoutenir vos anciens ennemis ; vous les accablerez, ſi vous voulez, après vous être aidé de leurs forces pour affoiblir la république romaine qui vous menace. Quand Philippe, irrité de l'orgueil de ſes vainqueurs, frémit ſecrétement d'indignation, n'attend qu'une conjoncture favorable de ſecouer le joug, & n'a avec vous qu'une même cauſe à défendre ; pourquoi le négligez-vous ? Vous-même, vous avez en quelque ſorte été vaincu à Cynocéphale ; la Macédoine n'eſt plus le rempart de l'Aſie. Philippe, de ſon côté, va voir confirmer tous ſes malheurs ; & il ſera enveloppé de toutes parts de la puiſſance des Romains, s'ils pénètrent dans vos états. Malgré la haine qui vous diviſe, Philippe eſt moins votre ennemi que la république romaine ; relevez-le pour affermir votre trône, & que le plus grand roi de l'Europe s'uniſſe au plus grand monarque de l'Aſie. »

« Mais, continuoit Annibal, les ennemis de Rome n'ont trouvé juſqu'à préſent aucun allié, parce qu'ils ont paru effrayés de la guerre en la commençant ; leur timidité a détourné tout le monde de s'aſſocier à leurs périls. N'attendez pas que les Romains établiſſent le théâtre de la guerre dans le ſein de vos états : leur république, qui chancelle dans l'Italie, vous accableroit ici ſans peine avec les forces de toutes les nations qu'ils ont vaincues, qui craignent de l'être, ou qui eſpéreroient de s'enrichir de vos dépouilles ;

Eſpagnols

Eſpagnols, Africains, Italiens, Grecs, Macédoniens, tout contribueroit à vous accabler. Quand la fortune d'ailleurs vous réſerveroit les ſuccès les plus complets & les plus conſtants, combien ne vous faudroit-il pas de batailles pour chaſſer les Romains de vos domaines ? Il faudra les pourſuivre dans la Grèce & la Macédoine, & conquérir ſur eux ces provinces, avant que de les repouſſer dans leur pays, & de pouvoir les entamer. Deux victoires, au contraire, remportées en Italie, réduiront ces hommes ſi fiers à trembler pour le capitole. Confiez à la haine que je leur porte des vaiſſeaux & des ſoldats ; je reverrai une ſeconde fois l'Italie, j'y trouverai des peuples laſſés de la grandeur de leurs maîtres, & auxquels j'ai appris à deſirer d'être libre. Si je retrouve Traſimène ou Cannes, Rome ſuccombera ſous vos armes. Je vous ferai des alliés & des amis de tous les états qui ſont jaloux de la puiſſance romaine, ou qui n'ont d'autre politique que de s'attacher au parti le plus fort ; ils vous craindront comme ils craignent les Romains ; ils ſeront attachés à vos intérêts comme ils ſont attachés aux intérêts des Romains, ſi vous oſez faire trembler ces tyrans des nations. »

Malgré la ſervitude où tous les peuples ſe précipitoient, jamais conjoncture ne fut plus favorable pour faire craindre une ſeconde fois aux Romains tous les dangers qu'ils coururent pendant la ſeconde guerre punique. Si quelques-uns de leurs alliés leur

étoient ſincèrement attachés, la plupart commençoient à s'appercevoir qu'ils avoient acheté trop chèrement leur fortune. Accablés de la protection de la république romaine par l'exceſſive reconnoiſſance qu'elle exigeoit, ils ne lui donnoient des ſecours pour faire de nouvelles conquêtes, qu'en lui ſouhaitant des diſgraces. Les Italiens mêmes ne confondoient plus leurs intérêts avec ceux des Romains, ils ſentoient qu'ils étoient ſujets, ils murmuroient, ils ſe plaignoient, & n'attendoient qu'un nouvel Annibal pour oſer ſe révolter. Ces diſpoſitions étoient ſi peu cachées, que le conſul Sulpicius reprochoit avec chagrin au ſénat la lenteur avec laquelle on faiſoit paſſer les légions dans la Grèce après avoir déclaré la guerre à Philippe. « Hâtons-nous, diſoit-il; ſi Philippe nous prévient, & porte la guerre en Italie, tandis que nous le menaçons imprudemment avant que de le frapper, nous courons riſque d'éprouver de plus grands malheurs que pendant la ſeconde guerre punique, & de voir anéantir notre puiſſance; car nos voiſins ne nous ſont attachés qu'autant qu'il ne ſe préſentera aucun de nos ennemis (1), dont ils puiſſent avec ſûreté embraſſer & défendre les intérêts. »

(1) *Nunquam iſti populi, niſi cum deeſt ad quem deſciſcant, à nobis non deficient.* Tit. Liv. l. 31. Il eſt bien ſurprenant que les Romains, inſtruits du changement que la ſeconde guerre punique avoit produit dans la maniere de penſer des Italiens, n'aient pas ſongé à y remédier; rien n'étoit plus facile après qu'Annibal eut abandonné l'Italie, il ne s'agiſſoit que d'imaginer en leur faveur

Les Etoliens, qui s'étoient flattés que l'empire de la Grèce ſeroit la récompenſe des efforts qu'ils avoient faits en faveur des Romains contre la Macédoine, ne ſe voyoient fruſtrés de leurs eſpérances qu'avec un dépit extrême. Leur politique agiſſante remuoit toutes les puiſſances voiſines & vouloit les aſſocier à leur vengeance. Les autres peuples de la Grèce n'étoient plus la dupe des bienfaits de la république romaine, le charme commençoit à ſe diſſiper, & ils ſentoient que Flamininus avoit empoiſonné le don qu'il leur avoit fait de la liberté, en défendant à leurs villes toute aſſociation. La Gaule Ciſalpine n'étoit pas entièrement ſoumiſe; quelques contrées de l'Eſpagne défendoient encore leur liberté avec un extrême courage. Annibal, en un mot, dont le nom ſeul inſpiroit de l'effroi aux Romains (1), & étoit capable de faire

---

quelque titre & quelque diſtinction particulière. J'ajoute même que rien n'étoit plus important, & on n'en doutera pas après avoir lu l'entrepriſe qu'Annibal propoſoit à Antiochus, & dont les ſuites pouvoient être ſi dangereuſes. Il faut encore ſe rappeler ce que j'ai dit au commencement de cet ouvrage, au ſujet des déſordres que cauſa dans la république romaine l'ambition qu'eurent les peuples d'Italie, de ſe faire donner le titre de citoyens romains. Tout cela devoit ſe prévoir, & c'eſt une faute que de ne l'avoir pas fait.

(1) Les Romains ſe ſervoient dans leurs diſcours familiers du nom d'Annibal, comme d'un mot proverbial, pour exprimer un homme méchant, dangereux & terrible; il eſt employé de la ſorte dans Plaute, & dans quelques autres auteurs anciens. Voyez chez les hiſtoriens avec quelle lâcheté les Romains pourſuivirent la perte d'Annibal. Ce grand homme voyant que Pruſias, chez qui il s'étoit retiré en abandonnant la cour d'Antiochus, ne pouvoit ſe

renaître la confiance chez tous les peuples, entretenoit des relations en Afrique, dans la Grèce, & dans les Gaules mêmes. Si on l'eût vu descendre une seconde fois en Italie, à la tête de toutes les forces de l'Asie, Rome auroit perdu en un jour l'empire qu'elle exerçoit sur ses alliés. On lui auroit désobéi, parce qu'on l'auroit pu faire impunément, & elle se seroit vue abandonnée à ses seules forces.

Antiochus, à qui il appartenoit de décider du sort de la terre, pensoit trop bassement pour goûter la sagesse hardie des conseils d'Annibal. Les promesses de ce grand homme lui parurent vagues & confuses, parce qu'il ne pouvoit en comprendre la justesse; & ce qui n'étoit que grand & courageux, il le crut téméraire. De petites passions le décidèrent; il se livra à la jalousie de ses courtisans & à l'imbécillité de ses ministres. Ivre de sa grandeur, comme tous les princes d'Orient, & rabaissé par sa timidité naturelle, il ne put ni croire qu'il s'agissoit de sa ruine entière en faisant la guerre contre les Romains, ni se persuader qu'il lui seroit possible de renverser cette puissance énorme, devant laquelle tout étoit humilié. Jamais prince ne fit mieux voir tout ce que l'orgueil & la

---

dispenser de le livrer à ses ennemis, prit le parti de s'empoisonner lui-même. *Délivrons*, dit-il, *les Romains de la terreur que je leur inspire; ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se précautionner contre un traître qui vouloit l'empoisonner; & les lâches sollicitent aujourd'hui Prusias à trahir les droits de l'hospitalité, & à me faire périr.*

lâcheté peuvent raſſembler de foibleſſe & de contradiction dans un même caractère. Toujours plein des projets de ſes prédéceſſeurs ſur la Grèce & la Macédoine, ſes anciennes ennemies, il ne put ſe réſoudre à les relever pour s'aider de leurs forces contre la république romaine. Il commence au contraire la guerre par inſulter Philippe; & tandis qu'il oblige ce prince à ſe déclarer contre lui en faveur des Romains, il eſt ſaiſi de crainte, ſe repent déjà de ſon entrepriſe, & conſent à céder une partie de ſes états pour conſerver l'autre.

Que Mithridate eût occupé le trône d'Antiochus, & les Romains étoient ruinés. Qu'il eût été beau de voir ce prince & Annibal unis d'intérêt & déployer de concert toutes les reſſources de leur génie contre un peuple puiſſant qu'il falloit détruire ou reconnoître pour ſon maître! La république romaine ne craignit jamais que ces deux hommes; mais l'un naquit ſimple citoyen d'une république qui trahit ſes eſpérances, & il ne trouva dans la ſuite aucun prince qui osât le ſeconder. L'autre étoit roi, mais il ne régna que dans un temps où toutes les provinces, gouvernées par des officiers romains, étoient déjà accoutumées à obéir. Il concevoit dans ſa colère les plus vaſtes deſſeins; ſes eſpérances & ſes reſſources étoient toujours plus grandes que ſes malheurs. Il combattit pendant quarante ans contre Sylla, Cotta, Lucullus & Pompée; mais il épuiſa ſa fortune dans la Grèce & dans l'Aſie. Quelle qu'en ſoit la cauſe, il ne pro-

fita point de la circonſtance favorable que la révolte des Samnites & de leurs alliés lui offroit de porter ſes armes dans le cœur de l'Italie, & il ne ſongea véritablement à marcher ſur les traces d'Annibal, que quand il lui fut impoſſible d'exécuter les mêmes deſſeins.

La défaite d'Antiochus confirma toutes les nations dans la foible politique qui hâtoit la perte de leur liberté. C'eſt dans ces circonſtances que Perſée entreprit follement de relever la Macédoine ; & toute la terre ſe ſouleva contre lui. Pruſias ne voulut être que ſpectateur de cette guerre. S'il craignit d'offenſer également les deux partis par ſa neutralité, il eſpéra de fléchir les Romains vainqueurs à force de baſſeſſes & en ſe diſant leur affranchi, ou de trouver grace auprès de Perſée, dont il avoit épouſé la ſœur.

Gentius, roi d'Illyrie, & les Rhodiens, embraſsèrent un parti équivoque & mitoyen, qui ne fait que des ennemis, que la politique condamnera éternellement, & que des hommes timides regarderont toujours comme le comble de la ſageſſe & de l'art de gouverner. Sans aider efficacement Perſée, qu'il étoit de leur intérêt de favoriſer de toutes leurs forces ou de négliger entièrement, ils firent ſeulement tout ce qu'il falloit pour irriter les Romains contre eux. On retrouve conſtamment cette même conduite dans tous les ennemis de la république. Bocchus ſecourut Jugurtha après que ce

prince eut perdu ſes états ; Tigranes ſe comporta de même à l'égard de Mithridate ; & l'un & l'autre, diſent bien ſenſément tous les hiſtoriens, devoient prendre plutôt ce parti, ou ne le prendre jamais.

LIVRE SIXIÈME.

DANS cette eſpèce de ſtupidité où j'ai repréſenté tous les peuples, la république romaine auroit manqué d'ennemis, & ceſſé de faire la guerre, ſi elle eût attendu, pour prendre les armes, qu'on eût oſé l'offenſer. De tout temps elle s'étoit fait une loi d'accorder ſa protection ou ſa médiation à tous ceux qui l'imploroient ; mais quand elle fut parvenue à ce degré de puiſſance qui en impoſoit à tous ſes voiſins, leur docilité à obéir lui perſuada qu'elle étoit dépoſitaire de tous les droits des hommes, & qu'il étoit de ſa dignité de former une ſorte de tribunal qui jugeroit des querelles des nations. Ce n'eſt plus comme ennemis, mais comme arbitres, que les Romains firent la guerre. S'élevoit-il un différend entre deux peuples encore libres ? le ſénat prononçoit quelquefois un jugement ſans les conſulter, & ſon ambaſſadeur, ſuivi des légions & chargé d'exécuter ſon décret, arrachoit au vainqueur ſa proie, rétabliſſoit le vaincu dans ſes poſſeſſions, & apprenoit à l'un & à l'autre qu'ils avoient un maître. Rome décida du ſort de toute la terre ; les rois, les princes, les ambaſſadeurs

de toutes les nations y parurent en ſuppliants, tantôt pour ſe juſtifier, tantôt pour mendier des graces.

Les Romains ſe ſeroient contentés de cet empire, & n'en auroient pas abuſé, s'ils euſſent conſervé leurs anciennes mœurs; mais leurs conquêtes, ainſi que je l'ai dit, les enrichirent, & dès que les richeſſes leur eurent donné du goût pour les voluptés, l'or du monde entier ne leur ſuffit plus. L'avarice ayant pris dans le cœur du citoyen la place de l'amour de la gloire, l'ambition de la république devint une avidité inſatiable de tout piller & de tout opprimer; & ſa politique, deſtinée à ſervir de nouvelles paſſions, dut agir par des principes nouveaux. Les Romains, jaloux de la fortune de leurs alliés, la regardèrent comme un vol fait à la leur. Il fallut établir une domination directe ſur les provinces pour les piller plus commodément. Les royaumes de Numidie, de Pergame, de Cappadoce, de Bithinie, dont la faveur de la république avoit fait des puiſſances conſidérables, furent détruits. Le ſénat fit une eſpèce de trafic des trônes qui ſubſiſtoient encore, créant ou dépoſant les rois à ſon gré: les états n'eurent plus de règle fixe de ſucceſſion. Cette politique abominable qui détruit pour conſerver, fut ſeule miſe en uſage. On peut ſe rappeler dans quelle ſituation la défaite de Perſée fit tomber la Macédoine. Les citoyens les plus

diſtingués en furent exilés ; & on la partagea en quatre provinces, entre leſquelles toute ſorte de communication fut interdite. Le ſort qu'éprouva la Grèce après la priſe de Corinthe par Mummius, fut le ſort général des alliés. On établit dans les provinces des préteurs qui ſe crurent tout permis, parce que rien ne pouvoit leur réſiſter ; & Rome ne retentit plus que du bruit des concuſſions que ſes officiers exerçoient de toutes parts.

Tout pays qui offrit quelque butin à l'avidité des Romains, devint un pays ennemi. Quelques princes aſſurèrent la tranquillité de leurs ſujets, & leur épargnèrent les ſoins & les fatigues d'une défenſe inutile, en appelant à la ſucceſſion de leurs états une république aſſez puiſſante & aſſez corrompue pour faire des injuſtices ſans crainte & ſans remords. Florus rapporte que ſous le bruit des richeſſes de Ptolemée, roi de Chypre, les Romains portèrent un décret par lequel ils s'attribuoient ſa ſucceſſion (1). « N'importe de vos droits, diſoit Sylla à Mithridate, obéiſſez ſans réſiſtance aux loix qu'on vous impoſe, ou rendez-vous plus fort que nous. » Brennus, qui avoit paru autrefois ſi barbare aux Romains, en diſant que tout appartient aux vainqueurs, auroit-il tenu un autre langage ?

---

(1) *Divitiarum tanta fama erat, ut victor gentium populus, & domare regna conſuetus, ſpem vixque Regis confiſcationem mandaverit.* l. 3. c. 9.

Aucun peuple ne put ſe mettre à couvert des entrepriſes & des vexations de la république. Quelqu'attentif qu'il fût à ne fournir aucun prétexte de rupture, on lui trouvoit quelque crime dont il falloit le châtier.

Qu'on liſe dans Tite Live la harangue que prononça Manlius au retour de ſon expédition contre les Gallo-Grecs. Furius & Emilius, ſes ennemis, vouloient lui faire refuſer le triomphe, ſous prétexte que la guerre qu'il avoit faite étoit injuſte; mais Manlius les confondit aiſément, en repréſentant que les Gaulois avoient autrefois pillé le temple de Delphes, & que cette impiété n'avoit point encore été punie (1). Si ce trait ſeul ne peignoit pas aſſez naïvement le caractère des Romains, on pourroit voir dans Juſtin qu'ils n'eurent point de honte d'alléguer, comme une raiſon ſérieuſe de ce qu'ils prenoient la défenſe des Acarnaniens contre les Etoliens, que les ancêtres des premiers étoient les ſeuls peuples de la Grèce qui n'euſſent point envoyé de troupes au ſiége de Troye (2) : c'étoit joindre la raillerie à la violence.

(1) *Delphos, quondam commune humani generis oraculum, umbilicum orbis terrarum, Galli ſpoliaverunt : nec ideo populus romanus his bellum indixit aut intulit.* Tit. Liv. l. 38.

(2) *Acarnanes adverſus Ætolos auxilium Romanorum implorantes, obtinuerunt à romano ſenatu, ut legati mitterentur, qui denunciarent Ætolis, præſidia ab urbibus Acarnaniæ deducerent, paterenturque eſſe liberos, qui ſoli quondam adverſus Trojanos auctores originis ſuæ, auxilia Græcis non miſerint.* l. 28.

On peut être injuſte, odieux même à toute la terre par ſa tyrannie, & cependant continuer d'être heureux dans ſes entrepriſes quand on peut accabler ſes ennemis par des forces ſupérieures : l'hiſtoire n'eſt que trop ſouvent une preuve de cette triſte vérité. Après avoir fait des conquêtes par ſes vertus, la république romaine s'agrandit encore malgré ſes vices. C'eſt dans le temps même qu'elle ne pouvoit défendre ſes loix contre l'ambition des citoyens, & que ſon avarice étoit redoutée de tous ſes voiſins, qu'elle repouſſa les efforts de Mithridate & le vainquit, qu'elle fit ſa conquête la plus difficile, c'eſt-à-dire, qu'elle ſoumit les Gaules, en impoſa aux Germains, & pénétra juſque dans la Bretagne. Rome ne ceſſa point de triompher, parce que ſes légions étoient toujours mieux diſciplinées & plus aguerries que les armées de ſes ennemis ; & ſi ſes généraux n'avoient plus de vertus, ils avoient de grands talents. Les factieux, qui aſpiroient à la tyrannie, ayant beſoin de ſe faire de la réputation dans la république, & de l'éblouir par des ſuccès pour l'opprimer, ne ſouffroient point qu'elle fût avilie dans leurs gouvernements, & la faiſoient reſpecter chez les étrangers.

Les Romains en effet, pleins des paſſions orgueilleuſes que leur donnoient la liberté & leurs conquêtes, conſervoient, au milieu de leurs vices, aſſez de fierté pour vouloir eſtimer le maître qui les domineroit, & ils ne ſavoient plus eſ-

timer que les talents & les ſuccès militaires. Qu'un magiſtrat, par les voies ſourdes de l'intrigue, eût voulu s'emparer du gouvernement, ce n'eût été qu'un conjuré qu'il étoit aiſé de perdre : tels furent les Gracques & Catilina. Que Sylla, afin de ſe rendre plutôt en Italie, & de ſe venger du parti de Marius, eût fait un traité honteux avec Mithridate, ſes ſoldats auroient vraiſemblablement refuſé de le ſuivre, & il n'auroit trouvé à Rome & dans l'Italie que des ennemis qui l'auroient mépriſé. Ceſar avoit beſoin de conquérir les Gaules pour s'ouvrir le chemin de l'empire.

Cette ſorte de beſoin qu'avoient les généraux de faire de grandes choſes, & qui ſoutint la réputation des armées pendant les troubles de la république, diſparut entièrement quand Auguſte établit enfin la monarchie. J'ai rendu compte ailleurs (1) pourquoi l'empire n'avoit pas été détruit par la tyrannie de Tibère, de Claudius, de Caligula & de Néron : je prie maintenant de remarquer que ſi la ſervitude où ces monſtres précipitèrent le ſénat & le peuple romain s'étoit étendue juſque ſur les légions, l'empire, qui n'auroit plus rien conſervé de ce qui avoit fait la ſupériorité de la république ſur ſes ennemis, ſeroit allé à ſa ruine ſans avoir jamais de ces moments heu-

(1) Dans le troiſième livre.

reux, où il parut encore animé par le génie des Scipions & des Emiles.

Les armées ſe firent craindre des premiers ſucceſſeurs d'Auguſte ; & les ménagements auxquels ces princes ſe virent contraints à leur égard, laiſsèrent ſubſiſter dans les camps un reſte de l'ancien eſprit républicain. Le ſoldat qui n'étoit pas opprimé ſe crut citoyen ; & c'étoit-là le ſeul boulevard de l'empire contre les étrangers. Comme les légions, toujours placées ſur les frontières, conſervoient l'habitude de la guerre, malgré le relâchement de la diſcipline, & en venoient ſouvent aux mains contre les barbares, elles cultivoient encore pluſieurs vertus militaires. Le luxe & le repos ne les énervoient point. Les ſoldats, en un mot, attachés à leurs exercices, n'avoient beſoin que d'obéir à un général habile pour faire encore de grandes choſes. Auſſi Agricola réduiſit-il la Bretagne en province romaine ; & Trajan, vainqueur des Daces, de l'Arménie & des Parthes, porta ſes armes juſque ſur les frontières des Indes, après avoir ſubjugué les royaumes d'Aſſyrie & de Caldée.

Les conquêtes mêmes de Trajan dévoilèrent la foibleſſe de l'empire ; il eût fallu, pour les conſerver, plus de talents que pour les faire ; & quelque capacité qu'eût Adrien, il les abandonna, pouvant à peine ſuffire à la multitude d'affaires, dont les vices & la vaſte étendue de ſon empire

l'accabloient. Tandis que les peuples du Danube & du Rhin devenoient de jour en jour plus redoutables, comment eût-il été poſſible de contenir dans le devoir des nations éloignées & puiſſantes, qui, n'ayant été vaincues qu'une fois, conſervoient le deſir & l'eſpérance de ſecouer le joug? Les Romains regardèrent la néceſſité où ſe trouvoit Adrien, comme l'époque fatale de leur décadence, & crurent que le dieu Terme, qui veilloit ſur leurs frontières, retiroit enfin la protection qu'il leur avoit accordée juſque-là.

L'empire ne jouit pas long-temps du bonheur de voir régner dans ſes armées l'ordre, le courage & la diſcipline qu'elles devoient à la ſageſſe de Trajan, d'Adrien & de Marc-Aurèle. A peine les légions diſposèrent-elles du trône impérial, que les empereurs, qui ne furent plus que leurs eſclaves, ne ſongèrent qu'à flatter leurs caprices. Les ſoldats conſumèrent en débauches le fruit de leurs rapines & les gratifications abondantes qu'on étoit obligé de leur faire. Amollis par les plaiſirs, ou devenus inſolens par l'habitude de cabaler & de former des ſéditions, il ne fut plus poſſible de les aſſujettir aux exercices anciens, ni aux travaux de la milice (1).

(1) Caracalla recherchoit l'amitié des ſoldats par les flatteries les plus baſſes. Ce fut le premier des empereurs qui autoriſa par des loix expreſſes le relachement de la diſcipline.

Les camps qui étoient autrefois des places fortes, ne furent plus entourés de foſſés ni de retranchements. Les armes parurent trop peſantes, & il fallut permettre de quitter la cuiraſſe & le caſque. Dans ce relâchement général de la diſcipline, les vertus militaires ne furent comptées pour rien. Les ſoldats les plus portés à la mutinerie & les plus propres à cabaler, obtinrent les récompenſes deſtinées au ſeul mérite; & dès que l'intrigue tint lieu de courage, la lâcheté fut impunie.

C'eſt alors qu'il ſe fit une révolution dans la Scandinavie, la Scythie européenne & la Sarmatie. La terre ſembla y enfanter des hommes. Soit que les Barbares, qui habitoient ces vaſtes régions, euſſent appris qu'il y avoit dans le midi des terres plus fertiles & un ciel moins ſauvage; ſoit que ce caractère inquiet & martial, qui dans tous les temps avoit tranſporté leurs colonies dans les pays les plus éloignés, eût fait des progrès & fût devenu l'eſprit dominant & général de leurs nations; tous les jours il ſortoit de ces climats de nouveaux peuples, qui, ravageant tout ſur leur paſſage, vinrent fondre ſur les terres de l'empire. Goths, Gepides, Alains, Meſſagettes, Vandales, Sarmates, Scythes, &c. rien ne pouvoit réſiſter à ces Barbares, qu'aucun péril n'étonnoit, & qui ſembloient ſe reproduire après leurs défaites. La gloire à laquelle ils aſpiroient, c'étoit de ſe charger de butin. Ce qu'ils rapportoient chez

eux,

eux, y excitoit une émulation générale ; ainſi les ravages qu'une province romaine avoit ſoufferts n'en annonçoient que de plus grands encore.

Domitien avoit acheté honteuſement la paix des Daces. Adrien, déjà vieux quand les Allains & les Maſſagettes firent une irruption dans la Médie, l'Arménie & la Capadoce, & n'oſant peut-être confier à aucun de ſes généraux les forces néceſſaires pour chaſſer ces Barbares, les engagea par des préſents à ſortir des provinces qu'ils avoient pillées. Ces exemples pernicieux ne furent que trop ſuivis par des princes, plus occupés à perdre un révolté qui leur diſputoit la couronne, que de la gloire & du ſalut de l'empire. Dès que les peuples du Nord virent qu'il ſuffiſoit de menacer les Romains pour s'enrichir, ils firent tous les jours de nouvelles entrepriſes. Tous les jours on apprenoit qu'ils étoient entrés dans quelques provinces de l'empire, & tous les jours il falloit traiter avec eux pour les renvoyer. A ces Barbares, appaiſés par des préſents, il ſuccédoit d'autres Barbares auſſi avides que les premiers ; & on ne pouvoit compter ſur la foi des traités, parce que ces peuples formoient des nations ou des tribus indépendantes. Ce qu'on traitoit avec les unes n'engageoit point les autres, & puiſque toutes les richeſſes de l'empire n'auroient pas ſuffi à en contenter une partie, & qu'il étoit impoſſible de faire des conventions avec toutes,

il falloit faire un effort, &, s'il se pouvoit, les intimider en exterminant la première qui auroit ravagé une province.

Les Romains auroient transporté leurs principales forces sur le Danube & le Rhin, & mis à couvert les pays exposés aux insultes des Barbares, si dans le même temps il ne s'étoit élevé en Asie un ennemi assez puissant pour empêcher de dégarnir ses frontières de ce côté-là. Le royaume des Parthes, autrefois si redoutable, même pour les armées romaines (1), avoit commencé à décheoir de sa réputation depuis la bataille célèbre, où les troupes d'Orodes, sous le commandement de Pacorus, furent entièrement defaites par Ventidius. Phrahate, qui, peu de temps après monta sur le trône, n'étoit pas propre à relever le courage de ses sujets; ce prince, timide & cruel, vit ses états se partager en différents partis, & les révolutions qu'il éprouva l'avoient tellement accoutumé à se défier de sa fortune, qu'Auguste, s'étant transporté en Asie pour en régler le sort, le contraignit par de simples menaces à lui rendre les enseignes romaines prises sur Crassus & sur

(1) *A Romanis quoque, trinis bellis, per maximos Duces, florentissimis temporibus, soli ex omnibus gentibus non pares solum, verum etiam victores fuere.* Just. l. 41.

Antoine (1), & à lui donner ſes propres fils pour otages de la paix.

Un peuple tel que les Parthes, qui doit moins ſon courage à la ſageſſe de ſes inſtitutions politiques qu'à la barbarie de ſes mœurs (2), ne pouvoit commencer à décheoir ſans ſe ruiner entièrement. Paſſant des vices qui rendent féroces à ceux qui amolliſſent, les Parthes furent vaincus par Trajan; ils ne reconquirent point leur indépendance, elle leur fut rendue par Adrien, & leur monarchie ſe trouva enfin réduite à un tel point de foibleſſe, qu'il ſuffit d'une émeute pour la renverſer. Un Perſe, nommé Artaxerce, qui jouiſſoit dans ſa nation d'un grand crédit, excita quelques mouvements de révolte, qui, n'étant pas réprimés aſſez promptement (3), donnèrent l'eſpérance aux

(1) *Finito Hiſpanienſi bello, cum in Syriam ad componendum Orientis ſtatum veniſſet* (Auguſtus), *metum Phraatæ incuſſit, ne bellum Parthis vellet inferre. Itaque tota Parthia captivi ex Craſſiano ſive Antonii exercitu recepti, ſignaque cum his militaria Auguſto remiſſa. Sed & filii nepotesque Phraatis, obſides Auguſto dati: plufque Cæſar magnitudine nominis ſui fecit, quam armis alius imperator facere poteſſet.* Juſt. l. 42.

(2) *Exercitum non ut aliæ gentes liberorum, ſed majorem partem ſervorum habent..... Hos equitare & ſagittare magna induſtria docent.... nec pugnare diu poſſunt: cæterum intolerandi forent, ſi quantus his impetus eſt, vis tanta & perſeverentia eſſet.... Arma non niſi Venatibus quæſita vejiuntur... ingenia genti tumida, ſeditioſa, fraudulenta proditia... ſemper aut in externos, aut in domeſticos motus inquieti. Principibus metu non pudore parent.* Juſt. l. 41

(3) Cette revolution arriva ſous le regne de l'empereur Alexandre Sévère, l'an de J. C. 226.

ſéditieux de ſecouer le joug des Parthes. Artaban fut vaincu & tué dans une bataille qu'il livra aux rebelles, & cet événement produiſit une révolution ſingulière dans l'eſprit des Perſes. Leur victoire éleva leur courage, ils ſe crurent deſtinés à faire de grandes choſes ; & leur nouvelle monarchie, auſſi redoutable que celle des Parthes l'étoit peu, reprit ſous ſes nouveaux rois la même ambition qu'avoient eu les ſucceſſeurs de Cyrus. Elle regarda l'Aſie comme ſon ancien domaine, & traitant les Romains d'uſurpateurs, forma le plan de les repouſſer en Europe.

Si l'Empire, après avoir été gouverné par des hommes auſſi mépriſables que Caracalla, Macrin, Héliogabale, Maximin, Pupien, Balbin, Gallus, &c. ne ſuccomba pas ſous Gallien, prince imbécille & voluptueux, dont le règne fut troublé par la révolte de toutes les armées ; c'eſt que les Perſes voulant conſerver les pays dont ils s'empareroient, ne s'étendoient que de proche en proche, & que les peuples du Nord, ſans idée de conquêtes & d'établiſſements, ne ſongeoient encore, en faiſant la guerre, qu'à rapporter dans leurs forêts les dépouilles des provinces romaines.

Sous la conduite des empereurs Claude, Aurélien & Probus, l'empire ſembla reprendre quelque vigueur. Le premier remporta de grands avantages ſur les Goths & les Germains. Le ſecond ſe tranſporta par-tout où les beſoins de l'empire

demandoient sa présence ; vainqueur sur les bords du Danube & du Rhin, la fortune l'accompagna en Asie & en Egypte. Probus triompha des Barbares en Dalmatie & dans la Thrace, les força à se retirer au-delà du Neker & de l'Elbe, & contraignit les Perses à ne pas troubler le repos de l'Orient.

Deux causes contribuèrent aux succès de ces empereurs : l'une que l'empire, quelqu'épuisé qu'il fût par les désastres qu'il avoit éprouvés, pouvoit cependant encore fournir aux frais de la guerre ; & l'autre, qu'il étoit aisé à ces princes de lever des armées nombreuses. Comme la condition des soldats étoit la seule heureuse depuis que les armées disposoient de la dignité impériale, & que prendre le parti des armes c'étoit changer sa qualité d'esclave en celle d'oppresseur & de tyran, l'empire trouvoit toujours à sa disposition plus de milice qu'il n'en avoit besoin. Mais tout devoit bientôt changer de face, & quand l'empire auroit continué d'obéir à des princes aussi habiles que ceux dont je viens de parler, la chûte n'auroit pas été moins inévitable. Ce que firent ces empereurs, ils n'auroient pu l'exécuter s'ils fussent montés sur le trône un siècle plus tard, c'est-à-dire, après que Dioclétien, en réglant que l'empire seroit désormais gouverné par deux empereurs & deux Césars, eût accoutumé les légions à obéir. Les armées n'étant plus

en état de dépoſer les empereurs, de piller les peuples, & de ſe faire donner arbitrairement des gratifications, le ſort des ſoldats ne fut plus envié, & perſonne ne voulut porter les armes. Les citoyens les plus diſtingués par leur naiſſance n'ambitionnèrent que les magiſtratures, ou ne voulurent être que courtiſans ſous des empereurs qui s'amollirent ſur le trône dès qu'ils ne craignirent plus de le perdre, & qui conſommèrent en peu de temps les richeſſes échappées à l'avidité des Barbares. A l'égard du peuple, quoiqu'accablé ſous le poids des impoſitions & des charges publiques, il préféroit l'oiſiveté & la pauvreté de ſes maiſons aux périls laborieux de la guerre. Les légions n'étoient plus compoſées que d'hommes enlevés avec violence de leur famille; &, ſans que j'en avertiſſe, on doit ſentir que les armées perdirent ce reſte de courage qu'elles avoient conſervé *juſque-là*.

Dans cette extrémité, les empereurs, pour ne pas laiſſer l'empire ouvert aux incurſions de ſes ennemis, traitèrent avec quelques tribus de Barbares, qui, de leur côté, ne ſubſiſtoient qu'avec peine depuis que les provinces romaines, épuiſées & preſque déſertes, n'offroient plus qu'un butin médiocre à leur avarice. Ces princes les prirent d'abord à leur ſolde pour quelqu'expédition particulière, & les reçurent enſuite ſur les terres de leur domination comme auxiliaires, & s'en firent un

boulevard contre les autres Barbares. Ce n'eſt qu'avec le ſecours des Goths que Dioclétien même pacifia l'Egypte, & que Maximien battit les Perſes, pénétra dans les états de Sapor, & réduiſit ce prince à demander la paix. Il eſt certain, dit Jornandès, que ſans les Barbares, qui combattirent pour les Romains, jamais les empereurs n'auroient, depuis Dioclétien, pu former d'entrepriſes conſidérables; mais il eſt encore plus certain que cette reſſource devoit enfin être fatale à l'empire. Ces auxiliaires conſervoient leurs coutumes, leurs loix, leur indépendance; & plus ils ſentirent de quelle importance étoient leurs ſervices, plus ils durent mépriſer les empereurs. L'indocilité des uns, la fierté des autres nourriſſoient entr'eux des défiances continuelles. Les différends étoient fréquents, & ſi l'on en venoit à une rupture, quels redoutables ennemis ne devoient-ce pas être pour l'empire, que ces Barbares dégoûtés de la vie errante, qui connoiſſoient l'avantage d'un établiſſement ſolide, & qui, ne faiſant plus la guerre comme leurs pères, avoient appris des généraux Romains mêmes l'art de les vaincre?

Telle étoit la ſituation de l'empire lorſque Conſtantin parvint au trône. Avec quelques talents pour la guerre, qu'il n'employa qu'à perdre ſes ennemis particuliers, & non pas ceux des Romains, il n'eut aucune qualité propre au gouvernement. Dupe de ſes miniſtres & de ſes favo-

ris, qui abuſoient de ſa foibleſſe, il ne vit que par leurs yeux. Une inquiétude naturelle le faiſoit continuellement agir, mais ſouvent ſans fruit. S'il paroiſſoit occupé par de grands projets, il les avoit conçus en homme préſomptueux & vain, & les exécutoit en politique médiocre. Quoique pluſieurs écrivains aient prodigué à ce prince les plus grands éloges, il contribua cependant plus que tout autre à avancer la ruine de l'empire. Il augmenta, il eſt vrai, les armées de dix légions, & fit conſtruire quelques forts ſur les frontières; mais il anéantit ce qui reſtoit de diſcipline & de courage dans les armées. Comme on avoit tenu juſque-là les ſoldats dans des camps en préſence de l'ennemi, l'habitude du danger & de combattre avoit entretenu une ſorte d'habitude d'être brave; quand Conſtantin les retira des frontières pour les mettre en garniſon dans les villes & dans le cœur des provinces, ils y furent mauvais citoyens, & par les vices nouveaux qu'ils y contractèrent, devinrent incapables de porter les armes.

C'étoit bien mal connoître les intérêts de l'empire que de conſtruire une nouvelle capitale, tandis qu'il étoit ſi difficile de conſerver l'ancienne; de perdre des ſommes immenſes à bâtir une ville ſuperbe, tandis que l'empire, épuiſé par tous les fléaux qu'il éprouvoit, pouvoit à peine entretenir des armées. Biſance, à laquelle Conſtan-

tin donna ſon nom, devint la rivale de Rome ; ou plutôt lui enleva tout ſon éclat & ſes forces, & l'Italie tomba dans le dernier abaiſſement. La misère la plus affreuſe y régna au milieu des maiſons de plaiſance & des palais à demi-ruinés que les maîtres du monde y avoient autrefois élevés. Toutes les richeſſes paſsèrent en Orient ; les peuples y portèrent leurs tributs & leur commerce. L'Occident cependant ſupportoit tout le poids des Barbares ; au lieu de l'affoiblir ainſi, il eût au contraire fallu lui donner de nouvelles forces.

Une ſuite encore plus fâcheuſe du projet de Conſtantin, ce fut de diviſer l'empire d'une manière plus marquée qu'il n'avoit été juſque-là. Ses ſucceſſeurs, d'abord jaloux les uns des autres, s'accoutumèrent à croire qu'ils avoient des intérêts différents, & bientôt il y eut des guerres entr'eux. Les empereurs d'Orient, dans la crainte d'irriter les Barbares, & de les attirer ſur leurs domaines, n'osèrent donner aucun ſecours à l'Occident. Ils lui ſuſcitèrent même quelquefois des ennemis ; ils donnèrent une partie de leurs richeſſes aux Vandales, aux Goths, &c. pour acquérir le droit de conſumer l'autre dans les plaiſirs, tandis que ces peuples portoient leurs armes juſque dans le ſein de l'Italie.

Si on a eu raiſon de dire que les hommes ſeroient heureux quand ils ſeroient gouvernés par des philoſophes, quelle proſpérité ne devoit pas ré-

pandre ſur l'empire la nouvelle religion que profeſſa Conſtantin, ſi la grace, qui éclaira ſon eſprit ſur les erreurs du paganiſme, eût triomphé des vices de ſon cœur ? Mais Conſtantin chrétien, fut bien inférieur en vertus à Marc-Aurèle païen. Ce que les légiſlateurs les plus profonds & les philoſophes les plus ſages n'avoient pu faire, la publication de l'évangile l'avoit produit ; & les chrétiens, élevés au-deſſus de toutes les foibleſſes de l'humanité, pratiquèrent ſans effort ce que l'impuiſſant ſtoïciſme ſe contentoit de conſeiller. Une religion auſſi pure que le chriſtianiſme, & qui, en ordonnant la pratique de toutes les vertus, donnoit aux ames les plus foibles la force d'obéir à ces préceptes, devoit purger l'empire de tous les vices qui hâtoient ſa ruine. On ne devoit plus voir que de bons citoyens ; & les empereurs, déſabuſés de ces apothéoſes abſurdes, qui n'avoient ſervi qu'à les rendre plus méchants, apprenoient qu'il y a un être ſuprême, devant qui la ſubordination des choſes politiques diſparoît ; que les hommes de la condition la plus vile étoient leurs frères ; qu'ils devoient ſe ſacrifier au bien de la ſociété, & qu'il n'y a de grand & de ſage que ce qui eſt juſte.

Malheureuſement les chrétiens commençoient à ne plus conſerver leur premier caractère depuis que leur doctrine s'étoit prodigieuſement étendue ; & ils furent moins attentifs encore ſur eux-mêmes, en voyant leur religion devenir le culte dominant

& favorisé. Le repos dont ils jouirent leur fit croire qu'ils avoient moins besoin de courage, & dès lors les bienfaits de Constantin devinrent plus funestes que les persécutions de ses prédécesseurs. Les ministres de l'évangile retenoient l'ancienne austérité des mœurs ; mais, par je ne sais quel préjugé, ils voulurent prêter à l'ouvrage de Dieu les secours d'une prudence toute humaine ; pour étendre plus promptement la religion, ils en adoucirent le joug. Cette condescendance les rendit incapables de porter toute entière dans la cour des empereurs cette morale divine, dont ils devoient être les apôtres. En déguisant aux autres ses préceptes, ils s'aveuglèrent eux-mêmes, & les vices qu'ils ménageoient, les infectèrent enfin. L'orgueil prit la place de l'humilité ; on oublia que l'évangile ne prêche que la douceur, la patience & la charité. Au lieu de continuer à remercier Dieu d'avoir été choisi pour l'honorer suivant le culte qu'il exigeoit, & à le prier de dessiller les yeux de ceux qui étoient encore dans l'erreur ; les chrétiens, armés du pouvoir du prince, semblent vouloir rendre à l'idolâtrie une partie des maux qu'elle leur a fait souffrir. Constantin fit abattre les temples les plus célèbres des faux dieux, défendit les sacrifices, & abolit les solemnités des fêtes païennes. Bientôt on expose les idoles à la dérision publique. On les mutile, & le zèle imprudent que les écrivains ecclésiastiques reprochent

à l'évêque Théophile, à l'égard des Egyptiens & de la fameuſe ſtatue de leur dieu Serapis, ne fut que trop commun ; & en aigriſſant les eſprits, leur fit oublier juſqu'aux loix les plus communes de l'humanité.

Il ſeroit difficile de peindre tous les maux que produiſit dans l'empire la rivalité de deux religions, dont les ſectateurs ſe regardoient réciproquement comme des impies & des ſacriléges. Les injuſtices & les violences auxquelles on n'étoit que trop accoutumé par un gouvernement arbitraire, devinrent d'autant plus fréquentes, qu'en ne travaillant qu'à ſatisfaire ſes haines, ſon avarice & ſon ambition, on croyoit ne défendre que les intérêts de ſa religion. Batailles perdues, provinces ravagées par les Barbares, ou quelqu'autre fléau tel que la peſte ou la famine ; les païens triomphoient de toutes ces calamités publiques, parce qu'ils les reprochoient aux chrétiens, ou qu'ils les regardoient comme autant d'avertiſſements ſalutaires qui frapperoient enfin les empereurs, & les rameneroient au culte des dieux qui avoient rendu les Romains maîtres du monde. Pour comble de maux, Dieu permit que la vérité ne fût pas le partage de tous ceux qui adoroient ſa croix. Les chrétiens furent partagés ſur les dogmes les plu eſſentiels ; & chaque parti, tour-à-tour favori par un prince de ſa communion (1), fit à ſes en-

(1) Je ne parle pas de Julien, qui, pour retarder l'idolâtr-

mis une guerre cruelle, & auſſi funeſte au bien temporel de l'empire, que contraire aux principes de la religion.

Ce qui retarda encore, dans ces circonſtances, la ruine entière des empereurs, c'eſt que les Barbares tournèrent leurs armes les uns contre les autres. En effet, Ermaneric, roi des Goths, auroit ſubjugué l'empire, s'il y eût remporté les avantages qu'il obtint en Germanie. Pluſieurs hiſtoriens l'ont comparé à Alexandre. Il ſoumit une foule de peuples, dont la plupart n'ont plus été connus. Il étendit ſes conquêtes depuis le Danube juſqu'à la mer Baltique, & régna ainſi ſur la Germanie, la Scythie d'Europe & la Sarmatie.

Ce prince étoit prêt à fondre ſur les provinces de l'empire avec les forces réunies des Barbares, lorſqu'il fut arrêté dans ſon entrepriſe par un événement imprévu. Jornandès rapporte que quelques jeunes Huns, chaſſant près des Palus Méotides, pourſuivirent une biche qui ſe lança dans l'eau, & leur enſeigna un gué à travers des marais qu'ils regardoient comme une mer immenſe & impraticable. Ces chaſſeurs, étonnés de trouver une nouvelle terre où ils croyoient que le monde finiſ-

---

ruiner le chriſtianiſme, fit tout ce que peut imaginer la politique la plus adroite. Conſtance favoriſa l'arianiſme, & Jovien la doctrine du concile de Nicee. Valens fait la guerre aux catholiques; & Gratien, de même que Valentinien, aux heretiques, &c.

ſoit, retournèrent dans leur pays ; ils y racontèrent leur aventure, qui piqua la curioſité des Huns ; & ce gué, dont on avoit fait l'épreuve, devint bientôt un chemin par lequel toute leur nation fondit de l'Aſie dans l'Europe.

Ces peuples étoient horribles à voir, & portoient, ſous des traits à peine humains, toute la férocité des ours & des tigres. Dans un temps même où toutes les nations étoient ſouillées par les cruautés les plus atroces, les Huns furent regardés comme des monſtres. Pour l'honneur de l'humanité, on refuſa à ce peuple exterminateur une origine commune aux autres hommes, on publia qu'il étoit né des embraſſements des démons & de ces magiciennes que Filimer, cinquième roi des Goths, avoit chaſſées de ſes états, & qui s'étoient retirées dans les déſerts du Caucaſe.

Alipzures, Alcizures, Itamares, Toncaſſes, Boïſques, Alains, tous les peuples de la Scythie européenne, furent vaincus. Les ravages des Huns produiſirent d'abord un effet favorable à l'empire, parce qu'ils ruinèrent la puiſſance énorme des Goths, & que, dans la conſternation où ſe trouvoit la Germanie, elle ſongeoit moins à envahir & à piller les provinces romaines qu'à ſe défendre contre ſes nouveaux ennemis. Mais quand des ſuccès, toujours nouveaux, firent enfin regarder les Huns comme une nation invincible, les Barbares abandonnèrent leurs habitations pour éviter

le joug dont ils étoient menacés, & ſe virent pouſſés ſur les terres de l'empire. Les Viſigoths demandèrent à l'empereur de Valens (1), & obtinrent la Moéſie inférieure pour leur ſervir de retraite ; & les Vandales, les Suèves & une tribu d'Alains, paſsèrent le Rhin, & s'établirent dans les Gaules par droit de conquête.

Les hiſtoriens rapportent que Stilicon, favori & miniſtre, & par conſéquent tyran d'Honorius, las de régner ſous le nom de ce prince imbécille, aſpiroit à s'emparer de l'empire, & que, pour y réuſſir, il invita les Vandales, les Alains & les Suèves à entrer dans les Gaules, après avoir tout diſpoſé de façon que ces Barbares puſſent s'y établir ſans obſtacle. Ce miniſtre infidèle, ajoutent les hiſtoriens, ſe flattoit que dans la confuſion où cet événement jetteroit l'empire, les Romains lui déféreroient, ou à ſon fils Eucherius, le trône d'Honorius. Si Stilicon forma ce projet, c'étoit un homme,

(1) Les Goths ne formerent qu'une nation juſqu'au temps de l'irruption des Huns en Europe. Ceux qui habitoient les provinces orientales de leur domination s'appelerent Oſtrogoths, c'eſt-a-dire, Goths d'Orient. Ceux des provinces occidentales ſe nommoient Viſigoths, c'eſt-a-dire, Goths d'Occident. Ils compoſerent deux nations ſeparees & independantes, depuis que les premiers furent ſubjugués par les Huns, & que les ſeconds ſe furent refugies dans la Moeſie ; mais ſe ſouvenant toujours de leur origine commune, ils ſe regarderent comme frères & alliés.

s'il eſt poſſible, encore plus mépriſable par l'eſprit que par le cœur, & l'hiſtoire ne le dit point. Pouvoit-il penſer que les Romains fuſſent aſſez inſenſés pour punir Honorius ſeul des ſuccès des Barbares, tandis qu'il étoit notoire que ce prince n'étoit qu'un automate paré des ornements impériaux ? L'empereur n'étoit coupable que des fautes de ſon miniſtre, perſonne n'en doutoit dans l'empire, & en le puniſſant on eût récompenſé le miniſtre : quelle abſurdité ! Je ne ſaurois me prêter aux vues politiques qu'on ſuppoſe à Stilicon ; pour uſurper l'empire, il devoit au contraire le faire triompher de ſes ennemis. Pourquoi ne pas croire que les Barbares, qui entrèrent dans les Gaules ſous ſon miniſtère, prirent ce parti (1), parce qu'ils craignoient moins les Romains que les Huns ; & qu'ils s'établirent dans leur conquête, parce que les Gaules valoient mieux que la Germanie, & qu'en repaſſant le Rhin, ils auroient retrouvé les Huns qu'ils avoient voulu éviter ?

Tandis que les Vandales commençoient à établir leur domination ſur l'Eſpagne, il ſe forma dans la Moéſie un orage qui menaçoit

(1) J'aurois pu faire ici cent arguments pour juſtifier Stilicon ; mais ce que j'ai dit ſuffit, ſi je ne me trompe, pour les perſonnes ſenſées. Cette fameuſe irruption des Vandales dans les Gaules arriva l'an de J. C. 406.

la

la capitale même de l'empire ; les Viſigoths, à qui Valens avoit ouvert un aſyle, conſervèrent leurs mœurs, leurs uſages, leurs loix, & il n'en fallut pas davantage pour les rendre ſuſpects à des princes accoutumés à tout craindre, & d'autant plus jaloux des reſpects dus à leur dignité, qu'ils voyoient ſenſiblement diminuer leur puiſſance. Tous les jours on ſe faiſoit de part & d'autre quelqu'injure, & les eſprits étoient déjà extrêmement aigris, lorſqu'il ſurvint une famine dans la Moéſie. Les miniſtres de l'empire crurent qu'il falloit profiter d'une occaſion ſi favorable pour faire périr la nation entière des Viſigoths. Les officiers Romains, dit Jornandès, abuſant indignement de la ſituation malheureuſe de ces Barbares, leur vendoient à un prix exceſſif, non pas des aliments ordinaires, mais les chairs infectes des chiens & des chevaux. La dureté fut pouſſée à un tel point, qu'il fallut donner un eſclave pour avoir un pain, & dix livres d'or pour un agneau. On exigea enfin des Viſigoths qu'ils échangeaſſent leurs propres enfants contre des aliments ; & à tant d'horreurs on joignit celle de vouloir aſſaſſiner tous les chefs de leur nation en les raſſemblant par un feſtin.

Les Viſigoths, indignés, ſe choiſirent un roi pour ſe mettre en état de ſe venger. Ils alloient ravager l'orient, comme les Vandales, les Alains & les Suèves ravageoient l'occident ; mais Rufin,

qui gouvernoit Arcadius, eut recours à une politique bien différente de celle qu'on reproche au miniſtre d'Honorius; il appaiſa les Viſigoths par des préſents; & ſoit qu'il voulût ſe débarraſſer pour toujours de ces hôtes dangereux, ſoit qu'il ne cherchât qu'à inquiéter Stilicon, ſon ennemi perſonnel (1), il les invita à ſe tourner du côté de l'Italie, où ils trouveroient un butin immenſe. Ils pénétrèrent juſqu'à Ravenne, ſous la conduite de leur roi Alaric, & ce prince propoſa à Honorius de confondre ſes ſujets avec les Romains pour ne former qu'un ſeul peuple, ou de décider par un combat du ſort des deux nations. L'empereur, inſtruit par l'expérience de ſes prédéceſſeurs du danger attaché à l'alliance des Barbares, ou qui ne cherchoit peut-être qu'à tromper ſes ennemis, éluda la propoſition d'Alaric, en lui offrant de lui abandonner en propre les Gaules & l'Eſpagne.

Quoiqu'Honorius dût s'eſtimer heureux de chaſſer les Viſigoths d'Italie, par la ceſſion de deux provinces démembrées de l'empire, depuis que les Vandales, les Suèves & les Alains s'y étoient établis; Stilicon les ſuivit, &, croyant les ſurprendre, les attaqua au pied des Alpes Cociennes.

(1) Stilicon, au rapport des hiſtoriens, prétendoit que Théodoſe, ſurnommé le Grand, l'avoit nommé régent des deux empires: il avoit deſſein, dit-on, d'aller en orient pour y faire reconnoître ſes droits & dépoſſéder Rufin.

Les Barbares, réſolus à périr plutôt qu'à laiſſer impunie la perfidie du général romain, combattirent avec fureur. Ils taillèrent en pièces leurs ennemis, & revenant ſur leurs pas, ſe répandirent dans l'Italie, s'approchèrent de Rome, l'attaquèrent & la prirent d'aſſaut.

Ces ſuccès des Viſigoths, des Vandales, des Suèves, des Alains, &c. quelque grands qu'ils fuſſent, n'étoient pas cependant comparables à ceux qu'avoient faits les Huns, quand Attila ſe trouva ſeul maître de leur monarchie (1). Ce prince, digne par ſes talents d'être l'admiration du monde, s'il n'en eût été l'effroi par les ravages qu'il y fit, avoit toutes les qualités d'un grand homme, mais à la manière d'un Barbare, né dans une nation farouche & ſans mœurs. Son courage, ſa prudence, ſa cruauté, ſa perfidie, ſa confiance, tout avoit également réuſſi à ſon ambition. Juſqu'alors les Barbares n'avoient paru que comme des aventuriers qui agiſſoient par inquiétude, qui faiſoient la guerre ſans objet, qui renonçoient à une entrepriſe ſans motif, qui ſe ſervoient ſans choix des premiers moyens que la fortune leur offroit, qui commençoient tout & ne finiſſoient rien. Attila ſe fit un plan ſuivi d'agrandiſſement, & devint d'autant plus redoutable, qu'en combat-

(1) Attila partagea d'abord la couronne avec ſon frère Bleda; il ſe défit de ce prince en 444 pour régner ſeul.

tant à la tête d'un peuple téméraire, féroce & tempérant, il employoit contre ſes ennemis la ruſe & l'adreſſe la plus ſubtile. Il traînoit à ſa ſuite toutes les nations barbares ſoumiſes à ſa domination. Les rois des Gepides & des Oſtrogoths étoient ſes miniſtres ; pour les rois des peuples moins célèbres, ils étoient confondus dans la foule de ſes courtiſans, compoſoient ſa garde, ou étoient deſtinés à porter ſes ordres. Nul faſte, nulle molleſſe, nul de ces vices qui énervent l'ame, n'avoient corrompu cette cour ſauvage, parce que ſon maître, laborieux & infatigable, croyoit n'avoir rien fait pour ſa gloire, tant qu'il lui reſtoit quelque nation à ſubjuguer. Une cabane étoit ſon palais ; il y recevoit les ambaſſadeurs de Théodoſe & de Valentinien, qu'il traitoit en ſujets ſans les avoir vaincus (1).

Ce prince ſe ſeroit vu le maître du monde, s'il n'eût été défait à cette célèbre bataille où les Romains & les Viſigohts unis combattirent dans les plaines catalauniques, ſecondés de pluſieurs autres nations qui n'avoient qu'un même intérêt (2). Les vainqueurs ne profitèrent

(1) *Votre maître & le mien*, diſoient les ambaſſadeurs d'Attila, en parlant aux empereurs. Theodoſe II s'engagea à payer à Attila un tribut de mille livres d'or par an.

(2) Jornandes met au nombre de ces alliés pluſieurs tribus de

pas de leur victoire pour accabler Attila, peut-être ne le purent-ils pas, quoique plusieurs historiens prétendent qu'Aétius le ménagea, dans la crainte que s'il succomboit entièrement, les Visigoths ne devinssent trop entreprenants, & ne voulussent asservir l'empire pour récompense de l'avoir délivré des Huns. Quoi qu'il en soit, Attila répara promptement ses forces, & quand on le croyoit vaincu, il reparut plus redoutable que ne l'auroient été les Visigoths après sa ruine entière. Il pénètre en Italie, ravage tout sur son passage, & Rome ne dut son salut qu'à une sorte de préjugé par lequel les Barbares regardoient cette ville comme sacrée, & aux larmes du pape Léon, dont l'éloquence toucha le cœur d'Attila.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les calamités de l'empire d'occident ; tous les jours il perdit quelqu'une de ses provinces. L'Italie, déjà ravagée deux fois, éprouva encore la fureur de Genseric, roi des Vandales ; & Rome elle-même devint enfin la proie d'Odoacre, roi des Erules, qui détrôna Augustule, le dernier des empereurs d'occident (1), le relégua dans un fort de la

---

Francs & de Sarmates, les Armoritains, les Litiens, les Bourguignons, les Saxons, les Riparioles, les Ibrions, les Celtes, les Allemands.

(1) On compte 503 ans de l'époque où Octave fut reconnu Auguste, jusqu'au temps qu'Augustule perdit l'empire... Cet événement arriva l'an de J. C. 476.

Campanie, & qui lui-même ſe vit bientôt enlever ſa conquête par Théodoric, roi des Oſtrogoths (1). Il ne faut pas douter que l'empire d'orient n'eût ſubi promptement le même ſort que l'empire d'occident, ſi, à la mort d'Attila, la formidable monarchie des Huns ne ſe fût diviſée en pluſieurs parties indépendantes les unes des autres. Les peuples qui avoient perdu leur liberté, la recouvrèrent; ils ſe firent la guerre, &, entraînés par l'exemple des Barbares qui les avoient précédés, ils ſe portoient plus volontiers ſur le Rhin que ſur le bas Danube. D'ailleurs, le nord & les deux Scythies ſe trouvoient épuiſés. Après tant de guerres qui avoient fait périr des milliers innombrables d'hommes, les Barbares ne ſe foulant plus les uns les autres, commencèrent bientôt à ſe trouver plus à leur aiſe : leurs conquêtes adoucirent leurs mœurs, & ils prirent une ſituation plus tranquille. A l'égard du royaume de Perſe, dont j'ai parlé au commencement de ce livre, & qui fut d'abord une puiſſance formidable aux Romains, ce n'étoit plus qu'une monarchie mépriſée de ſes voiſins, ou du moins qui ne pouvoit leur cauſer aucune alarme. Ce que la révolution avoit inſpiré de courage, de force, de vertus aux Perſes, avoit diſparu

(1) La monarchie des Erules ne ſubſiſta que quatorze ans. Theodoric fonda la monarchie des Goths en Italie. Ces Goths avoient recouvré leur independance à la mort d'Attila.

dès que leurs rois, affermis sur le trône, devinrent despotiques & voluptueux.

L'empire d'orient avoit besoin d'avoir des ennemis si foibles pour ne pas succomber. Epuisé par les tributs immenses qu'il avoit payés aux Barbares, il n'étoit pas en état d'entretenir cinquante mille hommes de troupe, & ses armées avoient toujours été encore moins braves, & moins disciplinées que celles d'occident. Zenon, livré à toutes sortes de vices & de débauches, cruel avare, lâche, mépriſé de ses sujets, & exerçant une proscription terrible sur les grands de l'empire, dans l'espérance insensée de faire périr son successeur : étoit-il plus capable qu'Augustule de conserver sa couronne ? Anastase, son successeur, eut les mêmes vices, & son régne fut continuellement agité par les séditions & les révoltes des Eutichiens qu'il favorisoit, & des Orthodoxes dont il cherchoit à corrompre la doctrine. Justin, qui lui succéda, n'eut aucun talent, & porta sur le trône la bassesse d'ame que lui avoit donné une éducation digne de la naissance la plus vile.

On juge sans peine quelle devoit être la situation de l'empire, quand Justinien parvint au trône, dont il s'étoit ouvert le chemin par l'assassinat infame de Vitalien. Ce prince, aussi méprisable que ceux que je viens de nommer, se laissa gouverner par sa femme Théodora, qu'il

avoit prise sur le théâtre, où elle s'étoit long-temps prostituée, & qui conserva sous la pourpre tous les vices d'une courtisanne. Il vendit les loix (1), la justice & les magistratures. Tel étoit Justinien, & c'est cependant sous son règne que l'empire parut en quelque façon sortir de son néant, & reconquit l'Afrique sur les Vandales, & l'Italie sur les Goths.

Ces conquêtes furent l'ouvrage de Bélisaire & de Narsès. Tous deux étoient grands hommes de guerre; tous deux avoient les qualités propres à se faire respecter, craindre & aimer de leurs soldats; tous deux, quoique sous un règne où la vertu étoit méprisée, aimoient la gloire, leur patrie & le bien public. Narsès, en un mot, seroit peut-être égal à Bélisaire, si, au lieu d'appeler les Lombards en Italie, pour se venger de la disgrace où il tomba sous le règne de Justin II, il eût su vaincre son ressentiment, mépriser ses

(1) C'est avec ces couleurs que Procope peint Justinien dans son histoire secrete, tandis qu'il lui donne ailleurs de grands eloges. M. le président de Montesquieu, dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur & de la décadence des Romains*, chap. 20, se déclare en faveur de l'histoire secrete de Procope, que quelques écrivains ne regardent que comme un recueil de calomnies. Après avoir lu les réflexions de ce critique, dont le génie éclaire & guide souvent l'érudition, on ne peut s'empêcher de croire avec lui que la législation de Justinien ne fût un vrai brigandage, & que pour de l'argent, il ne vendit des loix à tous ceux qui en avoient besoin.

ennemis, plaindre l'aveuglement ou l'ingratitude de ſon maître, & ſe contenter de le rendre odieux, en ſachant être malheureux. C'eſt un étrange ſpectacle que préſente l'empire! A ne juger que par les événements, on le croiroit à la fois près de ſa ruine, & au comble de la gloire. Il triomphe en Afrique & en Italie, parce que Béliſaire & Narsès y commandent. En Aſie, où rien ne remédie à ſa foibleſſe & ne ſupplée à ce qui lui manque, il conſent à payer aux Perſes un tribut annuel de cinquante livres d'or.

Quelques talents cependant qu'euſſent ces deux capitaines célèbres, jamais avec les ſeules reſſources que leur fourniſſoit l'empire, ils n'auroient conquis l'Afrique & l'Italie, ſi les Vandales & les Goths, terribles quand ils avoient fait leurs conquêtes, avoient été aſſez ſages pour s'y affermir. Procope nous repréſente les Vandales établis en Afrique, comme un peuple, qui, après la mort de Genſeric, s'étoit abandonné à toutes les voluptés. Ils paſſoient les journées entières dans des bains parfumés ou au théâtre. Leurs habits étoient tiſſus d'or & de ſoie; ils étaloient ſur leurs tables le luxe le plus élégant & le plus recherché; ils n'habitoient que des palais ſomptueux, des jardins délicieux. Sans avoir des mœurs auſſi efféminées, les Goths avoient beaucoup perdu de leur courage. L'Italie les avoit amollis, comme les Gaules avoient corrompu les Viſigoths, que vainquirent

les François ; & l'on ſait avec quel mépris en parlent les hiſtoriens (1).

Bien loin que les Barbares ſongeaſſent à ne faire qu'une ſeule nation avec les peuples chez leſquels ils s'établiſſoient, ils les dépouilloient d'une partie conſidérable de leurs biens (2), & ruinoient la forme de leur gouvernement (3). S'ils leur laiſſoient leurs loix civiles, c'étoit par mépris pour les loix ou par ignorance, & ils établiſſoient une différence choquante entre les vainqueurs & les

(1) Grégoire de Tours nous peint les Goths comme des lâches. *Ut Gotthorum pavor mos eſt... Cum ſecundum conſuetudinem Gothi terga vertiſſent.* Ils n'étoient point tels quand ils s'établirent dans les provinces de l'empire.

(2) Procope dit que Genſeric enleva aux principaux citoyens d'Afrique leurs terres & leus eſclaves, que les biens des Vandales furent exempts de toute charge, & qu'il exigea au contraire des contributions ſi fortes des naturels du pays, que ces malheureux en travaillant beaucoup, pouvoient à peine les acquitter. Les Oſtrogoths s'etoient empares en Italie d'un tiers des terres. Dans les Gaules, les Viſigoths prirent deux tiers des terres, & les Bourguignons la moitié, avec un tiers des eſclaves.

(3) Les Barbares, en s'établiſſant ſur les terres de l'empire, détruiſoient la forme de gouvernement etablie par les empereurs. Elle etoit trop compliquée pour des hommes qui n'avoient preſque point encore d'idées de politique. Il n'y a au monde que M. l'abbe du Bos qui ait pu ſe perſuader que Clovis, en s'emparant des Gaules, ne fit que ſe mettre au lieu & place des empereurs, ſans rien changer à la forme du gouvernement, & que les Gaulois conſerverent leurs ſenats, leurs officiers, leur adminiſtration ; que les cites eurent le droit de ſe faire la guerre, qu'on y leva toujours les mêmes impoſitions que ſous les empereurs, &c. ; mais ce n'eſt pas ici le lieu de réfuter cet auteur.

vaincus (1). Par cette politique, le vainqueur se trouvoit toujours dans ses états comme dans un pays ennemi, & ses sujets devenoient les alliés & les amis de toute puissance qui vouloit le détruire. Voilà la principale cause de la chûte précipitée de tant de monarchies établies par les Barbares, & qui ne subsistèrent que pendant quelques années. C'est par-là que Bélisaire, avec une poignée de soldats, se vit en état d'arracher l'Afrique aux Vandales : les Africains, au lieu de s'opposer à ses desseins, l'aidoient de tout leur pouvoir ; ils portoient des vivres dans son camp, & le regardoient comme un libérateur qui venoit briser leur joug.

Avec des forces encore moins considérables, le même général, & Narsès qui lui succéda dans le commandement de l'Italie, y remportèrent d'assez grands avantages pour ruiner l'empire des Goths. Ces barbares traitoient l'Italie comme une province

(1) Par les loix des Visigoths, il leur étoit défendu de contracter des alliances par le mariage avec les Romains. On peut se rappeler comment les François traitèrent les peuples des Gaules. *Si quis ingenuus Francum aut hominem Barbarum occiderit qui lege Salica vivit, sol.* 200, *culpabilis judicetur. Si Romanus homo possessor, id est qui res in pago ubi commanet proprias possidet, occisus fuerit, is qui eum occidisse convincitur, sol* 30. *culpabilis judicetur. Si autem Francus Romanum ligaverit sine causa, sol.* 15. *culpabilis judicetur.* Leg. Sal. Tit. 34. *Si quis Ripuarius advenam Francum interfecerit, sol.* 200. *culpabilis judicetur. Si advenam Burgundionem*, 160, *sol. advenam Romanum*, 100 *sol. advenam Alamannum, seu Fresionem, vel Bajuvarium, aut Saxonem*, 160 *sol. culpabilis judicetur.* Leg. Rip. Tit. 36.

ennemie, où ils ne ſeroient entrés que pour faire du butin. Ils trouvoient beau de régner dans un pays dévaſté, & ne ſe doutèrent pas que, pour le conſerver, il falloit qu'il leur fournît des ſubſiſtances, & qu'ils ſe ruinoient, en ruinant la culture des terres; obligés de tirer du dehors les bleds & les autres choſes les plus néceſſaires à la vie, ils reſtoient à la merci de la première puiſſance qui auroit une marine, & qui intercepteroit leurs convois. Bélisaire commença ſon expédition contre l'Italie par la conquête de la Sicile, qui en étoit le grenier. Ses vaiſſeaux croisèrent ſur les côtes d'Italie, &, ſe ſaiſiſſant des vivres qu'on portoit aux Goths, ils les obligea d'abandonner les places maritimes qu'ils occupoient, & leur enleva ainſi une partie de l'Italie, avant même que d'y être entré. Profitant de la crainte qu'il avoit inſpirée aux Goths, il les réduiſit bientôt à demander une paix, par laquelle ils ſe ſoumettoient à payer à l'empereur un tribut annuel de cent livres d'or, & à lui prêter des troupes toutes les fois qu'il en auroit beſoin. On ajoute même que le roi Théodat offroit de renoncer à ſa couronne, & de mener une vie privée.

Rien n'eſt plus miſérable que le tableau que commence à préſenter l'empire d'orient. On voit une nation qui a raſſemblé tous les vices que le deſpotiſme tour-à-tour cruel, avare, ſuperſtitieux, timide, emporté & voluptueux, peut don-

ner à des hommes qui dans tous les temps avoient été amis du menſonge, de la fourberie & de la nouveauté. Conſtantinople eſt diviſée par des factions éternelles ; nulle règle, nul principe ; le trône appartient à qui veut l'uſurper, & il eſt preſque toujours la récompenſe de quelqu'aſſaſſinat. Les révolutions ſe ſuccèdent rapidement les unes aux autres, & n'ont ſouvent d'autre cauſe que cette inquiétude qui ſe laſſe de l'état préſent des choſes, & qui le regrette dès qu'il eſt changé.

L'ancien goût des Grecs pour la philoſophie avoit dégénéré dans leur décadence en une manie ridicule de ſophiſtiquer. Ils portèrent cet eſprit dans la théologie chrétienne, & épuisèrent toutes les erreurs où l'eſprit humain peut tomber, quand, voulant franchir les bornes qui lui ſont preſcrites, il oſe ſonder les profondeurs infinies de la ſageſſe de Dieu. On peut donc ſe repréſenter la nation grecque comme une nation de théologiens. Chaque parti ne crut jamais mettre aſſez de chaleur dans les controverſes, ni d'art pour faire triompher la vérité dont il ſe flattoit de poſſéder le dépôt. Ce zèle dégénéra en emportement, en émeutes, en ſéditions. Etrange aveuglement de l'eſprit humain ! Chaque ſecte, pour ramener ſes ennemis à ſa communion, s'en faiſoit déteſter par ſes injuſtices & ſes violences. C'étoit pour les convertir & les empêcher de ſe damner qu'on les rendoit malheureux dans ce monde ; & les

hommes qui exerçoient cette monſtrueuſe charité ne voyoient pas qu'ils ſe damnoient eux-mêmes en violant les premières loix de l'évangile & de l'humanité. Les queſtions théologiques étant devenues des affaires d'état par les déſordres qu'elles cauſoient, furent bientôt les ſeules importantes ; il n'eſt plus queſtion de repouſſer les ennemis de l'empire, mais de répondre à un argument ; de faire des préparatifs de guerre, mais de dreſſer une formule de foi. Tout fut confondu. Comme les empereurs vouloient ſe mêler d'être les juges de la foi, de prononcer des anathêmes, d'ordonner des excommunications, & de régler la diſcipline de l'égliſe, les eccléſiaſtiques voulurent gouverner les affaires politiques ; & quand on refuſa de les entendre, ils causèrent des révolutions à l'exemple des armées, du ſénat, du peuple & des provinces, qui, tour-à-tour, faiſoient leur empereur. Chaque parti élevoit ſucceſſivement ſur le trône un prince de ſa communion, & ſe ſervoit de ſon crédit pour accabler des ennemis, qui, en recouvrant la faveur, ne mettoient plus de bornes à leur zèle pour la gloire de Dieu, c'eſt-à-dire à leur vengeance.

Tandis que les Grecs étoient en proie à ces déſordres, il ſe formoit contre eux un nouvel ennemi, & auſſi redoutable que les peuples qui avoient détruit l'empire d'occident. Mahomet, au commen-

cement du ſeptième ſiècle (1), avoit établi une nouvelle religion chez les Arabes. Apôtre & conquérant, il perſuada & vainquit ; & , réuniſſant les deux pouvoirs de prince & de pontife, il ordonna aux califes, ſes ſucceſſeurs, d'étendre ſa religion & ſon empire par les mêmes voies qui leur avoient donné naiſſance. Le prophète promit des récompenſes éternelles à ceux qui perdroient la vie en combattant contre les infidèles, & menaça de l'enfer ceux qui reſteroient oiſifs dans leurs maiſons, à moins que par des tributs ils ne contribuaſſent aux frais & aux ſuccès de la guerre. Les Arabes ou Sarraſins, naturellment braves & propres à ſupporter les fatigues de la guerre (2), avoient une religion & un gouvernement politique qui tendoient de concert à n'en faire qu'une nation militaire. Ils ſe précipitoient avec d'autant plus de confiance au milieu des plus grands dangers, qu'ils ſe croyoient martyrs de leur religion, & que les califes leur avoient perſuadé qu'une fatalité aveugle règle le ſort des hommes,

---

(1) Mahomet mourut en 632. Heraclius régnoit alors à Conſtantinople depuis vingt ans. Abubecre, beau-pere de Mahomet, lui ſucceda ; ſon règne ne dura que deux ans, & il eut pour ſucceſſeur Omar, calife, dont le courage & l'habileté étendirent la réputation des Arabes.

(2) Les Arabes ſont nommés Sarraſins d'une contrée de l'Arabie heureuſe, appelée *Saraca* ou *Saracene*.

ſans que leur prudence puiſſe rien changer à des événements réſolus de toute éternité.

Les conquêtes des Sarraſins ſont une de ces révolutions les plus extraordinaires que préſente l'hiſtoire. Après s'être emparés de l'Egypte & de la Paleſtine, & avoir ſubjugué l'Afrique, ils ſe répandent dans l'Aſie, enlèvent à l'empire des provinces encore plus importantes que celles que je viens de nommer, & renverſent la monarchie des Perſes. Rien ne ſembloit pouvoir s'oppoſer à ce torrent débordé; l'Europe même n'étoit pas en ſûreté Tout le monde ſait comment les Sarraſins s'établirent en Eſpagne ſur les ruines des Viſigoths, & de-là pénétrèrent juſque dans le cœur de la France; comment ils conquirent la Sicile, & combien ils ſe rendirent redoutables ſur la Méditerranée. La rapidité & la continuité de ſes ſuccès ſeroient un prodige, dont la théologie des Mahométans pourroit ſe ſervir pour prouver la miſſion de Mahomet, ſi la foibleſſe de l'empire de Conſtantinople & de la plupart des monarchies, établies par les Barbares, n'avoit rendu tout facile à des hommes auſſi braves & auſſi entreprenants que les Sarraſins.

Ils eurent l'audace, ſous les règnes de Conſtantin Pogonat & de Léon l'Iſaurien, d'attaquer la capitale même de l'empire; ce qui la ſauva dans ces circonſtances, c'eſt le feu Grégeois, dont l'invention étoit due au célèbre

célèbre Callinique. Ce feu brûloit au milieu des eaux, & les Grecs en firent uſage pour détruire les flottes de leurs ennemis. La conſternation des Arabes fut égale à leur ſurpriſe ; & n'oſant plus ſe mettre en mer, ils ſe contentèrent de faire la guerre dans les provinces éloignées de la capitale. Ils ne ceſsèrent d'être heureux que quand ils ceſsèrent d'être unis. Les califes, en ſe multipliant, perdirent une partie de leur crédit ; & comme leur gouvernement étoit militaire, ils furent mépriſés dès qu'ils ceſsèrent de paroître à la tête de leurs armées & de les commander. Les ſultans, leurs lieutenants, ne leur laiſsèrent que le titre & les fonctions de chefs de la religion, & les diviſions domeſtiques de ces nouveaux monarques firent le ſalut de leurs voiſins.

L'empire commençoit à reſpirer lorſqu'il ſe forma en Aſie une nouvelle puiſſance, dont les premiers ſuccès devoient faire trembler les empereurs. Les Turcs, peuple qui tiroit ſon origine du même pays que les Huns, & qui, après avoir rendu différents ſervices aux Grecs, s'étoit établi ſur les frontières orientales de l'empire, ſe ſoulevèrent vers la fin du dixième ſiècle, contre Mahomet, ſultan de Perſe, qui les traitoit avec dureté. Dès que cette nation eut connu ſes forces, elle ſe répandit dans toute l'Aſie. Elle ne cherchoit d'abord qu'à piller ; & ſous le règne de Conſtantin Monomaque, les Turcs firent des courſes juſqu'au

Bosphore. La foiblesse des empereurs les enhardit, & quand ils se furent fait un établissement solide, ils ne songèrent qu'à s'agrandir.

Si les empereurs avoient su se faire une politique conforme à l'état déplorable de leurs affaires; s'ils avoient pu dépouiller cet orgueil que Constantin avoit laissé à ses successeurs, comme aux héritiers de la grandeur des Romains, & renoncer aux idées d'une monarchie universelle, quand il ne s'agissoit que de n'être pas détruits par les infidelles, ils auroient peut-être profité de ce zèle indiscret qui arma tout l'occident pour la délivrance des saints lieux. Mais ces princes se comportèrent comme des hommes foibles, à qui le danger le plus voisin paroît toujours le plus grand. Les infidelles les alarmoient; & quand ils virent approcher de Constantinople ces armées nombreuses qui méditoient la conquête de la Terre-Sainte, ils ne regardèrent plus les croisés que comme leurs ennemis. Il en faut convenir, il sembloit que les occidentaux, lassés d'avoir une patrie, eussent repris cet esprit d'inquiétude & de brigandage qu'avoient eu leurs pères. Les croisés, assez peu sensés pour croire que leur expédition seroit agréable à Dieu, ne se doutèrent pas des obstacles sans nombre qui s'y opposoient; ou comme s'ils eussent compté que la providence répareroit leurs fautes par des miracles continuels, ils ne songèrent pas même aux moyens d'arriver dans la Palestine,

qu'ils vouloient conquérir. Ces pélerins guerriers, toujours ſans ſubſiſtances & à la veille de périr, ſe voyoient réduits à piller les provinces où ils paſſoient. De pareils hôtes devoient être fort incommodes ; mais puiſque les empereurs n'étoient pas en état de leur fermer l'entrée de la Grèce, il n'y avoit pour eux d'autre parti à prendre que celui de la douceur & de la conciliation. Au lieu de chicaner les occidentaux (1) ſur des conquêtes qu'ils ne feroient vraiſemblablement pas, il falloit n'avoir avec eux qu'un même intérêt. Les empereurs ne purent s'y reſoudre. Je ne ſais quelle dignité qu'ils affectèrent ne parut que de l'orgueil & les rendit ridicules. Au défaut de la force, ils eurent recours aux ruſes, à la fineſſe, aux ſubtilités ; & c'étoit préciſément le moyen le plus infaillible de ſe faire mépriſer des occidentaux, dont une certaine franchiſe qu'ils devoient à l'eſprit de chevalerie, étoit peut-être la ſeule vertu.

Nos chroniques ſont pleines des perfidies que les croiſés éprouvèrent de la part des empereurs ; ils s'en vengèrent en les chaſſant de leur capitale. Il étoit naturel qu'ils cruſſent gagner dans la Grèce les indulgences qui les attendoient dans la

(1) Les empereurs prétendoient que les croiſés leur prêtaſſent hommages pour les terres qu'ils ſe préparoient à conquérir ſur les infidèles.

Paleſtine (1), s'ils s'emparoient de Conſtantinople pour y établir le rit des Latins, & faire ceſſer un ſchiſme qui rendoit les Grecs peut-être auſſi odieux que les infidelles. La domination des Latins dans la Grèce ne fut pas longue, mais les empereurs Grecs, en recouvrant leur capitale, virent de jour en jour leur ruine plus certaine. Ces guerres d'outre-mer, dont les occidentaux étoient enfin déſabuſés, n'avoient ſervi qu'à inſpirer plus de haine aux infidelles contre les chrétiens. Ils étoient impatients de ſe venger, & c'étoit ſur l'empire que devoient tomber tous leurs coups. « Conformément à notre ſainte foi, diſoit Oſman I, ſultan des Turcs, invitons d'abord avec douceur les princes chrétiens à recevoir la religion du prophète de Dieu. S'ils réſiſtent à nos invitations, il faut les déclarer ennemis de Dieu & de la vérité; & le fer & le feu à la main vaincre leur incrédulité, les ſoumettre à notre culte, ou les punir de leur endurciſſement. » Les infidèles, faiſant ſans ceſſe de nouveaux progrès en Aſie, étendirent leur do-

(1) Il ne faut pas douter que la religion ne ſoit entrée pour beaucoup dans l'entrepriſe des croiſés ſur l'empire. Voyez les lettres que Baudoin, comte de Flandres, & élu empereur, adreſſe, l'une à tous les chrétiens, & l'autre au pape. *Manus domini hæc operatur*, dit-il dans la première; mais il prend un ton plus emphatique dans la ſeconde. *Amantiſſime pater, vocate cœcum, congregate populum, coadunate ſenes & jugentes ubera, ſanctificate diem acceptabilem domino, diem ſabbatizandæ unitatis & pacis.*

mination juſqu'au Boſphore. Les empereurs mendièrent inutilement des ſecours dans la chrétienté ; ils furent obligés de permettre aux Turcs de bâtir des forts dans la Grèce ; & Conſtantinople, déjà ſoumiſe à ſes ennemis avant que d'être devenue leur proie, ſuccomba enfin ſous les armes de Mahomet III.

FIN du Tome quatrième.

TABLE

De ce que contiennent les Obſervations ſur les Romains.

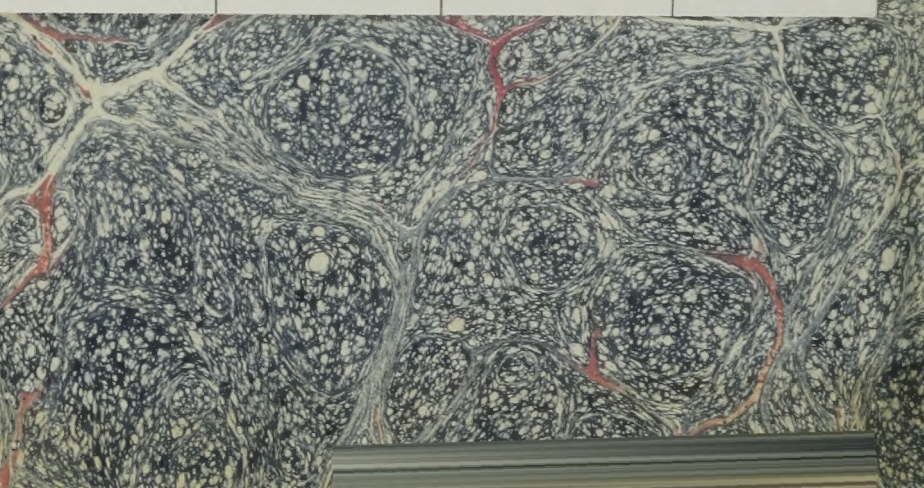
AVERTISSEMENT.	Pag. 225
SOMMAIRES.	227
LIVRE PREMIER.	229
LIVRE SECOND.	279
LIVRE TROISIEME.	332
LIVRE QUATRIEME.	374
LIVRE CINQUIEME.	421
LIVRE SIXIEME.	472

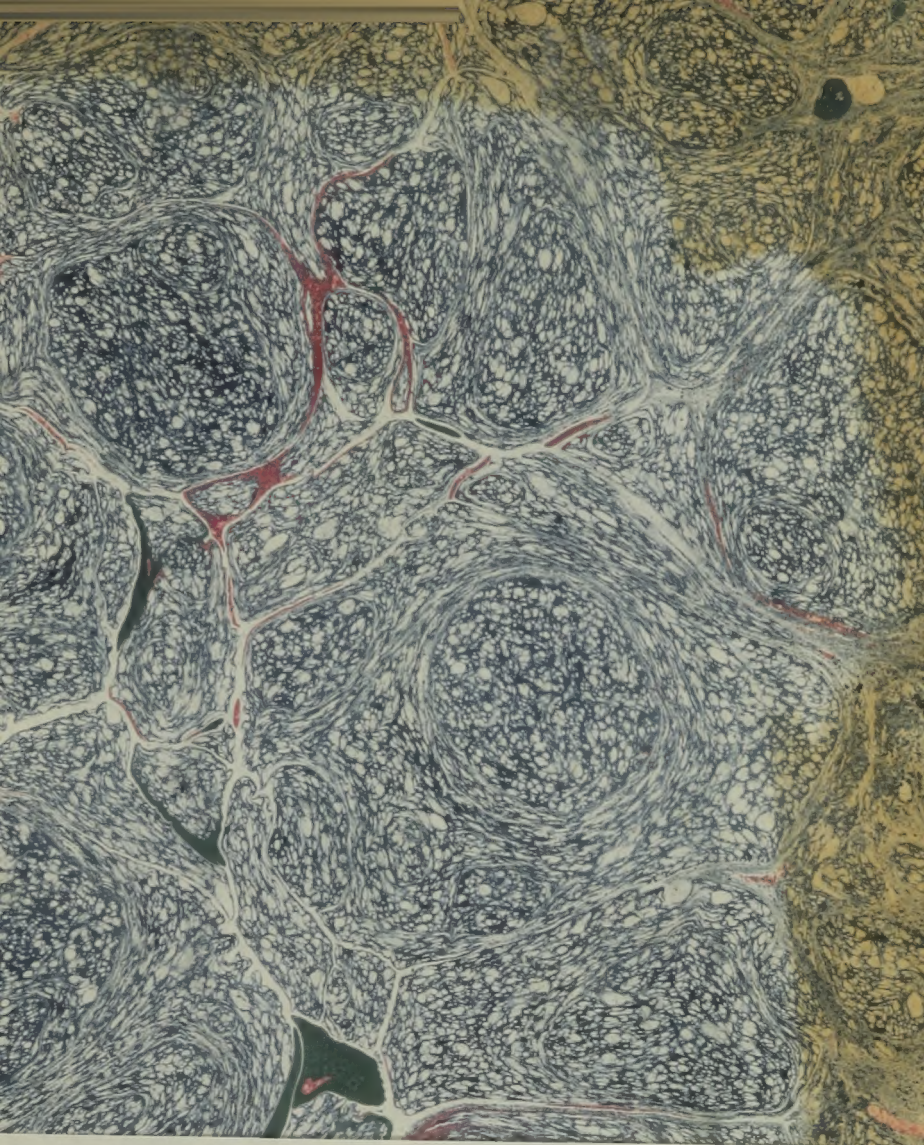
FIN de la Table.

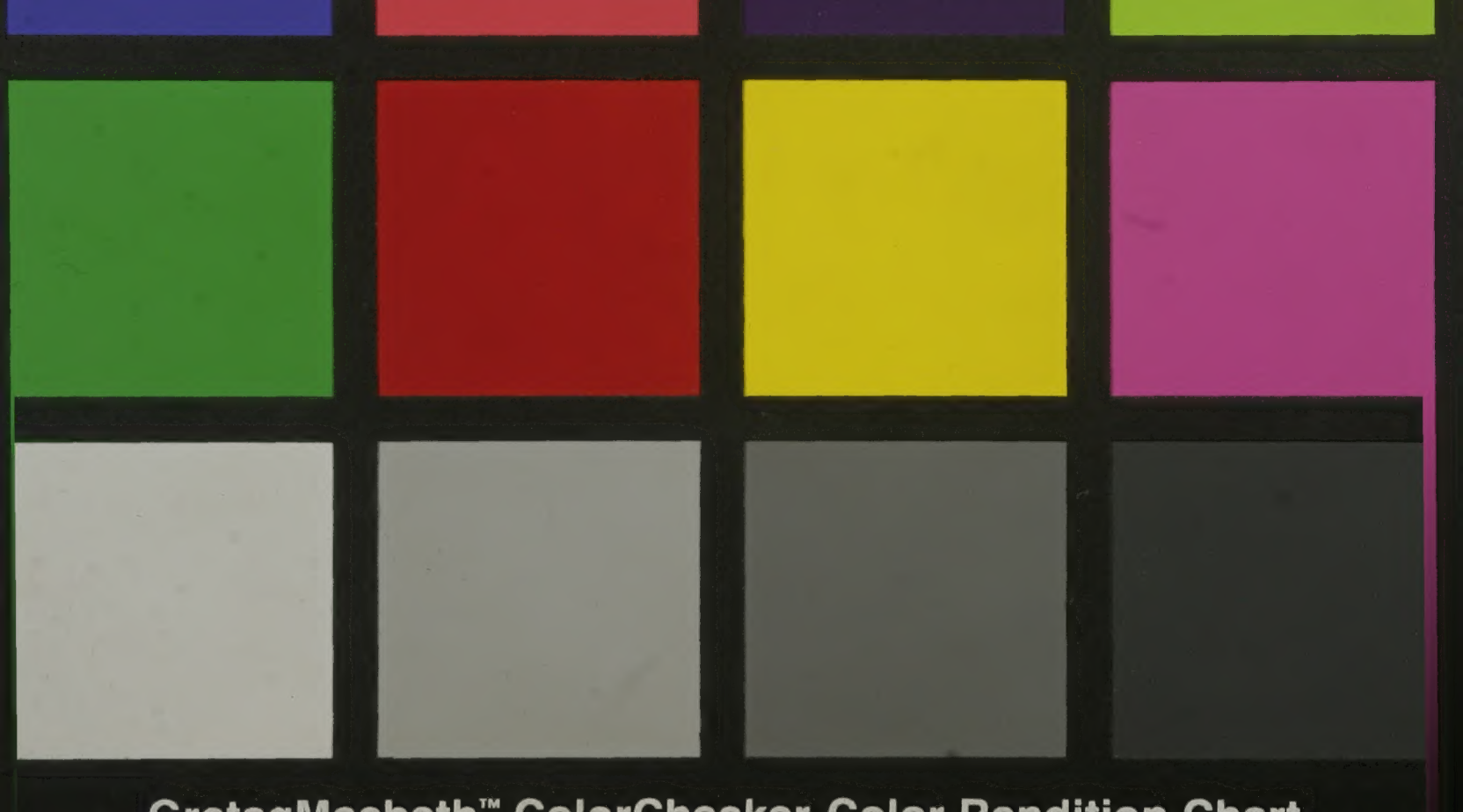
Universitas BIBLIOTHECA Ottawiensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due






GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart